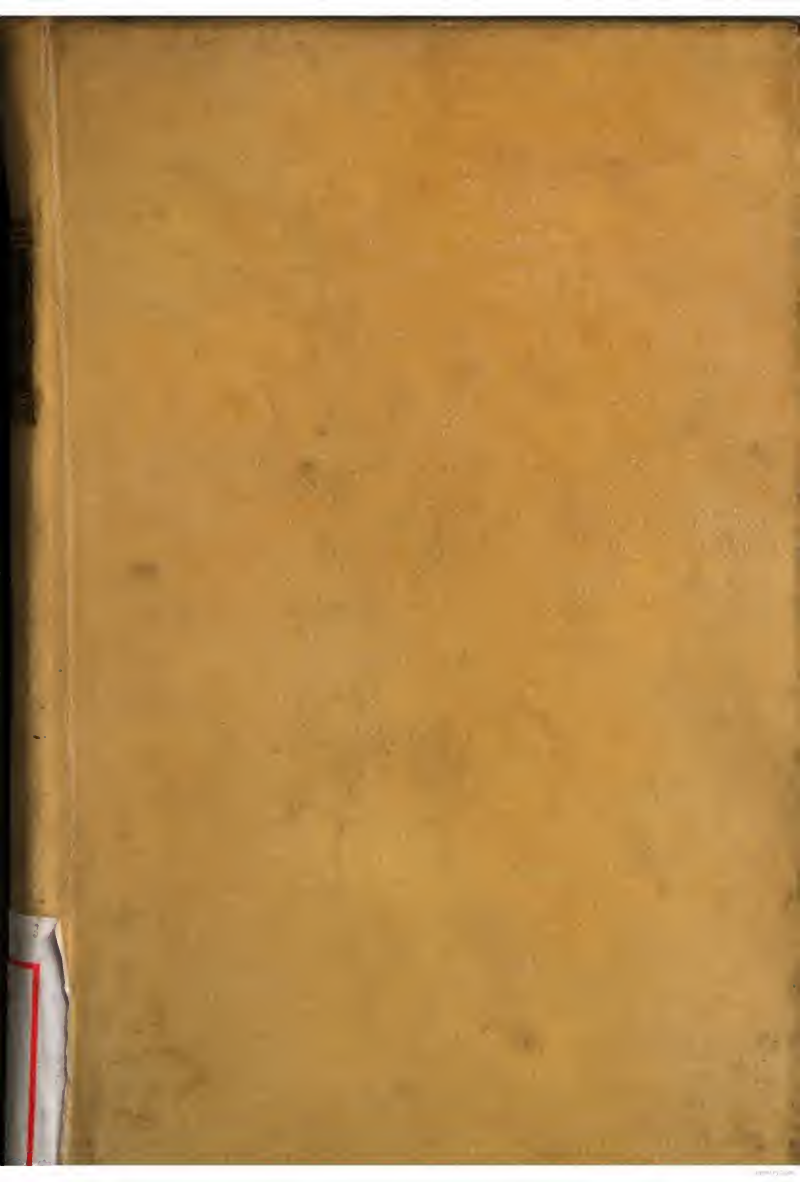


OEUVRES

DE M. DE BOULOGNE

ÉVÊQUE DE TROYES.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. LE CLERE ET Ce.

MANDEMENS

ET

INSTRUCTIONS PASTORALES

DE

M. DE BOULOGNE

ÉVÊQUE DE TROYES,

SUIVIS

DE DIVERS MORCEAUX ORATOIRES.



PARIS.

AD. LE CLERE ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.



1827.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

M. de Boulogne, devenu évêque, et ne pouvant se livrer aussi assidument au ministère de la chaire, s'en dédommagea par ses Mandemens, qui sont en quelque sorte une suite des Sermons, et dont quelques-uns même ont paru sous la forme de Discours. Ces Mandemens sont à la fois des productions littéraires très-remarquables, et des monumens précieux du zèle du prélat. Sa *Lettre pastorale, à l'occasion de son entrée dans son diocèse,* est pleine de vigueur comme de talent; et le morceau sur l'indifférence du siècle en matière de religion, le dispute, pour l'élévation des pensées et pour l'éloquence du style, à ce que nous avons de plus estimé dans notre langue. Il faut se rappeler que ce morceau a paru plusieurs années avant l'*Essai sur l'indifférence* d'un illustre auteur, qui en a cité une partie dans son *Introduction.* Les Intructions pastorales sur *Dieu et le Roi,* sur *les mauvais livres,* sur *l'Éducation chrétienne,* sur *les Missions,* sur *la dévotion au sacré Cœur,* ont été vivement applaudies; et on les a non-seulement réimprimées dans d'autres parties du royaume, mais encore traduites en diverses langues. La collection de ces Mandemens et Instructions pastorales, qui avoient paru à diverses époques et qui n'avoient pas encore été réunis, aura l'avantage d'offrir un ensemble qui plaira aux amis de la religion et du goût.

La grosseur des derniers volumes des Sermons ne nous ayant pas permis d'y faire entrer un choix d'exordes et de fragmens qui devoient naturellement y trouver place, nous les avons renvoyés à la fin du volume des Mandemens. Cet arrangement a paru d'autant plus naturel, que les matières sont assez analogues. D'ailleurs le caractère que nous avons cru devoir adopter pour ces Mandemens ayant rendu le volume moins fort, nous ne pouvions mieux remplir l'espace qui nous restoit, que par ces fragmens, où l'on retrouvera des traits dignes du talent de M. de Boulogne, qui tiennent en outre à l'histoire de sa carrière oratoire.

TABLE.

CHOIX DE MORCEAUX ORATOIRES.

FIN DE LA TABLE.

LETTRE PASTORALE

DE M. L'ÉVÊQUE DE TROYES

A L'OCCASION DE SON ENTRÉE DANS SON DIOCÈSE.

DU 20 MARS 1809.

ENFIN, nos très-chers Frères, après un délai beaucoup plus long que nous ne pouvions le prévoir, et qu'il n'a pas été en notre pouvoir d'abréger, nous touchons au moment qui tardoit à notre impatience; et c'est avec une véritable joie que nous voyons cesser les circonstances impérieuses qui ont jusqu'ici séparé le pasteur du troupeau, et qui, en retardant notre empressement, ne faisoient que l'accroître. C'est maintenant que nous pouvons vous dire avec l'apôtre : Divers obstacles nous avoient empêché jusqu'ici de suivre les mouvemens de notre cœur qui nous portoient vers vous; *impediebar plurimùm venire ad vos, et prohibitus sum usque adhuc* (1). Mais nous ne cessions pas pour cela d'être présens d'esprit au milieu de vous, quoique nous fussions absens de corps (2); nous ne bénissions pas moins la Providence de nous avoir assigné une église aussi intéressante; nous ne nous félicitions pas moins d'avoir à gouverner un troupeau si digne de notre tendresse, et nous ne nous en réjouissions pas moins dans le Seigneur, du ministère de salut et de grâce que nous avons à remplir parmi vous, ainsi que des nombreuses consolations que vous nous réservez. *De-*

(1) Rom. XV, 22. — (2) I Cor. V, 3.

sidero enim videre vos, ut aliquid impertiar vobis gratiæ spiritualis (1).

Avec quelle confiance nous allons donc à vous, nos très-chers Frères! Combien tout ce qu'on nous a rapporté de vos dispositions à notre égard, nous a comblés de joie et d'espérance! Avec quelle émotion avons-nous appris les vœux que vous formiez pour nous, et votre empressement à nous recevoir! Combien ces témoignages si flatteurs de votre zèle et de votre piété ont ranimé notre courage! Dès-lors nous avons senti s'alléger le fardeau de l'épiscopat. Nous avons oublié les peines qui y sont attachées, pour n'en considérer que les compensations et les dédommagemens; et votre affection, que nous n'avons pu encore nullement mériter, est devenue tout à la fois notre plus doux encouragement et notre plus belle récompense.

Nous savons donc, pouvons-nous vous dire avec l'apôtre, nous savons que nous arrivons au milieu de vous avec les plus abondantes bénédictions de l'Evangile : *Scio quoniam veniens ad vos, in abundantia benedictionis Evangelii Christi veniam* (2); bénédiction sur un peuple si renommé par sa loyauté, sa bonté, son urbanité, et par son respect pour les vertus antiques et hospitalières; bénédiction sur notre ville épiscopale, distinguée de toutes les autres par l'abondance de ses aumônes, par son attachement pour la religion, et par sa docilité aux instructions de ses pasteurs, bénédiction sur ce clergé recommandable par sa doctrine et ses vertus, et si digne, sous ce double rapport, de soutenir l'antique renommée de l'église de Troyes; bénédiction sur ces magistrats respectables, si portés à nous seconder, si amis de l'ordre et de la justice, et par conséquent de la religion sans la-

(1) Rom. I, 11. — (2) Rom. XV, 29.

quelle il ne peut y avoir ni ordre ni justice; enfin, bénédiction sur notre épiscopat : nous osons l'espérer de la divine miséricorde, par le témoignage que nous nous rendons au fond de notre cœur, de ne nous être point appelés nous-mêmes; de n'avoir à nous reprocher ni le moindre désir ni la moindre démarche *pour obtenir du prince la chaire de l'honneur* (1), et par la persuasion où nous sommes que la même Providence, qui a tout fait sans nous dans cette occasion, fera tout avec nous, et que Dieu daignera prendre, en expiation de nos fautes, le sacrifice que nous avons fait de notre indépendance et de notre repos.

Oui, nos très-chers Frères, c'est avec la plus vive confiance que nous croyons pouvoir dire avec le pape saint Léon : « Celui de qui vient le fardeau sera mon soutien et » mon assistance; et pour qu'un homme aussi foible que » moi ne succombe pas sous le poids d'une aussi grande » grâce, le même qui m'a conféré la dignité me donnera » aussi la force. » *Quoniam qui oneris est auctor, ipse fiet administrationis adjutor; et ne sub magnitudine gratiæ succumbat infirmitas, dabit virtutem qui contulit dignitatem* (2).

Il n'y a pas même jusqu'au bonheur de succéder à un aussi saint pontife que notre prédécesseur, qui ne soit pour nous un sujet d'encouragement et de confiance; car si d'une part sa mémoire vénérée nous impose de grands devoirs, s'il est si difficile de remplacer un homme en qui brilloit éminemment l'esprit épiscopal, modèle de douceur, de charité, de simplicité et de zèle, orné enfin de toutes les vertus qui peuvent rendre la piété aimable; de l'autre, quel avantage n'est-ce donc pas pour nous d'avoir à travailler dans un champ déjà cultivé par ses mains, embaumé de la bonne odeur de ses exemples,

(1) Eccli. VII, 4. — (2) Serm. I de anniversario assumptionis suæ.

tout couvert de ses bienfaits et de ses bonnes œuvres, et de jouir ainsi des travaux de son zèle et des fruits abondans de sa sollicitude (*)?

Cependant quelque grands et quelque multipliés que puissent être nos motifs d'encouragement et de consolation, nous ne nous dissimulons pas les peines et les contradictions dont est semée la nouvelle carrière que nous avons à parcourir; car si jamais elle a été hérissée d'épines et de difficultés, c'est sans doute dans un siècle où à de nouvelles maximes il faut opposer de nouvelles précautions, à de nouveaux dangers une nouvelle vigilance, à de nouvelles attaques de nouveaux efforts, et aux nouvelles *oppositions de la fausse science* (1) de nouveaux combats et de nouvelles armes.

Mais ce qui est fait pour nous alarmer véritablement, ce qui rend notre ministère aussi pénible qu'infructueux, c'est la disette de saints ministres. Que de champs sans cultivateurs! que de moissons sans ouvriers! Et combien notre ame a été attristée, quand nous avons appris que, sur près de huit cents paroisses qui composent

(*) Dans cette Lettre pastorale, telle qu'elle fut imprimée d'abord, il y avoit, à l'endroit que nous indiquons, un passage dont M. le cardinal Fesch exigea la suppression, parce que l'on y faisoit son éloge. Il y a donc dans la Lettre, telle qu'elle fut publiée, un carton en cet endroit. Nous rétablissons le passage, d'après un exemplaire sans carton que nous avions conservé.

« Nous sera-t-il permis encore de nous conjouir de cet heureux évènement, qui a signalé la veille même de notre sacre, en nous donnant pour métropolitain notre illustre consécrateur, et en plaçant sur le siège si important de la capitale un pontife non moins recommandable par ces précieuses qualités qui forment le prince de l'Etat, que par ces vertus éminentes qui caractérisent le prince de l'Eglise? évènement qui a rempli tous les vœux des gens de bien, en même temps qu'il a comblé toutes leurs espérances, et d'autant plus flatteur pour nous-mêmes, qu'en ayant le bonheur de travailler presque sous ses yeux, nous pourrons aisément profiter de ses lumières, demander ses conseils, et suivre ses exemples. »

(1) I Timoth. VI, 20.

notre diocèse, il y en a près d'un tiers qui se trouvent vacantes! Qui comblera ce vide immense qui chaque jour ne fait que s'agrandir? Grâce au zèle de notre prédécesseur, et aux généreuses dispositions des fidèles; grâce aux nouveaux encouragemens accordés par l'Etat à l'éducation cléricale, nous voyons se former autour de nous cette école du sacerdoce, où les talens sont éprouvés comme les vocations, et où l'ardeur pour la piété le dispute à l'ardeur pour l'étude. Nous avons la ferme espérance que ces jeunes plantes, bien cultivées, donneront du fruit dans leur temps, et que, comme nos candidats sont aujourd'hui le modèle de tous les étudians, ils seront un jour l'édification des troupeaux confiés à leur vigilance. Mais combien cette ressource est peu faite pour suffire au présent, et nous tranquilliser sur l'avenir! Les cinq pains d'orge et les deux poissons multipliés par Jésus-Christ dans le désert, n'étoient guère moins en disproportion pour nourrir cinq mille hommes, que ne l'est ce petit nombre d'élèves pour fournir aux besoins d'un aussi vaste diocèse, et remplacer tous ces anciens du sanctuaire qui disparoissent chaque jour, et avec lesquels s'engloutissent dans la tombe les derniers restes de nos richesses, en lumières, en talens, en vertus, en instruction et en expérience.

De là, nos très-chers Frères, cette corruption progressive des habitans de la campagne, qui, en s'accoutumant pour la plupart à se passer de pasteurs, s'accoutument conséquemment à se passer de morale. Jadis au moins les bonnes mœurs, exilées des villes par le luxe et l'oisiveté, se réfugioient chez les habitans des chaumières. Mais depuis *qu'ils errent comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1); depuis qu'ils sont privés de l'éducation

(1) Marc. VI, 34.

chrétienne, la seule qu'ils puissent recevoir, et des instructions familières de la religion, les seules qu'ils puissent entendre; depuis qu'ils ne jouissent plus du spectacle de nos saintes cérémonies, qui, en adoucissant leurs mœurs, les distrayoient innocemment de leurs travaux et de leurs peines, la corruption s'est débordée chez eux comme un torrent; leur probité a disparu avec leur simplicité, ainsi que leur bonheur avec leur croyance, et ils nous ont laissé voir des excès d'incrédulité et de licence qui sembloient réservés aux capitales les plus dissolues. Les enfans mêmes sont devenus savans dans l'art de la perversité, et les tribunaux épouvantés ont de la peine à croire aux crimes mêmes qu'ils ont à punir; exemple trop sensible, qui démontre aux moins clairvoyans qu'il n'y a point de religion sans pasteurs, ni de mœurs sans religion. En vain les sages du siècle voudroient, à force d'art, obscurcir cette vérité, toujours il sera vrai que rien ne pourra jamais suppléer aux douces insinuations de l'autorité pastorale; qu'elle seule peut simplifier les opérations si pénibles et si compliquées du gouvernement, et que partout où les ministres de la charité disparoîtront, il faudra nécessairement multiplier les ministres de la justice: toujours il sera évident qu'il ne peut y avoir pour le peuple d'autre philosophie que le catéchisme; qu'il ne peut pas plus y avoir pour lui de morale sans représentans, que de justice sans tribunaux; que ces représentans ne peuvent être que les envoyés du Très-Haut et les interprètes sacrés des lois divines; qu'eux seuls peuvent enseigner avec utilité, parce qu'eux seuls peuvent enseigner avec autorité; et qu'enfin partout où il n'y a pas de morale prêchée, il n'y aura jamais de morale pratiquée.

Mais ce qui menace véritablement les mœurs d'une ruine entière, et ce qui place les pasteurs dans une position

unique dans l'histoire de la morale et de la religion, c'est l'indifférence pour la religion elle-même, qui fait le véritable caractère de ce siècle. Et quand nous parlons d'indifférence pour la religion, nous n'avons point précisément en vue l'oubli des devoirs religieux, la négligence des saints mystères et l'abandon des pratiques chrétiennes : nous parlons de cette indifférence systématique qui tend à neutraliser tous les principes religieux et à simplifier tous les symboles ; de cet abandon de toutes les vérités, qui consiste bien plus encore à les oublier qu'à les réfuter, et à les laisser pour ce qu'elles sont qu'à les combattre ; de cette funeste insouciance qui rend suspecte toute espèce de zèle, et qui fait que, tandis que chaque opinion a son défenseur, chaque système son partisan, la religion n'ose guère avoir le sien, sans risquer de passer pour intolérante ; de cette fausse philantropie, décorée du beau nom de modération, dont on veut faire honneur à la bonté de nos mœurs, et qui ne tient uniquement qu'à la nullité de nos principes ; enfin de cette espèce de capitulation tacite avec toutes les croyances, qui, sous prétexte de tranquilliser les consciences, ébranle toutes les certitudes, et ne tranquillise que les vices ; honteuse transaction, mère funeste de l'athéisme destructeur, trêve trompeuse qui mine à petit bruit tous les états de l'ordre social, tous les ressorts de la vie morale, relâche tous les liens civils, en relâchant tous les liens religieux, et qui, en ruinant tout le fondement de bien croire, sape du même coup tout le fondement de bien vivre.

C'est ce qu'annonçoit notre grand Bossuet, nos très-chers Frères, quand du haut de la chaire où il instruisoit si éloquemment les générations et les siècles, il s'écrioit : « Je prévois que les libertins et les esprits forts pourront » être décrédités, non par aucune horreur de leurs senti- » mens, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence,

» excepté les plaisirs et les affaires (1). » O prophétie trop visiblement accomplie! ô tableau trop fidèle des mœurs présentes! Ainsi l'esprit humain, après avoir épuisé, pendant dix-huit siècles, tout l'art des sophismes et toutes les manières de s'égarer sur le dogme, sur la morale, sur les mystères, et sur tous les objets de la révélation, se voit aujourd'hui ramené, par l'enchaînement même de ses erreurs, à ne plus savoir si l'on croit ou si l'on ne croit pas, et à ne plus faire de la religion qu'un problême sans résultat, un mot sans signification, une abstraction sans conséquence.

Cette indifférence est d'autant plus fatale, qu'à l'époque où la France cherche à se rasseoir sur ses antiques fondemens, où s'ouvre un nouveau siècle de grandeur et de gloire, où de nouvelles institutions se forment, où une nouvelle législation se crée, il importe plus que jamais de retremper les ames, d'en remonter tous les ressorts usés, et de donner aux mœurs une vigueur nouvelle, à la foi publique un nouveau garant, et à la vertu un nouveau lustre, en donnant à la religion une nouvelle autorité. Or, quoi de moins propre à produire ces grands effets, que l'indifférence, qui détend le ressort politique en relâchant le ressort religieux, et qui ôte aux ames leur énergie en leur ôtant leur conviction? C'est la foi qui anime tout, et c'est d'elle et par elle, dit saint Paul, que vit le juste (2). C'est la force de la croyance qui produit seule l'énergie de la vertu. Là où il n'y a pas de conviction, il n'y a pas d'action, et l'homme qui ne croit rien ne pratique rien. De même que la fermeté du caractère produit les grandes résolutions, la fermeté dans les principes inspire les grands sentimens et les grandes vertus. C'est alors que l'on voit ces ames magnanimes qui osent tout entreprendre, tout espérer et tout exécuter. C'est alors, dit admirablement

(1) Second sermon pour le IIe dimanche de l'Avent. — (2) Rom. I, 17.

Jésus-Christ (1), qu'avec un peu de foi on est capable de transporter les montagnes, c'est-à-dire, de se surmonter soi-même, de franchir les plus grands obstacles qui s'opposent au bien, et d'enfanter tous les prodiges d'héroïsme. Mais l'indifférence est le vice des âmes foibles et desséchées; avec elle on ne fait rien, on ne surmonte rien, on ne sacrifie rien, le bien public n'est rien; et, sous son ombre froide et mortelle, tous les cœurs se flétrissent et sont frappés de stérilité et de langueur, *omne caput languidum* (2). Qu'espérer en effet de cette triste philosophie qui juge tout pour tout mépriser, ou plutôt qui méprise tout pour ne rien juger? Quels nobles efforts, quels élans généreux et quelles sublimes inspirations du bien peut-on attendre de tous ces hommes qui se disent impartiaux, parce qu'ils mettent sur la même ligne la vérité et le mensonge, et qui se vantent d'être ennemis de l'exagération, parce qu'ils n'ont sur rien ni aucune idée fixe, ni aucun jugement arrêté? N'est-ce pas eux que l'apôtre saint Jude compare à ces nuées sans eau et à ces arbres deux fois morts (3), morts à la vérité ainsi qu'à la vertu? Et n'est-ce pas encore d'eux que le prophète a dit : « Ils se sont corrompus dans leurs voies; il n'y en a » pas un qui fasse le bien; ils sont tous devenus inutiles, » et leur sagesse se réduit à rien comme leur croyance, » *simul inutiles facti sunt* (4)? »

Ce qu'il y a ici de plus triste, nos très-chers Frères, c'est que le siècle s'applaudit encore de sa corruption, et triomphe de sa misère même; c'est qu'il regarde cette confusion de principes comme le complément de la sagesse humaine, et qu'il croit par là avoir saisi le nœud de toutes les difficultés morales et politiques; c'est qu'il se persuade avoir répondu à tout, quand, imitant ces faux prophètes

(1) Marc. XI, 23. — (2) Isaï. I, 5. — (3) Jud. 12. — (4) Ps. XIII, 3.

et ces médecins imposteurs dont parle Jérémie, il répète avec eux, la paix, la paix, alors même qu'il n'y a pas de paix (1) : comme s'il pouvoit y avoir de paix pour les impies; comme si les vrais ennemis de la paix n'étoient pas ceux qui, sous prétexte d'union et de concorde, répandent des opinions nouvelles, déplacent toutes les bornes posées par nos pères, et remuent ainsi au fond des cœurs les sentimens inquiets et les pensées séditieuses; comme si une paix, qui tue la vertu jusqu'à son dernier germe, pouvoit jamais nous être utile et profitable; comme si la langueur étoit la paix, l'apathie la paix, et l'engourdissement de toutes les facultés de l'ame la paix; comme si la mort n'avoit pas aussi sa paix, et les tombeaux leur tranquillité.

Ah! sans doute que la paix religieuse est le plus grand des biens, et malheur à nous si nous ne faisions pas tous nos efforts pour la conserver! malheur à ceux qui chercheroient à la troubler par des disputes dangereuses, par des questions interminables, et par *ces combats de paroles* (2) contre lesquels l'apôtre a soin de nous précautionner! Mais cette paix si désirable et si précieuse est dans l'union et non dans la confusion des principes; elle est dans la charité de Jésus-Christ, et non dans la politique du monde; elle est dans la vérité qui unit, et non dans l'erreur qui divise. Toute autre paix n'est pas la paix, c'est le calme perfide, avant-coureur de la tempête; ce n'est pas édification, c'est destruction; ce n'est pas la santé des empires, c'est leur consomption, c'est le symptôme le plus certain de leur entière décadence, c'est la maladie attachée à leur dernière décrépitude, c'est par là qu'ils périssent tous.

Et nous aussi, disoit saint Grégoire de Nazianze (3)

(1) Jerem. VI, 14. — (2) I Tim. VI, 4. — (3) Orat. XLII, n. 13.

aux prétendus conciliateurs de son temps, et nous aussi nous aimons la paix; mais la paix que nous désirons n'est point celle qui s'obtiendroit au détriment des mœurs et au mépris des saintes règles, et où l'on consentiroit à se relâcher sur la rigueur des principes, pour se faire une vaine réputation de douceur et de condescendance; car ce n'est point par le mal que le bien doit s'opérer. Le nom de paix est imposant, dit saint Hilaire, l'idée de l'union est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Eglise et dans l'unanimité de la doctrine; autrement ce n'est plus la paix de Jésus-Christ (1). Si la foi qui conserve l'empire est en sûreté, disoit un autre grand évêque à un empereur, voilà la charité digne de nos vœux; voilà la charité qui est plus grande que l'empire même, puisqu'elle est son bouclier et sa sauvegarde. *Hæc est charitas expetenda, hæc est charitas major imperio, si fides tuta sit quæ servat imperium* (2).

Tel est donc, nos très-chers Frères, la grande plaie de l'Eglise, ou, pour nous servir d'une expression des livres saints, sa plaie désespérée, *desperata est plaga ejus* (3). Car que pouvons-nous opposer à cet état de choses? Il est possible de résister à la violence et à la force ouverte; mais qu'opposer à ces armes invisibles qui échappent à toute espèce de lutte, l'insouciance et le dédain, et comment chasser l'impiété de ce dernier poste, où, fatiguée de combats, elle a fini par se retrancher? Nous connoissons bien le remède aux maladies du corps; mais le remède à cette maladie épidémique des esprits, qui le trouvera? On peut savoir comment guérir un malade qui désire sa guérison; mais celui qui ne veut pas guérir, et ne sait pas même s'il est malade; mais celui qui, aux

(1) Lib. contra Auxent. — (2) Ambros. ad Valent. de non restituenda ara Victoriæ. — (3) Mich. 1, 9.

portes de la mort même, a toute la confiance et la sécurité de la santé, par où le prendre, et qui le sauvera? Nous savons comment on peut réfuter une erreur ou défendre un dogme; mais quelle réfutation reste-t-il donc à faire, ou quelle instruction reste-t-il à donner, quand le doute prend la place de tout, et que le premier dogme est le mépris de tous les dogmes? Nous connoissons le frein que l'on peut mettre au fanatisme religieux, puisqu'on le trouve dans la religion même; mais comment arrêter le fanatisme philosophique? Où sera donc son contre-poids, et comment faire entendre raison à des hommes qui n'ont pour règle de toute vérité que leur propre raison, et qui, comme ces Pharisiens follement présomptueux dont il est parlé dans saint Jean, nous disent froidement et dogmatiquement : Nous sommes sages, parce que nous sommes sages, et nous voyons, parce que nous voyons; *quia videmus* (1). Enfin nous pouvons arrêter un torrent dans sa course impétueuse; mais ces eaux bourbeuses et stagnantes d'une corruption raisonnée qui se complaît dans son repos, et ne laisse de l'énergie que pour l'intrigue et la cupidité, qui les remuera? et quel autre que Dieu, par un miracle singulier de sa miséricorde, peut nous tirer de cette torpeur indéfinissable qui déconcerte à la fois et les observations des sages et la sollicitude des pasteurs, et de ce marasme moral contre lequel ne peuvent rien ni la force de la raison, ni la force du zèle, ni la force des lois, ni la force des armes?

Cependant quoi de plus fait pour nous réveiller de cette léthargie mortelle, que cette suite de grands évènemens qui se sont passés successivement et qui se passent encore chaque jour sous nos yeux? Que nous faut-il donc pour cela, que lire dans le grand livre du monde où le

(1) Joan. IX, 41.

doigt de Dieu se trouve empreint d'une manière si frappante, qu'il faudroit volontairement fermer les yeux à la lumière pour ne pas la voir? Quelles leçons plus imposantes pouvons-nous recevoir sur le néant des créatures, et sur ce foible irrémédiable attaché aux desseins humains, que de voir ces monarchies si puissantes et si fières tomber avec la même facilité que la feuille des arbrisseaux? et comment ne pas sentir alors que rien n'est permanent sous le soleil, que la grandeur n'y est pas plus stable que la félicité, que tout vieillit, excepté Dieu, et que, s'il y a sur la terre une véritable philosophie, c'est de ne s'attacher, dans ce naufrage universel, qu'*au Roi immortel des siècles?* Quoi de plus propre à nous ramener au souverain dispensateur des choses, que de le voir se jouant dans l'univers (1), et se moquant du haut des cieux (2) de la sagesse humaine, tantôt en préparant les évènemens par les moyens mêmes qui paroissoient les plus contraires, et tantôt les précipitant avec tant de force, qu'il n'est plus donné à l'homme d'en arrêter le cours; et quand il veut ou élever les uns ou abattre les autres, mettant dans ceux-là cette volonté irrésistible qui entraîne tout, et ce génie ferme qui semble commander aux destinées, et dans ceux-ci cette foiblesse qui cède tout, et *cet esprit d'aveuglement et de vertige* qui abuse de la lumière même? de sorte que bien évidemment c'est Dieu seul qui agit ici, puisque toujours les hommes sont poussés ou plus loin qu'ils ne pensent, ou plus loin qu'ils ne veulent; que c'est donc lui qui fait, à proprement parler, et la paix et la guerre, puisqu'il en est la première cause, et que jamais il ne s'en sert que pour tout conduire à ses fins, et exercer sur les empires ses redoutables jugemens. Quoi de plus propre à confondre ces ennemis de la Pro-

(1) Proverb. VIII, 31. — (2) Ps. II, 4.

vidence, qui feignent de ne pas comprendre comment le Dieu du ciel peut gouverner la terre? car si un foible mortel peut faire marcher, *comme un seul homme* (1), tant et de si formidables armées; s'il peut exécuter aussi facilement et tant de si grandes et mémorables entreprises, que doit-ce être du Tout-Puissant quand *il étend son bras* (2), et combien, sous ses mains vivantes, tout doit être obéissant et souple, les moyens comme les obstacles! Si le génie, qui ne dure qu'un jour, prévoit les choses de si loin, et semble deviner les évènemens encore plus qu'il ne les dirige; s'il peut à lui seul enfanter ces vastes plans qui embrassent l'univers, que doit-ce être de l'éternelle intelligence, dont toutes les autres ne sont qu'une foible étincelle! et si la foudre que porte un bras de chair peut frapper si fort et atteindre si loin, que doit-ce être du maître même du tonnerre, et de ce Dieu de majesté qui tonne du haut des cieux, et qui *tire de ses trésors les orages et les tempêtes* (3)!

Mais combien plus l'ame s'élève, quand, à travers ces grandes catastrophes et ces terribles ouragans qui déracinent les empires, parmi ces mutations inouies qui font le sort du monde, on voit la religion toujours auguste, toujours semblable à elle-même, toujours plus forte que toutes les révolutions, restant debout, quand tout tombe autour d'elle; et, quels que soient ses disgrâces ou ses succès, son abaissement ou sa gloire, poursuivant avec majesté sa magnifique destinée, celle de sanctifier les ames, et de rendre heureux ou malheureux les peuples, suivant qu'ils se soumettent à ses lois ou qu'ils résistent à sa lumière! fait éclatant et démonstration victorieuse, qui parlent pour la religion plus puissamment que les miracles mêmes; ou plutôt miracle toujours subsistant, contre lequel vient

(1) Judic. XX, 11. — (2) Jerem. XXXII, 17. — (3) Jerem. X, 13.

échouer tout l'art des raisonneurs et des sophistes; miracle au-dessus de toute illusion, à la portée du plus simple fidèle, qui l'affermit, sans peine et sans étude, dans les principes de sa foi, en lui donnant cette douce assurance, que, dût un nouveau déluge submerger l'univers, une nouvelle arche surnageroit pour sauver la famille des justes, et l'Eglise qui peut seule les enfanter.

Ainsi le vrai chrétien sait contempler, dans le spectacle des choses humaines, le spectacle des choses divines; ainsi toutes les difficultés s'évanouissent devant les grandes considérations de la foi; ainsi tout profite à l'homme fidèle, tout l'instruit en même temps que tout le console, et il explique tout avec l'Être inexplicable, tandis que l'impie, n'ayant de règle que sa fausse prudence et de boussole que ses doutes désespérans, marche égaré et incertain entre le hasard qui n'explique rien, et le néant où s'abîme tout.

Mais encore une fois, nos très-chers Frères, qui remonte au premier principe des choses? qui réfléchit sur tous ces grands objets? qui fait des retours sérieux sur soi-même? qui tremble sous la main de Dieu? qui se réveille à *ces grands coups dont le contre-coup porte si loin* (1)? Toutes ces scènes étonnantes passent sous nos yeux comme ces ombres, vain amusement des enfans, et ne sont tout au plus qu'un passe-temps frivole des politiques et des dissertateurs. Quel est donc ce mystère nouveau, qu'au milieu de tous ces changemens, l'homme seul ne change point, et que, tandis que tout se renouvelle autour de nous, rien ne se renouvelle en nous? C'est la désolation dont parle le prophète, où l'homme, sourd à toutes les leçons que lui donne le ciel, ne pense à rien, ne prévoit rien, ne descend jamais dans son propre cœur, et, en-

(1) Discours sur l'Histoire universelle.

dormi sur l'avenir comme distrait sur le présent, s'abandonne à l'aventure au cours des évènemens, et ne s'intéresse qu'à ceux desquels dépend ou son repos ou sa fortune. C'est cette incroyable légèreté, ou, pour parler avec le Sage, *cette fascination de la frivolité qui obscurcit les plus vives lumières* (1), au point que Dieu instruit, et *personne ne reçoit l'instruction* (2); qu'il tonne, et personne ne l'écoute; qu'il frappe, et personne ne s'amende; qu'il se manifeste partout, et personne ne le voit nulle part. Mais que pouvons-nous encore dans cette disposition fatale des cœurs et des esprits? Quelle ressource reste-t-il donc à notre zèle? et quels moyens de cultiver un champ tout couvert d'ossemens arides, tel que celui que vit Ézéchiel, si le Seigneur lui-même, par un nouveau miracle, ne ressuscite tous ces cadavres insensibles, et ne *souffle sur tous ces morts, afin qu'ils revivent* (3)?

Mais n'en avons-nous pas trop dit, nos très-chers Frères, et n'est-ce pas nous méfier de cette Providence qui veille sur cet empire d'une manière toute particulière? Voyez ce rayon de lumière qui perce le nuage et s'élève sur notre horizon. Voyez l'heureuse révolution qui va se faire dans l'enseignement national, et la renaissance tant désirée de l'éducation publique. Celui qui a mis fin à nos discordes et à l'anarchie de nos lois a voulu mettre aussi un terme à l'anarchie de nos écoles; et le même qui a restauré les autels a cru qu'il eût manqué quelque chose à sa gloire, s'il n'eût été en même temps le restaurateur des études. Après tant d'essais malheureux, après tant de systèmes et de plans plus fallacieux et plus vains les uns que les autres, après toutes ces théories aussi follement ambitieuses qu'heureusement impraticables, elle vient d'être rétablie sur son antique base, cette Université fran-

(1) Sap. IV, 12. — (2) Sophon. III, 2. — (3) Ezech. XXXVII, 9.

çaise qu'avoit créée le génie de Charlemagne; cette école célèbre, mère illustre et féconde de toutes les autres, laquelle, comme le soleil, répandoit sa lumière sur toutes les parties de la France. Sans doute qu'un si grand établissement ne peut encore atteindre à cette perfection qui ne vient que du temps et de l'expérience, cette maîtresse du monde à laquelle il faut que tout cède; mais en attendant ces modifications que le temps amènera, et que l'expérience commandera, que de résultats salutaires n'a-t-on pas droit de s'en promettre (*)! Qui pourroit ne pas espérer que, sous des chefs et des modérateurs désignés à l'opinion publique et à la confiance des familles par leurs talens et leurs vertus, tout y tournera au profit des mœurs comme de la science; que les censeurs de leurs élèves en seront les modèles; qu'en se rapprochant de plus en plus de leur ancien esprit, les instituteurs acquerront un nouveau degré de considération; que la morale, à l'abri de toute atteinte, ne variera plus au gré de l'opinion; et que, l'unité de principes répondant à l'unité de

(*) A la place du passage qui suit, jusqu'à l'alinéa, il y avoit, dans l'édition originale, un morceau beaucoup plus énergique, que M. de Boulogne supprima sur les avis, à ce qu'on croit, de M. le cardinal Fesch. Nous rapportons ici ce morceau, tel qu'il étoit avant le carton :

« Qui pourroit ne pas espérer qu'elles vont disparoître ces funestes innovations écloses de nos fermentations politiques, toutes ces méthodes si fastueusement annoncées et si complètement chimériques, tous ces livres élémentaires fabriqués avec art, et semés avec profusion pour corrompre jusqu'à l'enfance? Non, on ne la verra plus cette multitude effrayante de maîtres aussi nombreuse que celle des disciples; il n'y aura donc plus autant de doctrines qu'il y a d'écoles, ni autant d'écoles qu'il y a de cupides spéculateurs. Les censeurs des mœurs en seront eux-mêmes les modèles. Avec leur ancien esprit, les instituteurs reprendront leur ancienne considération. La morale incertaine ne flottera plus au gré de chaque maître qui voudra l'expliquer au gré de ses caprices. L'unité de principes répondra à l'unité de pouvoirs, et tout sera ainsi en harmonie dans l'instruction comme dans l'administration, dans la morale comme dans la politique. »

pouvoirs, tout sera mis en harmonie dans l'instruction comme dans l'administration, dans la morale comme dans la politique?

Mais combien plus nos espérances se raniment, quand nous voyons établir, pour une des bases de l'enseignement public, *la religion catholique*, la religion de nos aïeux, la religion qui a fondé la monarchie des Francs, qui a vaincu les barbares qui nous avoient vaincus, et à laquelle nous devons et ces hautes lumières, et ces grandes vertus, et ces magnifiques institutions, et ces établissemens sans nombre pour tous les genres d'instruction ainsi que de secours, qui nous ont placés au premier rang parmi les nations de l'univers! Ce n'est donc plus ici ce culte vague et indéterminé, qui, mettant tous les dogmes en opinions, met tous les devoirs en problêmes; ni ce vain naturalisme, dont aucun peuple civilisé n'a pu encore se contenter; ni ce déisme hypocrite, qui n'est au fond qu'un athéisme déguisé ou un athéisme pratique; ni cette religion prétendue de l'honnête homme, qui ne porte sur rien, et ne peut avoir aucune prise sur l'homme, puisque chacun l'entend comme il veut, et en fait ce qu'il veut: mais la religion catholique, telle que nos pères nous l'ont léguée, qui est écrite sur tous nos monumens, qui est liée à toute notre histoire, et tellement assortie à notre gouvernement, à notre caractère, que l'on ne pourroit l'altérer sans altérer l'esprit national; la religion catholique avec ses préceptes et ses dogmes, parce que les uns et les autres sont inséparables, parce que, s'il faut à l'homme des préceptes pour diriger et sanctifier le cœur, il lui faut aussi des dogmes qui assujettissent l'esprit, et lui assignent des limites qu'il ne sauroit franchir; parce qu'une religion sans dogmes ne seroit qu'un vain simulacre, triste jouet de nos opinions et de nos fantaisies, et que, si les dogmes sans les préceptes ne servent

de rien, et ne peuvent profiter à personne, les préceptes sans les dogmes manqueroient de la sanction qui les consacre et de l'autorité qui les rend obligatoires.

Combien il nous est doux de commencer notre apostolat parmi vous sous des auspices aussi favorables! Combien nous aimons à penser que nous trouverons dans les instituteurs mêmes de dignes coopérateurs dans l'enseignement, qui, bien loin de flotter à tout vent de doctrine, se feront un devoir de professer la nôtre! Et combien nous sommes rassurés à cet égard, quand nous pensons que ceux qui, au lieu de cette religion auguste, sauvegarde éternelle de notre bonheur comme de notre gloire, inculqueroient à leurs élèves des maximes impies ou des dogmes étrangers, tromperoient à la fois et le vœu du monarque et l'attente de la nation, et ne seroient pas moins répréhensibles devant la loi que devant Dieu (*)!

Heureuse donc la France, nos très-chers Frères, si elle reste à jamais fidèle à cette auguste alliance de la religion et des lettres, des sciences divines et des sciences humaines! Heureux le gouvernement qui se pénètrera de cette grande vérité, que le plus sûr moyen de se rendre respectable est de faire respecter la religion; que la ma-

(*) A la place de cet alinéa, il y avoit d'abord dans l'imprimé le morceau qui suit, pour lequel on fit un carton :

« Ainsi elles seront renversées toutes *ces chaires de pestilence* devenues l'effroi des familles, ces écoles infectées du poison des nouvelles doctrines, ces écoles d'impiété et tout ensemble d'ignorance, où, par une bizarrerie aussi contraire aux progrès des mœurs qu'aux progrès des lumières, on confondoit toutes les religions comme toutes les sciences. La morale des instituteurs ne pourra plus être en opposition avec celle des évêques, juges nés de la morale comme de la doctrine; et ceux qui, au lieu de cette religion auguste, sauvegarde éternelle de notre félicité comme de notre gloire, oseroient inculquer à leurs élèves ou des dogmes impies ou des doctrines étrangères, tromperoient à la fois et l'attente de la nation et le vœu du monarque, ne seroient pas moins infidèles à leur patrie qu'à leur foi, ni moins coupables devant la loi que devant Dieu. »

jesté du culte appartient à la dignité d'un grand peuple; qu'un État ne va à l'immortalité que par des institutions durables, et qu'il n'y aura jamais d'institutions qui puissent triompher des ravages du temps, que celles dont la religion fait la base, et auxquelles elle imprime le sceau divin de son immortelle vigueur! Heureux le monarque qui se convaincra de plus en plus que, si la force ou le génie fonde les empires, la religion seule les consolide et les conserve; qu'elle lui rendra au centuple tout le bien qu'il pourra faire pour elle; et qu'enfin ce sont bien moins les souverains qui protègent et défendent la religion, que la religion qui les défend et les protège!

Et une preuve nouvelle, nos très-chers Frères, qu'on ne veut pas laisser incertaine l'existence de cette religion sainte, et qu'elle est regardée comme le premier élément de l'ordre social et la clef de la voûte de l'édifice politique, c'est l'indépendance consacrée de l'enseignement des évêques; c'est le renouvellement de ces anciennes *facultés* où étoient cultivées d'une manière plus particulière les sciences sacrées; c'est l'autorisation des *écoles chrétiennes,* de ces écoles fondamentales auxquelles rien ne peut suppléer, et qui pourroient suppléer à toutes les autres; c'est l'approbation solennelle de ces pieux instituteurs, qui, dans leur sublime *ignorance,* apprennent tout et savent tout, puisqu'ils possèdent éminemment l'art suprême d'inculquer au peuple tout ce qu'il peut savoir, tout ce qu'il doit savoir, l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour des parens et l'amour du souverain. Admirable abrégé de morale, qui vaut mille fois plus que toute la science du monde, et auprès duquel ne sont rien tous les documens fastueux de la sagesse humaine!

Telle est donc la gloire exclusive du christianisme, d'avoir fondé ces institutions populaires, si assorties à la foiblesse des enfans, à l'intelligence des simples et aux

besoins de la multitude. *Laissez approcher de moi les enfans,* dit Jésus-Christ (1), et c'est le seul moraliste qui l'ait dit; magnifique parole, qui ne sauroit être trop remarquée, et qui d'un trait peint toute la beauté et toute la divinité de la morale évangélique. La dédaigneuse et superbe philosophie ne parle point ainsi. Elle dit au contraire : Éloignez de moi les enfans, qui ne sont pas dignes de m'entendre; laissez approcher de moi les savans, les dissertateurs, les curieux, les penseurs, ces esprits rares et transcendans qui veulent tout connoître et tout approfondir; je ne veux rien de foible, de petit, d'ignorant, de vulgaire; et par là elle se trahit et se déshonore elle-même, en excluant de ses leçons la presque totalité du genre humain, vouée par état au travail et à l'ignorance. Et aussi bien, que lui diroit-elle, que lui apprendroit-elle? Se borneroit-elle à lui parler de l'obéissance aux lois, du système de je ne sais quel sens moral, de la nécessité de se coordonner avec l'harmonie des êtres? Prétendroit-elle l'encourager par le simulacre du beau idéal, par le stimulant de l'honneur, de l'amour-propre, de l'opinion, de l'estime des hommes? Mais de quoi pourroit donc servir à une multitude grossière, plus faite pour agir que pour méditer, et plus pour croire que pour connoître, tout ce vain étalage de froides abstractions? Quel profit pourroit-elle tirer de cette morale nébuleuse, aussi dépourvue de charme que d'autorité, et non moins vide pour le cœur qu'inintelligible à l'esprit? De quelle utilité pourroit donc être à des enfans, qui ne doivent faire autre chose qu'aimer, craindre et obéir, cette doctrine compliquée, toute fondée sur la discussion? La leur feroit-on pratiquer avant même qu'ils pussent la comprendre? et leur donneroit-on pour guide leur raison avant même que

(1) Marc. x, 14.

leur raison, la plus tardive de leurs facultés, fût formée?

Et maintenant, pouvons-nous demander avec un prophète, où sont ces savans orgueilleux si fiers de leurs fausses lumières, et dont les catéchismes sans onction comme sans clarté, sont plus faits pour dessécher l'ame que pour la nourrir; *ubi est litteratus?* Où sont ces hommes qui mettent toute la morale en questions, tous les préceptes en paroles, et qui, prenant leurs difficultés pour des découvertes, pensent reculer les bornes de l'esprit humain, parce qu'ils l'embarrassent; *ubi est legis verba ponderans?* Où sont tous ces docteurs qui se vantent d'être les guides et les maîtres de la jeunesse et qui viennent faire sur les enfans et les petits l'essai de leurs subtilités et de leur esprit; *ubi est doctor parvulorum?* Peuple, continue Isaïe, qui ne demande qu'à briller et à se distinguer par la hauteur de son langage, l'enflure de ses discours et le faste de ses maximes, *populum alti sermonis;* peuple dissertateur qui se croit profond parce qu'il est obscur, qui ne fait de tous les devoirs qu'une longue et pénible énigme, et qui possède tous les talens, excepté celui de se faire entendre; *ita ut non possis intelligere disertitudinem linguæ ejus* (1).

Jésus-Christ seul, nos très-chers Frères, a eu le droit d'appeler les enfans à son école, c'est-à-dire, tout ce qui est foible et vulgaire, parce que lui seul a su rendre la morale sensible, et la proportionner à tous les âges comme à tous les états; parce que lui seul a réuni le précepte à l'exemple; parce qu'il n'y a que lui dont les divins enseignemens puissent s'apprendre sans effort, devancer les progrès du raisonnement, et laisser dans le cœur des impressions profondes et durables; parce qu'il n'y a que lui qui ait su mettre le sentiment à la place de

(1) Isai. XXXIII, 18, 19.

la discussion, l'autorité à la place de la science, la croyance à la place de l'examen, et substituer les imposantes leçons d'un maître qui commande, aux instructions toujours si foibles et si lentes de la nature qui tout au plus avertit et conseille.

Voilà pourquoi nous voyons que ce divin docteur s'adressoit toujours à la foule et à la multitude, *dicebat ad omnes, dicebat ad turbas*, bien sûr de se faire comprendre à quiconque avoit des oreilles. De là vient que le prophète se croit plus éclairé et plus instruit que les vieillards, parce qu'il a compris la loi de Dieu (1). De là vient qu'un des plus grands éloges que donnent à Dieu les livres saints, c'est qu'il rend la langue des enfans éloquente et diserte (2). Qu'est-ce à dire, nos très-chers Frères, éloquente et diserte? c'est qu'un seul mot de l'Évangile les rend savans dans la morale dès le premier jour, et leur en apprend mille fois plus que tous les livres ensemble des moralistes et des écrivains; c'est qu'un enfant, en apprenant son catéchisme, en bégayant le nom de Dieu, et en se pénétrant de son amour et de sa crainte, est plus initié dans la science morale, plus instruit de la nature de ses devoirs, plus avancé dans l'art de bien vivre, et prend mille fois plus de goût pour la vertu, que ne sauroient en inspirer les plus grands philosophes avec leurs belles théories, leurs motifs calculés et leurs savantes analyses.

Quelle est donc, nos très-chers Frères, cette grande et magnifique loi, cette parole aussi concise que féconde, qui met autant de lumières dans l'esprit que de vertus dans l'ame, qui fait l'admiration des plus puissans génies, comme le charme des ames pures et innocentes; supérieure aux plus grands esprits par sa sublimité, à la

(1) Ps. CXVIII, 100. — (2) Sap. X, 21.

portée des moindres enfans par sa simplicité; si haute qu'on ne peut trop la méditer, si populaire qu'on ne peut ne pas la comprendre, et qui, par un privilège qui n'appartient qu'à elle, tandis que le savant l'approfondit sans cesse et ne l'épuise jamais, est telle que l'ignorant ne l'approfondit jamais et l'entend sans cesse?

Vous enverrez donc vos enfans, nos très-chers Frères, aux écoles chrétiennes, pour y être nourris du lait vivifiant de cette loi céleste. C'est leur intérêt, c'est le vôtre; c'est l'unique moyen de sauver la génération naissante de la dégradation dont elle est menacée. Là ils auront tout à gagner et pour leur instruction et pour leur innocence; là on leur apprendra à être heureux de leurs devoirs, de leur respect, de leur obéissance; là, à la place de ces fables insipides et puériles où rien n'est pour le cœur, on leur fera goûter ces paraboles si touchantes, toutes empreintes de la grandeur et de la bonté divine; et si, dans l'âge des passions, ils parvenoient à s'égarer, ils retrouveront en eux-mêmes, dans le calme de l'âge mûr, ces heureuses semences et ces premières impressions de vertu qui auront été plus oubliées qu'étouffées, plus refroidies qu'oubliées.

Aussi, nos très-chers Frères, partout où ces écoles ont été établies, partout s'est fait sentir un changement total dans les enfans du peuple. Nous en attestons hautement les pasteurs, les magistrats, les pères de famille et tous les gens de bien, lesquels, témoins de cette heureuse révolution, bénissent à l'envi les vertueux instituteurs qui l'ont opérée; tandis que ces écoles mondaines d'où la religion est bannie, et où tout au plus on la souffre, sont devenues des écoles de licence et de dépravation où viennent tristement se perdre, avec les mœurs du premier âge, toutes les espérances de la patrie et des familles. Voilà, nos très-chers Frères, des faits incontestables, voilà l'ex-

périence irréfragable, universelle, que nous opposerons éternellement à tous ces contempteurs des traditions anciennes qui viennent faire le procès à la raison des siècles; à tous ces hommes à paradoxes qui se donnent fièrement pour les précepteurs du genre humain, et qui n'ont pu encore réussir à corriger un seul enfant; à tous ces hommes incorrigibles eux-mêmes, que tant de malheureux essais n'ont pu encore désabuser (*) : ou plutôt voilà l'expérience qui les désabusera, qui les éclairera, qui les réconciliera avec cette religion éminemment philosophique, puisqu'elle ne rejette de la philosophie que les écarts, et qui préparera bientôt cet heureux jour où, bien loin de lutter contre elle, on les verra réunir leurs efforts à nos efforts, leurs travaux à notre zèle, pour opérer de concert le bien commun, et faire enfin l'essai de ce que peut pour le bonheur du monde le noble accord de toutes les lumières que le génie peut acquérir, et de toutes les vertus que la religion inspire.

Quelle a été donc notre satisfaction, nos très-chers Frères, quand nous avons appris qu'en général les écoles de notre diocèse méritoient véritablement le nom de chrétiennes; que l'on y voyoit de sages administrateurs animés de l'esprit des anciens principes, de vertueux ecclésiastiques qui honorent leur état par la pureté de leurs

(*) La fin de cet alinéa n'étoit pas ainsi dans l'édition originale. M. de Boulogne continuoit en ces termes, après *désabuser :*

« A tous ces artisans de destructions et de ruines, qui se proclament les créateurs de la lumière, parce qu'ils ont enfanté le chaos : génies inquiets et remuans, qui, à l'exemple de Samson, quoique mus par un autre esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice, et, s'il le faut, être écrasés sous ses débris, que de ne pas s'agiter, et de ne pas faire montre de leur audace et de leur hardiesse; ou tels encore que ces peuples qui, après avoir vu la terre qu'ils habitent ébranlée plusieurs fois jusqu'en ses fondemens, et à peine échappés des ruines de leurs demeures, y reviennent encore, et bâtissent de nouvelles habitations sur un sol toujours prêt à les engloutir. »

mœurs et l'intégrité de leur doctrine! Avec quelle consolation voyons-nous se multiplier ces précieux établissemens, ces saintes associations, dont le premier vœu est d'être utile, dont la première récompense est encore d'être utile; où des vierges sacrées dont le monde n'est pas digne, et que le monde ne remplacera jamais, se dévouent à l'éducation avec autant de désintéressement que de zèle, et qui, modèles de pudeur, de décence, d'économie et de travail, respectées de leurs élèves, parce qu'elles sont dignes de l'être, inspirent la vertu encore plus qu'elles ne l'enseignent! Puissent ces asiles de l'innocence s'accroître et se multiplier de plus en plus! puissent-ils prospérer sous les auspices d'un gouvernement tutélaire, et jouir de sa protection comme il jouit de leurs services! Puisse le vœu que nous formons ici pour elles, leur être un gage solennel de l'intérêt véritablement paternel que nous leur portons, et de la résolution où nous sommes de partager leur sollicitude, ainsi qu'elles partagent notre vénération et notre estime!

Nous regrettons, nos très-chers Frères, que les bornes de cette Instruction ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur un objet aussi intéressant; car nous vous sommes redevables de toutes les vérités utiles dans l'ordre de votre salut. Et quelles vérités plus utiles et plus salutaires que celles qui regardent l'éducation publique, de laquelle dépend le bonheur non-seulement de la génération présente, mais encore celui des générations futures? Peut-être que plusieurs de ces vérités pourront paroître dures à un monde profane qui aime qu'on le flatte; mais malheur à nous, si nous cherchions à plaire aux hommes aux dépens de la vérité, et *si nous retenions l'enseignement dans le temps du salut* (1)! Malheur à nous,

(1) Eccli. IV, 28.

si nous n'annoncions pas l'Évangile (1)! et qu'est-ce donc que l'Évangile, si ce n'est la vérité? Quel est notre plus beau titre, si ce n'est celui de gardien, de sentinelle de la vérité (2)? Qu'est-ce donc qu'un évêque, si ce n'est le censeur des vices, comme le magistrat est le vengeur des crimes? Pourquoi avons-nous donc été honorés de la confiance du souverain, si ce n'est pour rendre heureux et vertueux par l'instruction les peuples qu'il gouverne par ses lois et qu'il défend par son épée? Et de quelle utilité pourroit donc être notre ministère, si nous nous endormions, quand tout éveille notre sollicitude, et si, au lieu *d'annoncer à Israël ses crimes et à Jacob ses iniquités*, ainsi que Dieu nous le commande (3), nous en devenions, par un lâche silence, les complices et les fauteurs? Eh quoi! nous aurions prêché la vérité pendant plus de trente ans dans la capitale, *nous lui aurions rendu témoignage en présence des rois, sans être confondus* (4); et c'est après avoir reçu une mission encore plus expresse, et une consécration encore plus particulière pour l'annoncer, que nous commencerions à la taire! Nous aurions eu quelque courage dans un temps où le monde pouvoit encore nous séduire par ses vanités, la vie par ses illusions, et la fortune par ses espérances; et nous en manquerions au déclin de nos ans, et nous chercherions à flatter le siècle, à déguiser la vérité par de perfides tempéramens, quand les années éternelles s'avancent, lorsque la vie se désenchante tous les jours, et qu'au milieu de tous ces grands évènemens qui, se pressant en foule, semblent encore hâter la rapidité du temps, tout nous dit si éloquemment que *la figure de ce monde passe*, et qu'il nous faut placer en lieu plus haut notre cœur et nos espérances! Nous

(1) I Cor. IX, 16. — (2) Ezech. XXXIII, 7. — (3) Mich. III, 8. — (4) Ps. CXVIII, 46.

vous la dirons donc, nos très-chers Frères, toutes les fois que le demanderont l'honneur de notre ministère et le bien de vos ames; nous la dirons au monde, précisément parce que le monde la hait, par la raison qu'il ne veut pas l'entendre, parce qu'il ne cherche qu'à l'affoiblir, à la *diminuer* (1), et qu'une sourde conspiration se forme pour la *tenir captive dans l'injustice* (2); nous la dirons, parce que nous aimons l'État, parce que nous aimons nos frères, et qu'il n'y a qu'elle qui puisse faire du bien aux hommes; enfin nous la dirons, parce qu'elle est le premier besoin des peuples comme le premier devoir des pasteurs, et que, si jamais elle venoit à se perdre sur la terre, elle devroit se retrouver dans la bouche d'un évêque. Heureux, nos très-chers Frères, si nous pouvons ainsi vous rendre utiles nos derniers efforts, et si, soutenus par la grâce d'en haut, nous réservons au troupeau qui nous est confié les foibles restes de notre vie!

Mais, en disant la vérité, nous n'oublierons pas la charité (3), cette vertu sublime à laquelle se rattachent tellement toutes les autres, que, sans elle, la religion n'auroit plus rien à nous apprendre. En aimant la vérité, nous aimerons aussi la paix (4); c'étoit le double esprit d'Élie, et c'est aussi celui du ministère évangélique. Nous savons que notre principal talent doit être dans la persuasion, notre vraie force dans nos prières, notre première autorité dans nos exemples, et nos armes dans la patience. Nous savons que, si la vérité éclaire l'esprit, la charité gagne les cœurs, et que, si l'une a des droits contre lesquels rien ne peut prescrire, l'autre a des charmes si touchans, que rien ne peut lui résister. Nous nous rappellerons toujours avec le Sage, que c'est uniquement de la bonté et de la vérité réunies que peuvent résulter tous les

(1) Ps. XI, 2. — (2) Rom. I, 18. — (3) Ephes. IV, 15. — (4) Zach. VIII, 19.

genres de biens (1), et sans cesse nous aurons devant les yeux cette belle parole de l'apôtre, que, quand même nous parlerions le langage des anges, la vérité sans la charité ne seroit dans notre bouche qu'un vain son (2), aussi peu profitable à celui qui le rend qu'à celui qui l'écoute.

Vous nous seconderez, nos très-chers coopérateurs, dans ce sublime ministère, heureux mélange de fermeté qui fait respecter la vérité, et de charité qui la fait aimer. Ministres de la Providence, vous serez ses imitateurs, en opérant le bien avec autant de douceur que de force. Vous chercherez à toucher les pécheurs, bien plus qu'à les confondre. Vous conquerrez les cœurs à la vertu, en prêchant non-seulement *tout ce qui est juste et saint*, mais encore *tout ce qui est aimable* (3); vous unirez le zèle à la prudence; vous serez sages avec sobriété (4), car le bien ne se trouve jamais dans les extrêmes. Réunis avec votre chef par les liens de la même foi, des mêmes sentimens, de la même confiance, vous formerez autour de nous, suivant l'expression de l'Esprit saint, comme *une couronne de frères* (5); mais surtout *vous honorerez votre ministère* comme saint Paul (6), par un noble désintéressement. Vous saurez être pauvres avec dignité; vous prouverez au monde qu'il lui est plus aisé de vous humilier que de vous avilir. Moins ce monde fera pour votre entretien et votre subsistance, et plus vous vous efforcerez de tout faire pour son bonheur et pour son salut. Moins il vous laissera la faculté d'être charitables, plus vous mettrez d'ardeur à inspirer la charité aux autres, et vous lui apprendrez qu'il y a dans un ministre de Jésus-Christ je ne sais quelle élévation d'ame, je ne sais quelle richesse de vertus qui lui fait oublier ses besoins pour compatir plus vivement

(1) Proverb. XIV, 22. — (2) I Cor. XIII, 1. — (3) Philipp. IV, 8. — (4) Rom. XII, 3. — (5) Eccli. L, 13. — (6) Rom. XI, 13.

à ceux de ses frères. Par là vous forcerez l'estime des ennemis de notre état, et ils sentiront, en dépit de leurs préventions, qu'il vous reste encore un assez beau rôle à remplir sur la terre, celui de faire des heureux en faisant des ingrats, et d'être les derniers de tous par le salaire et les premiers de tous par votre utilité et par l'heureuse influence de vos enseignemens. Et c'est ainsi que, dans l'ordre même de la Providence, l'indifférence du troupeau tournera à la gloire du pasteur, et l'injustice des mondains envers les saints ministres au triomphe du ministère même.

MANDEMENT

POUR LES VICTOIRES DE THANN, D'ECKMULH ET DE RATISBONNE.

Du 12 mai 1809.

Il est donc vrai, nos très-chers Frères, que la gloire de notre Empereur, pour être montée à son comble, n'étoit pas encore à son terme. Nous avions cru que nos chants de triomphe, ainsi que toutes nos louanges, devoient être épuisés dans les dernières batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, et tant d'autres hauts faits de guerre, auprès desquels pâlit tout l'éclat des anciens conquérans; et voici qu'aujourd'hui de nouveaux exploits, ou plutôt de nouveaux prodiges, viennent encore augmenter notre admiration ainsi que notre reconnoissance. Les journées de Thann, d'Eckmulh et de Ratisbonne ont effacé, s'il est possible, toutes celles qui

nous ont étonnés jusqu'ici; et combien nous semblent-elles plus dignes encore de fixer nos regards, quand nous pensons que des batailles si importantes dans leur objet, si décisives dans leurs conséquences, n'ont guère plus coûté de temps au vainqueur pour les gagner, qu'il ne nous en faut pour les raconter et pour les décrire!

Depuis le traité de Presbourg, l'Autriche humiliée n'a cessé d'épier le moment favorable de s'en affranchir, et de ressaisir ce sceptre d'Allemagne qu'ont arraché de ses mains la loi de la nécessité et le droit de la victoire. Cédant enfin aux insinuations d'une puissance qui ne peut plus trouver son salut que dans la guerre et la discorde, elle a imaginé de fausses craintes, et inspiré d'artificieuses défiances; elle a armé toutes les haines et toutes les passions, avant d'armer tous les bras; et, oubliant la générosité de notre Empereur qui lui a permis de régner, elle a rompu, sans ombre de prétexte, les traités les plus solennels, et violé sans manifeste les territoires alliés de la France. Imprudente, qui auroit dû savoir que, si c'est à l'Angleterre à stipendier les rois qui veulent la guerre, c'est à la France à les punir! Insensée, qui n'a pas vu qu'en donnant la première le signal des combats, et rouvrant elle-même la carrière des armes, c'étoit donner le signal de sa dernière heure et ouvrir son tombeau!

A peine le héros de la France a-t-il entendu ce premier cri de guerre, qu'il est parti avec la rapidité de l'éclair, *exibit ut fulgur* (1); il arrive sur les bords de l'Inn, avant même qu'on ait pu croire à sa présence, et à l'instant tout plie devant ses aigles. Venir, voir et vaincre, ce n'est pour lui qu'une même chose; et la fuite de cet ennemi si fier, si ardent, qui déjà dévoroit dans sa pensée nos royaumes confédérés, a été aussi honteuse et

(1) Zach. IX, 14.

aussi précipitée, que sa provocation étoit injuste, et son attaque téméraire.

Ainsi donc, nos très-chers Frères, il ne restera plus bientôt d'ennemi sur le continent qui puisse menacer notre tranquillité et troubler notre gloire. Ainsi l'Angleterre, notre implacable rivale, n'aura plus bientôt ni rois à tromper ni peuples à séduire; ainsi la paix générale va s'accélérer et s'affermir par les efforts mêmes que l'on a faits pour la retarder et y mettre obstacle, et le héros victorieux, libre bientôt de tous les soins guerriers, ne jouira de son noble repos, que pour développer les magnifiques plans qu'il a conçus pour le bonheur de son empire.

N'en doutez pas, nos très-chers Frères, celui qui a l'ame si élevée et si active *ne s'endormira pas dans la gloire* comme ces rois des nations dont parle Isaïe (1), et il se montrera digne de plus en plus des hautes destinées auxquelles le ciel l'a réservé. *Il sanctifiera la guerre*, suivant l'expression d'un autre prophète (2), en travaillant à fermer toutes les plaies qu'elle a ouvertes, à extirper tous les désordres qu'elle a fait naître, et à sécher toutes les larmes qu'elle a fait couler; en rapportant à la source suprême d'où *descend tout don parfait*, toutes les grâces qu'il en a reçues; en se pénétrant bien de cette pensée, que tout ce qu'il pourra faire pour Dieu sera toujours bien au-dessous de la reconnoissance qu'il lui doit; en rétablissant les mœurs publiques sans lesquelles les lois les plus sages ne peuvent rien; en protégeant de plus en plus la religion, fondement éternel de toute bonne politique, et s'acquérant par là une gloire d'autant plus réelle et d'autant plus flatteuse, que ne la partageant ni avec ses soldats ni avec la fortune, elle lui appartiendra toute entière et qu'il ne la devra qu'à lui même.

(1) Isai. XIV, 18. — (2) Jerem. VI, 4.

Qu'il nous est doux, nos très-chers Frères, que les prémices de notre apostolat parmi vous soient signalées par des évènemens aussi heureux, et que nos instructions premières s'associent à ces actions de grâces et à ces chants solennels qui vont retentir dans nos temples! Accourons-y donc, nos très-chers Frères, avec un saint empressement, et venons-y bénir le ciel des succès inouis qu'il accorde à nos armes. Conjurons-le de conserver cette tête précieuse, de laquelle dépend non-seulement le bonheur de la France, mais le destin de l'univers; formons les vœux les plus ardens pour que ce même Dieu qui *a dressé ses mains au combat et ses doigts à l'art de la guerre* (1), orne son cœur de toutes les vertus chrétiennes, et porte son esprit à tous les bons desseins; qu'il en fasse l'homme de sa miséricorde, comme il en fait *l'homme de sa droite* et de sa providence (2), et qu'il lui donne enfin d'ajouter à toutes ses victoires la plus belle de toutes, celle de vaincre ses victoires mêmes, en imprimant bien avant dans son ame cet esprit de sagesse et de modération, pour soutenir, avec autant de fruit que de dignité, le poids de tant de gloire et de triomphes.

Mais, après avoir prié pour notre monarque, nos très-chers Frères, prions aussi pour nous-mêmes; car que seroit donc pour nous cette paix si désirée que nous assurent nos succès, sans le changement de nos mœurs, qu'un moyen de plus de nous pervertir et de nous corrompre? De quoi nous serviroit de reculer au loin nos frontières, si le cœur de l'État étoit rongé par l'impiété, et par tous les vices destructeurs qu'elle traîne à sa suite? Et quel avantage seroit-ce donc pour nous de vaincre les ennemis du dehors, si au dedans le torrent de l'iniquité

(1) Ps. CXLIII, 1. — (2) Ps. LXXXIX, 18.

alloit toujours croissant, et que l'oubli de Dieu entraînât l'oubli de tous nos devoirs?

MANDEMENT POUR LA PRISE DE VIENNE.

Du 1er juin 1809.

D'APRÈS les derniers succès de nos armes, nos très-chers Frères, il nous étoit facile de prévoir l'évènement nouveau pour lequel nous devons rendre au ciel de nouvelles actions de grâces; évènement qui n'ajoutera rien à notre surprise, tant nous sommes accoutumés aux prodiges, mais qui doit ajouter à notre instruction, puisque rien de tout ce qui arrive n'est perdu pour le chrétien, et que sa foi ne manque jamais d'y puiser quelque leçon dont il peut profiter, quelque lumière qui fructifie pour son salut. Bien supérieur à ce capitaine fameux dont on disoit qu'il savoit vaincre, mais qu'il ne savoit pas profiter de la victoire, Napoléon, plus grand qu'Annibal, n'a jamais perdu un seul des avantages que pouvoit lui donner le gain d'une bataille. Il avoit dit aux champs de Ratisbonne : *Dans un mois je serai à Vienne*, et dans un mois il y a été : comme s'il avoit la conscience que rien ne peut lui résister, et que, par je ne sais quelle sublime inspiration, il croie que la fortune ne peut point avoir pour lui d'infidélités, et qu'il est fait pour maîtriser tous les hasards, ainsi que pour dompter tous les obstacles. Quel est donc cet homme extraordinaire qui d'un coup-d'œil décide du sort des combats, qui d'un combat décide du sort des empires? *Il touche les montagnes*, pour parler avec le prophète, *et*

les montagnes se réduisent en fumée (1). Est-ce donc d'Alexandre ou de Napoléon dont nous parle Daniel, quand il s'écrie : « Le voyez-vous ce conquérant, avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas à la terre; *et non tangebat terram* (2)? Déjà le roi de Perse est entre ses mains; à sa vue il s'est animé, *efferatus est in eum;* il l'abat, il le foule aux pieds; nul ne peut le défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie..... » Otez le roi de Perse, nos très-chers Frères, et mettez à sa place le prince Charles et l'empereur d'Autriche, et au lieu d'une prophétie, vous aurez l'histoire de ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux (*).

Mais ne nous bornons pas à ces figures vives et har-

(1) Ps. CXLIII, 5. — (2) Dan. VIII, 5.

(*) Nous avons hésité, il faut l'avouer, si nous laisserions subsister ce passage, où l'excès de la flatterie entraîne un peu loin le prélat. Cette application de l'Ecriture : *Est-ce d'Alexandre ou de Napoléon?... ôtez le roi de Perse;* tout cela, il faut le dire, est bien déplacé, surtout dans un mandement. Mais enfin ce mandement a été imprimé; il étoit connu dans le dioecèse; on a même reproduit, dans des recueils publiés en 1814, les passages qui donnent lieu à cette note : il ne nous étoit donc pas possible de dissimuler ce qui a eu tant d'éclat. Ces pièces tiennent à l'histoire du temps, et sont des monumens de l'esprit qui régnoit alors, et de l'entraînement auquel cédoient les hommes les plus distingués.

Par la même raison, nous avons laissé subsister des réflexions assez violentes sur la politique de l'Angleterre et de l'Autriche. C'étoit à cette époque le style habituel des écrits, des journaux, des discours, des harangues; et les mandemens mêmes n'étoient pas exempts de ces exagérations qui nous étonnent aujourd'hui, et qui véritablement ne sont guère dignes de la gravité du caractère épiscopal. Enfin, pour être juste, il faut se rappeler que ces imprécations et ces flatteries, qui nous choquent et nous affligent, étoient destinées à servir de passeport à des réflexions ou à des vérités, qui, sans cela, eussent paru trop dures. Il est remarquable qu'il n'est aucun des mandemens de M. de Boulogne, à cette époque, qui n'offre des leçons bien fortes; et peu de personnes auroient osé alors dire à un homme si ombrageux et si violent, ce que le prélat trouve le moyen de lui faire entendre à la fin du mandement même qui nous occupe.

dies avec lesquelles l'écrivain sacré nous peint l'ardeur impétueuse du plus grand conquérant de l'antiquité; et en voyant ainsi tomber en un seul jour ce colosse de puissance, ouvrage de quatre siècles d'habileté, d'audace et de bravoure, élevons-nous au-dessus des pensées vulgaires, et apprenons à nous humilier sous la main de l'Arbitre suprême qui fait mourir les royaumes comme les rois, et qui chasse devant lui les potentats et les couronnes, comme le vent disperse au loin la plus vile poussière. « Le Seigneur des armées, dit Isaïe, a fait ces choses, pour anéantir tout l'orgueil des grandeurs humaines, et pour réduire en ignominie tout ce qu'il y a sur la terre de plus haut et de plus auguste (1). » A Dieu ne plaise que, ministre d'un Dieu de paix et de réconciliation, nous voulions ici insulter à la valeur malheureuse, ni que nous fassions aucun vœu de destruction et de ruine, même contre une puissance qui a voulu la nôtre! mais peut-on méconnoître, dans sa chute soudaine, le jugement du souverain dominateur, *dont la colère brise les rois* (2), et les punit les uns par les autres? Peut-on ne pas envisager la catastrophe qui précipite l'Autriche de son trône, comme le châtiment de cette politique insensée qui a trahi la cause des rois, et de ces innovations téméraires, qui, sur la fin du dernier siècle, ont éclaté dans son sein, préparé en Europe les premières secousses qui devoient l'ébranler, et y répandre cet esprit d'effervescence et d'inquiétude dont tant d'États ont été les victimes?

Telle est donc, nos très-chers Frères, l'économie admirable de la Providence, tel est l'ordre de ses conseils, et toutes les combinaisons de la politique mondaine ne le changeront pas. Les empires, dit saint Augustin, ne

(1) Isai. XXIII, 9. — (2) Ps. CIX, 5.

pouvant pas être punis dans l'autre monde, puisqu'alors ils n'existeront plus, subissent tous leur jugement dans celui-ci; et leur perte est toujours l'effet du mépris qu'ils ont fait des lois de la justice, et des atteintes qu'ils ont portées à la majesté de la religion. Les évènemens anciens sont ici d'accord avec les modernes, et l'histoire du monde entier n'est qu'une éternelle leçon donnée aux maisons régnantes, qu'un État qui abandonne Dieu en est abandonné à son tour. *Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-vous, juges de la terre* (1)!

Mais si notre auguste Empereur ne se lasse pas de vaincre, nos très-chers Frères, ne nous lassons pas de prier. Que notre joie soit vive, mais qu'elle soit chrétienne. En rendant de solennelles actions de grâces au Dieu des combats qui nous donne la victoire, efforçons-nous de nous le rendre de plus en plus favorable par notre amendement et par notre zèle à le servir. En invoquant cette divine paix, le premier de tous les biens, travaillons à la mériter par un surcroît de bonnes œuvres. Ne cessons d'adresser au ciel les vœux les plus ardens pour que tous ces grands changemens dont nous sommes témoins, et qui nous en préparent de plus grands encore, tournent au bien et à la gloire de la religion, et que tant de travaux, de valeur et de génie, ne soient pas perdus pour le triomphe de la vertu, et l'accroissement du règne de celui *qui fait régner les princes* (2). Rappelons-nous sans cesse, que *la victoire véritable est celle de notre foi qui nous rend forts contre le monde* (3), et qui met sous nos pieds sa vanité toute entière; et que la moindre pensée du christianisme, le moindre désir formé par l'Esprit saint, le moindre sentiment qui tend à Dieu et à son amour, est mille fois plus grand à ses yeux, que

(1) Ps. II, 10. — (2) Proverb. VIII, 15. — (3) I Joan. V, 4.

les lauriers les plus brillans dont se couronnent les héros. O vous, qui tenez en vos mains le cœur des rois, et qui les conduisez comme le cours des eaux (1), parlez au cœur de notre invincible monarque, et dites-lui tout ce que les hommes ne peuvent pas lui dire; donnez-lui de surmonter toutes les passions, comme il surmonte tous les dangers. Faites-lui bien comprendre que la sagesse vaut mieux que la force (2), et que celui qui se dompte lui-même vaut plus que celui qui prend des villes (3). Rendez-le digne de plus en plus de la haute mission dont vous l'avez chargé; et que, comme il est fait pour tout ce qui est grand, il ne veuille plus rien que ce qui est juste. Inspirez-lui le sentiment profond de votre crainte, puisqu'il n'a plus rien à craindre que vous seul; et qu'il apprenne à trembler devant vous, celui devant lequel tremblent tous ses ennemis. Donnez-lui d'aspirer à une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire; et pour mettre le comble à nos vœux, daignez tout faire pour son salut, comme vous avez tout fait pour sa gloire.

MANDEMENT

POUR LES VICTOIRES D'ENZERSDORF ET DE WAGRAM.

Du 4 août 1809.

A peine, nos très-chers Frères, avons-nous fait retentir nos temples de nos cantiques d'actions de grâces, qu'il nous en faut adresser au ciel de nouveaux pour les nouveaux

(1) Proverb. XXI, 1. — (2) Eccli. IX, 16, 18. — (3) Proverb. XVI, 31.

succès de nos armes. Les batailles de Wagram et d'Enzersdorf démontrent, plus que toutes les autres, que rien n'est impossible à notre invincible Empereur. L'histoire racontera long-temps ces journées des 5 et 6 juillet, où toutes les difficultés ont été surmontées, où toutes les ressources du génie guerrier ont été épuisées, et où s'est déployée dans tout son éclat cette tactique nouvelle qu'il a créée comme par inspiration, ou qu'il a devinée par je ne sais quel instinct plus savant que l'expérience et plus sûr que les règles mêmes. Elle ne racontera pas moins ce mémorable passage du Danube, où les aigles françaises se sont montrées aussi hardies dans leur essor, que ce fleuve est rapide en son cours et impétueux dans ses ondes, et où l'art, pour dompter la nature, s'est surpassé lui-même dans des ouvrages dignes des plus beaux jours de la grandeur romaine.

Mais laissons à la renommée, nos très-chers Frères, le soin de publier ces victoires prodigieuses, que nos neveux ne croiront point, puisque nos propres yeux suffisent à peine pour nous en convaincre. Pour nous, enfans de la foi, n'ayons que des pensées dignes d'elle; élevons plus haut nos regards, pour juger sainement de toutes ces scènes extraordinaires qui se jouent sur la terre, et dont le dénouement ne se trouve que dans le ciel; ne cessons d'adorer cette Providence ineffable de laquelle tout descend et vers laquelle tout remonte, et seule capable de tout expliquer dans cette chaîne d'évènemens où tout paroît inexplicable. Car ôtez, nos très-chers Frères, l'idée de Dieu et de sa providence, et concevez ensuite ce qui se passe sous nos yeux: ces chutes soudaines et ces subites élévations des trônes; ces fautes des rois qui courent visiblement à leur perte, tantôt cette folle confiance qui les enivre, et tantôt ces terreurs paniques qui les enchaînent; ici ces attaques té-

méraires quand il faut céder, et là ce repos fatal quand il faut agir; et toujours cet esprit de vertige qui les aveugle sur leurs vrais intérêts, et les unit ou les divise à contre-temps. Que seroit encore, sans l'idée de Dieu et de sa providence, la vie entière du monarque qui nous gouverne, qu'une suite de problêmes plus insolubles les uns que les autres? D'où peut-il donc tenir et cette fortune sans nuages parmi tant de hasards, et cette santé sans altération parmi tant de fatigues, si ce n'est de celui qui l'a choisi pour l'instrument et le ministre de ses volontés, et l'a pris par la main, suivant l'expression d'Isaïe (1), pour l'exécution de ses conseils suprêmes? N'est-il pas évident qu'il y a en lui quelque chose de plus fort que lui-même, qu'il est chargé d'une mission d'en haut qu'il accomplit à son insu, et que, tandis qu'il étonne le monde par la grandeur de ses desseins, il est choisi pour des desseins plus grands encore, dont il n'a pas lui-même le secret, et que Dieu tôt ou tard doit mettre au jour pour la gloire de son Église?

Mais quel est donc ce cri de paix qui s'élève parmi tout cet appareil de la guerre? Quel est cet armistice proclamé après tant de succès, et cette suspension d'armes, malgré la prospérité de nos armes? Reconnoissons ici, nos très-chers Frères, cette sagesse du vainqueur qui ne veut pas user de tous ses avantages, qui sait mettre des bornes à ses propres succès, quand ils ne sont plus nécessaires à son propre repos; qui n'a dompté son ennemi que pour le mettre dans l'impuissance de nuire, et qui croit pouvoir se montrer généreux, dès-lors que le vaincu ne peut plus être redoutable.

Ainsi la paix va s'affermir par nos conquêtes, tandis que nos conquêtes affermiront la paix. Mais ne bornons

(1) Isai. LXV, 1.

pas là nos vœux et nos espérances; désirons-la sans doute cette paix, mais que ce soit en chrétiens, et en hommes persuadés que, bien loin de concourir à notre bonheur, elle ne tourneroit qu'à notre ruine, si, comme celle dont parle le prophète, elle ne s'embrassoit avec la justice (1). Désirons-la *pour mener, dit l'apôtre, une vie tranquille en toute sorte de piété et d'honnêteté* (2), et non pour y trouver un nouvel aliment à nos passions désordonnées. Désirons-la dans l'esprit de la religion qui seule peut nous la rendre profitable, et nous dédommager de tout le prix qu'elle nous a coûté. Et quel seroit donc l'avantage qu'on pourroit se promettre d'une paix qui ne seroit si vivement attendue que par l'amour du repos, par l'ardeur de la cupidité et par le goût effréné du luxe et des plaisirs? C'est bien alors que, suivant l'expression du prophète, la douceur se tourneroit en amertume (3), puisqu'elle ne seroit pour nous qu'une nouvelle source d'égaremens, une facilité de plus à la licence, un moyen de plus de sommeiller dans le vice, et le triomphe en quelque sorte de l'iniquité même.

Et certes, nos très-chers Frères, si jamais la religion est nécessaire, c'est surtout à une nation belliqueuse par goût et victorieuse par habitude; c'est surtout en un temps où, étourdis par le bruit de tant d'exploits, nous avons besoin de son secours et de ses divines lumières, pour tempérer ce je ne sais quoi d'enivrant attaché à la gloire humaine, à l'éblouissement des prospérités guerrières et à l'orgueil de la victoire.

Invoquons-la donc plus que jamais cette religion sainte, mère de la véritable paix, source féconde de toutes les vertus, ainsi que l'impiété est la source de tous les vices; cette sauvegarde éternelle des États, avec laquelle ils ont

(1) Ps. LXXXIV, 11. — (2) I Tim. II, 2. — (3) Isai. XXXVIII, 17.

tous prospéré, et sans laquelle ils périssent tous; cette fille auguste du ciel, qui n'a besoin d'aucun homme et dont tous les hommes ont besoin, et qui seule se soutient par sa propre force, tandis que rien dans l'univers ne peut se soutenir sans elle (*).

(*) A la suite de ce mandement étoit la lettre fameuse que Buonaparte adressa de Moravie aux évêques, et qui étoit une violente déclamation contre le Pape. Il vouloit justifier par là son décret du 17 mai précédent, par lequel il avoit réuni l'Etat romain à son empire; et ce qui rend la chose plus odieuse, c'est que, dans ce temps-là même, Pie VII étoit enlevé de Rome, et emmené captif en France.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que M. de Boulogne s'abstint soigneusement de commenter cette diatribe lâche et déclamatoire; il étoit trop attaché au saint Siège pour ne pas gémir de la persécution qui venoit d'éclater, et son mandement ne contient pas un mot qui puisse paroître une approbation d'une si criante iniquité.

Nous insérons ici la lettre de Buonaparte comme une pièce historique:

« M. l'évêque de Troyes, les victoires d'Enzersdorf et de Wagram, où le Dieu des armées a si visiblement protégé les armes françaises, doivent exciter la plus vive reconnoissance dans le cœur de nos peuples. Notre intention est donc qu'au reçu de la présente vous vous concertiez avec qui de droit, pour réunir nos peuples dans les églises, et adresser au ciel des actions de grâces et des prières conformes aux sentimens qui nous animent.

» Notre Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'issu du sang de David, ne voulut aucun règne temporel; il voulut au contraire qu'on obéit à César dans le règlement des affaires de la terre; il ne fut animé que du grand objet de la rédemption et du salut des ames. Héritier du pouvoir de César, nous sommes résolu à maintenir l'indépendance de notre trône et l'intégrité de nos droits; nous persévérerons dans le grand œuvre du rétablissement de la religion; nous environnerons ses ministres de la considération que nous seuls pouvons leur donner; nous écouterons leur voix dans tout ce qui a rapport au spirituel et au règlement des consciences.

» Au milieu du soin des camps, des alarmes et des sollicitudes de la guerre, nous avons été bien aises de vous donner connoissance de ces sentimens, afin de faire tomber dans le mépris ces œuvres de l'ignorance ou de la foiblesse, de la méchanceté ou de la démence, par lesquelles on voudroit semer le trouble et le désordre dans nos provinces. On ne nous détournera pas du grand but vers lequel nous tendons, et que nous avons déjà en partie heureusement atteint, le rétablissement des autels de notre religion, en nous portant à croire que ses principes sont in-

MANDEMENT

POUR LA PAIX AVEC L'AUTRICHE.

Du 17 NOVEMBRE 1809.

La paix que vous désiriez si ardemment, nos très-chers Frères, vient enfin d'être conclue avec l'Autriche. Depuis que nous sommes parmi vous, nous ne vous avons encore fait entendre notre voix, que pour vous engager à célébrer les victoires remportées par nos armes, à en rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, et à lui demander la paix. Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons la satisfaction de vous l'annoncer; espérons que celle dont nous avons à remercier le ciel sera le prélude d'une paix générale. Elle est un bienfait trop signalé, pour ne pas exciter toute notre reconnoissance envers Dieu et envers notre auguste souverain. Après une des victoires les plus mémorables, l'invincible Napoléon, à qui il étoit si facile de pousser plus loin ses conquêtes, et peut-être d'anéantir pour toujours la puissance de l'ennemi, écoute les premières propositions de paix qui lui

compatibles, comme l'ont prétendu les Grecs, les Anglais, les Protestans et les Calvinistes, avec l'indépendance des trônes et des nations. Dieu nous a assez éclairés pour que nous soyons loin de partager de pareilles erreurs : notre cœur et ceux de nos sujets n'éprouvent point de semblables craintes. Nous savons que ceux qui voudroient faire dépendre de l'intérêt d'un temporel périssable l'intérêt éternel des consciences et des affaires spirituelles sont hors de la charité, de l'esprit et de la religion de celui qui a dit : *Mon empire n'est pas de ce monde.* Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu, M. l'évêque de Troyes, qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Donné en notre camp impérial de Znaim en Moravie, le 13 juillet 1809. »

sont faites. Moins sensible à sa propre gloire, que touché des maux et des ravages que produit la guerre, il s'arrête, négocie la paix et la conclut. Non, ce n'est qu'à regret qu'il voit répandre le sang de ses sujets, le sang même de ses ennemis, et ses triomphes les plus brillans, les plus propres à éblouir son ame magnanime, ne peuvent l'empêcher de regarder la guerre comme *le premier, le plus grand*, le plus désastreux *de tous les fléaux*.

Bénissons donc, nos très-chers Frères, bénissons mille fois le Seigneur d'avoir mis ces justes et nobles sentimens dans l'ame de Napoléon. Réunissons-nous avec empressement dans les saints temples du Très-Haut. Que le jour où nous devons y célébrer la mémoire du couronnement de S. M. I. et R. et de la victoire d'Austerlitz, nous célébrions aussi la paix que nous a procurée la victoire de Wagram. A nos chants d'allégresse, à nos actions de grâces, ajoutons des vœux pour la paix générale, et méritons, par notre piété, que le Seigneur ne diffère pas à nous l'accorder.

AVERTISSEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 10 février 1810.

Nous nous étions proposé, nos très-chers Frères, de donner, cette année, une instruction développée sur les devoirs qui nous sont imposés dans le saint temps de pénitence qui approche; mais les affaires de notre diocèse et d'autres importans motifs nous ayant appelés dans la

capitale, nous n'avons pu exécuter notre dessein, et suivre à cet égard l'impulsion de notre sollicitude. Nous avons donc cru devoir nous borner à de simples avis, adressés principalement à nos chers coopérateurs, en leur recommandant de les développer, de suppléer par leurs instructions à ce qui peut manquer aux nôtres, et d'inculquer aux peuples confiés à leurs soins tout ce que le temps ne nous permet pas de leur dire. Nous avons la ferme confiance qu'ils redoubleront de zèle dans cette circonstance pour rappeler à leurs paroissiens leurs obligations essentielles sur la loi de l'abstinence, pour leur faire sentir combien est scandaleuse l'infraction de ceux qui s'en dispensent sans cause légitime, et sans avoir recours à l'autorité de leurs pasteurs; combien est coupable la négligence d'un si grand nombre de chrétiens, indignes de ce nom, qui se créent ici tant de faux besoins et tant de faux prétextes, et qui, se prévalant de la décadence des mœurs et du relâchement des temps, se croient en sûreté, parce qu'ils suivent le torrent; qui se tranquillisent sur la multitude des infractions, et se regardent comme affranchis de la loi, parce qu'ils la méprisent.

Cependant cette loi quadragésimale, si respectable et si antique, est sujette, comme toutes les autres, à des exceptions nécessitées par les circonstances auxquelles les premiers pasteurs doivent avoir égard, d'après les règles de la charité et de la prudence. Notre sage et vertueux prédécesseur nous en a donné lui-même l'exemple, et nous croyons être dans le cas de le suivre cette année, vu la rigueur de la saison et la cherté excessive des vivres, notamment de ceux dont on est obligé d'user pour l'observation du Carême, en permettant, sans conséquence pour l'avenir, de faire gras pendant certains jours de la semaine.

Mais en usant de cette condescendance, nos très-chers

Frères, vous n'oublierez jamais que, s'il y a des motifs légitimes pour dispenser de la loi de l'abstinence, il n'en est point pour se soustraire à la loi de la pénitence; que le temps du Carême étant toujours et essentiellement un temps d'expiation, de mortification et de réconciliation, il n'y a ici exception pour personne; que plus l'Église est indulgente, plus vous devez multiplier vos prières, vos aumônes, vos bonnes œuvres, et racheter ces adoucissemens, accordés en faveur du corps, par tous les sacrifices de l'amour-propre, de la cupidité, et de toutes les autres passions qui égarent l'esprit, corrompent le cœur et *tuent l'ame*.

Nous croyons, nos très-chers Frères, qu'il est de notre devoir le plus sacré de profiter de cette sainte carrière où nous entrons, pour recommander d'une manière plus particulière à votre pieuse générosité notre séminaire, cette bonne œuvre par excellence, à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées; d'où dépend tout le succès de notre épiscopat, et sans laquelle nous ne pourrions jamais nous promettre aucun bien solide et durable. Nous y sommes d'autant plus autorisés, que, les aumônes et les dons des fidèles diminuant tous les jours, il est presque réduit à ses seules ressources fixes et annuelles, qui ne peuvent nullement suffire à son entretien et à son existence. Depuis plusieurs années, nul appel n'a été fait à cet égard à la charité publique, nulle quête n'a été ordonnée, nul tronc n'a été placé pour cet objet dans nos églises; et tandis qu'ils sont tous destinés, ainsi que les quêtes, à l'entretien du culte et aux besoins des divers genres de nécessiteux, le séminaire n'est presque compté pour rien, et reste abandonné comme étranger au diocèse et à l'Église: comme si cette école sacrée n'étoit pas le premier pauvre; comme si elle n'étoit pas la base de tout, et le fondement même sur lequel reposent et la

conservation et la perpétuité du culte, et qu'avant de songer à la décoration du sanctuaire, il n'importoit pas de savoir s'il y aura des ministres pour le servir, y annoncer les oracles du salut, et y offrir le Saint des saints.

Cependant, nos très-chers Frères, malgré le refroidissement de la charité et la diminution progressive de nos moyens, nous avons, cette année, augmenté notre séminaire de plus de douze sujets, nous confiant en la divine Providence. Nous en avons près de quatre-vingt-dix dans notre maison épiscopale, élevés sous nos yeux, comme des enfans autour de leur père. Tous ces jeunes gens nous consolent par leurs heureuses dispositions, la douceur de leur caractère, et les progrès qu'ils font dans l'étude comme dans la piété. Ils sont l'édification de notre ville épiscopale par leur modestie et leur recueillement. Ceux d'entre eux qui vont au collège pour y suivre les classes en font, nous pouvons le dire sans crainte d'être démentis, le plus bel ornement, en y entretenant cet amour du travail et cette émulation salutaire à laquelle cet établissement doit principalement la réputation dont il jouit et la confiance qu'il s'est acquise. Il semble que la Providence se plaise à nous dédommager de nos peines, et de l'espèce d'abandon où les fidèles laissent le séminaire, en versant sur lui tous les dons de la grâce et ses bénédictions toutes particulières.

Dans la persuasion où nous sommes qu'il faut donner à notre séminaire toute l'utilité dont il est susceptible, nous en avons tiré différens sujets pour les placer dans les principaux collèges de notre diocèse, qui les ont demandés avec les plus vives instances, et qui nous ont paru leur être nécessaires pour la plus grande surveillance et le maintien plus assuré de la bonne doctrine comme des bonnes mœurs; de sorte que ce n'est pas seulement à l'éducation ecclésiastique que vous contribuez, lorsque

vous venez au secours de notre séminaire, mais à l'éducation publique et nationale, à l'éducation de vos enfans, quel que soit l'état auquel vous les destinez; à l'éducation de tous ceux qui doivent être un jour des pères de famille, le soutien de l'État, les serviteurs de la patrie.

Outre ces jeunes gens que nous avons auprès de nous, près de quarante sont distribués dans différentes pensions, en attendant que nous puissions les réunir dans un local commun. Ce nombre est sans doute considérable, vu surtout la modicité de nos ressources; mais qu'est-il cependant, si nous pensons qu'il y a dans le diocèse plus de trois cents paroisses sans pasteurs, et que les autres, en grande partie, sont desservies par des prêtres infirmes et plus que sexagénaires, dont le courage est encore plus grand que les forces, et qui bientôt iront recevoir, des mains du souverain Juge, la récompense de leurs travaux et de leur zèle?

Que de motifs, nos très-chers Frères, sans parler de tous ceux que nous pourrions encore faire valoir, dignes d'intéresser votre piété et votre bienfaisance en faveur d'une œuvre qui est liée à vos intérêts les plus sacrés et les plus chers, et fait le seul espoir d'un aussi vaste diocèse! Quelle plus belle occasion de vous montrer généreux et sensibles? Et si l'aumône, comme le dit un Père, a des ailes qui nous portent jusqu'au trône du Père des miséricordes, en fut-il jamais une plus méritoire, plus faite pour toucher le cœur de Dieu, et attirer sur vous et vos enfans toutes les bénédictions du ciel et de la terre?

Nous avons donc pris la détermination de ranimer à cet égard la charité des fidèles par tous les moyens que nous offre notre ministère, et nous pensons qu'un des plus efficaces et des plus propres à remplir cet objet, c'est de suivre l'exemple d'un très-grand nombre de nos vénérables collègues dans l'épiscopat, lesquels, en dis-

pensant leurs diocésains d'une partie de la rigueur de l'abstinence de la loi quadragésimale, ont établi, dans les aumônes faites en faveur de leur séminaire, une compensation d'œuvres satisfactoires, pour l'adoucissement qu'ils trouvent dans cette dispense; compensation très-légitime devant l'Église et devant Dieu : devant l'Église qui a le droit d'interpréter et de modifier ses propres lois, pour le plus grand bien de l'Église même; et devant Dieu qui nous a dit qu'en remplissant les préceptes de la charité dans l'ordre où il le veut, et comme il le veut, on accomplit tous les préceptes.

Nous commencerons donc cette année par user de ce moyen que nous présente la Providence, en attendant de prendre les autres mesures que nous jugerons convenables; moyen d'autant plus digne d'être accueilli qu'il ne gêne personne, qu'il est accommodé aux facultés de chacun, et que, par une juste proportion, il associe tout le monde à une œuvre aussi sainte et aussi excellente, depuis la veuve avec son obole, jusqu'à l'homme le plus opulent.

ORDONNANCE

POUR LA NOUVELLE ORGANISATION DES FABRIQUES DE PAROISSE.

Du 10 septembre 1810.

S. M. I. s'étant, Monsieur, déterminée, par des considérations prises dans sa sagesse, à fixer un nouveau mode pour la composition et administration des fabriques, vous aurez à vous y conformer avec la plus stricte exactitude.

Le décret qui l'ordonne, et que doit avoir reçu votre municipalité par la voie du *Bulletin des Lois*, est émané le 30 décembre 1809. Il présente, dans le plus grand détail, l'ensemble des dispositions qui vous concernent. Je vous exhorte, Monsieur, à les comparer entre elles, pour mieux vous pénétrer de l'esprit dans lequel elles ont été rédigées.

Mais l'objet le plus urgent, dans le premier moment, sera de vous concerter avec le maire de votre commune, pour les choix à faire, et tels qu'ils sont prescrits. Vous sentirez combien il importe qu'ils ne se dirigent pas sur les personnes qui pourroient être désignées à M. le préfet, et surtout qu'ils ne tombent que sur vos paroissiens les plus religieux, la solidité de leurs principes offrant le meilleur et même le seul garant de l'application et de l'économie qu'ils apporteront dans l'exercice de leurs honorables fonctions, comme de leur zèle désintéressé à pourvoir votre église de tout ce qu'exige la décence du culte, si nécessaire pour exciter et encourager la piété des fidèles.

Il est important aussi de procéder à cette opération sans délai, et de nous faire connoître incessamment ceux de vos paroissiens que nous devons nommer membres du conseil de fabrique, afin qu'après cette nomination le conseil compose le bureau des marguilliers, assez tôt pour qu'ils puissent commencer l'exercice de leurs fonctions, au plus tard le 15 novembre prochain.

C'est par l'intermédiaire de MM. les curés de canton et de MM. les doyens que devra se faire, franc de port, l'envoi des lettres qui nous seront adressées relativement à la présente opération.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 10 février 1811.

UNE indisposition non moins longue que douloureuse, nos très-chers Frères, ne nous ayant pas permis de nous livrer, dès le commencement de cette année, à aucune application suivie, nous nous voyons forcés de nous borner, comme l'année dernière, à de simples avis relatifs à la sainte carrière où nous entrons. Combien nous regrettons de n'avoir pu donner un plus grand développement à nos exhortations paternelles, et de laisser aux ministres sacrés qui se trouvent placés à la tête de nos églises, le soin d'étendre et d'inculquer ces grandes vérités que nous n'avons pu qu'ébaucher!

Oui, nos très-chers coopérateurs, c'est avec la plus vive confiance que nous comptons sur votre zèle, et tout nous dit que vous les rappellerez ces vérités importantes, avec d'autant plus de force, que, dans ce siècle indocile et superbe, on est moins disposé à les écouter. Que de choses en effet n'aurez-vous pas à dire sur la nécessité de la pénitence, dont nul ne peut se dispenser, sans renoncer à son baptême et à son titre de chrétien; sur les rigueurs de la pénitence, dont la croix seule de Jésus-Christ peut donner la juste mesure; sur les avantages de la pénitence, qui, en mortifiant le corps, élève et purifie l'ame, et, dans le silence parfait de toutes les passions, lui donne l'avant-goût de ces divines communications qui font la gloire et le bonheur des esprits célestes; sur les douceurs de la pénitence, qui, par la paix du cœur et le

contentement de soi, procurent plus de vraie satisfaction, que les mondains n'en sauroient éprouver dans leurs joies turbulentes; sur le vrai caractère de la pénitence, qui consiste bien moins dans les macérations du corps, que dans l'humiliation de l'esprit et la componction du cœur; enfin sur le dogme de la pénitence, tellement assorti aux besoins de notre nature et à l'idée de Dieu, qu'il est la morale du genre humain, et que nous le voyons consacré par l'opinion de tous les temps, par l'esprit de tous les cultes et par la conscience de tous les peuples!

Par là vous confondrez ces hommes sensuels, aux yeux de qui la mortification semble une extravagance, la pénitence une illusion des esprits foibles, et la sainte loi du Carême une morale surannée qui n'est plus de saison; ces hommes ennemis de toute règle, auxquels les viandes défendues aux jours de l'abstinence paroissent plus agréables par la raison qu'elles sont défendues, et qui semblent y trouver un nouvel assaisonnement par l'infraction même de la loi qui les proscrit; ces hommes prétendus philosophes, qui veulent d'une sagesse sans efforts, d'une vertu sans sacrifices, d'un repentir sans amendement ou d'un amendement sans expiation et sans œuvres satisfactoires, et qui, avec une morale aussi aisée et aussi commode, ne s'en vantent pas moins d'être des gens de bien; ces hommes téméraires, qui, après s'être rendus les arbitres de leur croyance, veulent encore se rendre ici les juges de la loi, et l'interprètent au gré de leurs caprices, qui font de leurs obligations autant de problèmes, comme ils font des dogmes autant de points de discussions et de doute, et qui se croient soustraits au joug des saints préceptes, parce qu'ils font les raffinés et les délicats, comme ils se croient affranchis du joug de la foi et de la soumission, parce qu'ils font les subtils, les beaux esprits, les suffisans et les capables.

Enfin à ce siècle amoureux de la nouveauté et avide de changemens, et qui, infatué de ses fausses lumières, prétend tout réformer, excepté ses vices, et tout perfectionner, excepté ses mœurs, vous opposerez constamment la sainte autorité de l'antiquité; vous le rappellerez sans cesse au respect de ces traditions vénérables, d'autant plus sacrées pour nous, que leur source est plus loin de nous, et sans cesse vous lui prêcherez cet *Évangile éternel* dont nous parle saint Jean (1) : éternel dans ses maximes rigoureuses, contre lesquelles ne sauroient prescrire ni la raison de la coutume ni la raison des circonstances; éternel dans son esprit, qui est toujours nouveau, et dans lequel il faut sans cesse se renouveler, suivant le conseil de l'apôtre (2); éternel dans son opposition avec nos passions, avec nos plaisirs trompeurs, et nos joies insensées; éternel ennemi d'un monde qui est déjà jugé (3), et qui, n'ayant d'autre loi que la mode, et d'autre règle que l'opinion, passera comme l'opinion et la mode; éternel, tandis que tout périt et croule sur la terre, et les empires et les arts, et les lois et les plus beaux monumens du génie; enfin éternel comme celui qui l'a dicté, comme ce *Roi immortel des siècles* (4), qui ne sauroit connoître ni les vicissitudes ni les tristes variations des siècles, et qui, n'étant que vérité et la vérité elle-même, n'est pas moins immuable dans ses paroles que permanent dans ses années (5); *Evangelium æternum*.

En vous accordant, l'année dernière, la dispense de quatre jours gras pour chaque semaine, nous eûmes grand soin de vous annoncer que c'étoit sans conséquence pour l'avenir; et voici que cette année des circonstances plus impérieuses, un hiver infiniment plus rigoureux,

(1) Apoc. XIV, 6. — (2) Ephes. IV, 13. — (3) Joan. XVI, 11. — (4) I Timoth. I, 17. — (5) Ps. CI, 28.

une plus grande rareté de légumes et une cherté excessive des alimens plus particulièrement usités pendant la sainte quarantaine, provoquent encore plus fortement l'indulgence de l'Église : temps véritablement calamiteux qu'il n'est donné ni à la puissance d'empêcher, ni à la politique de prévoir, et que la Providence nous envoie pour tempérer l'ivresse de la prospérité, pour servir d'utile contre-poids à tant de gloire, de succès et de triomphes; pour nous ramener vers ce Dieu qu'on est si tenté d'oublier, quand tout s'arrange au gré de nos désirs, quand tout sourit à nos vues mondaines; pour nous détacher de cette vallée de larmes, où tout nous parle du néant de la vie et de la caducité des choses humaines, et opérer en nous ces pensées sérieuses, ce recueillement salutaire et ces profonds retours sur nous-mêmes, qui raniment la foi et enfantent le salut.

Oui, nos très-chers Frères, telles sont les vues adorables de la Providence dans les calamités *dont elle nous visite*. L'impie ne voit, dans tous ces fâcheux contre-temps, que les effets aveugles des lois de la nature, et dans cette intempérie des élémens, que la marche ordinaire des choses; mais le chrétien s'élève à quelque chose de plus haut. Il y voit les desseins de Dieu, qui veut purifier les enfans de la terre par ces mêmes fléaux qui l'attristent et qui la désolent; il s'humilie sous la main de ce Dieu redoutable, qui crée, suivant l'expression d'Isaïe, et le bien et le mal, et la paix et la guerre, et l'abondance et la disette (1), qui commande aux saisons, tire les vents de ses trésors (2), ordonne aux nuées de ne point pleuvoir (3), et des tempêtes et des orages en fait véritablement *ses ministres*, ainsi que parle le prophète (4), puisqu'il s'en sert, comme il lui plaît, pour sauver ou pour punir, et pour

(1) Isai. XLV, 7. — (2) Ps. CXXXIV, 7. — (3) Isai. V, 6. — (4) Ps. CIII, 5.

accomplir sur les enfans des hommes ses redoutables jugemens (1). Enfin il y voit le temps des épreuves, le temps du repentir, de la résignation et de la patience, et ne s'applique ainsi qu'à faire de tous les malheurs, tant publics que particuliers, la source de son bonheur même.

Admirons le plan de la religion, qui unit ainsi la nature et la grâce, et n'emploie les rigueurs de l'une que pour développer les merveilles de l'autre; qui fait tout concourir à la perfection du chrétien, les biens comme les maux; et, en faisant entrer dans l'économie de son salut jusqu'à l'inclémence des élémens et des saisons, donne aux misères passagères du temps des suites et des contre-coups qui retentissent jusque dans l'éternité.

Et cependant, nos très-chers Frères, qui se plaît à méditer ce magnifique plan de la sagesse éternelle? qui remonte à cette première cause? qui s'applique à entrer dans ces vues de la foi, et à profiter en chrétien des fléaux et des contre-temps que le ciel nous envoie? On s'en occupe, il est vrai, mais comme de ces nouvelles éphémères, vaine pâture des désœuvrés et des discoureurs. On s'en afflige, mais c'est pour les pertes que l'on a faites, pour les atteintes qui ont été portées à notre fortune; et, uniquement concentrés dans le temps et dans la matière, nous ne sommes sensibles qu'à ce qui touche nos plaisirs, nos intérêts et nos affaires. C'est le reproche que Dieu faisoit autrefois à son peuple par son prophète Osée: « Ils
» n'ont point recours à moi dans les calamités; ils pous-
» sent des gémissemens, ils se lamentent dans leurs de-
» meures, et ne s'inquiètent que pour avoir du blé et du
» vin : mais leurs crimes, mais ce torrent d'iniquités qui
» ont provoqué mon courroux, mais les causes qui leur
» attirent tous ces châtimens de ma part, ils ne les cher-

(1) I Reg. 11, 6.

» chent point, et, loin de recevoir les instructions que » ma bonté leur donne, ils ne songent qu'à s'étourdir, à » s'éloigner de moi, et à méconnoître ce bras puissant » sous lequel il faut que tout ploie : » *et non clamaverunt ad me in corde suo, sed ululabant in cubilibus suis : super triticum et vinum ruminabant, recesserunt à me* (1).

Nous ne pouvions pas choisir, nos très-chers Frères, un temps plus favorable pour offrir à votre méditation ces grandes vérités, que le saint temps de pénitence où nous entrons. La pénitence ouvre les yeux de l'ame; c'est la grâce attachée à ses saintes rigueurs; et autant la vie animale de ces mondains, idolâtres d'eux-mêmes et enfoncés dans la boue des sens, *appesantit l'ame et obscurcit ses plus vives lumières* (2), autant la vie toute intérieure, et toute dégagée des appétits charnels de l'homme pénitent et mortifié, lui ouvre l'intelligence des choses divines, lui fait goûter les chastes et sublimes beautés du christianisme, et lui donne des ailes pour s'élever d'un vol plus rapide et plus sûr vers celui qui n'est qu'esprit et vie.

Nul de vous, nos très-chers Frères, ne sauroit s'y méprendre, et nous croyons inutile de vous avertir qu'en vous adoucissant la loi de l'abstinence, nous ne vous dégageons pas de la loi du jeûne; et qu'en profitant des dispenses que nous avons accordées à la rigueur des circonstances, vous n'en devez être que plus exacts à observer cette loi inviolable et cette pratique sacrée, qui, comme nous dit un saint Père, *est la mort des vices et l'ame des vertus* (3). Au jeûne vous ajouterez la prière, et à la prière l'aumône, sans laquelle vous jeûneriez en vain, et vos prières ne monteroient pas jusqu'au ciel; car « le jeûne, » dit encore le même Père, ne peut produire du fruit,

(1) Ose. VII, 14. — (2) Sap. IX, 15, 16. — (3) S. Petr. Chrys. Serm. 8.

» s'il n'est arrosé par l'aumône. La charité est au jeûne » ce qu'est le printemps à la terre, et comme le printemps fait fleurir les herbes et les champs, de même la » charité pour les pauvres fait fleurir les vertus dont le » jeûne a été la semence, et nous prépare dans le ciel » une abondante moisson de gloire (1). »

Nous vous proposons donc, nos très-chers Frères, un moyen efficace pour recueillir cette glorieuse moisson, c'est l'aumône que vous ferez à notre séminaire; c'est l'offrande que nous vous imposons comme le supplément d'une partie de votre abstinence et la compensation nécessaire de vos obligations quadragésimales. Ce sont les collectes que nous renouvelons cette année, et auxquelles nous sommes forcés de revenir, si nous ne voulons pas qu'une œuvre si sainte et si heureusement commencée périsse dans nos mains. Et de quoi serviroit, nos très-chers Frères, que vous ayez déjà donné, si vous suspendiez aujourd'hui le cours de vos aumônes? C'est précisément parce que vous avez déjà donné, qu'il faut que vous donniez encore, puisqu'il est évident que les revenus fixes et annuels de cet établissement ne sauroient lui suffire; que, comme vos premières aumônes l'ont fondé, vos aumônes persévérantes peuvent seules lui donner de l'accroissement et le consolider, et qu'en cessant de contribuer à son entretien, vous perdriez le mérite ainsi que tout le fruit de vos premiers bienfaits, qui lui ont donné l'existence.

Combien donc se tromperoient étrangement ceux qui pourroient nous reprocher d'être importuns, et qu'il nous semble entendre ici nous demander pourquoi parler toujours du séminaire! Et pourquoi cesserions-nous, nos très-chers Frères, nos sollicitations, puisque ses besoins

(1) S. Petr. Chrys. Serm. 43.

reviennent sans cesse? De quoi parlerions-nous, si ce n'est pas de cette institution fondamentale, de laquelle dépendent et la perpétuité du culte saint et la succession de la tribu sacerdotale? Qu'y a-t-il de plus digne de notre attention et de notre sollicitude? Qu'avons-nous donc à faire de plus important dans notre diocèse, que de poursuivre constamment, et sans crainte d'être importuns, l'entier achèvement d'une aussi précieuse entreprise? Qui aura donc, si ce n'est nous, le zèle de la maison de Dieu et de la gloire de ses autels? et qui donc en parlera, si ce n'est un évêque pleinement convaincu que, là où il n'y a pas de séminaire, il n'y a pas d'évêque? Eh quoi! nos très-chers Frères, on craint de toutes parts que les paroisses ne soient un jour totalement dénuées de pasteurs; nous sommes assaillis sans cesse par les réclamations des peuples des campagnes, qui nous demandent à grands cris des prêtres et pour eux et pour leurs enfans, et nous ne parlerions pas sans cesse de cette maison sainte, qui seule peut leur donner des prêtres! Non, nos très-chers Frères, il n'en sera pas ainsi; toujours nous en parlerons, et toujours nous insisterons, comme saint Paul, à temps et à contre-temps, et jamais nous ne croirons avoir rien fait, tant qu'il nous restera quelque chose à faire pour la consommation d'une œuvre qui intéresse également les grands et les petits, et les riches et les pauvres, et la génération présente et les générations futures.

Nous sommes d'autant plus autorisés, nos très-chers Frères, à ordonner cette année les mêmes quêtes et les mêmes aumônes de compensation, qu'elles n'ont pas, l'année dernière, répondu entièrement à nos espérances. Nous ne publions qu'à regret, comme nous n'avons pas vu sans peine, que près de deux cents paroisses n'ont rien donné, et que, parmi celles qui ont le plus de ressources, un certain nombre n'a donné que bien foible-

ment. Est-ce la faute des peuples, ou celle des pasteurs? Est-ce impuissance de la part des uns, ou indifférence de la part des autres?... Pourquoi chercher à résoudre de si tristes questions, quand nous pouvons trouver ailleurs tant de louanges à donner, tant de témoignages flatteurs à rendre? Célébrons plutôt les généreuses communes de notre diocèse qui se sont le plus distinguées par leur zèle, et dont les *aumônes méritent d'être racontées dans l'assemblée des fidèles* (1) : nommons avec honneur celles d'Auxerre, de Joigny, de Bar-sur-Aube, de Bar-sur-Seine, de Chaource, d'Arcis-sur-Aube, de Tonnerre, de Brienne, de Sens et d'Avallon;..... et rendons-leur le tribut de louange et de reconnoissance particulière qui leur est dû. Mais c'est surtout à notre ville épiscopale que nous devons de spéciales actions de grâces. Ville de Troyes, qui *faites notre joie et notre couronne* (2), *cité de Dieu, dont on nous a raconté*, ainsi que de Jérusalem, *des choses glorieuses* (3), recevez ici l'effusion de notre cœur pour vos pieuses libéralités, dignes de votre antique renommée. Recevez le solennel hommage que nous aimons à rendre à cette charité toujours active dont vos concitoyens nous donnent chaque jour les plus touchans exemples, et à l'heureuse expérience que nous en avons faite, lorsque, dociles à notre voix, nous vous avons vus voler au-devant de nos jeunes élèves, et répondre, au premier appel que nous vous avons fait, par un élan de générosité au-dessus de vos moyens comme au-dessus de notre attente. Puissiez-vous surpasser toutes les villes en bonheur, comme vous les surpassez toutes en pieuses offrandes et en sainte munificence! puissent vos enfans jouir long-temps de leurs pères, les pères jouir long-temps du respect et de l'amour de leurs enfans! puissiez-vous voir bientôt la paix et l'a-

(1) Eccli. XXXI, 11. — (2) Philip. IV, 1. — (3) Ps. LXXXVI, 3.

bondance refleurir dans vos murs, l'industrie se ranimer, le commerce reprendre une vigueur nouvelle, et recevoir, en récompense de tant de bonnes œuvres et de pieuses libéralités, toutes les bénédictions du ciel et de la terre!

Ce sont, nos très-chers Frères, ces générosités pieuses des différentes parties de notre diocèse, qui, jointes aux secours que nos foibles moyens nous permettent de donner, nous ont mis en état cette année de faire face aux différens besoins de notre séminaire. C'est par là que nous avons pu améliorer son mobilier, augmenter le nombre de ses candidats, et agrandir de beaucoup son local, pour lequel nous avons fait le sacrifice de plusieurs pièces de notre maison épiscopale, n'y ayant point de gêne ni d'embarras qui puisse nous coûter, quand il s'agit d'un établissement qui, le premier par son utilité, doit être aussi le premier objet de nos soins. Outre une quarantaine d'élèves disséminés dans différentes pensions, ou confiés au zèle de pasteurs vertueux, qui ne craignent pas d'ajouter encore au fardeau de leurs fonctions laborieuses le noble soin de leur donner les premiers élémens de l'éducation cléricale, cent dix sont placés auprès de nous. Ils nous rappellent cet heureux temps où la maison de l'évêque étoit la maison des clercs; ils croissent sous nos yeux comme ces jeunes palmiers et ces tendres plans d'olivier dont parle le prophète. Nous suivons leurs progrès, nous encourageons leurs efforts, nous étudions leurs dispositions naissantes, nous ranimons souvent leurs exercices par notre présence; et, lorsque les soucis et les peines inséparables de notre ministère viennent attrister nos pensées, nous nous consolons à la vue de ces jeunes plantes qui doivent donner du fruit dans leur temps, et répandre un jour dans le champ du Seigneur cette bonne odeur de vertu dont ils nous donnent en ce moment les plus heureux présages.

Ce local, il est vrai, tel que nous le donnons, n'est nullement suffisant pour procurer à notre séminaire cette solidité et cette consistance qui conviennent à une institution fondée sur l'intérêt général, et qui, par sa nature même, doit être indépendante et du temps et des hommes. Il est en trop grande disproportion avec le nombre des sujets dont a besoin ce diocèse immense; et notre séminaire n'auroit jamais qu'une existence précaire, incertaine et bornée, si nous ne parvenions à obtenir une maison plus vaste, plus salubre, plus analogue à ses besoins, plus appropriée à sa destination, et qui, plus à l'abri de toutes les vicissitudes, puisse être regardée comme le patrimoine commun du clergé diocésain. Aussi avons-nous la douce confiance que, pénétré de ces motifs, le gouvernement tutélaire sous lequel nous vivons ne tardera pas à nous donner un emplacement convenable, et que bientôt se réaliseront ces généreuses intentions de notre auguste monarque qu'il a daigné plus d'une fois nous manifester lui-même; convaincu qu'il est de sa bonté comme de sa grandeur de fournir le local nécessaire à un établissement que l'on peut appeler national, puisque sans lui notre ministère deviendroit inutile au service du prince comme à celui de la religion, et au bien de l'État comme à celui de l'Église.

Vous nous seconderez donc de tous vos efforts, nos très-chers Frères; vous aimerez à vous associer par vos aumônes à tout le bien que nos jeunes élèves sont destinés à opérer un jour. Vous vous ferez un vrai devoir de vous acquitter envers cette église, à laquelle vous devez les plus beaux établissemens d'humanité dont vous jouissez encore, et vous craindrez de vous rendre coupables d'ingratitude envers elle; si, après qu'elle a tout fait pour vous aux jours de sa gloire et de son opulence, vous ne faites plus rien pour elle, quand elle n'a plus les moyens

d'être généreuse. Vous ne perdrez jamais de vue la cruelle désolation qui menace le sanctuaire, si des mains charitables ne se hâtent d'en soutenir les colonnes prêtes à s'écrouler. Vous aurez toujours sous les yeux ce vide effrayant que creuse chaque jour la mort de tant de prêtres vieillis avant le temps, et emportés par les malheurs encore plus que par les années ; vide immense qui ne pourra plus se combler, si vous ne prévenez cette fatale époque où l'abîme sera sans fond et le mal sans remède. Enfin vous vous rappellerez sans cesse qu'appelés tous par la Providence à la restauration du tabernacle et au soutien des saints autels, c'est à vous à la seconder dans un si grand dessein ; et que si, par un effet de cette indifférence, vraie calamité de ce siècle, les ministres sacrés restent sans successeurs, la morale sans défenseurs, et la foi sans propagateurs ; si nos temples restent déserts, nos églises veuves, et nos chaires muettes ; si elle arrive cette famine de la parole que nous annonce le prophète, où vos enfans demanderont le pain de l'instruction, et il n'y aura plus d'instruction ; où les pécheurs demanderont d'être réconciliés, et où il n'y aura plus de réconciliation ; où les mourans demanderont à être consolés, et où il n'y aura plus de consolation : tous ces scandales et ces malheurs retomberont à jamais sur vos têtes, et vous seront éternellement imputables.

Mais à cette ressource des quêtes et des aumônes de compensation, sans lesquelles il nous seroit impossible de soutenir notre séminaire, nous croyons devoir ajouter encore celle des troncs, en ordonnant qu'il en soit placé un dans chaque église de notre diocèse. C'est une règle dont plusieurs de nos vénérables collègues dans l'épiscopat nous ont donné l'exemple, et dont il importe plus que jamais de prescrire l'exécution. C'est là que le pauvre viendra porter facilement son modique tribut ; c'est là

que le riche modeste, et uniquement jaloux des regards de Dieu, ira cacher sa généreuse offrande : ce sera un mémorial toujours présent qui rappellera aux fidèles, déjà touchés par les saintes instructions qu'ils auront reçues dans nos temples, l'obligation où ils sont de venir au secours des pauvres les plus intéressans, c'est-à-dire, les jeunes clercs de notre séminaire, qui, presque tous, ayant quitté, pour suivre leur sublime vocation, la chaumière du pauvre, n'en sont pas moins destinés à être un jour les pères, les avocats et les consolateurs des pauvres.

MANDEMENT

POUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA MAISON ROYALE DES BOURBONS, ET L'ARRIVÉE DE LOUIS XVIII DANS SA CAPITALE.

Du 10 mai 1814.

Enfin, nos très-chers Frères, après trois années environ d'exil ou de captivité où nous retenoit la plus injuste tyrannie, pour avoir défendu de tout notre pouvoir les droits du saint Siège, inséparables de ceux des évêques, et ensuite pour n'avoir pas voulu souscrire à des propositions non moins contraires à notre honneur qu'à notre conscience, il nous est permis de faire entendre notre voix à ce troupeau chéri dont on a pu nous séparer par la violence, mais que rien n'a pu nous faire oublier. Combien il nous est doux et consolant de vous annoncer notre délivrance, en même temps que nous vous annonçons la délivrance de la France entière! Quel plus ample dé-

dommagement pouvions-nous recevoir de nos tribulations et de nos peines, que d'en voir la cessation concourir avec la fin des malheurs de l'État et des souffrances de la patrie! et pourrons-nous assez bénir cette Providence toute miséricordieuse qui rend à ce diocèse son légitime pasteur, en même temps qu'elle rend à la nation son légitime souverain!

Oui, nos très-chers Frères, son légitime souverain. A ce mot auguste et sacré, tous les cœurs s'épanouissent, toutes les ames tressaillent d'allégresse, tous les sentimens à la fois de fidélité, de reconnoissance et d'amour se réveillent, et il n'est pas un seul Français vraiment digne de ce nom qui n'applaudisse avec transport à ces mémorables évènemens qui ont ramené parmi nous le descendant de saint Louis, le rejeton de cette race antique, la plus illustre qui soit sous le soleil, et l'héritier de tant de monarques, sous lesquels la France a si long-temps fleuri et prospéré. Déjà il est arrivé dans sa capitale, environné de la gloire de ses aïeux, des touchans souvenirs de ses malheurs, de tous les droits impérissables que lui donnent et Dieu et sa naissance, et la possession de neuf siècles, et le tribut unanime de nos acclamations et de nos vœux. Déjà brillent partout ces lis éclatans des Bourbons, heureux symboles des jours sereins qui s'ouvrent devant nous; et leur tige superbe, qu'avoient flétrie des mains impies, se relevant plus belle que jamais, remplace ces lauriers sanglans et ces noirs cyprès, dont le funeste ombrage couvroit, depuis plus de vingt ans, tout le sol de la France. Déjà nous l'avons vu, orné de toutes les vertus de son cœur et de toutes les grâces de son esprit, apparoître comme un nouveau soleil qui vient pour tout vivifier, comme un nouvel agneau de Dieu qui vient effacer les péchés de la France, ou en les pardonnant, ou en les réparant; entouré d'un peuple immense

qui se pressoit autour de lui, enivré du bonheur que lui inspiroit sa présence, le proclamant comme le seul libérateur qui pût briser nos chaînes et mettre un terme à tous nos maux, et ne pouvant se lasser de contempler, sur son auguste front, ce mélange heureux de sensibilité et de noblesse, de bonté et de dignité qui fait chérir le père et respecter le monarque.

Comment, nos très-chers Frères, s'est opérée cette étonnante révolution à laquelle nos yeux ont encore peine à croire? Qui a donc hâté ce retour fortuné qui a trompé toutes les prévoyances, ainsi qu'il comble tous nos vœux? Quelle est donc cette main qui a conduit notre Roi à travers tant d'écueils, de périls et d'obstacles? Qui a donc devant lui abaissé les montagnes et comblé les vallées (1)? Pourquoi le demander, nos-très-chers Frères? et qui de nous seroit assez aveugle pour ne pas reconnoître que l'homme n'est ici pour rien, que tout descend ici d'un principe plus haut que nous, et pour ne pas s'écrier avec un prophète : Oui, Seigneur, c'est là votre ouvrage, et il n'appartient qu'à vous seul; *Domine, opus tuum* (2); ou pour ne pas chanter avec le Psalmiste : C'est le changement de la droite du Très-Haut, c'est la main du Seigneur qui a fait ce miracle (3)? Non, les merveilleux évènemens qui replacèrent la couronne sur la tête de David, ne sont pas plus surprenans que ceux qui rétablissent le sceptre des Bourbons. Non, le miracle qui fit tomber les murs de Jéricho, n'est pas plus visible que celui qui a sauvé la capitale de la ruine entière où l'auroient précipitée de perfides conseils; pas plus visible que celui qui a fait de nos vainqueurs des libérateurs, de nos libérateurs des frères; pas plus visible que celui qui remet sur ses antiques fondemens, sans secousse et sans convulsion, ce

(1) Luc. III, 5. — (2) Habac. III, 2. — (3) Ps. LXXVI, 11; CXVII, 23.

trône ébranlé avec tant de violence et tombé avec tant fracas : de sorte que, si la révolution coupable qui ôta à la France son Roi fut signalée par tant d'excès et souillée de tant de sang, celle qui nous le rend aujourd'hui est douce comme ses vertus, pure comme ses sentimens, et sans tache comme sa couronne.

Mais si la main de Dieu se montre si évidemment dans le rappel de nos antiques souverains, elle n'est sans doute ni moins frappante ni moins miraculeuse dans ce grand coup qui vient de renverser le trône de Napoléon. Comment donc est tombé ce colosse de puissance qui pesoit à la fois et sur la France et sur l'Europe? Il disoit dans l'ivresse de ses succès : Je ne serai point ébranlé; *non movebor in æternum* (1), ou comme ce roi de Babylone : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre (2). Et voilà qu'un souffle l'abat, et qu'aveuglé comme Pharaon, il devient insensible aux conseils des sages; lorsque sa dernière heure est arrivée, il n'agit plus qu'à contre-temps, et ne fait plus rien que contre lui-même, et son empire est dispersé, suivant l'expression de l'Écriture, comme d'un coup de vent (3), et il a fallu plus de temps pour renverser sa statue de la hauteur où il l'avoit placée, que pour le renverser lui-même; et déjà on cherche la place qu'il occupoit, et on ne la trouve plus (4); et le monde, étonné de sa chute soudaine, lui demande avec Isaïe : « Comment es-tu donc tombé de si haut, Lucifer? toi » qui frappois les nations et disois en ton cœur : Je m'é» lancerai au-dessus des astres; toi qui troublois la terre » et qui ébranlois les royaumes, te voilà donc abattu comme » nous et humilié à ton tour; » *quomodo cecidisti, Lucifer? et tu vulneratus es sicut et nos* (5)?

(1) Ps. XXIX, 7. — (2) Isai. XLVII, 8. — (3) III Reg. XIV, 15. — (4) Ps. XXXVI, 6. — (5) Isai. XIV, 12 et seq.

Ainsi s'est accompli cet oracle de l'Esprit saint, que les hommes sanguinaires et trompeurs ne verront pas la moitié de leurs jours (1), et cet autre, que Dieu rompra comme un frêle roseau la verge dont il n'aura plus besoin pour punir les peuples, et qu'il brisera le marteau dont il se sera servi pour briser les autres (2). Ainsi du haut des cieux, Dieu se joue dans l'univers (3); il mortifie ou vivifie selon son bon plaisir; il plonge à son gré dans l'abîme ou il en retire (4); il secoue la terre, et la guérit ensuite de toutes ses blessures (5), et, remuant tout le genre humain par un immuable conseil, il ne se sert de ces éternelles vicissitudes, que pour verser sur les nations les flots de sa justice ou les trésors de sa miséricorde.

Mais pourrions-nous, nos très-chers Frères, ne pas saisir cette occasion pour vous annoncer un prodige nouveau qui met le comble à tous les autres, et qui s'associe si bien avec le grand évènement qui réjouit toute la France? C'est le retour du souverain pontife dans la ville sacerdotale, dans la ville éternelle; c'est la restitution du patrimoine de saint Pierre que lui avoit donné Charlemagne, et que, par une déloyauté insigne, lui avoit enlevé celui qui s'étoit fait le successeur de Charlemagne; c'est le rétablissement de cette souveraineté véritablement paternelle, qui fait depuis mille ans le bonheur et la gloire de Rome. Admirable dessein de Dieu! C'est la puissance qui succombe et la foiblesse qui triomphe. C'est le char du vainqueur qui se brise, et la frêle barque du pauvre pêcheur qui surnage. Ce ne sont pas les enfans du saint Siège et ses amis fidèles, mais des hommes étrangers au saint Siège, qui, n'écoutant que leur seule justice et leur seule générosité, s'en déclarent les protecteurs et les

(1) Ps. XXXVI, 12. — (2) Isai. XIV, 5. — (3) Proverb. VIII, 31. — (4) I Reg. II, 6. — (5) Isai. XIII, 5.

vengeurs les plus zélés. Tels on vit autrefois les soldats d'Alexandre défendre et protéger le peuple saint, et tels les soldats de Cyrus concourir à rebâtir le temple.

Et maintenant, nos très-chers Frères, le prodige est-il assez frappant pour tous les yeux? Est-il assez prouvé que la main qui soutient l'Église romaine, est celle qui porte le monde? Et que pouvoit faire de plus le Tout-Puissant pour la confusion des impies, pour la consolation des vrais fidèles, pour l'instruction des siècles et pour la gloire immortelle de l'illustre captif, de ce pontife vraiment saint, qui, plus auguste, plus vénérable encore dans les fers que sur le trône, a prouvé à tout l'univers qu'on a bien pu le dépouiller et non l'avilir, et qu'en lui ravissant sa tiare, on n'a pas pu lui enlever la triple couronne de l'honneur, du courage et de la vertu?

Ainsi marchent ensemble les deux plus grands évènemens de l'histoire moderne, le rétablissement du fils aîné de l'Église, et celui du père commun des fidèles; tous deux opérés par les mêmes moyens, tous deux également inespérés, et assurant à la fois tous les deux, l'un la paix du monde politique, et l'autre la paix du monde chrétien. Ainsi vont se resserrer de plus en plus ces liens heureux qui unissoient le sacerdoce et l'empire pour leur mutuelle stabilité et leur prospérité commune. N'en doutons pas, nos très-chers Frères, toujours fidèle à marcher sur les traces de ces rois *très-chrétiens*, ses glorieux ancêtres, le Roi que vient de rappeler le ciel, protègera comme eux cette religion catholique, véritable appui de son trône, éternel honneur de sa race; cette religion qu'une politique insensée voudroit toujours séparer de l'État, sans songer que l'État est né avec elle, et qu'il mourroit sans elle; cette religion plus nécessaire encore aux rois, que les rois ne lui sont nécessaires. Il

la protègera non en la tolérant, non en la souffrant comme une secte enfantée par l'erreur, mais en l'honorant, et en arrachant ses ministres à la servitude où ils gémissoient; mais en la plaçant avec lui sur le trône, et en demandant au ciel ce que Salomon demandoit d'avoir, la sagesse pour conseil, pour amie et pour assistante (1); mais en vivifiant cette illustre église gallicane, jadis si féconde en grands hommes, et dont la gloire est inséparable de celle de la monarchie. Il la protègera comme la religion du souverain et de la nation presque entière, et à ce titre, lui devant doublement spéciale protection comme enfant de l'Église et comme père de l'État. Enfin il la protègera comme le moyen le plus sûr de rendre à ce royaume son ancienne splendeur; de répandre partout l'amour de la justice; de sauver la génération présente de la dégradation dont elle est menacée; de retremper les âmes qu'ont énervées l'égoïsme, l'indifférence et l'athéisme; de rajeunir la France que ses vices et ses fausses doctrines ont vieillie, et de renouveler le sang politique en renouvelant le sang chrétien.

Vous le seconderez de tout votre pouvoir, nos très-chers coopérateurs, ce prince vertueux dans ses nobles desseins, en soutenant, par la force de vos instructions, la puissance de ses exemples. Nous n'ignorons pas combien la plupart de vous ont souffert. Nous connoissons le triste état de vos campagnes désolées, et nous gémissons sur le sort de notre diocèse, théâtre infortuné d'une guerre aussi follement soutenue, qu'injustement provoquée. Mais ranimez votre confiance dans le chef de la grande famille, qui ne peut plus trouver d'autre bonheur que dans celui de ses enfans. *Dites à la fille de Sion que son roi vient à elle plein de douceur* (2), plein du désir de

(1) Sap. IX, 4. — (2) Matth. XXI, 5.

vous donner les moyens de faire le bien, plein de la ferme volonté de soulager son peuple, et d'alléger ces tributs oppresseurs qui dévoroient sa substance et sa vie. Dites aux laboureurs que l'on ne viendra plus leur arracher leurs enfans, soutiens de leur vieillesse; que *les épées et les lances seront changées en socs de charrue* (1), et qu'elles fertiliseront ces mêmes champs qui n'étoient plus arrosés qu'avec du sang et engraissés qu'avec des cadavres. Dites enfin à tous les peuples confiés à vos soins, que nous touchons à ces beaux jours de Salomon où chacun vivoit en paix sous sa vigne et sous son figuier (2), loin de tous les orages et au sein d'une entière sécurité.

Mais en attendant que notre Roi puisse réaliser tous les projets de sa grande ame, vous lui préparerez le cœur de ses sujets par toute l'influence que pourra vous donner la sainteté de votre ministère. Après avoir défendu avec tant de zèle les principes constitutifs de l'Église et les droits sacrés de votre évêque contre les entreprises schismatiques, vous ne défendrez pas moins les principes constitutifs de la monarchie contre les entreprises audacieuses des novateurs. Vous ranimerez sans cesse ce feu sacré de l'amour pour le Roi, qui fut dans tous les temps le caractère distinctif des Français. Sans cesse vous les rappellerez aux anciennes mœurs, aux anciennes traditions, éternelles conservatrices de la monarchie, et à ce principe consacré par nos pères qui confondoient heureusement le monarque avec la patrie, et qui ne voyoient dans l'État qu'*une foi, une loi, un roi:* maxime forte dans sa brièveté, et qui seule vaut plus que tous les livres et toute la science des sages. Mon fils, dit l'Esprit saint, craignez Dieu et le roi, et n'ayez aucune communication avec les hommes dominés par le goût des innovations (3).

(1) Mich. IV, 3. — (2) III Reg. IV, 25. — (3) Proverb. XXIV, 21.

Voilà, nos très-chers coopérateurs, tout l'abrégé de l'enseignement pastoral, comme tout le secret de la vraie politique. Voilà cette charte doublement inviolable et sacrée, puisqu'elle est appuyée et sur l'autorité de Dieu et sur l'autorité des siècles; et non ces maximes nées d'hier, ces nouvelles doctrines que l'on ose encore invoquer, et dont les essais imprudens nous ont coûté tant de ruines et tant de larmes; et non ces théories insensées, dont le moindre danger est d'affoiblir le dévoûment des peuples en leur apprenant à le calculer, qui mettroient toujours l'état social en question, qui laisseroient toujours nos destinées incertaines, ne feroient plus de toutes les propriétés et de toutes les lois qu'une vaine supposition, de tous les droits des princes et des sujets qu'un éternel problême, et ouvriroient sans cesse sous nos pieds l'abîme des révolutions.

Accourons donc, nos très-chers Frères, au pied des autels, pour célébrer avec le prophète les éternelles miséricordes (1), et rendre nos actions de grâces au suprême dispensateur des sceptres et des couronnes, qui daigne nous donner à la fois tant de consolations pour le présent et tant d'espérances pour l'avenir. Supplions-le de nous rendre dignes de plus en plus de la prédilection singulière qu'a montrée le ciel pour la France, que l'on peut appeler désormais *le royaume chéri de Dieu*, comme celui de Juda, et obtenons de lui, par nos vertus et nos prières, qu'au miracle qui a *sauvé le Roi*, il ajoute celui de nous sauver nous-mêmes.

Nous aurions vivement désiré, nos très-chers Frères, de nous trouver au milieu de vous, pour entonner nous-mêmes le cantique d'allégresse, mêler notre joie à la vôtre, et nous féliciter mutuellement du bonheur dont

(1) Ps. CXXXV.

nous jouissons; mais les circonstances où nous nous trouvons ne nous permettent pas de suivre à cet égard les mouvemens de notre cœur, et nous forcent de différer, pour peu de temps encore, un retour qui tarde tant à notre impatience, et qui peut seul nous consoler de tous les maux que nous avons soufferts.

MANDEMENT

POUR LA PAIX CONCLUE ENTRE LA FRANCE, L'AUTRICHE, LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE.

Du 10 juillet 1814.

De tous les bienfaits dont le ciel nous a comblés depuis le rétablissement de notre Roi sur le trône de ses ancêtres, il en est peu d'aussi importans et d'aussi signalés que celui de la paix que nous vous annonçons, et qui s'élève sur la France comme un beau jour après un long orage. Comment un ouvrage si difficile s'est-il donc terminé avec tant de célérité? N'en doutons pas, nos très-chers Frères, c'est encore le changement de la droite du Très-Haut (1). C'est encore une suite de cette prédilection singulière du ciel, qui s'est déjà manifestée à nous d'une manière si éclatante. C'est le prodige de celui qui, suivant l'expression du prophète, crée la paix comme tous les maux de la guerre (2); et, pour nous servir des termes de notre religieux monarque, *c'est à celui qui dirige les volontés et les cœurs, que nous devons les succès de cette grande entre-*

(1) Ps. CXVII. — (2) Isai. IV, 5; 7.

prise. Et quelle entreprise en effet plus grande, nos très-chers Frères, que ce traité de paix où il y avoit tant d'intérêts à concilier, tant de droits à ménager, tant de ressentimens à calmer, tant d'ambitions à satisfaire? et combien ne devons-nous pas de reconnoissance à notre auguste souverain, qui a su montrer, dans cette mémorable circonstance, autant d'habileté dans l'esprit que de vigueur dans le caractère, et qui, conciliant tout à la fois et les égards qu'il devoit à ses augustes alliés, avec le respect qu'il se devoit à lui-même, a su procurer à son peuple une paix aussi solide que glorieuse!

Car, nos très-chers Frères, ce n'est point ici une de ces transactions perfides si souvent conclues et si souvent violées, avec lesquelles on ne quittoit les armes que pour reprendre de nouvelles forces et se préparer à de nouveaux combats. C'est une paix fondée sur la confiance entière qu'inspirent les vertus personnelles et les sentimens magnanimes de notre Roi; une paix établie sur l'intérêt commun de toutes les puissances, sur le besoin immense qu'en a le monde entier; une paix garantie par la modération même de nos vainqueurs, qui se sont montrés généreux avec tant de droits de se montrer difficiles; une paix enfin d'autant plus stable, qu'elle rasseoit la France sur ses antiques fondemens, la met en harmonie avec cet équilibre politique qu'avoient brisé les folles entreprises d'un conquérant dévastateur; et, nous laissant, par une sage proportion de force et d'étendue, notre rang prépondérant parmi les plus grandes nations, sans nous rendre trop redoutables pour elles, assure tout à la fois le repos de l'État et l'honneur de la couronne.

Béni soit donc ce glorieux monarque qui vient, comme un nouveau sauveur, réconcilier le monde, rendre la France l'amie de tous les peuples dont elle étoit l'effroi, et la faire rentrer dans la grande famille des nations dont

elle étoit sortie, et qui, en véritable sage, se soucie fort peu d'être le maître de la terre, pourvu qu'il soit le père de ses sujets, et qu'il fasse le bonheur de son peuple.

Chefs de famille, c'est à vous surtout qu'il appartient de célébrer la paix dont nous allons jouir. Vous ne la verrez donc plus cette fatale conscription, la plus grande calamité qui pût tomber sur un empire, désespoir éternel de la tendresse maternelle; cette mort de tous les talens comme de toutes les vertus, qui, engloutissant les générations naissantes, dévoroit à la fois et les ressources du présent et les espérances de l'avenir. Vous ne la verrez plus cette éducation militaire qui marchoit en sens contraire de toute civilisation, qui exaltoit les têtes dans un âge où il faut les calmer, qui avoit transformé nos paisibles écoles en camps tumultueux et en arènes de gladiateurs; avec laquelle on apprenoit à ne connoître d'autre droit que la force, d'autre vertu que la valeur, d'autre honneur que celui des armes; qui tournoit tous les sentimens vers l'amour de l'indépendance, vers l'irrévérence pour Dieu, pour les parens et pour les vieillards, et qui, par une réciprocité horriblement combinée, corrompoit les enfans pour en faire des soldats, et ensuite en faisoit des soldats pour les corrompre.

Voilà, nos très-chers Frères, les deux grands fléaux que nous allons voir disparoître à jamais sous le gouvernement tutélaire de nos rois légitimes, qui, non moins forts de leurs droits que de notre amour, n'auront plus besoin de la violence pour se maintenir, de la guerre pour se faire craindre, ni de victoires pour nous éblouir et nous distraire de leur tyrannie.

S'il est en France un diocèse qui doive soupirer après la paix, et qui ait des actions de grâces particulières à rendre à la divine Providence, qui nous a procuré un aussi grand bienfait, c'est sans doute le nôtre, où se

sont commis tant d'excès, tant de violences et de déprédations; où on a vu se réunir, pour ainsi dire, toutes les calamités de Jérusalem qu'ont déplorées les lamentations prophétiques, et qui, par conséquent, a plus besoin qu'un autre de ce gouvernement doux et paternel qui doit bientôt cicatriser tant de plaies, et réparer tant de ruines; plaies et ruines, nos très-chers Frères, d'autant plus affligeantes, qu'elles sont l'ouvrage, non-seulement de nos ennemis, mais d'un trop grand nombre de soldats, qui, malheureusement, n'étoient point des étrangers. Cette triste remarque nous coûte beaucoup, mais il nous importe de la faire ici, pour vous montrer jusqu'à quel point le régime dévastateur sous lequel nous gémissions avoit dénaturé le caractère national: terrible exemple de la dégradation d'un peuple, accoutumé depuis long-temps à cette émulation funeste de rapine et de pillage, à ce système d'envahissement et de mépris des propriétés, lequel, si Dieu ne fût venu à notre secours, n'auroit plus fait de la nation la plus polie et la plus douce de l'Europe, qu'un peuple de vandales et de spoliateurs.

Pardonnez, nos très-chers Frères, ce mouvement d'indignation à notre zèle. Mais comment s'en défendre, quand nous voyons qu'il est encore des hommes assez abandonnés de Dieu, assez indignes des faveurs dont le ciel nous a comblés, pour regretter encore la guerre; des hommes dont l'ardeur inquiète et turbulente regarde le repos comme ignoble, les douceurs de la paix comme insipides, et qui se croient humiliés parce qu'ils n'ont plus le droit d'humilier personne; des hommes bassement cupides, qui fondoient leur avancement sur les désastres de leur patrie, et qui voudroient encore aller à la fortune et à la gloire à travers des torrens de sang: insensés, non moins indignes du titre de Français que du nom de

chrétien, et qui, se croyant des héros, ne sont pas même des hommes?

Désabusons-nous donc pour toujours, nos très-chers Frères, de cette gloire mensongère qui nous a coûté tant de larmes, et de cette fureur des conquêtes qui est le fléau des nations. Rappelons-nous sans cesse que la véritable grandeur ne consiste pas à étendre sans fin sa force et son pouvoir, mais à les contenir et à en connoître les bornes; que la sagesse qui conserve et qui laisse tout à sa place est mille fois plus digne de louanges que la valeur qui prend des villes (1), ainsi qu'un fleuve qui fertilise tranquillement ses bords, est préférable à ces torrens impétueux qui les franchissent pour inonder les villes et les campagnes. Convainquons-nous de plus en plus que le premier besoin des peuples, c'est la paix; que le seul et unique bonheur qui convienne à notre condition mortelle, c'est la paix; que la Providence n'a réuni les hommes en société et ne leur a donné un gouvernement que pour la paix; que tout esprit qui sort de ces principes éternels est un génie malfaisant, ennemi de la nature humaine; et qu'enfin un seul jour de paix et de vertu vaut mieux que mille années de bruit, de triomphes et de gloire.

Mais non, les vœux homicides de la folle ambition et de la cupidité honteuse ne seront point exaucés, et nous aurons la paix, nous l'aurons, et tous les biens nous viendront avec elle (2). Nous verrons bientôt renaître ces jours heureux, tant célébrés dans l'Écriture, *où chacun cultivoit sa terre dans la plus grande sécurité, où les vieillards, assis dans les rues, s'entretenoient ensemble du bien public, et où les jeunes gens se paroient en signe de joie* (3). Nous verrons l'industrie encouragée, le commerce

(1) Proverb. XVI, 32. — (2) Sap. VII, 11. — (3) Machab. XIV, 8.

vivifié, la culture des talens et des arts rivaliser avec celle des champs ; et les fortunes particulières s'accroître de toute la fortune publique. Nous verrons l'enseignement national dirigé vers l'unité morale, sur laquelle repose l'unité sociale; la paix de l'Église fortifier celle de l'État; et, sur de sages institutions, le trône du Roi très-chrétien s'affermir comme celui de David, et demeurer autant que le soleil (1), pour l'éternel repos de la France et du monde.

Mais n'oublions jamais, nos très-chers Frères, que l'on peut abuser de la paix comme de la guerre, et que, si la paix est le plus grand des biens, elle peut devenir le plus grand des maux, lorsque la religion ne la sanctifie pas. Songeons que, si la guerre est la mère du désordre et de la licence, la paix que Dieu ne donne point est la mère des faux plaisirs et des molles délices; qu'elle produit tous les raffinemens d'un luxe corrupteur, et que, changeant ainsi ses douceurs mêmes en poison, elle n'est pour les peuples qu'un malheur de plus. Supplions le *prince de la paix* de nous en rendre dignes par des mœurs pures et chrétiennes, d'affermir la paix du dehors par les liens de la charité et de la concorde intérieure, et de nous préserver de cette paix fatale qui énerve les ames et les précipite dans un sommeil plus funeste souvent que la guerre elle-même, pour nous faire jouir de cette paix du Saint-Esprit, qui *surpasse tout sentiment* (2), et qui, nous réconciliant avec Dieu, avec nos Frères et avec nous-mêmes, est le garant et l'avant-goût de la paix éternelle.

Nous aimons, nos très-chers Frères, à profiter de cette occasion, pour vous exprimer quelle a été notre vive satisfaction, quand nous avons appris avec quel zèle les autorités de notre ville épiscopale se sont empressées à nous

(1) Ps. LXXVIII, 36. — (2) Philip. IV, 7.

seconder dans la célébration du service funèbre que nous avions ordonné dans notre église cathédrale pour le vertueux Louis XVI, et les autres victimes de son auguste famille. Nous avons la douce confiance que les prières que nous avons faites, et dont, sans doute, ce Roi martyr n'a plus besoin, fléchiront la colère du ciel, apaiseront sa justice irritée par le plus grand des crimes, et attireront les bénédictions les plus abondantes sur notre diocèse, et sur tous ceux qui ont assisté à cette cérémonie expiatoire, faite pour intéresser à la fois et tous les cœurs français et tous les cœurs chrétiens.

ORDONNANCE

SUR DIFFÉRENS OBJETS RELATIFS AU DIOCÈSE (*).

Du 15 décembre 1814.

En arrivant dans notre diocèse, nos très-chers Frères, où nous avons été rappelés par un de ces miracles extraordinaires et inespérés qui a sauvé d'un même coup et l'Église et l'État, nous n'avons rien eu de plus pressé que de nous occuper à réparer, autant qu'il est en nous, les brèches qu'a faites au bon ordre et à la discipline ec-

(*) Nous insérons ici cette ordonnance, quoiqu'elle n'ait point été publiée, et qu'elle soit restée en simple projet, que l'auteur garda parmi ses manuscrits. Les raisons de modération et de prudence qui engagèrent M. de Boulogne à supprimer cette pièce ne subsistent plus aujourd'hui; ceux que cette ordonnance auroit pu blesser sont morts, et les divisions dont parloit le prélat ont cessé. Il n'y a donc aucun inconvénient à publier un acte épiscopal qui tient d'ailleurs et à l'histoire de M. de Boulogne et à celle des troubles de son temps. Cette ordonnance

clésiastique une administration presbytérale qui s'étoit emparée, de son autorité privée, de l'exercice de notre juridiction, et dont la trop longue existence n'a pu que préparer l'oubli des vrais principes, nourrir l'esprit d'insubordination et de révolte, et nuire au respect et à la soumission dus à l'autorité épiscopale.

Nous ne faisons pas de cette ordonnance, nos très-chers Frères, une discussion polémique ; ce n'est pas à nous à discuter, c'est à nous à instruire, c'est à nous à juger. Dépositaire et gardien des règles saintes, c'est à nous à les rappeler quand on les oublie, et à les défendre quand on les viole. C'est le devoir de notre charge pastorale, de réclamer, par un acte authentique, contre des entreprises téméraires qui ont porté la confusion et le désordre dans le sanctuaire, moins sans doute pour confondre quelques individus qui voudroient encore les défendre, que pour garantir le troupeau confié à nos soins de la contagion des mauvais principes que l'on cherche encore à répandre, et pour que notre réclamation, consignée dans les annales de notre église, apprenne à nos successeurs que de pareilles entreprises n'ont pas eu lieu sans exciter de notre part l'improbation et la censure qu'elles méritoient.

Et d'abord, nos très-chers Frères, l'envahissement de notre juridiction par une partie de notre chapitre étoit d'autant plus condamnable, qu'elle ne profitoit évidemment qu'au tyran qui le commandoit pour aller à ses fins.

est encore précieuse sous d'autres rapports ; elle renferme une protestation énergique contre les adresses des chapitres et des évêques d'Italie, qui firent tant de bruit en 1811, et on y apprend ce que nous n'avons pas dit dans la *Notice historique*, que M. l'évêque de Troyes refusa, dans le temps, de faire publier ces adresses dans les paroisses, et même de les faire lire dans son séminaire ; circonstances fort remarquables, qui honorent les sentimens et le courage du prélat, et qui sans doute contribuèrent encore à préparer sa disgrâce.

C'est un fait qui n'est plus aujourd'hui contesté que par l'intérêt ou la mauvaise foi, qu'il aspiroit à établir la démocratie presbytérale dans l'Église, afin de parvenir plus facilement, à la faveur de l'anarchie et du désordre qu'elle entraîne, à la suprématie religieuse, objet de tous ses vœux. Il savoit fort bien que l'esprit de l'Église catholique est un esprit éminemment épiscopal, c'est-à-dire, un esprit de soumission et de révérence envers la chaire de Pierre, et sous elle, envers toutes les chaires des évêques particuliers; et il travailloit à l'anéantir. De là ces lettres de jussion et ces ordres réitérés, donnés aux chapitres tant de France que d'Italie, de faire reconnoître comme administrateurs, ou du moins comme grands-vicaires, ceux qu'il nommoit aux évêchés, même à ceux dont le siège ne vaquoit pas, afin d'accoutumer les fidèles à se voir gouvernés par de simples prêtres, et à se passer insensiblement d'évêques institués par le saint siège. De là ces adresses capitulaires si nombreuses, qui fondirent en France comme un torrent du fond de l'Italie : adresses presque toutes ou extorquées par la crainte, ou altérées par la fraude, et répandues avec profusion, pour montrer les prêtres transformés en juges, les chanoines en vengeurs nés de nos libertés, et les chapitres en corps enseignans, donnant des déclarations de doctrine et des règles de foi en face de la chaire de leur évêque : scandale inoui dans l'Église! De là cet ordre qui nous fut donné, au commencement de l'année 1811, de la part d'une police tyrannique (1), et transmis par M. le préfet du département, de faire publier, dans toutes les paroisses de notre diocèse, ces adresses incompétentes autant qu'audacieuses; ordre auquel nous eûmes le courage de ne pas

(1) L'ordre du ministre de la police portoit encore de faire enlever par la gendarmerie tous les curés et desservans qui refuseroient, d'après notre ordre, de lire en chaire ces adresses.

obtempérer. De là ce nouvel ordre arrivé peu après, et venant toujours de la même source, de faire lire au moins ces adresses dans notre séminaire; ce que nous refusâmes encore de faire, avec d'autant plus de fermeté, que nous vîmes ici une nouvelle preuve de l'intention perfide du persécuteur, de faire inoculer dans l'esprit et le cœur de nos jeunes élèves du sacerdoce le poison subtil du presbytérianisme, c'est-à-dire, l'esprit d'insubordination et d'irrévérence envers l'épiscopat et son auguste chef: doctrine d'autant plus dangereuse, qu'elle est fondée sur l'orgueil et sur l'amour de l'indépendance, et dont les tristes progrès, devenus si sensibles depuis ces nombreuses administrations ou anarchies capitulaires, doivent en ce moment exciter toute la vigilance et tout le zèle des premiers pasteurs.

Nous ne vous parlerons pas ici, nos très-chers Frères, de ce concile trop fameux peut-être, convoqué, dissous, rétabli et dissous encore au gré des caprices de l'oppresseur, dont le but véritable fut d'abord caché, dont l'objet étoit évidemment de se servir des évêques contre le Pape, comme déjà il se servoit des chapitres contre les évêques, en attendant qu'il brisât, quand il en seroit temps, ces instrumens subalternes, si prompts à le seconder, et si souples à lui obéir.

Nous ne vous parlerons pas davantage de ce concordat frauduleux de Fontainebleau, extorqué de l'illustre captif, tantôt par des menaces et tantôt par des promesses fallacieuses, publié avec audace dans le temps même qu'il étoit violé sans pudeur, à la suite duquel marchoient déjà un code pénal digne de Tibère (1), et une nouvelle

(1) Décret du 25 mars 1813, sur les appels comme d'abus; mesures vexatoires contre les prélats et ecclésiastiques des Etats romains; continuation des rigueurs contre les évêques et ecclésiastiques de France mis en prison ou envoyés en exil.

constitution civile du clergé, qui, plus séculière et plus schismatique encore que la première, alloit mettre le comble au malheur de l'église de France, et lui porter le dernier coup.

Voilà des faits incontestables, nos très-chers Frères, et qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce qu'ils prouvent jusqu'à l'évidence l'état permanent de persécution où gémissoit alors l'Église. Comment s'est-il donc trouvé des hommes assez aveugles, pour ne pas voir jusqu'où vouloit aller celui qui prenoit de semblables mesures et se portoit à de pareils excès, celui qui prétendoit faire vaquer les sièges par les prisons et les exils, et qui cassoit les évêques avec les mêmes formes qu'il cassoit ses généraux? et comment ont-ils donc pu ne pas sentir, qu'en se montrant si obséquieux envers un homme qui traitoit l'Église aussi militairement que l'État, ils ne faisoient que conniver à sa tyrannie et favoriser ses hostiles desseins?

Oublions, s'il est possible, nos très-chers Frères, ces époques véritablement désastreuses; mais n'oublions pas les règles saintes dont nous sommes les gardiens et les dépositaires. Rappelons-les même avec d'autant plus de force, qu'on les a plus ouvertement et plus impunément violées. Disons sans cesse à ceux qui n'ont pas voulu l'entendre, qu'un siège n'est vacant que par la mort de l'évêque, ou par sa déposition juridique, ou par sa démission libre et volontaire, et acceptée par le souverain pontife : or, comme il est de toute évidence que notre siège n'a jamais été vacant par aucune de ces trois raisons, il ne l'est pas moins qu'on n'a pu s'emparer de notre juridiction ni usurper notre place sur un simple ordre ministériel, sans faire injure à l'épiscopat, sans mettre le trouble dans l'Église, sans conniver aux entreprises tyranniques de son persécuteur, et sans fouler aux pieds les lois les plus sacrées.

Disons encore combien fatal seroit à la religion ce système mis en avant par les envahisseurs de notre juridiction, que tout pouvoir d'un évêque cesse par le seul fait d'une force majeure, c'est-à-dire, par le seul caprice d'un persécuteur; d'où il résulteroit que tout le gouvernement ecclésiastique peut être à la merci de la puissance séculière, que les princes peuvent s'en jouer comme d'une chose purement humaine, et qu'en dernière analyse tout l'épiscopat peut tomber dans la main du premier tyran qui voudroit l'asservir, et tourmenter ainsi les consciences, suivant les vues de son ambition et au gré de sa politique.

Et certes, nos très-chers Frères, s'il étoit vrai qu'un chapitre, n'y en eût-il même que la moitié, peut s'emparer de la juridiction de son évêque par le seul fait de la volonté du prince, il s'ensuivroit que la papauté étoit vacante par la captivité du saint pontife Pie VII, et que tout le sacré collège étant ou emprisonné ou dispersé, le premier évêque, ou à son défaut le premier curé pouvoit s'emparer légitimement des pouvoirs papaux, sous le prétexte que l'Église Romaine, bien plus encore que toute autre, ne peut rester sans administration : conséquence insensée, mais nécessaire, de cette doctrine funeste, que tout siège est vacant sous le bon plaisir des princes, et qu'un évêque ne peut administrer légitimement son diocèse qu'avec la permission de la puissance temporelle.

Il existe un exemple frappant de l'absurdité et de la fausseté de cette doctrine, que, par le seul fait d'une force majeure, c'est-à-dire de la violence, toute l'autorité épiscopale est dévolue de plein droit au chapitre. L'archevêque de Cologne est forcé de quitter son diocèse par suite de ses démêlés avec l'empereur d'Allemagne. Celui-ci ordonne au chapitre de Cologne de des-

tituer le vicaire-général nommé par l'archevêque, et d'établir à sa place un vicaire capitulaire. Clément XI, instruit d'un pareil ordre, écrit un bref au chapitre de Cologne, pour l'empêcher de se prêter à une nouveauté si inouie, qui porte atteinte non-seulement aux droits du pasteur légitimement élu, mais encore à l'autorité *apostolique du saint siège*, et il déclare que *tous les actes de ce vicaire seroient frappés de nullité, et que nulle excuse ne pourroit justifier le chapitre devant Dieu, s'il faisoit une pareille nomination* (1). Voilà bien, nos très-chers Frères, un cas semblable à celui où nous nous sommes trouvés; c'est un évêque empêché par la violence; c'est son grand-vicaire empêché par le même moyen, et néanmoins un pontife aussi vertueux qu'éclairé dénonce, du haut de la chaire apostolique, le vicaire qui seroit nommé, comme un intrus réprouvé par toutes les lois, et le chapitre qui oseroit le nommer, commme un lâche complice de la tyrannie impériale. Et maintenant que *celui qui peut comprendre comprenne, et que celui qui a des oreilles entende.*

Il est vrai qu'il peut y avoir certains cas extraordinaires, non prévus par la loi, où l'évêque ne peut gouverner ni par lui-même ni par ses grands-vicaires, et tel étoit l'état de notre église pendant notre captivité. Mais alors il faut, de toute nécessité, et dans le plus court délai, avoir recours au saint siège, seul et unique juge de ce qu'il est opportun de faire dans de pareilles circonstances. C'est le devoir rigoureux et la règle invariable dont personne ne peut s'écarter sous quelque prétexte que ce soit : or, c'est ce que n'ont pas fait les prétendus vicaires. Ils ne se sont jamais adressés au souverain pontife, quoiqu'ils fussent les premiers intéressés, et dans le temps même où ils pouvoient le faire avec

(1) Brev. Clementis PP. XI ad Capitul. Coloniens. datum 7 julii 1708.

d'autant plus de facilité, que Pie VII se trouvoit aux limites mêmes de notre diocèse. Tout en paroissant invoquer l'autorité de Benoît XIV, qui impose lui-même aux chapitres cette obligation rigoureuse, ils ont décidé tous seuls qu'ils pouvoient se mettre au-dessus de cette obligation. Ils ont compté pour rien l'exemple de tant de prêtres vertueux qui prenoient à cet égard toutes leurs sûretés, et ils ont prétexté une impossibilité qui n'existoit que pour eux seuls. Ils se sont retranchés sur l'inobservance des formes qu'ils savoient très-bien ne pouvoir pas être mises en pratique, et qui d'ailleurs n'étoient nullement nécessaires pour la tranquillité de la conscience. Ils ont mieux aimé consulter Boniface VIII, mort depuis cinq cents ans, que Pie VII vivant qui ne demandoit pas mieux que de leur répondre, ainsi qu'il le faisoit ou par lui-même ou par ses cardinaux. Forcés de convenir de la nécessité de ce recours, ils en ont jugé souverainement l'application, et ont encore décidé, de leur autorité privée, qu'ils pouvoient se mettre au-dessus de cette règle, pour des raisons apparemment à eux connues, sans songer que le seul législateur peut interpréter la loi, et qu'en pareil cas juger la loi, c'est la violer.

La preuve péremptoire qu'ils pouvoient recourir au Pape pour le consulter, c'est qu'ils se sont effectivement adressés à lui pour en obtenir des pouvoirs relativement aux dispenses de mariage; ce qui leur fut accordé. Il est vrai qu'ils avoient eu la précaution de supprimer le titre de vicaires du chapitre, pour y substituer celui de *vicaires du diocèse*, afin de faire croire, à la faveur de ce déguisement, qu'ils étoient nos représentans, ce que le Pape crut en effet; c'est donc réellement à nos vicaires-généraux que furent accordées ces dispenses, ce qui n'empêcha pas les *vicaires du diocèse* de s'en servir. Vos seules lumières na-

turelles, nos très-chers Frères, et votre seule droiture vous suffiront pour qualifier cette réticence, et nous dispenseront de l'appeler nous-mêmes par son véritable nom.

Le recours au saint siège étoit, pour eux, d'autant plus nécessaire, qu'ils ne savoient eux-mêmes à quoi s'en tenir, qu'ils n'ont jamais eu aucun principe fixe, et que, tournant à tout vent de doctrine, on les a vus tantôt déclarer que le siège étoit vacant, et tantôt qu'il n'étoit pas vacant; tantôt qu'ils agissoient en vertu de nos pouvoirs, et tantôt qu'ils se passoient de nos pouvoirs; tantôt qu'ils ne pouvoient pas donner des lettres de grand-vicaire à celui que Napoléon avoit nommé, et tantôt qu'ils devoient les lui accorder sans difficulté, et même lui rendre tous les honneurs de futur évêque; tantôt, enfin, qu'il falloit que le ministre leur montrât l'acte de notre démission, ce qu'il s'est bien gardé de faire (1), et tantôt qu'ils pouvoient se passer de notre démission; changeant ainsi de règles et de principes au gré des circonstances, et suivant qu'ils étoient poussés par la peur ou par l'espérance.

Si on avoit voulu être éclairé, nos très-chers Frères, on auroit su sans peine ce que tant d'autres ont appris, et ce qui maintenant ne fait nul doute pour personne, pas même pour ceux que nous avons en vue, savoir : que le souverain pontife a condamné tous ceux qui se sont emparés de notre juridiction, qu'il n'a jamais reconnu que nos vicaires-généraux, et qu'il a déclaré formellement intrus celui qui s'étoit emparé de la place d'un évêque vivant, d'un évêque non démis canoniquement, et persécuté pour la justice.

Voilà, nos très-chers Frères, ce qu'ils auroient appris, et ils peuvent l'apprendre encore. Nous les invitons même

(1) Voyez la *Notice historique*, tome Ier, page liv.

à le faire pour leur propre tranquillité, pour leur propre satisfaction, pour l'intérêt de leur honneur et de leur conscience; et s'ils ne le font pas, c'est qu'ils ont peut-être quelque intérêt qui leur tient plus à cœur, et quelque considération qui leur est plus chère.

On nous dira peut-être que l'on n'a eu que de bonnes intentions. On nous parlera encore de la conviction où l'on est, que l'on n'a fait que son devoir; mais on doit savoir que les meilleures intentions ne justifient point dans ces sortes de cas, et surtout ne valident rien; que l'Église ne juge pas des intentions et de la conviction, mais des actions, mais des délibérations, mais de la violation des règles; qu'avant de savoir si on a eu de bonnes intentions, il faut commencer par s'assurer si les pouvoirs que l'on s'est donnés sont bons et au-dessus de tout doute; de même qu'avant de se faire vicaires nécessaires, il faut être sûr, avant tout, si l'on est vicaires légitimes : sans quoi tout seroit confondu dans le gouvernement de l'Église; les droits des évêques, établis par Jésus-Christ pour la conduire, seroient anéantis; ils n'auroient plus rien à juger, ils n'auroient plus rien à punir; chacun se rendroit arbitre de sa propre conduite, et se feroit à lui-même sa propre règle; chaque prêtre pourroit impunément prendre à partie son évêque et son juge, et chaque inférieur, retranché orgueilleusement dans le for de sa conscience et de ses bonnes intentions, ne feroit plus de l'obéissance qu'un jeu, de l'autorité qu'un problême, et de la subordination qu'une chimère.

Ainsi donc ceux dont il s'agit ici ont contre eux et le souverain pontife, et leur évêque, et presque tout le diocèse. Ils restent donc sans autorité comme sans excuse; et, pour que rien ne manque à leur solitude, ils ont encore contre eux tous les chapitres, qui ont révoqué, comme irrégulières et forcées, les lettres qu'ils avoient

accordées aux évêques nommés, quoique le siége fût vacant : d'où il résulte bien évidemment qu'ils sont seuls contre tous et seuls juges en leur propre cause; triste position, qui n'est pas plus sûre pour la conscience qu'elle n'est flatteuse pour l'amour-propre, et qui ne met pas plus à couvert devant Dieu que devant les hommes.

Combien, nos très-chers Frères, a été plus ferme, plus sage, plus clairvoyant, le chapitre de Tournai, dont la conduite, vraiment sacerdotale, lui a mérité les plus grands éloges de la part du souverain pontife! « Il est à » notre connoissance, dit le chef de l'Église dans son » dernier bref adressé à M. l'évêque de Tournai, com- » pagnon de notre première captivité; il est à notre con- » noissance que la très-grande partie des chanoines de » votre église cathédrale, attachés fidèlement aux exem- » ples louables que vous leur aviez donnés, ont résisté » avec courage à des innovations qu'on tentoit d'introduire » par toute sorte de moyens, au préjudice des droits épis- » copaux, pour avilir et perdre l'Église. C'est ce qui fait » que vous devez espérer avec raison que votre retour » parmi eux leur donnera lieu *de se réjouir pleinement en* » *Jésus-Christ*, et que vous trouverez, dans ces mêmes » chanoines, autant d'aides et de coopérateurs, qui, *unis* » *dans un même esprit, prendront part avec vous aux tra-* » *vaux de l'Évangile, selon la force que Dieu leur a accor-* » *dée*, et se joindront sincèrement à vous, pour procurer » de concert à l'église qui vous est confiée et à votre trou- » peau, tous les biens et les avantages qu'ils pourront. »

Qu'il eût été consolant pour nous, nos très-chers Frères, que la très-grande majorité de notre chapitre, comme celui de Tournai, eût mérité un témoignage si honorable du souverain pontife! Combien nous aurions désiré de les voir tous, *réunis avec nous dans un même esprit, se réjouir pleinement en Jésus-Christ* de notre retour, et prendre

part à cette joie touchante et religieuse qu'ont excitée, dans le cœur de nos bons Troyens, notre retour et notre délivrance! Combien il nous eût été doux de trouver en eux *autant d'aides et de coopérateurs fidèles*, au lieu d'en trouver encore quelques-uns qui se font un triste mérite de leur obstination, qui se disent les seuls sages, parce qu'ils se sont pliés à tout; les seuls courageux, parce qu'ils se sont rangés du côté du plus fort; et qui, bien loin *de prendre part avec nous aux travaux de l'Évangile*, n'imitent que trop l'exemple de ceux dont parle le prophète : ils sont humiliés, mais ils n'en sont pas plus humbles; ils sont confondus, mais ils n'en sont pas plus repentans; *dissipati sunt, nec compuncti!*

Mais, si nous n'avons pas eu cette douce satisfaction, nous avons eu du moins celle de savoir que presque la totalité du clergé de notre diocèse n'a jamais dévié de la ligne de ses devoirs, et n'a jamais pris aucune part à tout ce qui pourroit porter atteinte à la légitimité de nos droits, et *favoriser les innovations qu'on tentoit, par toute sorte de moyens, pour avilir et perdre l'Église*. Gloire donc et honneur à ces vénérables doyens et curés de canton, qui, ne montrant pas moins de respect pour nos malheurs que d'attachement à notre personne, n'ont pas peu contribué à maintenir, dans le diocèse, l'unité sacerdotale et la soumission due à l'autorité de leur premier pasteur! Gloire et honneur à ces jeunes élèves de notre séminaire, qui, dans ces temps si difficiles, se sont montrés supérieurs à toutes les insinuations comme à toutes les craintes, et qui, plus sages et plus instruits que les vieillards, ont donné la leçon à ceux mêmes qui auroient dû leur donner l'exemple! Gloire et honneur à nos chers coopérateurs, d'autant plus dignes des pouvoirs dont nous les avions investis, qu'ils n'ont jamais fléchi le genou devant Baal, et qu'à l'exemple de leur évêque, ils ont su résister en face au tyran

et braver ses menaces furieuses, au risque de leur liberté et même de leur vie !

Nous aurions pu, nos très-chers Frères, livrer à toute la rigueur des peines canoniques les manquemens faits aux bonnes règles par l'administration prétendue capitulaire : mais les principes d'indulgence et de modération qui sont dans nos principes comme dans notre cœur, et qui ont dirigé jusqu'à présent toute notre conduite, nous ont fait prendre une autre voie ; et, désirant concilier tout à la fois la charité et la vérité, l'indulgence et l'autorité, ménager les personnes, et conserver, autant qu'il est en nous, l'honneur des règles et le maintien de la discipline dont nous sommes responsables devant Dieu et devant les hommes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1° Nous improuvons et condamnons formellement, en vertu de l'autorité que Dieu nous a confiée, la conduite des prétendus vicaires pendant le temps de notre captivité, la déclarant téméraire, schismatique, injurieuse à l'épiscopat, et contraire à toutes les règles du gouvernement de l'Église.

2° Nous déclarons nuls et de nul effet tous pouvoirs, provisions, institutions et permissions quelconques, qui auroient pu être donnés par ces mêmes soi-disant grands-vicaires, et néanmoins déclarons en même temps ne vouloir par là porter aucune atteinte à la tranquillité de la conscience des fidèles, dont l'ignorance et la bonne foi forment pour eux ce que l'Église appelle un titre coloré, lequel peut suppléer à l'invalidité des pouvoirs susdits, et y a réellement suppléé jusqu'ici.

3° Nous validons par ces présentes lesdits pouvoirs, voulant qu'ils aient la même force que s'ils avoient été donnés par nous-mêmes ou par nos vicaires-généraux, à la charge pour tous ceux qui ont fait usage de ces pouvoirs, et principalement ceux qui les ont donnés, de

mettre ordre à leur conscience, en s'adressant pour cela à MM. leurs doyens respectifs, que nous commettons à cet effet, avec pouvoir de les relever des irrégularités et censures qu'ils peuvent avoir encourues, et de leur enjoindre la pénitence canonique qu'ils jugeront convenable.

4° Voulant encore avoir égard à la bonne foi où a pu être et où a été réellement le plus grand nombre de ceux dont il s'agit, soit parce qu'ils n'ont pas pu connoître en tout la véritable position des choses, soit parce qu'ils ont cru être institués ou ordonnés en vertu des pouvoirs de nos vicaires-généraux, soit enfin parce qu'ils n'ont pas eu connoissance des décisions du souverain pontife, relativement aux malheureuses circonstances où se trouvoit notre diocèse, nous bornons l'obligation de se présenter à leurs doyens respectifs pour se faire absoudre, à ceux seulement qui ont reçu des pouvoirs ou facultés quelconques de la part des prétendus grands-vicaires, depuis le 15 août dernier, époque où nous jugeons qu'ils ont pu connoître facilement tant nos propres sentimens que ceux du souverain pontife, et où ils étoient par conséquent dans la nécessité de s'y conformer.

5° Tous actes et délibérations qui auront été prises, pendant l'anarchie capitulaire, par les prétendus grands-vicaires, seront biffés et bâtonnés sur les registres du chapitre, qu'il importe de purger de pareilles taches, ainsi que les ordres ministériels qui pourroient y être annexés, de même que les nominations, provisions et autres actes quelconques des mêmes prétendus grands-vicaires seront biffés et bâtonnés sur le registre de notre secrétariat, afin qu'il n'y reste aucune trace de ces monumens subversifs de toutes les règles de l'Église.

6° Toutes les provisions aux cures et dessertes, ainsi que toutes les lettres d'ordination qui ne sont point signées de nos vicaires-généraux, nous seront renvoyées,

afin qu'il en soit délivré de nouvelles, avec une autre formule, et signées de notre main ou de nos vicaires-généraux.

7° Déclarons enfin que nous ôtons nos pouvoirs à tous ceux qui ne se conformeroient pas à nos présentes dispositions, nous réservant une peine plus grande si le cas y échoit.

MANDEMENT

POUR L'OUVERTURE DE LA SESSION DES DEUX CHAMBRES.

Du 4 octobre 1815.

Si jamais, nos très-chers Frères, il a été nécessaire d'adresser au ciel nos vœux et nos prières, et de lui faire une sainte violence pour obtenir sa protection et son secours, c'est sans doute au moment où les mandataires de la nation, sous les auspices de son Roi, vont s'assembler pour seconder ses bienfaisantes intentions, l'aider à soutenir le poids d'une couronne devenue plus que jamais difficile à porter, et à fermer cet abîme de maux que la funeste apparition de l'ennemi du monde a ouvert sous nos pas.

Il n'y a, en effet, nos très-chers Frères, que celui qui a dit que la lumière soit, et la lumière a été, qui puisse également l'appeler au milieu de nous et la répandre principalement sur le chef de l'État et sur l'élite de ses membres. Il n'y a que celui qui a fondé les cieux, qui puisse rasseoir, sur ses antiques fondemens, un empire ébranlé à une si vaste profondeur. Il n'y a que celui qui a dit à la mer: Vous irez jusque-là, qui puisse arrêter ce

déluge de toutes les passions soulevées, et ce débordement de corruption et de licence qui menace de tout engloutir. Il n'y a enfin que celui dont la voix souveraine doit réveiller les morts, qui puisse vivifier ces ossemens arides, rassembler ces débris épars sur la poussière, et ressusciter cette France, jadis si belle et si florissante, l'envie et la princesse des nations, et qui n'offre plus maintenant qu'un triste cadavre, doublement mort à la vérité et à la vertu.

D'où nous vient donc, nos très-chers Frères, cette nouvelle crise politique où la France semble encore se trouver? Comment, après vingt-cinq ans d'essais, d'épreuves, d'expériences et de combinaisons savantes sur les droits réciproques des peuples et des rois, sommes-nous encore à chercher un gouvernement, à parler de constitutions, de représentations, comme si nous n'avions jamais eu de gouvernement, et que nous ayons encore besoin de recommencer notre organisation sociale? Comment, surtout après les grands miracles qui nous ont rendu ce vertueux monarque, que nous pouvons bien appeler le *Désiré des nations* (1), après toutes ses généreuses et royales concessions, sommes-nous encore agités et incertains, et voyons-nous encore le présent avec douleur et l'avenir avec inquiétude? Sages du siècles, instruisez-vous enfin. Voyez tout ce qu'il en coûte à une nation, lorsque, sourde à la voix de l'expérience, elle veut se frayer une route nouvelle, inconnue à nos pères, remuer les anciennes bornes auxquelles l'Esprit saint nous défend de toucher (2); et dans son fol orgueil, renverser l'ouvrage du temps. Voyez combien sont coupables envers la patrie et aux yeux de la postérité ces artisans de révolutions, et ces rêveurs de théories politiques, qui ont commencé par tout abattre,

(1) *Desideratus cunctis gentibus*. Aggée. II, 8. — (2) Prov. XXII, 28.

sans trop s'embarrasser comment ils pourroient réédifier; démolisseurs infatigables, qui ont été de ruines en ruines, comme s'ils alloient de triomphes en triomphes, et qui, pour l'honneur de leurs opinions et sur la foi de leurs systèmes, ont joué, avec autant d'audace que d'imprévoyance, la destinée d'un grand peuple! Merveilleux châtiment du ciel! vous avez voulu être sages sans Dieu, et montrer jusqu'à quel point la raison pouvoit s'élever par sa propre force, et Dieu vous a montré jusqu'à quel point elle pouvoit descendre, quand il la livre à elle-même, et que, pour la confondre à jamais, il n'a qu'à la laisser faire. Vous avez voulu élever une tour qui, comme celle de Babel, touchât à la hauteur des cieux, et Dieu vous a punis par la confusion des langues. Vous avez cru, ainsi que ceux dont parle l'Esprit saint, que vous étiez les seuls hommes (1), et Dieu vous a montré que vous n'étiez pas même des hommes; et, en voulant éterniser la gloire du siècle de la philosophie, vous n'avez fait qu'éterniser sa honte. Hélas! lorsque nous vous disions, dans les chaires chrétiennes, que l'impiété étoit le grand fléau et la calamité suprême des nations, qu'elle nous perdroit tôt ou tard, et qu'à la suite de tant de lumières les ténèbres et le chaos arriveroient, vous accusiez peut-être notre zèle d'exagération et d'intolérance. Il n'est plus temps, nos très-chers Frères, d'insulter à nos prophéties. Qui de vous n'est pas effrayé? qui de vous ne déplore pas cette étrange facilité avec laquelle on a touché à tout, et qui a mis tant de distance entre un peuple et un peuple, entre un royaume et un royaume? Ainsi donc, tôt ou tard, les yeux commencent à s'ouvrir; ainsi naissent enfin et les longs repentirs et les tristes alarmes. Mais que peuvent alors tous ces retours amers, quand les maux sont irrémédia-

(1) Job. XII, 2.

bles, quand les malheurs qu'on pleure sont encore moins affreux que tous ceux qu'on prévoit, lorsque la triste vérité ne parle plus qu'en vain, et que son jour désespérant n'éclaire plus que des abîmes et des ruines?

Mais non, gardons-nous de perdre courage, et de nous livrer à cette tristesse du siècle dont parle l'apôtre, laquelle produit la mort (1). Livrons-nous plutôt à la douce confiance que ce n'est point en vain que le Tout-Puissant vient de faire pour nous de si grandes choses, que le temps des tempêtes touche à sa fin, et que, revenue de ses erreurs, autant que fatiguée de ses propres excès, la France va reprendre ses anciennes mœurs, son caractère national, et cet esprit véritablement monarchique qu'elle n'a jamais pu perdre, sans se perdre elle-même. Et quoi de plus fait pour nous rassurer, nos très-chers Frères, que le choix des hommes entre les mains desquels la nation semble avoir placé sa destinée, et dont la majeure partie n'est pas moins recommandable par les vertus que par un patriotisme éclairé; des hommes purs du sang de leurs frères, qui n'ont rien fait pour avoir besoin de pardon, et dont la conduite, durant nos longs orages politiques, n'a pas besoin d'excuse; des hommes parmi lesquels on voit briller un si grand nombre de noms illustres et par les souvenirs et par les services, et qui, anciens dans l'histoire, sont heureusement nouveaux dans nos assemblées? Quelle favorable augure pour le succès de leur mission! et si la nation pouvoit n'être pas sauvée par de tels organes, de qui donc pourroit-elle attendre la cessation de ses angoisses et de ses maux?

Ainsi, nos très-chers Frères, s'est déjà fait une heureuse révolution dans les esprits; ainsi on a senti que l'État le mieux réglé, et l'empire le plus fort, n'est pas

(1) II Cor. VII, 10.

celui où il y a beaucoup de politiques et de calculateurs, mais celui où il y a le plus d'hommes vertueux, fidèles et intègres, et qu'une nation ne se sauve point par ses sciences et par ses arts, mais par ses mœurs et sa sagesse. On a senti également que, dans ces grandes occurrences, il nous falloit des hommes sans passions comme sans préjugés, étrangers à l'art des intrigues comme à celui des sophismes, qui sussent se précautionner contre la manie des innovations et contre le zèle inconsidéré de ce perfectionnement imaginaire, que nous prenons pour la santé, et qui n'est que notre maladie. Et voilà ce que ne perdront jamais de vue les dignes interprètes de la nation. Ils se diront à eux-mêmes qu'ils ne sont point envoyés pour faire de l'extraordinaire, mais du raisonnable, du merveilleux, mais de l'utile; que, s'il y a des préjugés anciens dont il faut se préserver, il y a aussi des préjugés nouveaux dont il faut se garantir bien davantage, et que, si tout ce que nos pères ont fait ne peut pas subsister en entier, tout ce que nos prétendus réformateurs ont entrepris avec tant de légèreté doit subsister encore moins. Ils comprendront que notre véritable liberté est dans la puissance de notre Roi, et que moins il seroit fort, et plus le peuple seroit esclave, parce que les droits du Roi sont les vrais droits du peuple, et que le Roi ne peut avoir d'autres intérêts que les intérêts du peuple. Ils comprendront enfin qu'aucune puissance humaine n'empêchera jamais que la plus belle constitution ne puisse devenir une source de calamités et de désordres par les fautes de ceux qui conduisent les affaires, ou par les crimes de ceux qui abusent de leur pouvoir, de même que la plus imparfaite peut faire le bonheur d'un peuple, par la sagesse de ceux qui gouvernent et par la fidélité de ceux qui obéissent; qu'ainsi la religion, source de toutes les vertus civiles et

sociales, est la constitution par excellence, la charte véritablement fondamentale, sans laquelle il n'en peut exister aucune, et qui peut suppléer à toutes les autres; la seule que tout le monde entend, sur laquelle personne ne peut se tromper, dont personne ne peut abuser: d'autant plus inviolable et plus obligatoire, que personne ne l'a faite; d'autant plus facile dans l'exécution, qu'elle ne dépend ni des gloses des commentateurs, ni des méprises des législateurs, et d'autant plus à l'épreuve du temps, qu'elle est écrite au fond des cœurs, et non sur des feuilles légères, misérable jouet des vents.

Ces grandes et éternelles vérités, tous nos vains sophismes ne sauroient les obscurcir, et nos assemblées doivent s'en pénétrer, si elles ne veulent pas travailler en vain, et *en semant du vent ne recueillir que la tempête* (1). Il est temps de revenir à cette unité de principes, non moins conforme à celle de la vérité qu'à celle de la monarchie. Il est temps de rétablir et de fortifier ce contrat éternel entre le trône et l'autel, qu'ont brisé des mains sacrilèges, et sans lequel il ne peut y avoir rien de stable ni de sacré parmi les hommes. Il est temps que la religion reprenne son heureuse influence, ou que l'impiété conserve son horrible domination, et qu'avec elle nos désordres allant toujours croissant, nous voyions les campagnes le disputer aux villes en licence et en dissolution. Il est temps que l'éducation reprenne ses purs enseignemens et ses formes antiques, et se dégage de tous les élémens discordans dont elle est composée, ou qu'une jeunesse indisciplinée devienne la honte de cette génération, et que de coupables enfans ne nous préparent des neveux plus coupables encore. Il est temps enfin que les nouvelles lumières rétrogradent vers le bon

(1) Ose. VIII, 7.

sens, la raison et l'expérience, cette première règle des choses humaines; ou que nous rétrogradions vers la barbarie, inévitable punition de l'abus de l'esprit, de l'engouement du faux savoir, et du fanatisme des doctrines impies.

En parlant de la religion, nos très-chers Frères, vos évêques ne peuvent parler que de la religion catholique, la religion de nos rois et de nos ancêtres, la religion de la grande famille, la religion qui a fondé la monarchie et civilisé la nation, et à laquelle la nation ne sauroit renoncer, sans se trahir et se renoncer elle-même; la religion de l'État, une comme l'État est un, et sa première dette, puisqu'elle est son premier besoin; la religion enfin seule véritable, à l'exclusion de toutes les autres, et, à tous ces titres divers, digne d'un honneur spécial et d'une protection toute particulière : sans quoi on nous feroit confondre la vérité et l'erreur, comme déjà on ne nous a que trop accoutumés à cette effrayante concorde entre le vice et la vertu; sans quoi on nous conduiroit par degrés à l'indifférence pour toutes les religions, cette morale des États énervés et des peuples avilis, et le symptôme le plus certain de leur décrépitude et de leur décadence.

Mais n'oublions pas, nos très-chers Frères, que c'est, avant tout, sur le bras du Seigneur que notre espoir se fonde, et que lui seul peut frapper ce grand coup et faire ce nouveau miracle, qui, après nous avoir délivrés de nos ennemis, nous sauve encore de nous-mêmes. Empressons-nous de seconder les intentions religieuses de notre Roi, *en invoquant sur lui*, suivant ses propres expressions, *les lumières dont il a besoin pour gouverner ses peuples, et obtenir de Dieu cet esprit de discernement et de conseil qui doit le faire atteindre au but qu'il s'est constamment proposé, le bonheur de ses sujets.* Supplions-

le de lui donner cet esprit de conseil, pour qu'il ne s'entoure que d'hommes dignes de lui, et par conséquent vertueux, et qu'il puisse se garantir du conseil de ces hommes qui ne veulent pas plus de religion pour l'État, qu'ils n'en veulent pour eux-mêmes; et l'esprit de discernement, afin qu'enfant de saint Louis, il imite son père, dont la gloire immortelle est d'avoir su unir la force d'ame à la bonté du cœur, et de s'être montré à la fois si miséricordieux pour le pauvre et si redoutable aux rebelles et aux méchans.

Pour nous, nos très-chers Frères, rallions-nous de plus en plus autour d'un Roi qui nous manifeste des sentimens aussi nobles que chrétiens; d'un Roi dont la vertu n'est contestée par personne, et à laquelle ses ennemis mêmes sont forcés de rendre hommage; d'un Roi qui seul peut rendre à la nation son lustre et sa dignité, ainsi qu'il s'est acquis, par la droiture et la noblesse de son caractère, l'estime et la confiance de toutes les autres; d'un Roi qui mérite d'autant plus notre reconnoissance, qu'il travaille à sonder des plaies qu'il n'a pas faites, et à guérir des maux qui ne sont pas son ouvrage; d'un Roi enfin d'autant plus digne de nos affections comme de tous nos sacrifices, qu'il est en ce moment la seule garantie que nous puissions offrir aux puissances alliées, le seul gage de notre salut, la seule ancre de miséricorde, la seule planche qui nous reste après le naufrage, et dont la légitimité incontestable est l'unique moyen de nous faire oublier le passé, de rendre heureux le présent, et de nous tranquilliser sur l'avenir.

MANDEMENT

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE LOUIS XVI.

Du 4 janvier 1816.

Nous y touchons bientôt, nos très-chers Frères, à ce triste et déplorable anniversaire, à cette amende honorable tout-à-fait nationale où le deuil le plus solennel doit expier le plus grand des crimes, et réparer l'injure la plus mémorable que les hommes aient pu faire au ciel. Quel est le cœur français qui n'ait déjà devancé par ses vœux cette funèbre commémoration, et qui ne s'empresse de partager un deuil aussi juste et aussi légitime? Quel est le cœur chrétien qui ne désire de faire de ce jour, le plus horrible de notre histoire, un jour de pénitence, de douleur et de repentir, et ne se fasse un devoir sacré d'assister à ce sacrifice divin qui va s'offrir pour une grande et auguste victime immolée par la fureur des factions et par l'impiété en délire?

Déjà sans doute les orateurs sacrés se disposoient à célébrer dans les saints temples l'éloge du Roi-Martyr; déjà nous-mêmes nous comptions lui payer ce tribut si cher à notre cœur, dans le premier temple de la capitale, lorsque S. M. nous a fait connoître *le désir qu'elle a que, dans aucune église, il ne soit prononcé d'oraison funèbre le 21 janvier, et qu'on se borne à lire en chaire le Testament de Louis XVI, comme le plus noble moyen de rappeler aux Français les grandes vertus de ce prince.*

C'est en effet, nos très-chers Frères, la plus belle oraison funèbre qui puisse être offerte à notre admiration, et le plus beau titre qui puisse recommander à la mémoire

des hommes le prince que nous pleurons; et ce n'est pas sans doute une gloire médiocre pour Louis, que les orateurs les plus éloquens ne puissent, avec tout leur art, nous rien dire de plus noble et de plus touchant pour sa louange, que cette production sans art, sublime à force d'être simple, où ce vertueux prince nous décèle, à l'insu de lui-même, tout le secret de sa grande ame.

Nous le lirons donc, nos très-chers Frères, ce Testament impérissable, qui vivra aussi long-temps que la monarchie; d'autant plus digne d'être proclamé dans la tribune sainte, qu'il appartient à l'histoire des saints, et d'autant plus honorable à la religion, que c'est elle-même qui l'a dicté. Et quel autre sentiment que celui de la religion auroit pu soutenir Louis à une si haute élévation, et lui inspirer cette abnégation surhumaine qui le porte non-seulement à pardonner à ses ennemis, non-seulement à oublier leurs crimes *pour ne songer qu'à leurs malheurs*, mais à leur demander pardon lui-même du mal qu'il ne leur avoit pas fait; il y a plus, du mal qu'ils lui faisoient eux-mêmes? Héroïque magnanimité dont il n'y a nul exemple dans les annales de la vertu, et dont nous chercherions en vain la moindre trace dans les sages les plus vantés de l'antiquité.

Mais comment un monument aussi précieux pour la nation, et aussi glorieux pour cet infortuné monarque, a dû donc parvenir jusqu'à nous, malgré tant de mains infidèles, intéressées à le ravir à nos respects? Admirons ici, nos très-chers Frères, la divine Providence, qui a voulu qu'un Testament, qui fait la plus haute condamnation de tous ses ennemis, ait été conservé par ses ennemis mêmes et par ces magistrats impies qui présidèrent à son immolation; qui a voulu que des organes non suspects, et d'autant plus dignes de croyance qu'ils sont plus vils et plus coupables, nous l'aient transmis avec

fidélité, afin qu'il ne restât plus aucun doute sur son authenticité, et qu'un irrécusable témoignage éternisât ainsi tout à la fois et la gloire de la victime et l'opprobre des bourreaux.

Il faut donc, nos très-chers Frères, que nous allions pleurer entre le vestibule et l'autel; il faut que dans cette grande commémoration se renouvelle cette vive horreur, cette consternation profonde où fut plongée la nation le jour de la fatale catastrophe; il faut que, d'un bout de la France à l'autre, on puisse lire sur tous les fronts que le peuple français est innocent de la mort de son Roi, et que, bien loin d'avoir été complice de ce forfait à jamais détestable, il le voue à l'exécration de l'univers; il faut qu'à l'exemple d'une nation rivale, qui venge tous les ans, par un deuil général, la majesté des rois, nous la surpassions en douleur et en regrets, comme nous l'avons surpassée en injustice et en ingratitude; il faut que, par un surcroît de supplications, de jeûnes et de bonnes œuvres, nous obtenions du Père des miséricordes, que cette grande et mémorable iniquité ne nous soit pas imputée, et que, suivant l'expression du prophète, il la transporte loin de nous; il faut enfin que nous allions nous prosterner devant l'hostie de propitiation, pour l'invoquer en faveur de celui qui fut victime de son peuple, victime de sa vertu même. Mais que parlons-nous d'invocation? Est-il bien vrai que Louis ait encore besoin de nos prières? Est-il vrai que ce soit pour lui ou pour nous que les expiations soient nécessaires? Est-il vrai que ce soit à nous à lui offrir le secours de nos vœux et de nos suffrages, ou est-ce lui qui déjà intercède pour nous du haut des cieux où il repose? N'en doutons pas, nos très-chers Frères, et croyons, sans témérité, que cette ame prédestinée, purifiée par tant de souffrances, a déjà reçu la récompense de ses vertus; que le Seigneur a eu pour lui cette

même clémence qu'il a eue pour les autres, et que toutes les fragilités, toutes les ombres de sa vie, ont disparu devant le jour immortel de sa mort.

Mais si le Testament de Louis nous donne une si haute idée de son ame, et nous inspire une si grande vénération pour lui, quels sentimens ne devons-nous pas éprouver pour son auguste exécuteur testamentaire, pour l'héritier de ses vertus encore plus que de ses droits, qui semble agrandir son amour pour nous de tout l'amour qu'il lui portoit, et qui, si noblement fidèle à ses dernières et magnanimes volontés, nous montre en lui tout à la fois, par sa clémence et par sa bonté, l'image de Dieu et l'image de son frère!

INSTRUCTION

PASTORALE

SUR L'AMOUR ET LA FIDÉLITÉ

QUE NOUS DEVONS AU ROI,

ET SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CATHOLIQUE EN FRANCE.

Du 7 janvier 1816.

Nous vous avons adressé dans le temps, nos très-chers Frères, nos Instructions relatives à la session des deux chambres, et aux prières ordonnées par nous à ce sujet, pour seconder les intentions de notre vertueux monarque. Avec quelle douce satisfaction nous avons appris tout le bien qu'elles ont produit, non-seulement dans notre diocèse, mais encore dans les endroits divers de la France où les amis de la religion et de la monarchie se sont empressés de les répandre! Nous croyons donc satisfaire à nos devoirs, ainsi qu'à vos désirs, en donnant un plus grand développement à notre Instruction précédente. C'est dans ces graves et importantes circonstances, où nos représentans, sous les auspices de notre Roi, travaillent plus que jamais à fortifier ce contrat éternel entre le trône et l'autel, qui ne peuvent exister l'un sans l'autre; c'est dans un moment si décisif, ou pour notre salut ou pour notre ruine, qu'il nous a paru nécessaire de fixer

de plus en plus votre attention sur deux objets qui embrassent à la fois et les intérêts de la terre et les intérêts du ciel, c'est-à-dire, le Roi et la religion; le Roi pour nous pénétrer des sentimens d'amour et de fidélité que nous lui devons, et la religion pour nous pénétrer du besoin que nous avons de sa prompte et efficace restauration; le Roi que toute la France veut, et la religion que toute la France réclame. Tel est le double aperçu qui nous a paru le plus propre à vous intéresser, et comme Français et comme chrétiens.

Nous n'insisterons pas beaucoup, nos très-chers Frères, pour vous prouver que l'amour et la fidélité envers le Roi sont des sentimens innés, pour ainsi dire, dans tous les cœurs français; qu'ils ont formé dans tous les temps notre caractère distinctif, et qu'on peut bien les regarder comme la seconde religion de la nation. Tout a changé autour de nous; de nouveaux usages ont remplacé les anciens, les formes mêmes de la monarchie ont été modifiées par le temps; mais l'esprit monarchique n'a jamais éprouvé aucune altération, et c'est en ce seul point que s'est fixée notre inconstance. Nous l'avons vu surnager à travers les orages et les tempêtes politiques; il a survécu à toutes les révolutions, ou plutôt il nous a sauvés des révolutions, et si nous avons vu la France, aux jours de son délire, se déchirer de ses propres mains, pour enfanter ce monstre de république, qui portoit écrit sur le front, comme la bête de l'Apocalypse, le *mystère* de tous les crimes (1), et dans son cœur toutes les *profondeurs de Satan* (2), l'excès même de ses malheurs, et ses horribles convulsions, à cette époque lamentable, n'ont servi qu'à attester de plus en plus, à tous les siècles, qu'en abandonnant son Roi elle s'étoit abandonnée elle-même, et qu'en y

(1) Apoc. XVII, 5. — (2) Apoc. II, 24.

revenant elle n'a fait que suivre non-seulement son propre naturel, mais la force même des choses. C'est le feu sacré, qui a été caché pendant les années de la captivité; mais qui, jamais éteint, s'est rallumé au premier rayon du soleil, à la première apparition de nos Bourbons augustes, et dont l'éclat soudain a prouvé de nouveau que la France est la terre natale de la monarchie, et qu'elle ne peut vivre ni mourir qu'avec son Roi.

Aussi quand un ministre, non moins éclairé que vertueux, a prononcé, au milieu de nos députés, cette parole si simple et si touchante : *La France veut son Roi*, avec quelle enthousiasme n'a-t-elle pas été accueillie, et avec quel transport ne lui a-t-on pas répondu : La France veut son Roi! Cette explosion du sentiment, ce cri unanime du cœur, perçant l'enceinte où il a été entendu, a retenti non-seulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe, et l'une et l'autre ont répété comme à l'envi : La France veut son Roi, et elle l'aura, parce qu'elle le veut, parce qu'elle ne peut ne pas le vouloir; parce que, la royauté étant son centre et son véritable élément, elle ne peut trouver que là sa sûreté et son repos; parce que la Providence et la nature l'ont faite évidemment pour ce genre de gouvernement, et que l'impérieuse nécessité, la première des lois et la première des volontés, le veut ainsi.

La France veut son Roi, mais son Roi légitime, parce que la légitimité est le premier trésor d'un peuple, et un bienfait d'autant plus inappréciable, qu'il peut suppléer à tous les autres, et qu'aucun autre ne peut y suppléer; parce qu'elle est la gardienne de tous les droits et de toutes les propriétés, et la première sauvegarde de la morale publique; parce qu'elle est le plus grand ennemi de la tyrannie et le plus grand obstacle au despotisme, en même temps que le plus sûr garant de la modération

et de l'équité sur le trône : son Roi légitime, dont les droits, consacrés par les siècles et reconnus sans contestation, déconcertent toutes les intrigues, font taire toutes les ambitions, confondent toutes les trames, et désespèrent toutes les prétentions ; son Roi légitime, et au-dessus de toutes les craintes, puisqu'il est sans compétiteur ; de toutes les jalousies, puisqu'il n'a point d'égal ; de toutes les vanités, puisqu'il est élevé si haut ; de toutes les partialités, puisqu'il ne peut avoir qu'un intérêt, celui de la justice, et tellement identifié avec ses propres sujets, qu'il ne peut travailler pour eux sans travailler pour lui-même, ni travailler pour lui-même sans travailler pour eux : enfin son Roi légitime, et non un usurpateur qui ne seroit pas son roi, mais son tyran ; qui voudroit faire beaucoup de bruit pour étourdir et pour distraire, et beaucoup de mal pour asservir et pour corrompre ; qui, pour mieux affermir son trône sanglant, voudroit renverser tous les autres ; qui, pour mieux assurer son repos, ne chercheroit qu'à troubler celui du monde entier, et qui enfin, pour faire oublier son origine, auroit besoin de l'éclat de ses victoires, et ensuite, pour justifier ses victoires, auroit besoin de tous les crimes.

La France veut son Roi, mais elle veut encore la royale famille, cette race de héros et de sages, qui, dans neuf siècles, n'a pas donné un seul tyran ; cette race qui n'a point de rivale en grandeur, et qui efface par son éclat toutes les généalogies du monde. La France la veut, parce qu'elle veut le gouvernement héréditaire, comme le plus simple, le plus fort, le plus durable, et celui, dit Bossuet, qui va tout seul comme la nature ; parce que l'hérédité de la couronne est le plus sûr garant que nous puissions avoir de la stabilité de l'empire comme de son repos ; parce que rien n'attache plus les souverains aux peuples, et les peuples aux souverains, que cette suc-

cession de rois dans la même famille, laquelle ne peut faire de son ancienneté et de sa gloire, qu'un titre de plus à sa bonté et à sa bienfaisance. C'est le Sage lui-même qui l'a dit : *Heureux le peuple dont le roi est d'une naissance illustre* (1)! rien n'étant plus propre en effet, que cette illustration, à commander le respect des peuples, ni plus fait pour rendre d'une part l'obéissance plus facile et plus honorable, et de l'autre l'autorité plus douce et plus paternelle. Quels seroient donc ces hommes assez peu jaloux de la gloire du nom français, qui oseroient préférer un seul instant le sang ignoble d'un étranger, inconnu même à sa propre patrie, au sang auguste de saint Louis, de Henri IV et de Louis le Grand? Est-il une seule idée de bonheur et de gloire qui ne se rattache à ces noms sacrés? C'est donc un vrai motif de reconnoissance que nous avons envers la Providence, et que certains esprits ne savent pas apprécier assez, qu'il n'y ait au monde rien de comparable à la splendeur des lis, et que ni le temps ni l'opinion n'aient rien fait de plus grand chez les hommes; et, n'y eût-il que cette seule considération, c'en seroit assez pour nous faire chérir à jamais une famille toute rayonnante de vertus et de gloire, à laquelle nulle autre ne prétend s'égaler, à laquelle toutes les autres tiennent à honneur de céder, et qui, par tous ces titres divers, donne à la nation plus de dignité, à la majesté plus d'éclat, à la monarchie plus de grandeur, au trône plus de consistance.

La France veut son Roi, mais elle le veut encore pour lui-même, pour ses vertus, pour ses heureuses qualités, et tous ces dons de l'esprit et du cœur dont le ciel l'a doué. Elle veut ce Roi qui a reçu toutes les instructions, à commencer par celle du malheur, qui *ne veut*, suivant

(1) Eccles. x, 17.

ses propres expressions, *que ce qui fait le bonheur de la France;* auquel on ne peut faire aucun reproche, si ce n'est peut-être celui qu'on faisoit à César; dont on ne peut rien craindre que l'excès de sa magnanimité, et qui, après avoir conquis par sa tendresse l'amour de sa nation, a su encore, par la loyauté de son caractère, conquérir la confiance et l'estime de toutes les autres.

La France veut son Roi, parce que l'Europe le veut aussi, et qu'elle nous garantit elle-même son trône; et l'Europe le veut, parce qu'elle s'est repentie de ne l'avoir pas voulu efficacement dans le temps qu'elle le devoit et qu'elle le pouvoit; parce qu'elle ne sait que trop ce qu'il lui en a coûté pour n'avoir pas vengé plus tôt la majesté des rois; parce qu'elle se croit sauvée par le même miracle qui a sauvé la France; parce qu'elle ne voit sa sûreté que dans la stabilité de ce trône, qui n'a pu être ébranlé sans ébranler le monde; parce qu'enfin son sort est inséparable de celui de la France, et qu'en remettant le Roi sur le trône de ses ancêtres, elle a cru se rasseoir sur ses antiques fondemens.

La France veut son Roi; mais en le voulant, elle ne prétend pas qu'elle puisse en vouloir un autre, et heureusement qu'elle n'a pas ce droit funeste. Loin de nous cette pensée, que les rois tiennent des peuples leur autorité, et que la faculté qu'ils peuvent avoir eue de les choisir emporte celle de les révoquer toutes les fois que, dans leur sagesse ou dans leur folie, ils le trouveront bon. Non, il n'est pas vrai que le peuple soit souverain, ni que les rois soient ses mandataires, pas plus que les pères ne sont les mandataires de leurs enfans, pas plus que les tuteurs ne sont les mandataires de leurs pupilles. C'est le cri des séditieux, c'est le rêve des indépendans, c'est la chimère immonde de la turbulente démagogie, c'est le mensonge le plus cruel qu'aient pu faire nos vils

tyrans pour tromper la multitude. Il n'est pas dans notre dessein de réfuter sérieusement cette souveraineté désastreuse, dont le peuple ne pourroit jamais user que pour sa ruine, et qui n'a été proclamée parmi nous qu'à travers des fleuves de sang; cette souveraineté dérisoire, qui ne peut jamais être que la nécessité d'obéir et le droit de se déposer elle-même; cette souveraineté fantastique, qui n'est tout au plus qu'un titre coloré, une fiction de droit, une pure supposition, et qui n'existe nulle part, si ce n'est dans la région des abstractions. Mais il est de notre devoir de réclamer ici, au nom de la religion, contre cette doctrine anarchique et antisociale qu'a vomie au milieu de nous la lave révolutionnaire, et de prémunir les fidèles confiés à nos soins contre cette double hérésie et politique et religieuse, également réprouvée et des plus grands docteurs et des plus grands législateurs, non moins contraire au droit naturel qu'au droit divin, et non moins destructive de l'autorité des rois que de l'autorité de Dieu.

Toute puissance vient de Dieu, et qui résiste à la puissance, résiste à Dieu même (1). Voilà, nos très-chers Frères, le droit public de la religion, sans lequel personne n'a le droit de commander, ni l'obligation d'obéir. Voilà cette souveraineté première, de laquelle découlent toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres n'auroient ni base ni sanction; c'est la seule constitution qui soit faite pour tous les lieux comme pour tous les temps, la seule avec laquelle on pourroit se passer de toutes les autres, et sans laquelle aucune ne pourroit se soutenir, la seule qui ne peut jamais être sujette à révision, la seule à laquelle aucune faction ne sauroit toucher, et contre laquelle aucune rébellion ne sauroit pré-

(1) Rom. XIII, 1, 2.

valoir, contre laquelle enfin ne peuvent rien ni les peuples ni les rois, ni les maîtres ni les sujets. *Toute puissance vient de Dieu, et qui résiste à la puissance, résiste à Dieu même.*

C'est par moi que les rois règnent (1); magnifique parole, laquelle semble participer à la fécondité de la création. De là découlent tout naturellement les droits des princes et les devoirs des peuples, ou, si on aime mieux, les droits des peuples et les devoirs des princes. Substituez à cette maxime vraiment céleste la souveraineté du peuple, et faites-lui dire : C'est par moi que les rois règnent; quel abîme d'absurdités et quelle confusion d'idées! Tirez, si vous pouvez, quelque parti utile et quelque heureux résultat pour les nations de cette prétendue souveraineté; que dis-je? pressez-la en tous sens, et il n'en sortira jamais que trouble, bouleversement, soulèvement et anarchie. *Ce peuple, dit Isaïe, ne parle et ne rêve que conjuration* (2). Voilà, nos très-chers Frères, ce peuple qui se croit souverain, ou plutôt voilà le peuple qui n'est rien, ou qui ne peut rien être que son propre ennemi, et qui, mettant son premier droit dans la résistance, c'est-à-dire, dans la destruction même de l'ordre établi, ne peut jamais régner que sur le chaos. Et d'où nous est donc venu cet effroyable renversement d'idées, qui ne fait plus de la trahison qu'un nom, et du parjure qu'un jeu, sinon du principe funeste que la souveraineté des rois n'étant que l'effet du caprice des peuples, ou du caprice du hasard, nul n'est tenu de leur être fidèle qu'autant que l'intérêt le veut, ou que la force le commande?

Établissez, Seigneur, dit le prophète, *un législateur au-dessus d'eux, afin que les nations sachent qu'elles sont*

(1) Proverb. III, 13. — (2) Isai. VIII, 12.

des hommes (1). C'est encore ici une de ces maximes profondes où l'Esprit saint donne de sa plénitude, et qui renferme plus de vraie politique qu'il n'y en a dans les livres de tous les sages du monde. *Établissez*, car il n'y a en effet que Dieu qui puisse établir un homme sur d'autres hommes. Il n'y a que le Roi du ciel qui puisse nous faire baisser la tête sous le sceptre des rois de la terre. Il n'y a que le Tout-Puissant qui puisse avoir des sujets, et qui ait droit par conséquent d'en donner aux autres. Il n'y a que celui qui juge les consciences qui ait le droit de les lier, et qui, en donnant l'autorité pour commander, puisse imposer en même temps l'obligation d'obéir : car comment obéir par devoir à un roi qui, de quelque puissance qu'on l'investisse, n'est jamais qu'un homme? et que pourroit un roi pour commander à ma conscience, si ma conscience n'est déjà enchaînée par une volonté supérieure à celle qui commande? Quel droit a-t-il d'exiger mes sermens, et de compter sur ma fidélité, s'il n'est pas le *ministre de Dieu* (2), et le représentant de celui qui reçoit les sermens, et qui seul peut les rendre sacrés et inviolables? *Constitue.*

Établissez un législateur, c'est-à-dire, un roi qui est le législateur par excellence, et sans lequel il ne peut y avoir de loi ; un législateur suprême qui parlera et qui fera les lois en votre nom ; un législateur et non plusieurs, car plus il y en auroit, et moins bien les lois seroient faites ; un législateur avec une autorité sans rivalité, pour qu'il puisse faire le bien sans obstacle ; un législateur qui, soumis lui-même à ses propres lois, ne pourra soumettre personne ni à ses passions, ni à ses caprices ; enfin un législateur qui, ne faisant que des lois justes, conduira par là même son peuple à la li-

(1) Ps. IX, 21. — (2) Rom. II, 4.

berté véritable ; car partout où est la justice, là est la liberté, comme partout où est la vertu, là se trouve le bonheur ; *legislatorem.*

Un législateur *au-dessus d'eux*, c'est-à-dire, un souverain qui se représente lui-même, et non *eux* ; un souverain au-dessus d'*eux*, et non un magistrat commis par eux et déposable par *eux ;* un souverain, puisqu'il est au-dessus de tous, et non *eux*, qui sont au-dessous de lui ; un souverain qui les défende et les protège, et non *eux*, qui sont défendus et protégés ; un souverain *qui ne porte pas le glaive en vain, qui récompense les bons et punit les méchans* (1), et non *eux*, qui sont punis ou récompensés, suivant le bien ou le mal qu'ils font ; enfin un souverain qui a l'autorité en main et l'exercice de la puissance, et non *eux*, qui n'en peuvent exercer aucune, qui n'en peuvent communiquer aucune, puisqu'ils ne l'ont pas, et ils ne l'ont pas, puisque personne ne la leur a donnée, à moins qu'ils ne se la soient donnée eux-mêmes ; *super eos.*

Afin que les nations sachent qu'elles sont des hommes, c'est-à-dire, des êtres foibles et bornés, impuissans par eux-mêmes, faits pour être conduits, et non pour se conduire par leur propre sagesse ; qui ne peuvent vivre sans lois, et qui ne peuvent pas se gouverner eux-mêmes ; qui ont besoin d'être défendus contre leurs passions, contre leur propre liberté et leur propre inconstance, et toujours prêts à s'égarer et à se perdre, à moins que par pitié Dieu ne leur donne un maître : *des hommes* toujours portés à se livrer au premier ambitieux qui veut les asservir, au premier séditieux qui veut les séduire ; toujours aveugles instrumens de ceux qui veulent s'en servir ; toujours victimes des révolutions qui

(1) Rom. XIII, 4.

se font toujours par eux et jamais pour eux : *des hommes qui ne sont par eux-mêmes ni maîtres ni sujets, mais qui ont besoin d'avoir des maîtres et de devenir des sujets, s'ils ne veulent se dévorer eux-mêmes : des hommes* enfin qui ne peuvent se révolter contre l'autorité, et secouer le joug que le ciel leur a imposé, sans renoncer à leur bonheur, sans se punir eux-mêmes, et sans apprendre, à leurs propres dépens, qu'un peuple cesse d'exister, d'être même compté au rang des peuples, dès qu'il cesse d'être fidèle à Dieu et à son roi. *Ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

Et voilà en quoi la religion est admirable. Elle fait dépendre la souveraineté des rois de celui qui crée tout, qui peut tout, qui conserve tout, et qui est l'ordre par essence. La philosophie la fait venir du peuple qui ne fait rien, qui ne peut rien, ou qui ne peut que bouleverser et détruire. Nous vous le demandons, nos très-chers Frères, lequel de ces deux principes est plus digne de Dieu, et vous paroît plus propre à l'affermissement des trônes, et à ce repos des nations qui est leur bien suprême?

Les novateurs ne manqueront pas de nous dire que ce système religieux n'est qu'une flatterie indigne, uniquement propre à faire des despotes; singulière flatterie en effet, que celle qui rappelle aux monarques les plus austères devoirs, qui leur apprend que, puisqu'ils sont les représentans de Dieu même, ils doivent l'être de sa bonté et de sa justice, qui leur montre toujours ce grand Dieu sur leur tête, qui les traîne sans cesse devant son redoutable tribunal, et nous apprend qu'il *y aura pour les potentats une plus grande puissance de châtiment et de vengeance* (1)! Ah! les flatteurs, et les plus vils de tous comme les plus dangereux, ce sont ceux

(1) Sap. VI, 7.

qui enivrent le peuple des plus folles chimères et des droits les plus illusoires; ceux qui n'ont pas rougi d'avancer que le peuple étoit tout, qu'il pouvoit tout, qu'il est la source de toute autorité, et par conséquent de toute justice; que tout ce qu'il veut est saint, tout ce qu'il ordonne équitable, tout ce qu'il établit bon et raisonnable. Mais quel plus horrible fanatisme, que de puiser ainsi le principe de l'ordre dans l'assemblage de toutes les passions, et le principe de la sagesse dans l'ignorance, la foiblesse et la corruption même! car qu'est-ce donc que la multitude en elle-même, sinon tous les vices en fermentation et toutes les passions en délire? Et cependant il faudroit bien dévorer ces honteuses absurdités, s'il étoit vrai que la royauté fût une propriété nationale, et qu'il n'y eût ainsi de pouvoir légitime que celui dont le peuple seroit le souverain arbitre et le suprême dispensateur.

Absurdités d'autant plus palpables, qu'une fois ce principe admis, il est impossible de reconnoître aucune légitimité, ni aucun droit de succession dans les races régnantes, puisque, dans ce système, tout exercice de pouvoir est nécessairement conditionnel, hypothétique et provisoire. Et cependant quelle garantie peuvent avoir les nations de leur repos, et les empires de leur stabilité, sans ce droit et cette légitimité? Et quelle durée pourroit donc se promettre un État qui ne connoîtroit rien d'inamovible et de sacré que la volonté changeante et capricieuse de la multitude, qui, pour nous servir d'une expression peut-être trop vulgaire, vivroit au jour le jour, et dont l'existence éventuelle, ne tenant ni au passé ni à l'avenir, ne seroit qu'une révolution en permanence et un orage perpétuel?

Et certes, si les rois ne pouvoient régner légalement que de par le peuple, il faudroit en conclure que tout

gouvernement qui n'est pas fondé sur cette base n'oblige point en conscience, qu'il est contraire à la morale, qu'il est même contre nature. Il faudroit dire que les souverainetés qui ne furent jamais ni constitutionnelles ni représentatives, ne sont au fond que des gouvernemens tyranniques et abusifs qu'un peuple a droit de renverser, dès qu'il est le plus fort. Or, qui oseroit soutenir des paradoxes aussi funestes, ou prétendre qu'ils ne sont pas la conséquence de ce système mis en vogue, que hors un roi par la grâce du peuple il n'y a point de salut?

Aussi, nos très-chers Frères, avons-nous vu ce sénat de rois, sous le nom de congrès, consacrer en principe la légitimité des dynasties royales, comme l'égide de leur trône et le plus sûr garant du bonheur des peuples et de la tranquillité des États. Nous sommes rois, ont-ils dit, parce que nous sommes rois; ainsi l'exigent l'ordre et la stabilité du monde social, ainsi le veut notre propre sûreté, et ils l'ont dit sans trop s'embarrasser s'ils n'étoient pas par là en opposition avec les *idées* dites *libérales*, et moins encore si le partage qu'ils faisoient des États qu'ils trouvoient à leur convenance, n'étoit pas le plus solennel démenti donné aux peuples souverains. Éclairés par leurs propres malheurs, et craignant d'en éprouver de plus grands encore, ils ont reconnu de concert que la légitimité étoit la véritable sauvegarde de la civilisation européenne, et que le premier droit des peuples étoit la paix du monde. Il est vrai qu'on en a vu plusieurs favoriser, au risque d'être en contradiction avec eux-mêmes, ces formes populaires et ces autres théories nouvelles que leurs ancêtres ne connoissoient pas, et auxquelles, jusqu'à nos jours, leurs propres États avoient été étrangers, sans qu'ils s'en fussent plus mal trouvés; mais nous ne craignons pas de le dire, c'est la

maladie de l'Europe et le symptôme le plus alarmant de sa décadence. C'est par là que la Providence semble l'attaquer pour hâter sa dissolution. Ajoutons à cette manie de refondre les gouvernemens et de les appuyer sur des livres, cette tendance des esprits novateurs à faire une fusion de tous les cultes, comme ils veulent en faire une de tous les partis, et à croire que l'autorité des princes acquiert pour elle-même toute la force et l'autorité qu'ils ôtent à la religion, et nous aurons les deux plus grands dissolvans politiques qui puissent miner les empires, et avec lesquels l'Europe, tôt ou tard, doit tomber en lambeaux et en pourriture.

Non-seulement ce système de la souveraineté du peuple compromet la stabilité des trônes, elle n'expose pas moins la sûreté des souverains. Et comment ceux qui prétendent que la nation peut disposer arbitrairement du sceptre des rois, ne croiroient-ils donc pas qu'elle peut aussi disposer de leur vie, si elle juge que cet attentat est nécessaire au salut public? C'est ce système favori des sombres Puritains et des Presbytériens fanatiques, qui prépara l'échafaud de Charles Ier, et qui a aiguisé le fer des parricides français; et jamais ils n'eussent trouvé tant de complices, ni consommé si facilement ce crime à jamais détestable qui a épouvanté l'univers, s'ils n'avoient eu soin d'inoculer dans l'esprit du peuple cette maxime séditieuse, qu'il est la source de tous les droits, et qu'ainsi le véritable crime de lèse-majesté n'est, à proprement parler, que pour le monarque lui-même qui parviendroit à oublier le principe d'où lui vient sa puissance, et duquel il emprunte sa majesté précaire et sa couronne conditionnelle.

Aussi tous les impies, nos très-chers Frères, font-ils de cette funeste doctrine le point capital de leur politique, et cela est conséquent. Accoutumés à juger Dieu

et ses mystères, pourquoi ne se croiroient-ils pas en droit de juger le Roi et ses actions? Et comment se feroient-ils un crime de détrôner les représentans de la Divinité, ceux qui n'aspirent à rien moins qu'à détrôner Dieu même, et qui, de nos jours, nous ont donné le spectacle effrayant de l'athéisme mis sur l'autel?

Mais abandonnons, nos très-chers Frères, ces tristes idées, pour reposer nos yeux sur des objets plus doux; considérons la religion, cette souveraine protectrice des rois, couvrant de son égide tutélaire et leurs personnes qu'elle consacre, ainsi que celles de ses pontifes, et auxquelles le prophète *défend de toucher* (1), sous peine d'être sacrilége; et l'indépendance de leur couronne qu'elle place elle-même sur leur tête, et que personne ne peut leur ôter; et la sainteté du serment qui leur est dû, et dont personne n'est dispensé, pas même la nation; et la fidélité envers eux, qu'aucun sujet de mécontentement, aucune injustice même ne peut affoiblir; et enfin l'amour qu'elle inspire pour eux, bien plus encore qu'elle ne le prescrit, pour fortifier la fidélité, et qui en est tout à la fois la plus noble comme la plus sûre garantie.

Car c'est l'amour, nos très-chers Frères, qui est le principe vital des empires, en même temps qu'il est le vrai génie des rois. Sans l'amour tout est mort dans l'État comme dans la religion. Il est pour les gouvernemens ce qu'il est aux yeux de celle-ci, *le lien de la perfection* (2). Ce noble sentiment supplée à tout. Il abrège toutes les opérations et simplifie tous les ressorts de l'administration. *Aimez*, dit saint Augustin, *et puis faites tout ce que vous voudrez* : ce qui est aussi vrai en politique qu'en morale. Rois, aimez vos peuples; peuples, aimez

(1) Ps. CIV, 15. — (2) Coloss. III, 14.

vos rois, et puis faites tout ce que vous voudrez, et tous les devoirs iront d'eux-mêmes, et tout marchera vers le bien sans peine et sans efforts. C'est le seul sentiment dont les passions ne peuvent abuser, et que tous les sophismes ne sauroient obscurcir. La politique la plus subtile et la plus raffinée ne mettra jamais rien à la place; et tous les philosophes, avec leurs savantes spéculations, ne feront rien qui puisse équivaloir à cet élan du cœur qui franchit toutes les distances, qui inspire tous les dévoûmens, qui commande tous les sacrifices, qui éloigne toute crainte et toute défiance, qui ennoblit jusqu'à la servitude, si toutefois la servitude peut exister avec l'amour. Et voilà ce qui a fait durer si long-temps la monarchie française. C'est la nation la plus aimante de l'Europe, qui est aussi la plus antique, et peut se dire l'aînée de toutes, comme ses rois sont les aînés d'entre les rois. Soutenu par la religion, cet *amour, plus fort que la mort* (1), l'a défendue contre le plus indomptable de tous les ennemis, qui est le temps; et l'on peut dire qu'il a plus fait pour sa défense et sa conservation, que la valeur de nos soldats et le génie de nos capitaines.

Combien sont donc coupables ces réformateurs systématiques qui ont brisé ce lien précieux par leurs folles innovations, par leurs prétendus pactes sociaux, et par toutes leurs transmutations politiques, où l'esprit fait tout, et où le sentiment n'a point de part; qui, bien loin de rapprocher le cœur des rois du cœur de leurs sujets, ont mis tout leur savoir à séparer la nation de son chef, et à les tenir l'un et l'autre à la plus grande distance, et qui, non moins habiles à la tromper qu'à la corrompre, lui ont appris à compter pour rien ses devoirs les plus sacrés, et pour tout ses droits les plus chimé-

(1) Cant. VI, 7.

riques! Hélas! disions-nous dans un discours prêché devant le Roi-Martyr à la veille de nos catastrophes (1), et à ce moment où un bruit sourd, sinistre avant-coureur de la grande tempête, retentissoit à nos oreilles attristées; hélas! des séditieux, pour mieux nous asservir, commencent déjà à nous parler de nos droits, pour nous faire oublier les vôtres. Nous en avons sans doute, Sire, et ils sont aussi anciens que la monarchie : le droit de vous appartenir comme au chef de la grande famille, et de nous dire vos sujets, puisque ce mot signifie vos enfans; le droit de faire entendre nos justes réclamations pour y faire droit; le droit de confondre nos intérêts avec les vôtres; le droit d'attendre que votre tendresse répondra à notre dévoûment; le droit enfin d'être heureux par vos soins et libres sous vos lois : hé bien! Sire, ces droits sacrés et véritablement inaliénables, nous les confions à votre amour, et nous les déposons dans le cœur des Bourbons. Voilà les tables de la loi plus durables que le marbre et l'airain, les tables toutes vivantes où est écrit notre contrat, et les Français n'en ont pas besoin d'autres.

Ainsi parlions-nous, nos très-chers Frères, et ainsi parloit la nation entière, avant qu'une triste philosophie eût desséché nos cœurs pour mieux éclairer nos esprits, et ne nous eût défendu de sentir, pour mieux nous apprendre à penser. Combien ce langage du cœur, cette déclaration de sentimens étoit supérieure à cette déclaration des droits, criminel et audacieux manifeste contre le souverain et contre la nature même! Quels sont donc ces arides spéculateurs qui, prenant à contre-sens le genre humain, ne s'environnant que de conditions écrites, et ne s'armant que de garanties, ont détruit toutes ces il-

(1) Dimanche des Rameaux, 6 avril 1787, pendant l'assemblée des notables.

lusions heureuses qui entouroient le trône, et affoibli toute idée de paternité dans ceux qui gouvernent, et tout sentiment d'affection et d'amour dans ceux qui sont gouvernés? Insensés! qui, se croyant à l'apogée de la politique, ne sont pas même aux premiers élémens de la morale, et ne connoissent pas plus le génie des peuples, que la nature du cœur humain. Aveugles! qui ne voient pas que le plus sûr moyen d'éviter l'oppression, c'est d'inspirer la confiance; que moins on croit au cœur de son souverain, moins celui-ci croit au cœur de son peuple; qu'ici l'excès des précautions ne peut produire d'une part qu'une autorité ombrageuse, et de l'autre qu'une soumission calculée, et qu'ainsi s'efface ce caractère filial, et se brise ce lien d'amour, qui seul peut conduire, qui seul a toujours conduit les Français, et a plus fait pour leur bonheur, que ne feront jamais les plus savantes et les plus belles constitutions du monde.

Mais quoi! nos très-chers Frères, faudra-t-il donc leur apprendre, à ces hommes qui savent tout, que la Providence n'a pas fait de l'art de gouverner les hommes, une science de calcul, mais de sentiment, et qu'elle se seroit, en quelque sorte, manqué à elle-même, si elle avoit livré le monde social à des discussions sans fin, ainsi qu'elle livre le monde intellectuel à des disputes interminables? Faudra-t-il leur apprendre que la multitude est entraînée, bien plus qu'on ne pense, par sa pente naturelle, à l'obéissance et à la soumission? Il lui faut un objet de vénération dans ceux qui la gouvernent. Elle a besoin d'être conduite, sans trop savoir qui la conduit; elle a besoin d'admirer et de croire, et de se confier à celui qu'elle voit placé au-dessus d'elle, et c'est le ciel qui l'a faite ainsi pour le repos et la conservation du genre humain. Malheur à elle, si jamais elle devenoit raisonneuse, et par conséquent inquiète

et turbulente, calculatrice, et par conséquent ingrate et méfiante! Oui, du moment où elle perdra cette foi à l'autorité, et cette confiance qui fait l'harmonie de la société; du moment où les peuples ne croiront plus, n'admireront plus, n'aimeront plus, n'espèreront plus, ne se confieront plus au cœur des souverains, et donneront ainsi un démenti formel à leur instinct ainsi qu'à leurs besoins, l'univers est fini.

Mais heureusement, nos très-chers Frères, que nous avons la religion pour sauver l'univers, et le garantir du naufrage dont le menace une froide et orgueilleuse philosophie, qui, jugeant tout, méprise tout; religion toute amour, et qui, par ce seul trait, distingue sa législation de toutes les législations humaines; religion qui *écrit* aussi ses conventions et ses décrets, *mais dans les cœurs* (1); religion qui nous montre le ciel, *d'où descend toute paternité* (2), et avec elle la royauté, et qui, toute riche de sentimens et de lumières, nous apprend à aimer nos maîtres, comme le Dieu dont ils sont l'image vivante, et sur le front desquels brille un rayon de sa puissance et de sa majesté : de sorte qu'on ne sauroit dire qui doit à la religion une plus vive reconnoissance, ou des rois dont elle rend les sujets plus dociles et plus aimans, ou des sujets dont elle rend les rois plus sacrés et plus vénérables.

Aussi la France n'auroit encore rien fait pour son bonheur, si elle ne vouloit que son Roi, et si, portant ses vues plus haut, elle ne réclamoit en même temps sa religion qu'elle veut avant tout.

Oui, nos très-chers Frères, non-seulement la France veut son Roi, elle veut aussi sa religion; et elle nous l'a

(1) Ephes. III, 15. — (2) Rom. II, 15.

dit par l'organe de ses représentans, et par la bouche même de notre Roi, dont la parole ne peut pas être vaine. Elle veut cette religion qui a posé, par les mains d'un de ses pontifes, la première pierre de la monarchie, en consacrant son premier roi chrétien; celle qu'elle a reçue avant même qu'elle fût la France; celle qui a vaincu les Barbares qui nous avoient vaincus. Elle veut cette religion que les héritiers de Clovis ont transmise à Charlemagne, que les héritiers de Charlemagne ont transmise à Hugues le Grand, et que les héritiers de Hugues le Grand font régner aujourd'hui sur le trône, encore plus par leurs exemples et leurs vertus, que par leur puissance; de sorte, dit notre Bossuet, que la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'a jamais vu sur le trône que des rois enfans de l'Église catholique (1). C'est donc la religion catholique que veut encore la France; cette religion qui possède exclusivement le centre de l'unité, la tige de la succession, la sève vivifiante, et le tronc toujours fécond et toujours vivace du christianisme; cette sentinelle toujours vigilante de l'*ancien dépôt;* cette colonne inébranlable de la vérité (2), au haut de laquelle flotte majestueusement l'étendard radieux de la divinité de Jésus-Christ, qu'elle annonce aux deux mondes; dogme fondamental sans lequel tous les autres seroient autant de mensonges, et le christianisme n'offriroit plus qu'une ombre vaine de lui-même, un simulacre mort et une froide hypocrisie; enfin cette pierre angulaire sur laquelle repose la chrétienté de l'univers : de sorte que tout ce qui porte le nom de chrétien est intéressé à sa conservation ainsi qu'à sa propagation, et que chaque perte qu'elle fait, chaque atteinte qu'on lui porte, chaque victoire qu'on remporte sur elle, est une perte

(1) Sermon sur l'unité de l'Église. — (2) II Tim. III, 15.

pour l'Europe, une atteinte portée à sa morale, une conquête faite sur son bonheur, sa civilisation et sa tranquillité.

La France veut sa religion, parce qu'elle est la plus sacrée et la plus inviolable de ses propriétés, et que personne n'a le droit non-seulement de la lui ôter, mais même d'en gêner l'exercice, d'en affoiblir la solennité, et d'en altérer la prééminence sur tous les autres cultes, sans se déclarer à la fois ennemi de la morale et de la liberté publique.

Elle la veut, parce que les impies ne la veulent pas, et que, forcés d'en reconnoître une, ils lui préféreroient toute autre, qui n'auroit pas le tort d'être la religion de nos ancêtres; parce que les ennemis du Roi ne la veulent pas, bien convaincus que tant que le catholicisme vivra, le royalisme ne mourra point; parce que les partisans de l'usurpateur ne la veulent pas, par la raison qu'elle est la véritable, comme ils ne veulent pas du Roi, par la raison qu'il est le légitime. Elle la veut, parce que la religion catholique est tellement assortie à ses besoins, à son génie et à son caractère, et tellement en harmonie avec ses qualités heureuses ou avec ses défauts naturels, que toute autre seroit en contradiction avec elle; qu'elle ne pourroit la répudier sans se répudier elle-même, sans renoncer aux plus beaux titres de sa grandeur et de sa gloire, et que bientôt nous cesserions d'être Français, si jamais nous cessions d'être catholiques.

Et en effet, nos très-chers Frères, il faut à un peuple mu par des passions vives et impétueuses, et naturellement dominé plus qu'aucun autre par l'amour des plaisirs, un culte austère et réprimant par la sévérité de sa morale, par la nécessité de ses expiations, par le renoncement qu'il nous prescrit, et les pratiques mortifiantes qu'il impose.

A un peuple inconstant, amoureux de nouveautés et avide d'ambitieuses recherches, il faut un culte dont le principe dominant est l'autorité, dont le fondement est la foi, dont le premier dogme est de croire, le premier devoir de se soumettre, et qui, en repoussant cet esprit particulier, père de l'anarchie et enfant de l'orgueil, mette le plus de frein à cette curiosité sans bornes, à cette impatience si dangereuse de savoir, que l'esprit prend pour sa force, et qui n'est que sa foiblesse.

A un peuple frivole et léger, et d'un caractère mobile, il faut un culte qui, par la multitude de ses rits et de ses préceptes, lui rappelle sans cesse la multitude de ses devoirs, et qui par là le ramène et le fixe à chaque instant autour de l'ordre social.

A un peuple sensible et doué d'une vive imagination, il faut un culte noble et animé, qui, par la pompe de ses fêtes, la sainte joie de ses solennités et la majesté de sa liturgie, procure aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, d'utiles et d'innocens délassemens, en même temps qu'il offre à l'esprit de grands tableaux, au cœur de grands sentimens, et aux yeux de grands spectacles.

A un peuple ami des arts, il faut un culte qui, faisant entrer toutes leurs productions dans la magnificence de ses temples et dans la décoration de ses autels, les honore et les encourage à la fois, en favorise les progrès, et les conduit par là à cette perfection qui contribue tant à la splendeur d'un grand empire.

A un peuple de grands talens, il faut un culte tendre et merveilleux, tout vivant d'espérance et d'amour, inépuisable source de sublimes beautés et de hautes pensées, et qui, glorieusement distingué de tous les autres cultes par cette foule d'éloquens orateurs et d'écrivains illustres créés par ses augustes inspirations, prouve qu'à

lui seul appartient la saine littérature comme la saine doctrine; qu'il n'agrandit pas moins le domaine du génie que celui de la morale, et qu'il est seul dépositaire des véritables talens, comme il est seul dépositaire des véritables promesses.

Enfin à un peuple naturellement monarchique et toujours ami de ses rois, il faut un culte ami des rois et essentiellement monarchique; un culte qui exclut le peuple de la formation de ses lois, pour ne l'associer qu'à ses bienfaits, et qui n'est populaire que par sa charité; un culte qui s'appelle le *sacerdoce royal* (1), et qui est en effet royal dans son esprit, dans sa discipline, dans toutes les formes de son gouvernement; royal dans son épiscopat, qui a lui-même un roi et un pontife souverain, dont la puissance est tempérée par les canons, comme la puissance royale est tempérée par les lois.

Ainsi, nos très-chers Frères, à ne prendre même les choses qu'humainement parlant, et ce n'est qu'en ce sens que nous parlons, *humanum dico* (2), et indépendamment des autres grands motifs qui justifient la vérité de notre religion et la marque du sceau de la Divinité même, nous avons droit de dire qu'elle est encore le plus grand bienfait qu'une Providence propice ait pu prodiguer à la France, puisqu'elle lui convient plus qu'à aucune autre nation du monde, qu'elle est la plus analogue à ses mœurs, la plus appropriée à ses besoins, la plus conforme à son génie; d'où il résulte que le plus grand malheur qui pût lui arriver seroit de perdre la religion catholique, puisqu'alors elle perdroit, avec le respect de ses aïeux, le respect d'elle-même, et qu'elle dénatureroit son caractère national, c'est-à-dire, tout ce qui constitue vraiment un peuple, tout ce qui fait la sta-

(1) I Petr. II, 9. — (2) Rom. VI, 19.

bilité, la sûreté, la force et la grandeur d'un peuple.

Mais quoi! nous aurons donc une religion dominante? C'est la question que nous feront sans doute certains esprits dominateurs, qui s'effarouchent du seul mot de domination, à moins qu'il ne s'agisse de la leur, et qui ne nous l'ont que trop fait sentir, lorsque le ciel dans son courroux leur a permis de l'exercer. Ainsi nous interpellent ces niveleurs de religion, descendus en droite ligne des niveleurs des propriétés, lesquels, en s'arrogeant arrogamment l'honneur exclusif du raisonnement et de la pensée, ne veulent plus souffrir que personne aspire à l'honneur exclusif de l'orthodoxie et de la vérité; ces hommes qui se disoient et se disent encore une puissance, et font encore jouer tous les ressorts pour qu'il n'y ait en France d'autre religion dominante que leur secte et leur philosophie; ces hommes qui ne veulent pas de religion dominante, parce qu'ils voudroient d'une religion toujours souffrante et toujours dépendante, ainsi qu'elle l'a été sous leur fatale domination, et qui, ne pouvant plus la persécuter par la violence, voudroient au moins, par une barbarie plus savante, la persécuter sourdement par l'humiliation et la misère. Ils affectent de confondre une religion dominante avec une religion persécutante, comme si la religion ne pouvoit pas dominer sans persécuter, comme si la religion ne condamnoit pas la persécution, et qu'en détestant les erreurs elle n'ordonnât pas le support et la protection des personnes; comme si, pour ne pas persécuter, il falloit honorer et accorder une faveur égale, et qu'on ne pût, sans tyrannie et sans intolérance, ne pas mettre sur la même ligne l'étranger et l'enfant de la maison, le possesseur ancien et le nouveau venu, le ministre de la vérité et le ministre de l'erreur, le pontife successeur des apôtres et ceux qui ne succèdent à personne.

Eh quoi! nos très-chers Frères, nous voudrions que notre Roi fût au-dessus de tous les rois; que nos sciences et nos arts l'emportassent sur tous les autres arts et toutes les autres sciences; que nos institutions surpassassent en sagesse et en utilité toutes les autres institutions; que notre gloire militaire surpassât, hélas! et elle n'a que trop surpassé toutes les autres gloires militaires; et nous ne voudrions pas que notre culte surpassât tous les autres cultes; et nous trouverions juste que le culte le plus noble, le plus pur, le plus ancien, le plus fait pour notre nation, le plus répandu sur la terre, ne jouît d'aucune prééminence, et qu'il fût confondu avec le culte né d'hier, avec le plus obscur, avec le plus superstitieux peut-être! Mais trouvez donc mauvais que Dieu se dise *le plus grand des dieux* (1); et, si vous l'osez, défendez-lui de s'appeler *le Dieu jaloux* (2) : oui, jaloux de l'honneur de son culte comme de notre amour, de l'honneur de sa parole comme de nos hommages; jaloux de régner seul, puisque c'est par lui seul que règnent tous les autres. Mais n'a-t-il donc pas dit aussi qu'*il ne donneroit pas sa gloire à un autre* (3), la gloire de la vérité à l'erreur et au mensonge, la gloire de l'antiquité aux nouveautés profanes, la gloire de ses apôtres et de ses envoyés aux pasteurs adultères et aux faux prophètes? Une religion dominante n'est donc qu'un épouvantail dont les esprits forts font peur aux esprits foibles. Et certes, nos très-chers Frères, il faut que la religion domine dans l'État, comme le ciel domine sur la terre, comme la justice doit dominer dans les tribunaux, comme l'astre du jour doit dominer sur tous les astres, et comme la lumière doit dominer sur les ténèbres. Il faut qu'elle domine, parce que rien n'est plus propre que l'unité religieuse pour ramener à l'unité

(1) Ps. XCIV, 3. — (2) Exod. XX, 5. — (3) Isai. LXII, 8.

sociale, but invariable auquel tend toujours un gouvernement qui connoît ses vrais intérêts; parce que l'unité de religion n'est pas moins nécessaire que l'unité de pouvoir, et que la multiplicité des professions de foi ne peut qu'énerver le lien politique en énervant le lien moral; parce que la religion n'est jamais plus utile ni plus efficace, n'inspire jamais aux peuples une plus grande vénération et un plus grand attachement, n'obtient jamais un empire plus grand sur leur cœur et sur leur esprit, que quand elle est une, et que par là elle fortifie et rapproche, tandis que la pluralité désunit et relâche. Il faut qu'elle domine, parce qu'un État est proprement sans religion, quand il n'en a pas de reconnue, et qu'il n'en reconnoîtroit aucune, s'il les honoroit toutes indistinctement des mêmes droits et d'un respect commun; de sorte qu'il deviendroit le premier complice de la corruption publique, en donnant ainsi le fatal exemple de la neutralité dans les croyances, et de l'indifférence pour toutes les religions, ce poison de toute morale, cette mort de toute vertu. Enfin il faut qu'elle domine, parce que cette admission indéfinie et cette naturalisation dans un Etat, de tous les cultes nés ou à naître, ne seroient dans la réalité qu'une force suffisante donnée à chacun de s'affoiblir les uns par les autres, et le moyen le plus infaillible de s'éclipser tous à la longue, et qu'enfin la protection illimitée de toutes les fausses religions ne seroit au fond que le mépris, la dérision et la persécution de la véritable.

Oui, nos très-chers Frères, la persécution de la véritable. Et n'est-ce pas ce que nous avons vu au moment même où la tolérance étoit le plus hautement proclamée? C'est la persécution qu'a éprouvée la religion catholique dans ces lois prétendues *organiques*, faites uniquement pour désorganiser ses propres lois; dans les entraves continuelles mises à l'enseignement des évêques; dans l'as-

servissement des écoles ecclésiastiques; dans ce catéchisme forcé, que souilloit l'empreinte de la tyrannie; dans la scandaleuse cessation des plus belles et plus touchantes solennités, et dans ces lois pénales sur la police religieuse, plus qu'indulgentes quand il s'agit des sacrilèges et des impies, et dignes de Tibère quand il s'agit des prêtres; lois affligeantes autant qu'injurieuses à la religion de saint Louis, et qui sans doute disparoîtront sous le règne de ses augustes descendans; lois impolitiques à force d'être audacieuses, parce qu'elles ont trahi le secret de cette tolérance hypocrite, qui, toujours prônée et jamais définie, toujours modeste dans le principe et toujours hardie dans l'application, a été sans cesse d'entreprise en entreprise, et a fini par changer la religion dominante en une religion cruellement dominée : de sorte qu'on peut dire aujourd'hui que, dans la lettre comme dans l'esprit du code qui nous régit encore, on ne voit rien de protégé et de vraiment indépendant que ce qui n'est pas la religion catholique : tant il est vrai qu'on ne sait plus où s'arrêter, quand on abandonne le grand principe de l'unité religieuse! Tant il est démontré que, s'il y a une tolérance qui peut être juste et raisonnable, conforme aux intérêts de la société et d'une saine politique, autant que compatible avec les principes de la morale, il en est une dangereuse et funeste à cette société même, et qui n'est que la religion de ceux qui n'en ont point! Tant il est facile de voir que, comme il y a une fausse liberté, une fausse humanité, une fausse philosophie, il pourroit y avoir aussi une fausse tolérance, laquelle ne seroit qu'un moyen de plus et une combinaison plus habile de destruction, dont l'impiété feroit son auxiliaire, dans le dessein qu'elle a formé d'affoiblir, au moins par des voies détournées, la religion catholique, si elle ne peut plus l'attaquer, pour ainsi

dire, corps à corps; de lui nuire à elle seule en paroissant défendre tous les cultes, et de se débarrasser bien plus sûrement d'elle, en *tolérant* tout au plus qu'elle vive, qu'en ordonnant qu'elle meure.

Nous aurons donc, nos très-chers Frères, une religion dominante, comme en ont eu dans tous les siècles tous les peuples de la terre, comme on en voit une encore chez tous les peuples civilisés, comme nous en avons eu depuis l'existence de la monarchie; ce qui veut dire une religion nationale; puisqu'elle est celle non-seulement de la grande majorité, mais de la presque totalité des Français; la religion du souverain, et par conséquent encouragée et honorée comme telle; la religion de l'État, et par conséquent non tolérée, mais privilégiée, mais défendue, mais maintenue et constituée comme l'État, pour le plus grand bien de l'État dont elle est le plus ferme appui et la plus noble sauvegarde.

Et qu'auroit donc voulu nous dire, nos très-chers Frères, le Roi très-chrétien et le fils aîné de l'Eglise, quand du haut de son trône, il nous a promis solennellement de *faire refleurir la religion*, si ce n'est pas la religion catholique, c'est-à-dire, celle qui a fleuri parmi nous pendant tant de siècles, celle avec laquelle nos plus grands hommes ont fleuri, avec laquelle nos savantes écoles, nos hôpitaux, tous nos établissemens d'instruction et de bienfaisance publique ont fleuri, et avec laquelle la nation elle-même a toujours fleuri, bien plus qu'aucune autre nation du monde, celle qui n'a pu être renversée qu'avec la monarchie elle-même? Qu'est-ce donc à dire, *la faire refleurir?* C'est lui donner le droit de vivre, en lui donnant le droit de posséder, et lui restituer non le magnifique patrimoine que nos pères lui avoient légué, mais ses derniers débris deux fois sacrés, puisqu'ils appartiennent encore et à Dieu et aux pauvres.

Faire refleurir la religion, c'est rendre à ses autels humiliés leur ancien lustre, à ses ministres toute l'autorité dont ils ont besoin pour faire le bien, et cette indépendance sans laquelle ils ne pourroient jamais le faire; de sorte, dit Isaïe, qu'ils puissent être appelés véritablement *les prêtres du Seigneur et les ministres de notre Dieu* (1); ministres des pauvres pour les assister, des affligés pour les consoler, des foibles pour les soutenir, des ignorans pour les instruire : refleurir, c'est-à-dire, ressusciter, par la vigueur des saints canons et le choix de dignes pontifes, cette illustre église gallicane, jadis l'ornement de la France par ses dons et par ses bienfaits, *l'ornement de la chrétienté* (2) par ses lumières et par ses vertus, et dont la majesté répondoit si bien à la majesté de l'empire.

Eh quoi! nos très-chers Frères, nous voulons faire refleurir le commerce et l'industrie, les sciences et les arts; nous voulons faire refleurir la discipline dans les armées, la justice dans les tribunaux, l'ordre dans l'administration, et nous ne voudrions pas faire refleurir la religion, première source de toute discipline, de tout ordre et de toute justice! et nous ne voudrions pas qu'elle sortît du milieu des décombres où elle est comme ensevelie, et que, reprenant son ancienne gloire, elle reprît aussi son ascendant pour réprimer les vices et faire germer les vertus! Non, non, nos très-chers Frères, il faut que la religion refleurisse, ou que l'arbre de la monarchie languisse et se dessèche; il faut qu'elle refleurisse, ou que la France périsse et s'écroule jusqu'en ses derniers fondemens; car il est écrit qne *tout peuple et tout royaume qui ne sert pas son Dieu périra* (3). C'est l'oracle

(1) Isai. LXI, 6. — (2) Bossuet, sermon *sur l'unité de l'Église*. — (3) Isai. LX, 12.

de la vérité éternelle, c'est la parole du Dieu vivant qui jure par lui-même, et tous nos vains sophismes ne la changeront pas, et tous nos vains murmures ne nous sauveront pas : ainsi le veut l'ordre éternel, ainsi ont péri les plus puissantes monarchies du monde, et tous les siècles se lèvent à la fois pour attester à l'univers que tout État qui abandonne Dieu en est abandonné à son tour. Et maintenant, sublimes politiques, grands régénérateurs des peuples et des gouvernemens, vous qui improvisez les nations avec la même facilité que vous improvisez vos discours et vos livres, qui balancez avec tant d'art votre édifice social, que, pour le soutenir, vous croyez n'avoir besoin de personne, pas même de Dieu, multipliez tant qu'il vous plaira vos théories et vos systèmes, prenez vos poids et vos contre-poids : vains efforts, entreprise insensée! Quelque équilibre que vous mettiez dans les pouvoirs, vous n'en mettrez jamais dans les passions ; vous ne disposerez pas plus des volontés que des évènemens ; vous ne pourrez jamais être ni plus sages que la nature, ni plus prévoyans que la Providence ; vous pourrez tout donner à votre ouvrage, excepté le souffle de vie, et ce chef-d'œuvre artificiel, ne portant pas sur la base éternelle, chancellera au premier choc, et vous écrasera sous ses propres ruines.

Vous l'entendrez aussi, et vous êtes faits pour l'entendre, ô vous que la nation a investis de sa confiance, et qui déjà, par le calme de vos délibérations et la sagesse de vos mesures, nous montrez chaque jour combien vous en êtes dignes. Si vous ne placez pas la religion à la tête des lois comme la loi fondamentale, si elle ne préside pas à vos institutions, ainsi que Dieu préside à l'univers ; si, au lieu de la rétablir promptement et efficacement, vous ne preniez que des tempéramens non moins indignes d'elle que de vous ; si, cédant peut-être

à des considérations humaines, aux suggestions de tant d'hommes pervers qui, par le plus coupable renversement d'idées qui jamais ait existé sur la terre, regardent Dieu comme étranger au gouvernement des Etats, et la religion comme une calamité publique qu'il faut proscrire, ou tout au plus comme un mal nécessaire qu'il faut tolérer, vous craigniez peut-être de lui donner trop de pouvoir et de prépondérance; si, n'osant l'opposer comme un mur d'airain à ce déluge de corruption et d'impiété qui emporte tout, vous composiez avec cette corruption même qu'il faut guérir, et avec cette impiété qu'il faut vaincre, et que, par une erreur aussi fatale qu'inexcusable, vous manquiez le moment de miséricorde que vous laisse le ciel pour renaître à la vie, alors, nous le disons comme l'apôtre, avec douleur et avec larmes (1), alors de nouveaux torrens se déborderoient et briseroient toutes les digues; alors *l'enfer*, pour nous servir de l'expression du prophète, *dilateroit ses abîmes* (2) pour enfanter de nouveaux désordres, et reculer encore, s'il est possible, les bornes de la perversité humaine; alors, comme aux jours de la désolation de Jérusalem, *l'épée de l'étranger nous tueroit, et une mort semblable seroit dans la maison* (3); alors les ruines succèderoient aux ruines, les révolutions appelleroient les révolutions, et la nation française, frappée sans retour, n'auroit semblé exister que pour servir d'exemple, d'instruction et d'épouvante à toutes les autres.

Mais non, la parole de notre auguste monarque se réalisera, et la religion catholique refleurira, et avec elle s'accomplira cet oracle de l'Esprit saint, que *tout peuple qui gardera la loi de Dieu prospèrera* (4), et cet

(1) Philip. III, 18. — (2) Isai. V, 14. — (3) Thren. I, 20. — (4) Proverb. XXIX, 18.

autre, que *la religion a dans sa droite la longueur des jours; et dans sa gauche la richesse et la gloire* (1), et cet autre, que *la multitude des hommes vertueux et fidèles est la santé de l'univers* (2). Elle refleurira, et avec elle la pudeur et la bonne foi, la bienfaisance et la justice; et avec elle la sainteté des mariages, la paix des familles, les bons pères, les bons fils, les bons époux, les bons magistrats, les vrais héros plus sensibles encore à l'honneur qu'à la gloire; et avec elle disparoîtront ces mariages scandaleux que ne consacre pas la religion, et ce divorce hideux qui souille notre code, qui insulte à nos mœurs et brave notre foi; et avec elle l'instruction publique se débarrassera de tous les alliages qui peuvent encore en altérer la pureté; et avec elle le trône de saint Louis s'affermira par la vérité et la miséricorde (3), et, comme celui de David, *demeurera autant que le soleil* (4), pour l'éternel repos de la France et du monde; et cette terre de misère et de désolation où ne croissent plus aujourd'hui que des épines et des ronces, des fruits sauvages et amers, reverra les beaux jours de sa fécondité et de son abondance, elle redeviendra *comme un jardin arrosé et fertile* (5), *ses ruines seront consolées* (6), et, pour nous servir d'une autre expression du prophète, elle refleurira comme le lis, *et florebit quasi lilium* (7).

Les faux sages du siècle trouveront sans doute que nos vues sont bien étroites, et que nous avons des principes bien surannés. Nous sommes loin de rougir de ce reproche, et à Dieu ne plaise que nous puissions jamais partager cette fureur d'innovations qui a perdu et qui travaille encore notre malheureuse patrie! Eh! qui donc, nos très-chers Frères, seront les ennemis des innovations,

(1) Proverb. III, 16. — (2) Sap. VI, 26. — (3) Proverb. XX, 28. — (4) Ps. LXXI, 5. — (5) Isai. LVIII, 11. — (6) Isai. LI, 3. — (7) Isai. XXXV, 1.

si ce ne sont les anciens du sanctuaire? si ce ne sont les évêques, dépositaires des vieilles traditions et des vérités primordiales? Et quel Evangile prêchons-nous donc, si ce n'est l'*Évangile éternel* (1)? Quelle religion vous annonçons-nous, si ce n'est celle qui descend des collines éternelles (2), et qui, née avant l'aurore (3), comme la sagesse de Dieu, ne connoît point la loi des changemens? Ah! sans doute qu'ils ne sont pas surannés, ni rouillés par les préjugés, tous ces architectes de ruines, tous ces novateurs éphémères qui, nés la veille, ne sont pas sûrs de vivre le lendemain; mais ils sont les fléaux de la terre et les ennemis du genre humain. Eh! comment nommer autrement ces insensés qui, pour guérir quelques abus, ont anéanti toutes les règles, et, pour émonder l'arbre, ont porté la cognée jusqu'à la racine, qui ont osé nous proposer de renoncer à tout notre passé, à tous nos souvenirs, et de nous déshériter ainsi de toute la noblesse de notre histoire, de toutes les leçons de l'expérience, et de tous les bienfaits du temps? Qu'il faut être en effet bien nouveau, ou, pour mieux dire, étrangement novice dans la marche et la connoissance des choses humaines, pour ne pas savoir que moins une chose tient au passé, et moins elle est sûre pour l'avenir; que le passé seul peut nous apprendre et nous garantir l'avenir (4); que les empires ne vivent que dans l'avenir; qu'en politique, ainsi qu'en religion, on ne se sauve que par la foi d'un avenir, et que les vrais législateurs, comme les vrais chrétiens, ne travaillent que pour l'éternité!

Loin de nous donc tous ces blasphémateurs de la raison éternelle, qui, dans leur fol orgueil, osent nous par-

(1) Apoc. XIV, 6. — (2) Ps. LXXV, 5. — (3) Ps. CIX, 3. — (4) Bossuet, *Politique sacrée*.

ler sans cesse de la raison moderne, qui veulent faire rétrograder les siècles anciens, et prétendent arrogamment que l'esprit humain ne peut pas rétrograder, et qui, changeant sans cesse du matin au soir, ne déplacent toutes les bornes qu'afin, disent-ils, que rien ne change plus. Inconséquens, qui nous donnent ainsi leurs doutes, leurs variations, leurs hésitations pour les premiers fondemens des choses; et qui, en nous vantant sans cesse les progrès de nos lumières, nous méprisent cependant assez pour nous dire qu'ils travaillent à notre civilisation, et ont en effet grand besoin d'y travailler, puisque, grâce à leurs doctes leçons, nous touchons à la barbarie.

Pour nous, nos très-chers Frères, nous ne cesserons de vous répéter ce que Moïse disoit à son peuple : *Interrogez vos ancêtres et le Dieu de vos pères, et remontez à la source* (1). Songez que moins on s'écarte des chemins battus, et plus on est en sûreté; songez que l'ordre social ne marche jamais mieux que quand on laisse dans l'ombre les droits des peuples et des rois, dont l'obscurité même fait la force; qu'il y a dans les fondemens des États je ne sais quoi de secret et de mystérieux qui demande une foi aveugle, et qu'à force de les creuser, on finit par trouver l'abîme : songez enfin que mépriser l'autorité des siècles, c'est mépriser l'autorité de Dieu, puisque c'est Dieu lui-même qui fait l'antiquité, et que vouloir y renoncer est toujours le plus grand des crimes, quand ce ne seroit pas le dernier des malheurs.

Nous l'éprouvons, nos très-chers Frères, et jamais Dieu n'a tiré une vengeance plus éclatante de ce mépris audacieux. Ecoutez ici son prophète : Ils ont violé leurs propres lois, fruit de la sagesse des siècles, et revêtues

(1) Deut. XXXII, 7.

du sceau du temps; *transgressi sunt leges* (1). Ils ont changé le droit public et les anciens statuts qui régissoient leurs pères, *mutaverunt jus;* ils ont violé le pacte solennel, l'alliance éternelle qui unissoit le prince et ses sujets, le père et ses enfans : *dissipaverunt fœdus sempiternum;* et voilà pourquoi j'ai frappé leur pays de ma malédiction. La terre sera infectée par la corruption de ses habitans : ceux qui la cultivent deviendront des insensés (2), et éprouveront des malheurs aussi inouis que leurs crimes, aussi nouveaux que leurs pensées; *fructum cogitationum ejus* (3). O prophétie trop visiblement accomplie! Voyez ce que nous sommes devenus; et à qui donc ressemblons-nous, si ce n'est à ces nations dont parle le prophète, *qui marchent étourdies et comme enivrées de vin* (4), ne sachant plus où s'arrêter, ne sachant plus comment se retrouver, et ne se reconnoissant plus elles-mêmes? Fut-il jamais un état plus indéfinissable que le nôtre? N'étant plus un peuple ancien, n'étant pas un peuple nouveau; ne tenant plus au passé que nous avons répudié, ni à l'avenir que rien ne nous assure; ne pouvant plus redevenir ce que nous avons été, ne sachant guère plus ce que nous voulons être; enfin, sans aïeux et sans postérité, que sommes-nous donc qu'une chimère inconcevable, égalément désavouée du ciel et de la terre?

C'est ainsi, nos très-chers Frères, que, depuis notre premier père, Dieu a toujours puni l'orgueil par l'humiliation, et la fausse sagesse par l'esprit de vertige. Hélas! nous avions cru à son exemple *devenir comme des dieux*, libres, indépendans, immortels, *connoissant le bien et le mal* (5); et à peine avons-nous eu touché au fruit défendu, c'est-à-dire, aux autels de notre Dieu et au trône de notre

(1) Isai. XXIV, 5. — (2) *Ibid.* 6. — (3) Jerem. VI, 19. — (4) Jerem. LI, 7. — (5) Gen. III, 5.

Roi; que, bien loin de devenir comme des dieux, nous sommes descendus au-dessous même de l'homme. Si du moins nous avions fait ensuite des retours sérieux sur nous-mêmes, et qu'un grand châtiment eût amené un grand repentir; si nous avions ouvert les yeux comme Adam après son péché; si, comme lui, nous rougissions de notre nudité et de notre appauvrissement moral, plus triste mille fois que l'appauvrissement de nos ressources, puisque l'un ne fait que notre misère, et que l'autre fait notre honte; si, comme lui, nous disions, dans l'amertume de notre cœur : C'est le serpent qui nous a trompés, c'est le démon de la philosophie qui nous a séduits par ses belles promesses et par ses trompeuses amorces; *serpens decepit me* (1). Mais non, et notre orgueil, bien loin d'être abattu, monte sans cesse comme celui de ces impies dont parle l'Ecriture (2); et quand on nous parle de nos erreurs et de nos folies, nous parlons de nos lumières; et quand on nous oppose les plus honteuses perfidies et les plus lâches déloyautés qui aient jamais déshonoré une nation, nous parlons de notre gloire. Nous disons bien : Malheur à nous, parce que nos villes sont incendiées et nos campagnes dévastées (3), et que de long-temps nous ne reverrons les jours prospères dont nous jouissions! mais nous ne disons pas comme Job : Malheur à nous, parce que la main de Dieu nous a frappés (4)! ou comme les frères de Joseph : Malheur à nous, parce que nous méritons tous nos malheurs (5)! Nous pleurons sur nos fautes, nos méprises, nos faux calculs et nos espérances trompées; mais nous ne pleurons pas sur nos désordres, nos excès et nos crimes sans nom comme sans exemple. Nous pleurons les cruelles représailles qu'on exerce sur

(1) Genes. III, 13. — (2) Psal. LXXIII, 23. — (3) Jerem. IV, 13. — (4) Job. XIX, 21. — (5) Genes. XLII, 21.

nous, mais nous ne pleurons pas nos téméraires agressions et nos provocations injustes. Nous pleurons la perte de quelques chefs-d'œuvre des arts, non moins inutiles à notre bonheur qu'à notre gloire ; mais nous ne pleurons pas sur tous ces monumens sacrés que nous avons brisés de nos propres mains, et sur ces basiliques augustes, élevées par la piété comme par le génie, qui sont tombées sous la hache d'un vandalisme aussi barbare que sacrilège. Enfin nous déplorons la reddition ou la démolition de quelques places, et nous ne songeons pas à la perte totale des mœurs publiques, qui sont les véritables citadelles de l'Etat ; et nous ne voyons pas qu'en vain nous garderons les portes de la ville, si le Seigneur n'en est la sentinelle ; et nous oublions que nos frontières sont bien plus défendues encore par la religion que par nos armées. Disons tout en un mot, nous sommes aigris, mais nous ne sommes pas convertis ; nous sommes écrasés, mais nous ne sommes pas corrigés ; nous sommes humiliés, et nous ne voyons pas que notre plus grande humiliation, c'est nous-mêmes (1) ; c'est cette perversité sans bornes qui confond le crime et la vertu, et qui, au gré de l'opinion, appelle le bien un mal, et le mal un bien (2) ; cette dépravation perfectionnée qui nous rend vicieux moins par foiblesse que par système, et qui n'admet plus qu'un principe, celui de les mépriser tous ; ce fanatisme d'impiété qui, comme un chancre dévorant, nous mine et nous consume, et enfin ce triomphe honteux de l'immoralité publique qui trouve encore de publics défenseurs. Peut-être que ces vérités paroîtront dures et sévères, ainsi que celles que le Sauveur du monde annonçoit aux Juifs rebelles et impénitens ; mais à qui donc faut-il les dire, si ce n'est à des hommes

(1) Mich. VI, 14. — (2) Isai. V, 20.

qui, semblables à ceux dont parle Ezéchiel, *endurcissent leur visage comme la pierre pour ne pas rougir* (1), et qui, *puissans dans l'iniquité, se glorifient dans leur malice* (2)? Oui, nos très-chers Frères, il faut les dire, parce que *la vérité seule nous délivrera* (3), et qu'il n'y a d'esclaves que chez les peuples qui ne veulent pas l'entendre; il faut les dire à ce peuple aveugle qui aime toujours sa misère, et qui préfère encore d'être puni, plutôt que d'être éclairé; il faut les dire, parce que nous sommes dans un siècle distrait et frivole qui oublie tout, et auquel il importe de rappeler tout, parce qu'il faut éclairer les enfans, si les pères ne veulent point ouvrir les yeux à la lumière, et qu'il faut au moins instruire les générations futures, et leur rendre utiles nos cruelles expériences, si la génération présente ne veut pas recevoir les terribles leçons que lui donne le ciel : *Scribantur hæc in generatione alterâ* (4).

Par où, nos très-chers Frères, pourrons-nous mieux terminer notre Instruction, que par cet avis que nous donne l'apôtre, *de craindre Dieu et d'honorer le Roi* (5)? C'est là encore une de ces maximes à la fois simples et profondes où tout se trouve, et qui dit tout dans un seul mot. Craignez Dieu, c'est le commencement de la sagesse (6); et honorez le Roi, c'est le complément de toute la politique. Craignez Dieu, voilà tout l'homme (7); et honorez le Roi; voilà tout le Français. Craignez Dieu, et il n'est pas craint si le Roi n'est pas honoré, et le Roi n'est pas honoré si Dieu n'est pas craint; politique admirable et véritablement céleste qui, confondant ainsi les devoirs de chrétiens et ceux de citoyens, le service du prince avec le service de l'Eternel, semble faire par-

(1) Jerem. v, 3. — (2) Ps. LI, 3. — (3) Joan. VIII, 32. — (4) Ps. CI, 19. — (5) I Petr. II, 19. — (6) Ps. CX, 10. — (7) Eccles. XII, 13.

ticiper les empires de la terre à l'immortalité de l'empire du ciel.

C'est en nous pénétrant, nos très-chers Frères, de cette sainte maxime, que nous pourrons dire véritablement et avec fruit que la France veut son Roi et qu'elle veut sa religion : son Roi, pour maintenir et protéger la religion contre les impies ; et sa religion, pour défendre et protéger son Roi contre les rebelles : magnifique alliance, avec laquelle nous pouvons nous passer de toutes les autres, et avec laquelle nous n'avons plus rien à craindre, si ce n'est de nous-mêmes. Eh ! de quoi nous serviroit de vouloir notre Roi, si nous ne nous rendions dignes de lui par nos efforts à le seconder, et en méritant, par une fidélité inébranlable et un dévoûment sans bornes, tous les miracles qui nous l'ont rendu ? Comment pourroit-il réformer l'Etat, si nous ne commencions par nous réformer nous-mêmes ? Comment pourroit-il nous défendre au dehors, si l'Etat étoit piqué au cœur par le venin des doctrines licencieuses, et par la lèpre de l'athéisme, mille fois plus fatale que celle qui jadis affligea nos pères ? Comment, eût-il même toute la sagesse de Salomon, tout le courage de David et toute la piété de Josias, pourroit-il être maître d'une nation indisciplinée et indisciplinable, impatiente de tout joug, mécontente de tout, excepté d'elle-même, et d'autant plus difficile et exigeante pour son Roi, qu'elle seroit plus facile et plus indulgente pour elle-même ? Et si l'on a dit qu'il faudroit être des dieux pour gouverner des hommes, que faudroit-il donc être pour conduire cette nouvelle race d'hommes, où il y auroit autant d'opinions qu'il y a de têtes, et autant de folies qu'il y a d'opinions, et qui, n'ayant plus d'esprit public que l'intérêt particulier et le vil égoïsme, resteroit aussi perverse et aussi immorale que la révolution elle-même qui l'a créée ?

Ce que nous disons, nos très-chers Frères, à l'égard de notre Roi, nous devons le dire à plus forte raison au sujet de notre religion. Eh! de quoi nous serviroit que l'on eût doté ses ministres, ressuscité ses écoles sacrées, et relevé ses autels et ses temples, si ses temples étoient déserts et ses autels abandonnés; si les malades ne se présentoient plus aux prêtres pour se laver dans la piscine; si à cette famine déplorable de la parole de Dieu, que l'on n'entend presque plus, succédoit le mépris plus déplorable encore de cette parole même que l'on ne voudroit plus entendre, et si, après avoir vu des *ouailles errantes comme des brebis sans pasteur* (1), nous voyions, par une calamité nouvelle, des pasteurs errans sans troupeau et sans ouailles? C'est bien alors que nous pourrions désespérer du salut de la France : notre état deviendroit pire que le premier, et la maladie seroit d'autant plus incurable, que le remède même se changeroit en poison, et le principe de la vie en principe de mort.

Rallions-nous donc véritablement, nos très-chers Frères, à notre Roi, et revenons sincèrement à notre Dieu, et tous nos maux disparoîtront ensemble, *et tous les biens nous viendront à la fois* (2). Retranchés derrière ce double rempart, nous serons plus forts que jamais, et nous pourrons braver ensemble et les ennemis du dedans et les ennemis du dehors. Retrempés au feu de l'adversité et au creuset des tribulations, nous nous fortifierons de tout ce que nous retrancherons à nos plaisirs et à notre luxe; nos sacrifices tourneront au profit de nos mœurs, nos malheurs mêmes à notre gloire; nos fautes nous serviront de leçons, et les châtimens du ciel deviendront pour nous des bienfaits. Avec l'estime de nous-mêmes, nous reconquerrons celle des nations, et, après en avoir

(1) Marc. VI, 34. — (2) Sap. VII, 11.

été la honte et le fléau, nous en deviendrons l'envie et le modèle, et nous prouverons à l'univers qu'on a bien pu nous vaincre, mais non pas nous humilier; que si on a pu nous humilier, on n'a pu nous abattre, et que rien ne sauroit manquer à la France, tant qu'elle aura son Roi et sa religion : son Roi pour le servir, et sa religion pour la pratiquer; son Roi pour réparer nos pertes et cicatriser nos plaies, et sa religion pour nous affermir dans le bien et dans la pratique de toutes les vertus; son Roi pour faire notre bonheur passager dans ce monde, et sa religion pour faire notre bonheur éternel dans l'autre.

Nous recommandons en outre, de la manière la plus expresse, à tous nos chers coopérateurs, de profiter de cette occasion pour prémunir les fidèles confiés à leurs soins contre les bruits aussi faux que perfides, lesquels, toujours démentis, sont toujours reproduits avec une nouvelle audace par les coupables émissaires de l'*homme ennemi* (1). Il leur sera facile de dessiller les yeux des hommes simples qui auroient pu tomber dans les pièges tendus à leur crédulité, en leur montrant que cet artifice est la triste et dernière ressource d'un parti aux abois et d'une cause à jamais perdue, et que rien n'est plus propre à leur faire connoître celui que l'on peut bien appeler le père du mensonge, lequel, après avoir régné par la terreur, voudroit au moins troubler notre repos par de fausses alarmes, et se consoler de ne pouvoir plus disposer à son gré de nos biens et de notre sang, en nous empêchant, autant qu'il est en lui, de jouir en paix du règne doux et bienfaisant sous lequel nous avons le bonheur de vivre.

(1) Matth. XIII, 28.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 15 février 1816.

Depuis plusieurs années, nos très-chers Frères, nous n'avons pu faire un appel à votre charité et à votre zèle en faveur de notre séminaire. Des malheurs trop connus, et des évènemens trop mémorables pour qu'il soit nécessaire de vous les rappeler ici, nous ont mis dans l'impossibilité de recourir à vous, pour venir au secours d'un établissement non moins précieux à la religion qu'à la patrie, et non moins fait pour intéresser les vrais amis de l'État que les vrais amis de l'Eglise. Mais ces tristes obstacles ayant cessé, nous nous hâtons de profiter de la sainte carrière où nous entrons, pour vous renouveler nos exhortations à ce sujet, et le faire avec d'autant plus d'instance, que de nouvelles circonstances ont créé de nouveaux besoins, que ces nouveaux besoins nécessitent un surcroît de secours, et offrent à votre piété un motif de plus pour concourir à l'affermissement d'une œuvre aussi sainte que méritoire.

Jusqu'ici, nos très-chers Frères, les élèves du séminaire ont été auprès de nous immédiatement sous nos yeux, et n'ont eu d'autre maison que la nôtre même; et, bien loin de nous en plaindre, nous nous en serions véritablement félicités, si le local qu'ils y occupent encore avoit été plus vaste et plus commode, plus analogue à leur nombre et à leurs besoins, et si, trop étroit pour être salubre, il n'eût pas compromis visiblement leur santé et même leur vie. Nous sollicitions vainement, de-

puis plusieurs années, la restitution du grand séminaire, seul local qui pût leur convenir sous tous les rapports, et restitution d'autant plus juste, qu'ayant été construit quelques années avant la révolution, aux frais du diocèse et de son généreux chef, on devoit le regarder, à juste titre, comme son patrimoine. Enfin, cet important édifice vient de nous être rendu par notre vertueux monarque, et en nous accordant ce bienfait, que nous regardons comme le prélude de beaucoup d'autres, ce généreux prince a bien moins cédé à nos prières qu'à son équité naturelle et aux pieux mouvemens de son cœur. Il étoit digne du Roi légitime de rendre au légitime propriétaire un bâtiment qui n'avoit pu lui être enlevé que par une révolution inique dans son principe, barbare dans ses moyens et impie dans son but. Il convenoit particulièrement au descendant de saint Louis et au fils aîné de l'Eglise, de restituer à l'Eglise l'école sacrée de ses ministres, dont on n'avoit pu tromper si cruellement la destination, sans contrister les gens de bien et les amis des mœurs publiques.

Nous nous proposons, nos très-chers Frères, d'opérer la translation de notre séminaire dans le nouveau local qui lui est rendu, dès que nous aurons pu y faire les réparations nécessaires et le mettre en état de recevoir une milice si différente de celle pour laquelle on le réservoit. Mais ces réparations ne peuvent avoir lieu sans beaucoup de dépenses, et rendent par conséquent les secours plus indispensables et les aumônes plus urgentes. C'est sur ce renouvellement d'aumônes et de secours de votre part, que nous comptons avec la plus vive confiance. Nous ne doutons nullement qu'une sainte rivalité de zèle et de pieuse générosité ne s'éablisse parmi vous, que chacun de vous ne s'empresse de contribuer à la restauration de ce berceau du sacerdoce, et ne

concourre, suivant son pouvoir, à relever ce sanctuaire où le Seigneur va faire de nouveau son habitation, et qui bientôt redeviendra ce qu'il étoit, et ce qu'il n'auroit jamais dû cesser d'être, la maison de la prière, le séjour des *anges de paix* (1), l'asile de la piété et des saintes lettres, l'hospice de la pauvreté vertueuse, et l'heureuse pépinière où vont germer ces jeunes plantes destinées à donner dans leur temps les fruits les plus abondans de salut et de grâces, et à consoler la religion de ses pertes et de ses ruines.

Cet espoir n'est point vain, nos très-chers Frères, et s'il étoit nécessaire, pour réveiller votre intérêt en faveur de ces jeunes lévites, de faire leur éloge, nous vous dirions, au risque même de contrister leur modestie, que les progrès de leur piété répondent à ceux de leurs études, et qu'ils font notre joie et notre consolation, ainsi que celle des prêtres vertueux auxquels nous les avons confiés. Nous vous dirions que, dociles aux leçons de leurs sages conducteurs, ils se rendent dignes, de plus en plus, de conduire un jour les autres, et qu'après avoir été brebis fidèles et soumises, tout annonce qu'ils deviendront des pasteurs vigilans et zélés, et ne feront pas moins l'édification de leurs troupeaux, qu'ils ne font aujourd'hui celle de notre clergé et de notre ville épiscopale. Nous vous rappellerions ces temps d'alarmes et de persécution, où ils se sont montrés supérieurs à toutes les craintes comme à toutes les séductions; où non moins courageux que fidèles, non moins sensibles à nos malheurs qu'à ceux de l'Eglise, non moins attachés à notre personne qu'à notre autorité, ils ont prouvé qu'ils avoient les vertus de leur état autant qu'ils en connoissoient les règles et les prin-

(1) Isai. XXXIII, 7.

cipes, et ont mérité que l'on pût dire d'eux ce que dit le prophète de ces enfans dont Dieu même, quand il lui plaît, sait tirer sa plus grande louange : *Ex ore infantium.... perfecisti laudem* (1).

Vous n'apprendrez peut-être pas sans surprise, nos très-chers Frères, que nous avons porté, cette année, jusqu'à plus de deux cents le nombre de ces élèves du sacerdoce, malgré la foiblesse de nos moyens et la diminution même de nos ressources, et vous nous demanderez sans doute comment un si grand nombre d'enfans, dont il y en a si peu qui fournissent aux frais de leur entretien, peuvent néanmoins subsister : *Istos quis enutrivit* (2)? C'est la faveur insigne de la Providence ; c'est la protection visible du ciel ; c'est l'assistance de celui qui sait tirer de la pierre même des enfans pour Abraham, et multiplier les cinq pains pour nourrir la multitude. Mais cette faveur et cette protection du ciel, qu'il est impossible de méconnoître, bien loin de vous dispenser de venir à notre secours, ne sont, au contraire, que des titres de plus de seconder la Providence par vos efforts et par vos sacrifices, et en vous associant ainsi à ses bienfaits, de partager les mêmes bénédictions qu'il a répandues jusqu'ici sur un établissement que nous pouvons bien regarder comme l'œuvre de sa droite et l'objet privilégié de sa bonté paternelle.

Nous ne nous dissimulons pas, nos très-chers Frères, que les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir de votre part de grands secours. Nous ne connoissons que trop tous les malheurs que les derniers événemens ont attirés sur notre diocèse, déjà accablé par les désastres de l'année précédente : de sorte que nous pouvons nous écrier avec non moins de vérité que les

(1) Ps. VIII, 3. — (2) Isai. XLIX, 21.

habitans de Jérusalem : Malheur à nous, parce que nous marchons au milieu de la dévastation et des ruines : *Væ nobis, quoniam vastati sumus* (1)! Mais si nous pouvons dire plus que jamais avec l'apôtre que *les temps sont mauvais* (2), nous pouvons aussi dire avec lui qu'*il faut presser à temps et à contre-temps, et ne pas craindre d'être importun* (3), toutes les fois qu'il s'agit d'exciter au bien, et que les besoins de l'Eglise l'exigent. Nous savons que la vraie charité ne connoît pas de temps, et que le temps, peut-être, qui semble lui être plus propice pour la rendre active et industrieuse, c'est le temps même des afflictions et de l'adversité, puisque, selon le Sage, *tout ce qui afflige le cœur réveille l'entendement* (4), en inspirant les bons désirs et les bonnes pensées. Sans doute que nos malheurs sont grands, et d'autant plus grands que nous les avons justement mérités, qu'ils sont le fruit de nos égaremens et de nos crimes, et que nous les devons bien moins à la vengeance de nos ennemis qu'à la vengeance du ciel même; mais c'est pour nous une raison de plus de désarmer le ciel qui nous châtie d'une manière si mémorable, et de fléchir, par nos aumônes et par nos ardentes supplications, ce Dieu terrible qui nous frappe, ainsi que parle l'Écriture, *de son bras étendu* (5), et qui, *dans sa colère, brise les peuples* (6) *comme il brise les rois* (7).

Sans doute que nos malheurs sont grands et bien plus grands encore que nous ne pensons : non, nos très-chers Frères, nos vrais désastres ne sont ni dans la dévastation de nos campagnes, ni dans l'incendie de nos villes, ni dans la perte de nos moissons, ni dans l'épuisement du trésor public, ni dans le renversement des fortunes par-

(1) Jerem. IV, 13. — (2) Ephes. V, 16. — (3) Tim. IV, 2. — (4) Eccli. XXII, 24. — (5) Jerem. XXVII, 5. — (6) Ps. LV, 8. — (7) Ps. CIX, 5.

ticulières; ils sont dans le renversement de tous les principes, dans le dépérissement de toutes les idées morales, dans cette dépravation profonde qui a gagné tous les âges comme tous les états, dans cette licence sans mesure comme sans frein inconnue à nos pères, et enfin dans ce mépris de Dieu et de ses lois, et dans cet oubli total de la religion, qui menace à la fois nos villes et nos campagnes d'une commune barbarie.

Voilà, nos très-chers Frères, la grande misère qui a produit toutes nos misères, la calamité suprême, source de toutes nos calamités, et *les trésors d'iniquité* (1) qui ont attiré sur nos têtes *les trésors de colère* (2). C'est donc le prompt retour de cette religion qui pourra seul guérir nos maux, ressusciter la France, et la retirer de l'abîme où l'a plongée son impiété. C'est donc vers son heureux rétablissement que doivent se diriger nos vœux les plus ardens : et comment parvenir à ce grand ouvrage, si ce n'est en contribuant, autant qu'il est en nous, à l'entretien des ministres sacrés destinés à la perpétuer, et à remplacer ses soutiens, dont la réduction se précipite chaque jour d'une manière aussi rapide qu'effrayante; si ce n'est en soutenant de tout notre pouvoir ces écoles du sacerdoce, plus faites que toutes les autres pour exciter votre zèle; ces écoles éminemment nationales et dignes d'être mises à la tête de toutes les institutions publiques, s'il est vrai que la morale d'une nation doit passer avant tout, et que la religion soit à un peuple ce que l'ame est au corps, et ce qu'est à la vie l'air même que nous respirons?

C'est aussi, nos très-chers Frères, pour compatir à la position si rigoureuse des choses et au temps si difficile où nous nous trouvons, que nous userons encore cette

(1) Mich. VI, 10. — (2) Jacq. V, 3.

année, et sans conséquence pour l'avenir, d'une indulgence qui nous paroît entrer dans l'esprit de l'Eglise, en vous dispensant d'une partie de la loi quadragésimale, avec la compensation d'œuvres satisfactoires, et notamment par une aumône accordée à notre séminaire, suivant les facultés et la conscience de chacun.

MANDEMENT

POUR LE MARIAGE DU DUC DE BERRI.

Du 24 avril 1816.

NOTRE Roi très-chrétien, mes très-chers Frères, a daigné nous faire connoître par une lettre close l'approche de l'anniversaire de l'époque, à jamais chère à nos cœurs, de son retour dans ses États, et nous exprimer « le besoin » qu'il éprouve de rendre à Dieu de nouvelles actions de » grâces pour tant d'évènemens miraculeux par lesquels » il lui a plu de signaler sa protection sur lui et sur son » auguste maison. »

S. M., bien pénétrée de cette vérité, que *toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du père des lumières* (1), » reconnoît également l'intervention spéciale de la divine Providence dans l'heureuse » alliance qui doit unir bientôt deux branches de la fa» mille royale, et qui promet à la France des princes » héritiers de son amour pour ses peuples. »

Elle attend donc de leur affection et de leur piété, qu'ils

(1) Jac. 1, 1.

« se joindront à elle pour porter au pied des autels les » hommages de leur reconnoissance et l'humble tribut » de leurs prières. »

Tel est le double objet de cette lettre, vraiment digne du fils de saint Louis par la piété qu'elle respire, digne du fils de Louis le Grand par la noblesse et la majesté qui y règnent, digne enfin du frère du Roi-Martyr par les sentimens de bonté et de paternité dont elle abonde.

Comment, nos très-chers Frères, vos cœurs pourroient-ils ne pas s'ouvrir aux grandes et pieuses expressions de votre bien-aimé souverain? Et qui de nous pourroit donc n'être pas sensible à un évènement qui nous retrace le plus grand miracle dans l'ordre politique dont l'histoire moderne nous offre l'exemple? Oui, nos très-chers Frères, ce prodige de miséricorde que le ciel a opéré en notre faveur est marqué à un tel sceau d'évidence, qu'il est impossible au plus obstiné de ne pas le reconnoître.

A l'allégresse que l'anniversaire du retour du Roi doit produire sur le cœur de tout vrai Français, un évènement mémorable, nouveau gage de la stabilité de la royale dynastie, va ajouter encore de nouvelles joies. Un prince valeureux, à l'exemple de tant de rois, ses glorieux ancêtres, assure à jamais, sous l'empire des lis, les destinées de notre patrie, en s'unissant à une princesse de son sang. N'en doutons pas, nos très-chers Frères, elle sera bénie cette auguste alliance, qui va joindre le sang des Bourbons au sang des Bourbons, la piété à la piété, la bonté à la bonté, *l'amour des peuples à l'amour des peuples!* Combien nous regrettons, nos très-chers Frères, que, dans une circonstance aussi solennelle, qui ouvre tous les cœurs à tant de joies et d'espérances, un moment d'indisposition nous empêche de vous dire tout ce que nous éprouvons nous-mêmes, pour vous engager plus instamment à la prière, aux actions

de grâces pour un bienfait aussi signalé! Notre *Instruction pastorale* sur l'amour et la fidélité que nous devons à notre Roi, cette Instruction, qui coïncide si heureusement avec un mémorable anniversaire, suppléera à ce que notre foiblesse actuelle ne nous permet pas de vous dire; et la lecture de la lettre de S. M. excitera seule en vos cœurs des sentimens que notre pénible position nous empêche de vous développer autant que nous en sommes profondément pénétrés nous-mêmes.

MANDEMENT

POUR DES PRIÈRES A L'OCCASION DES PLUIES PROLONGÉES QUI DÉSOLOIENT ALORS LE ROYAUME.

Du 29 juillet 1816.

Nous avons, depuis plus d'un mois, nos très-chers Frères, ordonné des prières publiques dans toutes les églises de notre diocèse; et notamment dans notre église cathédrale, pour la cessation des temps calamiteux qui désolent la France; ces prières ont eu lieu jusqu'ici avec autant d'empressement que d'édification. Nous l'avons surtout remarqué dans la procession générale que nous avions ordonnée le dimanche 14 juillet, et où ont été portées solennellement les reliques de saint Loup, cette cérémonie, nous aimons à le publier, a été un vrai spectacle de religion, autant par le concours et l'affluence des fidèles, que par les marques particulières de vénération qu'ont reçues et que reçoivent encore tous les jours les

précieux restes de l'illustre pontife que nous pouvons bien regarder comme l'ange tutélaire de notre ville épiscopale.

Nous comptions en rester là, nos très-chers Frères, et ne plus faire à cet égard un nouvel appel à la piété publique, nous proposant de prolonger les mêmes prières, suivant que l'exigeroit la rigueur du temps, lorsque nous avons reçu la lettre close que Sa Majesté nous a fait l'honneur de nous écrire, dans laquelle nous est manifestée son intention, que nous ordonnions de nouvelles prières à l'effet d'*implorer avec une nouvelle ardeur l'intervention de la divine Providence, et de demander au souverain arbitre des saisons de nous conserver les biens de la terre.* Nous nous empressons, nos très-chers Frères, de seconder des sentimens aussi chrétiens, autant pour répondre à la piété de ce digne fils de saint Louis, que pour vous la faire connoître; de sorte que, par ces nouvelles prières, nous satisferons également à ce que nous devons à Dieu et à notre Roi, à la patrie et à nous-mêmes.

Combien nous sommes affligés, nos très-chers Frères! Ce n'étoit donc pas assez de tous les fléaux qu'ont attirés sur nous les armées étrangères et leurs marches dévastatrices; ce n'étoit donc pas assez de nos villes incendiées et de nos campagnes ravagées par le fer ennemi : il falloit donc encore que nous subissions de nouvelles épreuves, qu'aux malheurs de la guerre vinssent s'unir encore l'inclémence des élémens et l'intempérie des saisons, et que nous soyons peut-être à la veille de voir se renouveler contre nous l'arrêt porté par le prophète contre Israël rebelle : *Vous semerez, et vous ne recueillerez point; vous planterez la vigne, et vous n'aurez point de vin* (1).

Oui, nos très-chers Frères, ainsi le veut la Providence, ainsi l'ordonne le Dieu souverainement juste, qui punit

(1) Mich. VI, 19.

toujours par de grandes calamités les grands péchés des peuples, et qui ne permet pas qu'une nation devienne impie sans devenir malheureuse. N'est-il donc plus celui qui submergea le monde entier dans le déluge, qui consuma par le feu des villes abominables, qui frappa l'Égypte criminelle des plus horribles plaies, et livra au tranchant de l'épée les habitans de Chanaan? ou bien nous croirions-nous moins coupables qu'eux, et non moins faits pour éprouver la rigueur de ses jugemens? Aurions-nous de la peine à comprendre qu'après tous les scandales et les désordres dont nous sommes témoins, Dieu nous châtie d'une manière si mémorable? Seroit-ce donc à nous à lui faire la loi, et *sommes-nous plus forts que lui* (1)? Prétendrions-nous qu'il dût répandre ses faveurs les plus abondantes sur nous, lorsqu'avec tant d'audace nous provoquons ses anathèmes, et qu'il retînt son bras vengeur alors même que nous le bravons? Ah! si nous devons être surpris de quelque chose, nos très-chers Frères, c'est bien moins des maux qui nous affligent, que de ceux qui ne nous affligent pas encore, et moins des calamités que sa justice nous envoie, que de celles que nous épargne sa bonté. Quels fruits avons-nous donc retirés pour notre amendement de tous ces fléaux réunis qui pèsent sur nos têtes? Sommes-nous devenus plus sages? avons-nous fait sur nous-mêmes des retours plus sérieux? sommes-nous revenus plus sincèrement à Dieu? Et qui donc nous expliquera comment, au milieu de tant de sujets de deuil et de tristesse, nous ne cherchons qu'à nous distraire et à nous étourdir, et comment, au lieu de nous rendre attentifs à la *voix du Dieu de majesté qui tonne du haut des cieux, et retentit au milieu des eaux* (2), pour nous rappeler à lui, nous ne sommes émus que par le dérangement

(1) I Cor. x, 22. — (2) Ps. xxviii.

de nos affaires et de nos fortunes, et réveillés que par le sentiment de nos pertes?

Nous avons eu souvent occasion, nos très-chers Frères, de vous montrer jusqu'à quel degré de dégénération morale nous sommes descendus, et jusqu'à quel point tout ce torrent de vices et de prévarications dont la France est couverte doit allumer la colère du ciel. Mais quand a-t-il été plus nécessaire de vous la rappeler cette effrayante vérité, qu'en un moment où le ciel semble s'unir avec la terre pour punir nos iniquités? Que voyons-nous, nos très-chers Frères, et quel spectacle plus fait pour provoquer les vengeances divines? Un luxe sans pudeur insultant à la misère publique; un goût effréné des plaisirs les plus licencieux, quand nous devrions nous refuser les plaisirs les plus innocens; ces spectacles et ces concerts au milieu des gémissemens du pauvre; plus de honte pour les vices les plus honteux, plus de scrupule pour les plus noires trahisons et les plus vils parjures; ce goût et je ne sais quel charme qu'on trouve dans le crime par l'horreur même qu'il inspire; une jeunesse sans frein, et les enfans plus savans que les pères dans l'art de se corrompre; la sainteté du mariage authentiquement profanée; des forfaits inouis qui épouvantent le sanctuaire des lois et les ministres de la justice, et qui, par leur énormité autant que par leur nombre, n'ont point d'exemple dans l'histoire de la perversité humaine; toutes les bornes du juste et de l'injuste renversées au gré des circonstances, au gré de l'intérêt, au gré de l'opinion, et, ce qui est peut-être plus déplorable encore, l'aveugle sagesse du siècle, qui ne sait pas se régler elle-même, et qui veut tout régler, jusqu'à la morale, jusqu'à la religion même; un orgueil d'autant plus incurable, qu'il ne veut plus souffrir son remède; la folle présomption de nous croire meilleurs que nos pères, et plus éclairés que tous les siècles

qui nous ont précédés; cette invincible obstination qui repousse à la fois les leçons de l'expérience et celles du malheur, et qui, au milieu de l'immoralité la plus profonde et de la corruption la plus fétide qui fût jamais, nous vante encore arrogamment les triomphes de la raison et les progrès de nos lumières : voilà, nos très-chers Frères, les excès qui ont monté jusqu'au trône du Dieu vivant, et qui auroient dû attirer non des orages et des inondations sur nos moissons et nos campagnes, mais des charbons ardens sur nos têtes. Et qui de nous pourroit donc être assez aveugle pour ne pas le voir? qui de nous pourroit donc ne pas reconnoître qu'il y a encore bien loin des maux que nous souffrons à ceux que nous méritons; que si quelque chose peut ici nous confondre, c'est l'excès même de cette clémence infinie, plus élevée que les cieux (1); c'est que, malgré tant de raisons de nous faire sentir que ce n'est point en vain que l'on résiste au Tout-Puissant, Dieu daigne encore mêler aux tribulations que sa justice nous envoie, tous ces biens innombrables dont sa miséricorde nous laisse encore jouir?

Car, à Dieu ne plaise, nos très-chers Frères, que nous voulions vous décourager entièrement, et vous inspirer *cette tristesse qui n'est pas selon Dieu, et qui produit la mort* (2)! Nous aimons à le dire ici, pour entrer dans l'esprit de la lettre de S. M., si d'un côté nous avons tant de sujets de tristesse et d'alarmes, de l'autre nous en avons aussi de consolation et d'espérance; et c'est ce que le Roi se plaît à reconnoître, quand il nous dit que *son royaume jouit de toutes les faveurs que la divine Providence se plaît à répandre sur les États qu'elle affectionne.* Et en effet, nos très-chers Frères, la manière vraiment miraculeuse dont il nous a été rendu, et qui ne doit

(1) Ps. CVII, 5. — (2. II Cor. VII, 10.

pas moins être toujours présente à notre esprit qu'à notre cœur; tous les moyens de restauration qui nous sont arrivés avec lui; les ressources qui nous sont ménagées pour réparer nos pertes et pour fermer les plaies de l'Etat; le trône de saint Louis qui s'affermit de jour en jour sur ses antiques fondemens; le calme et l'union des cœurs qui se rallient de plus en plus pour le défendre; l'étonnante facilité avec laquelle on découvre ces ténébreux complots, ces trames infernales ourdies par tous ces hommes aussi insensés que pervers, ce qui semble vérifier cette pensée du Sage, que *les desseins des méchans sont révélés au prince par les oiseaux du ciel* (1); les exemplaires châtimens de ces grands coupables, pour qui la paix est odieuse, pour qui le trouble est un besoin, l'effusion du sang une jouissance, et le bonheur de la patrie un tourment; enfin la noble et sage politique de tous les souverains, qui, saintement ligués pour la légitimité, font cause commune avec notre Roi, et par là nous rassurent également contre les attaques du dehors et contre les divisions du dedans : tout cela ne nous dit-il pas que le Seigneur daigne encore veiller sur cet empire d'une manière toute particulière; que si d'une part nous devons nous efforcer de désarmer la colère céleste par la ferveur de nos prières et par la grandeur de notre repentir, de l'autre aussi nous ne devons pas moins nous répandre en actions de grâces pour tant de biens dont il ne cesse de nous combler; que s'il nous châtie, c'est bien moins pour nous perdre que pour nous avertir, et que ses punitions viennent bien moins d'un bras vengeur qui précipite dans l'abîme, que d'une main toute paternelle qui nous prête secours pour ne pas y tomber?

C'est donc ainsi, nos très-chers Frères, que, toujours bon

(1) Eccli. x, 20.

et toujours juste, notre Dieu veut nous éprouver par ses rigueurs, ou nous attirer par ses grâces, et qu'après nous avoir fait entendre sa voix redoutable dans la foudre et dans les éclairs, ainsi que parle le prophète, il veut encore parler à notre cœur par la douce impression de ses dons et de ses bienfaits. Quel seroit donc notre malheur, si nous ne savions profiter ni des maux ni des biens, ni des punitions ni des grâces, et que les uns ne nous inspirassent pas plus de crainte et de remords, que les autres d'amour et de reconnoissance; si nous ne savions pas nous servir des calamités pour attirer sur nous de nouveaux bienfaits, ni des bienfaits pour écarter de nous de nouveaux malheurs, et mériter ainsi, par un amendement sincère et par un parfait retour, qu'il referme ses trésors de colère, où il tient en réserve les ouragans et les tempêtes, pour ouvrir ces trésors de grâces et de prospérités dont il ne cesse de combler les nations fidèles à ses lois, qui ont recours à lui dans leurs nécessités et aux jours de leur affliction!

Mais non, il est temps d'ouvrir les yeux, *de recevoir les grandes et terribles leçons que nous donne le ciel* (1), et de nous réveiller de notre léthargie; il est temps d'écouter cette voix du Seigneur qui *brise les cèdres et qui ébranle les déserts* (2), et de ployer avec crainte et tremblement sous *la verge de son indignation* (3); il est temps de nous guérir de cet esprit antichrétien et antisocial qui a précipité notre perte et notre ruine; il est temps enfin de revenir à cette religion sainte, sans laquelle nous ne reviendrons jamais à la vertu et à la justice, sans laquelle il faut que tout croule et dans les lois et dans les mœurs, et qui, après avoir fait le bonheur de nos pères, peut seule faire encore le bonheur de nos enfans.

(1) Jerem. v, 3. — (2) Ps. XXVIII. 3. — (3) Thren. III, 2.

Accourez donc, nos très-chers Frères, dans les saints temples avec une nouvelle ardeur, pour y répandre devant le Seigneur vos supplications et vos larmes; venez-y implorer, avec autant d'humilité que de componction, le suprême arbitre des saisons, ainsi qu'il l'est de nos destinées, ce souverain des élémens, qui a dit à la grêle de tomber comme au soleil de se lever, qui précipite ou arrête les torrens à son gré, ainsi qu'il fait marcher les astres à son commandement, et, qui, suivant l'expression de Job, *lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas sur la terre toutes à la fois* (1). Et, forts de nos douleurs comme de nos regrets, faisons-lui une sainte violence pour qu'il change nos cœurs encore plus que le temps, puisque le changement du temps, sans celui de nos cœurs, ne seroit qu'un malheur de plus. Venez enfin le conjurer de répandre ses plus abondantes bénédictions sur ce monarque vertueux qui nous est aussi cher que nécessaire, et rendre gloire, avec le prophète, à ce grand Dieu *qui a signalé par tant de merveilles et de magnificence le salut de notre Roi, et qui a fait miséricorde à son Christ, ainsi qu'il la fera dans tous les siècles à sa postérité* (2).

On nous fait espérer, nos très-chers Frères, que nous allons bientôt posséder dans nos murs un des plus illustres rejetons de cette race auguste, et que sous peu de temps la fille du Roi-Martyr, la fille de la France, viendra nous consoler par sa présence, et nous prouver tout l'intérêt qu'elle prend à notre bonheur. Qui de nous ne sent pas tout le prix d'une telle visite, et ne se dispose déjà à mériter par ses démonstrations le bienfait signalé d'une telle faveur? Préparons-nous donc à la recevoir d'une manière digne de nous et digne d'elle. Que tous

(1) Job, XXVI, 8. — (2) Ps. XVII, 51.

les cœurs aillent au-devant d'elle, comme le sien vient au-devant de nous, et que chacun, dans l'effusion de son amour et de son allégresse, s'empresse de lui prouver que ces contrées ne sont pas moins françaises que les autres, et que toujours elles se feront gloire de rivaliser avec les plus connues par leur dévoûment et par leur zèle.

MANDEMENT

POUR LE SERVICE DE MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Du 12 octobre 1816.

Nous venons de recevoir, nos très-chers Frères, la lettre que S. M. a daigné nous écrire, pour nous manifester l'intention où elle est que nous ordonnions, dans toutes les paroisses de notre diocèse, un service solennel, en mémoire de la feue Reine de France, Marie-Antoinette d'Autriche. Nous nous empressons d'autant plus de remplir ce devoir, qu'il est à craindre que notre Mandement ne puisse être connu, dans toutes les paroisses d'un aussi vaste diocèse, le 16 du courant, anniversaire de la mort de cette grande et infortunée princesse.

Qui peut en effet se rappeler ce triste évènement, nos très-chers Frères, sans éprouver le déchirement de la douleur, et le besoin de répandre au pied des saints autels, dans cette déplorable commémoration, ses larmes avec ses prières? Si le 21 janvier est aujourd'hui, pour

tous les Français, un jour de deuil et d'expiation, comment le 16 octobre ne le seroit-il pas? Quelle énigme pour notre histoire, et quelle flétrissure pour notre siècle, que ces deux attentats! Et si le premier, qui fit périr le meilleur des rois sous un fer parricide, fut plus sacrilège et plus audacieux, le second, qui associa la plus grande des reines au martyre de son époux, fut plus cruel et plus barbare, puisqu'il étoit plus inutile, et plus encore dépourvu de prétexte et d'excuse.

Le Roi désire, nos très-chers Frères, qu'au lieu d'une oraison funèbre, les ministres de la religion se bornent à lire en chaire *cette Lettre touchante et sublime qui a été retrouvée par miracle*. C'est en effet le plus éloquent panégyrique que l'on puisse faire de cette princesse; c'est le titre le plus honorable qui puisse la recommander à la mémoire des hommes et à la vénération de la postérité; c'est la plus glorieuse conformité qu'elle pût avoir avec le Roi-Martyr : même fermeté d'ame, même résignation, même magnanimité dans ses dernières volontés, même pardon pour ses bourreaux, même esprit de religion et de piété qui l'anime et qui la soutient à son heure suprême. C'est enfin la plus triomphante réponse qu'elle pût faire à ses cruels persécuteurs, qui, ne pouvant la condamner sans injustice, la calomnièrent sans pudeur; qui purent lui ravir la couronne et la vie, mais non sa propre dignité et son honneur; l'abreuver d'humiliations et d'outrages, mais sans jamais l'avilir.

Comment, nos très-chers Frères, ne pourrions-nous donc pas bénir et adorer la Providence, qui, après avoir sauvé le Testament immortel de Louis XVI par un prodige qu'il est impossible aux plus incrédules de ne pas reconnoître, a voulu que celui de son auguste compagne nous fût transmis par un moyen non moins extraordinaire et non moins surprenant, comme pour nous apprendre

à ne point séparer, dans nos vœux et dans nos prières, ces deux grandes victimes, si dignes l'une de l'autre, et plus unies encore par l'héroïsme de leurs sentimens, que par la rigueur de leurs destinées?

Nous n'insisterons pas plus long-temps, nos très-chers Frères, sur l'éloge de cette princesse immortelle, modèle accompli de bonté et de grâces, aussi fidèle épouse que tendre mère; qui, dans aucune occasion, n'a manqué à elle-même, et qui, après s'être montrée sur le trône plus grande que son rang, sut encore se montrer dans ses derniers momens plus grande qu'elle-même. Mais nous aurons tout dit pour sa gloire, quand nous remarquerons qu'elle tint une grande place dans le cœur de la céleste Élisabeth, *sa bonne et tendre sœur*, et martyre comme elle, et que c'est dans ce cœur et si noble et si pur, qu'elle a épanché tout le sien; quand nous aurons dit que le Roi, en annonçant aux députés de la nation la découverte inattendue de cette lettre à jamais mémorable, qui nous a révélé de si hautes vertus, s'est honoré *d'avoir été son sujet, son frère et son ami.* Quel nouveau motif pour répondre au vœu de sa piété et de sa douleur! et que pouvons-nous donc faire qui lui soit plus agréable et plus consolant pour son cœur, que de payer ainsi, à l'objet de ses plus tendres affections, le tribut solennel de nos supplications et de nos larmes?

Mais en répondant ainsi, nos très-chers Frères, aux nobles désirs du Roi, pourrions-nous négliger de prier pour lui-même, de demander au ciel, dans cette grande occurrence, qu'il daigne lui donner cet esprit de conseil, de prudence et de force, dont il a plus que jamais besoin? C'est la plus grande marque de reconnoissance qu'il puisse recevoir de nous, dans un moment où sa royale munificence vient de verser sur notre malheureux département

de si nombreux secours (1), secours qui doivent d'autant plus toucher nos cœurs, qu'ils sont le fruit des sacrifices personnels qu'il s'impose à lui-même; secours qu'il prend non-seulement sur ses plaisirs, mais encore sur ses besoins, prouvant ainsi qu'il n'y a pour lui aucune privation qui ne soit une jouissance, dès qu'elle peut contribuer au soulagement du pauvre et à la consolation des infortunés.

Combien seroient donc injustes et coupables, nos très-chers Frères, ces perfides agitateurs et ces artisans de mensonges, qui, non moins insensibles à ses bienfaits qu'à ses vertus, mettroient le comble à leur ingratitude, en se plaisant à aggraver le fardeau de sa position par l'exagération de leurs plaintes, par des reproches sans fondement, par des craintes simulées, par la circulation de ces bruits fabuleux, d'autant plus facilement accueillis, qu'ils sont plus absurdes et plus aisément démentis; et qui, au lieu de bénir sa paternelle sollicitude et son inépuisable bonté, s'efforcent chaque jour de tourner contre lui les malheurs mêmes qu'il répare, les contretemps qu'il ne peut éviter, les fléaux mêmes que le ciel nous envoie, et les désastres dont ils sont eux-mêmes la première cause, et d'affoiblir ainsi ces sentimens d'amour et de fidélité qui lui sont si justement acquis, et qui seuls peuvent faire notre bonheur ainsi que notre force!

Nous le célèbrerons donc, nos très-chers Frères, ce 16 octobre, avec cet esprit de pénitence et de componction qui convient si bien à ce funèbre jour; nous le célèbrerons avec cette tristesse et ce religieux recueillement qu'inspire le grand crime dont il rappelle l'horrible souvenir; nous le célèbrerons pour l'expier autant qu'il est en nous, et nous laver de la honte de ce forfait qui

(1) Le secours que le Roi et les princes de sa famille ont accordé au département de l'Aube se monte à la somme d'un million 42,980 fr.

nous accusera jusqu'aux dernières générations; nous le célèbrerons pour implorer la divine miséricorde et désarmer la colère du ciel justement irrité, et qui ne cessera de l'être que quand nous cesserons d'offrir à l'univers le spectacle d'une nation toujours malade de ses vices et de ses erreurs, toujours infatuée de ses fausses lumières, et tellement désespérée, qu'aucun malheur ne la corrige, qu'aucune expérience ne l'éclaire, qu'aucune leçon ne l'instruit, qu'aucune grâce ne la touche, qu'aucun miracle ne la change.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 1er février 1817.

Si jamais il a été nécessaire, nos très-chers Frères, de nous préparer au temps de pénitence et à la sainte quarantaine où nous allons entrer, c'est, sans doute, dans cette année de tribulations et d'épreuves que la divine Providence nous a envoyées, et qui doit faire le sujet continuel de nos méditations les plus sérieuses et de nos réflexions journalières. Quand, en effet, avons-nous vu plus de maux rassemblés à la fois? quand la main de Dieu s'est-elle appesantie sur nous d'une manière plus visible? quand a-t-elle ajouté davantage *la douleur à la douleur, et la misère à la misère* (1)? et ne nous semble-t-il pas l'en-

(1) Væ misero mihi, quoniam addidit Dominus dolorem dolori meo: laboravi in gemitu meo, et requiem non inveni. *Jerem.* XLV, 3.

tendre ici nous demander, par son prophète (1), *si nous ne sommes pas assez punis*, et ce qu'il pouvoit faire de plus pour nous rappeler à nous-mêmes ; et imprimer bien avant dans nos âmes la terreur de ses jugemens ? *Super quo percutiam vos ultrà?*

La voilà donc accomplie sur nous, nos très-chers Frères, cette menace que faisoit Moïse à son peuple : Si vous n'écoutez pas la voix de Dieu, et que vous soyez infidèle à ses commandemens, *vous serez maudit à la ville et à la campagne, maudit dans vos maisons et dans vos champs, et vous verrez le ciel vous refuser sa rosée en même temps que la terre vous refusera ses fruits* (2). En vain voudrions-nous nous le dissimuler et nous le cacher à nous-mêmes : la leçon est trop forte et les évènemens parlent trop haut ; et à moins que nous ne soyons parvenus à cet excès d'aveuglement de croire que Dieu est fatigué de gouverner le monde, et qu'il laisse au hasard le soin de sa destinée, pouvons-nous ne pas reconnoître, dans les calamités sans nombre accumulées sur nos têtes, ce bras vengeur qui arme contre nous les vents et les orages, et les coups de *cette verge vigilante* dont parle Jérémie (3), image naturelle de cette justice éternelle que l'on ne peut tromper, pas plus que l'on ne peut la

(1) Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate, semini nequam, filiis sceleratis : dereliquerunt Dominum, blasphemaverunt sanctum Israel... Super quo percutiam vos ultrà?... omne caput languidum, et omne cor mœrens. A planta pedis usque ad verticem, etc. *Isai.* I, 4, 5, 6.

(2) Si audire nolueris vocem Domini Dei tui..., venient super te omnes maledictiones istæ .... Maledictus eris in civitate, maledictus in agro..... Maledictus fructus ventris tui, et fructus terræ tuæ..... Maledictus eris ingrediens, et maledictus egrediens. Mittet Dominus super te famem et esuriem...... Adjungat tibi Dominus pestilentiam donec consumat te. *Deut.* XXVIII, 15 et seq.

(3) Ecce constitui te hodie super gentes, et super regna, ut evellas, et destruas,.... et ædifices, et plantes..... Quid vides?..... Et dixi : Virgam vigilantem ego video. *Jerem.* I, 10, 11.

fuir, et qui, lorsque nous avons abusé de tout, nous a punis de tout : de l'abus de la prospérité, par tous les genres d'adversités ; de l'abus de l'abondance, par toutes les sortes de privations ; de l'abus des richesses, par le renversement de nos fortunes ; de l'abus de nos succès et de nos victoires, par l'humiliation et *la présence des étrangers qui pèsent sur notre patrie* (1) ; de l'abus de la religion, par tous les fléaux que l'impiété traîne à sa suite ; et enfin de l'abus de notre raison et de nos lumières, par le chaos de nos pensées, et par cet esprit de vertige et d'erreur qui nous possède encore : de sorte que, punis également de nos vices et de nos folies, de nos désordres et de nos faux principes, de nos mœurs corrompues et de nos systèmes corrupteurs, nous ne pouvons que nous écrier avec le prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens ne sont qu'équité et droiture* (2).

Mais ce n'est point encore assez, *et sa main est encore étendue plus loin* (3). Jetez les yeux de toutes parts, et voyez s'il y a quelque endroit sur la terre où on ne se plaigne ; si, d'un bout de l'Europe à l'autre, vous n'entendez pas un cri de détresse et d'alarme qui nous annonce qu'elle souffre ; si partout ne se vérifie pas cette parole de l'apôtre, que *toute créature gémit et éprouve comme les douleurs de l'enfantement* (4) et je ne sais quel malaise d'autant plus inquiétant qu'il est plus indéfinissable : de sorte qu'on ne sait guère plus ce que le genre humain doit aujourd'hui redouter davantage, ou le dé-

(1) Regionem vestram coram vobis alieni devorant, et desolabitur sicut in vastitate hostili. *Isai.* I, 7.

(2) Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. *Ps.* CXVIII, 9.

(3) Iratus est furor Domini in populum suum..... et percussit eum..... sed adhuc manus ejus extenta. *Isai.* V, 25.

(4) Ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ Filiorum Dei. Scimus enim quòd omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. *Rom.* VIII, 21, 22.

rangement des choses naturelles, ou les convulsions de l'ordre social, et s'il est plus à plaindre des maux qu'il éprouve, que de ceux qu'il prévoit. Quoi donc! les temps seroient-ils arrivés? et le monde toucheroit-il aux jours de son affaissement et de sa décrépitude? Laissons à Dieu, nos très-chers Frères, le secret de ce mystère. Mais ne perdons jamais de vue un état de choses non moins triste et affligeant que fécond en instructions et en lumières; et n'hésitons pas de reconnoître, dans cette flagellation universelle des empires et des nations, ou, pour nous servir de l'expression d'Isaïe, dans *cette inondation de fléaux* (1) qui semble faire le tour du monde, que toute chair est punie, puisque *toute chair a corrompu ses voies* (2), et qu'à un déluge de crimes et d'iniquités a succédé un déluge de maux et de misères, *flagellum inundans*.

Et cependant nos très-chers Frères, qui tremble devant Dieu? qui *s'humilie sous sa main puissante* (3)? qui se réveille au bruit de son tonnerre? qui songe à se mettre à *l'abri du vent de sa colère* (4)? Quelles prières et quels vœux avons-nous adressés au ciel? quelles résolutions avons-nous formées pour notre amendement? Quel changement s'est-il opéré dans nos esprits et dans nos cœurs? Seroit-il donc vrai que nous sommes du nombre de ces hommes désespérés dont parle Jérémie: *Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti; vous*

(1) Dixistis enim (ô impii): Percussimus fœdus cum morte..... Flagellum inundans cùm transierit, non veniet super nos.... Pactum vestrum cum inferno non stabit (dicit Dominus). *Isai.* XXVIII. 15, 18.

(2) Omnis quippe caro corruperat viam suam super terram..... Finis universæ, etc. *Gen.* VI, 12, 13.

(3) Deus superbis resistit... Humiliamini igitur sub potenti manu Dei, ut, etc. I *Petr.* V, 5, 6.

(4) Vidi eos qui operantur iniquitatem, et seminant dolores, et metunt eos, flante Deo periisse, et spiritu iræ ejus esse consumptos. *Job.* IV, 8, 9.

les avez écrasés, et ils ont refusé de se rendre et de vous obéir (1)?

Mais non, nos très-chers Frères, et il ne sera pas dit que Dieu nous frappe en vain, et que tant de calamités seront perdues pour notre instruction. Il ne sera pas dit qu'aussi aveugles que les païens, nous ne saurons pas mettre à profit les maux *dont il nous visite*, et qu'à leur exemple, nous souffrirons sans consolation comme sans mérite. Nous souffrirons donc, mais avec patience et résignation; nous souffrirons en Dieu et pour Dieu, et en employant tous les moyens que nous ménage sa bonté pour fléchir sa justice. Et parmi ces moyens, en est-il un plus efficace et plus propice, pour racheter nos péchés, que nos aumônes? et parmi nos aumônes, en est-il de plus belles, de plus faites pour monter jusqu'au trône de la miséricorde, que celles que nous sollicitons aujourd'hui en faveur de notre séminaire? en est-il de plus agréables à Dieu que celles qui doivent concourir à la restauration de sa maison et de son culte? en est-il enfin de plus dignes d'être comptées au rang des bonnes œuvres, que celles qui seront employées à former les ministres de toutes les bonnes œuvres, et les apôtres de cette religion souverainement bienfaisante, source et principe de toutes les vertus, et sans laquelle la bienfaisance n'est qu'un nom, et la vertu une chimère?

Aussi, nos très-chers Frères, n'avons-nous pas craint d'ordonner, cette année, la quête ordinaire pour l'établissement précieux qui fait le premier objet de notre sollicitude; et telle est l'idée favorable que nous avons eue de vos généreuses dispositions, que l'excès même de la misère publique a été pour nous un motif de confiance de

(1) Domine..... percussisti eos,..... induraverunt facies suas supra petram..... Ibo ad optimates..... ecce magis hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula. *Jerem.* v, 3, 5.

plus. Notre espoir même, à cet égard, est d'autant plus fondé, que jamais l'intérêt des ames charitables pour notre séminaire ne s'est signalé davantage que dans ces tristes circonstances, et que des bienfaits extraordinaires ont heureusement concouru aux grandes et indispensables dépenses que nous venons d'y faire : de sorte que toute notre famille cléricale s'y trouve aujourd'hui installée, et que bientôt, nous l'espérons du moins de la divine Providence, il sera digne en tout de sa noble et sainte destination.

Nous aimons encore à le publier, nos très-chers Frères, et nous vous le disons avec reconnoissance : la quête de l'année dernière, quoique bien inférieure à celles des années précédentes, et disproportionnée sans doute à la grandeur de nos besoins, a été beaucoup plus considérable que nous ne devions naturellement l'attendre. Elle a prouvé que votre charité est à toute épreuve, qu'elle est plus forte que l'intempérie des saisons et l'inclémence des frimats, et que le ciel a beau ouvrir ses cataractes, et la terre déborder ses torrens, rien ne peut la ralentir; méritant ainsi que nous lui appliquions cette parole de l'Esprit saint, que la multitude des eaux n'a pu ni la refroidir, ni l'éteindre : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem* (1). Grâces en soient donc mille fois rendues à l'auteur de tout bien, et à celui qui est la charité même; et si quelque chose nous rassure dans nos craintes ou nous console dans nos tristesses, si notre cœur nous dit encore que tout n'est pas perdu, qu'il ne faut désespérer ni de notre salut, ni de celui de la patrie, et que la France, revenant à son Dieu, comme elle est revenue à son Roi, reconquerra, à force de vertus, son premier lustre et son antique gloire, c'est de

(1) Cantic. VIII, 7.

voir encore tant d'ames charitables à travers tant de fortunes renversées, tant de familles ruinées, tant de ressources épuisées.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 11 janvier 1818.

Les circonstances ne nous permettant pas encore, nos très-chers Frères, de prendre possession de cette illustre métropole, au gouvernement de laquelle la Providence nous a appelés contre notre attente et même contre nos désirs, et par conséquent restant toujours jusqu'à cette époque votre évêque et votre pasteur, c'est pour nous une vraie satisfaction de vous adresser encore nos instructions aux approches de la sainte quarantaine. Combien nous aimons à faire entendre notre voix à un troupeau qui fut toujours si cher à notre cœur, et dont le bonheur ne peut plus désormais nous être indifférent! Combien surtout il nous est doux de nous adresser encore à ce clergé dont la séparation a tant coûté à notre cœur, qui nous a donné tant de marques d'attachement, comme nous n'avons cessé de lui en donner de notre estime et de notre confiance, et qui, rendant justice aux sentimens qui nous ont toujours animés dans le cours de notre administration, a bien voulu nous savoir gré, non-seulement du peu de bien que nous avons eu le moyen d'opérer, mais encore de tout celui que le temps et la situation des choses ne nous ont pas permis de faire!

Car vous n'ignorez pas, nos très-chers Frères, les circonstances malheureuses où nous nous sommes trouvés, et les honorables disgrâces, fruits de notre courage à défendre les droits de l'Église contre des entreprises audacieuses et de funestes innovations, et nul de vous n'a pensé sans doute qu'au milieu de tant d'agitations et de traverses, nous ayons pu nous livrer aux soins multipliés d'un aussi vaste diocèse, comme nous l'eussions fait dans des jours tranquilles et heureux.

Cependant, qu'il nous soit permis de le dire, tout en regrettant de n'avoir pu nous livrer à tous les mouvemens de notre bonne volonté, nous emportons du moins la consolation de penser que tous nos efforts n'ont pas été vains, et que, si nous n'avons pu réaliser tous les plans que nous avions formés pour le bonheur de cette église, nous avons du moins fait pour elle tout ce que nous ont permis de faire *les jours mauvais* où nous avons vécu, *et le feu des tribulations par lequel nous avons passé.* Nous y laissons le plus grand nombre de nos communautés religieuses dans un état aussi prospère qu'a pu le permettre la rigueur des circonstances, et grâce à un gouvernement réparateur, que nous avons toujours vu prêt à nous seconder dans tous les genres de bien, elles se livrent avec autant de zèle que de désintéressement à l'éducation chrétienne : éducation la seule véritablement populaire et élémentaire, la seule qui soit éminemment celle des pauvres et des enfans; la seule régénératrice pour une nation qui s'énerve et ne se reconnoît plus elle-même; la seule enfin que nous recommandons plus que jamais à la tendresse et à la vigilance des pères de famille, comme le garant de toutes les autres, le supplément de toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres ne seroient que des piéges tendus à la vertu et à l'innocence.

Que n'avons-nous pu, nos très-chers Frères, multiplier

davantage ces précieuses institutrices, dont la doctrine est aussi pure que le cœur! Combien nous regrettons encore de n'avoir pu mettre en œuvre les ressources que déjà nous avoient offertes des ames généreuses pour l'établissement de deux de ces écoles chrétiennes, si dignes de ce nom; écoles consacrées par la reconnoissance et le respect de tous les gens de bien, et que nous devons d'autant plus favoriser, que les mondains les redoutent davantage; écoles éprouvées par l'expérience et le temps, et cautionnées depuis un siècle par un succès aussi avéré que constant; écoles véritablement françaises, monarchiques et nationales, et aussi saintes dans leur origine que non suspectes dans leurs moyens; écoles enfin dont les pieux et modestes chefs *sont connus de leurs pasteurs, comme leurs pasteurs les connoissent* (1), qui instruisent par les exemples autant que par les leçons, et qui sont pour l'instruction des pauvres ce que les filles de saint Vincent de Paul sont pour leur assistance et leur soulagement; belles et heureuses institutions qui, distinctes dans leur but, sont mues par le même esprit, et qui, à elles seules, rendent plus de services à l'humanité dans un jour, que n'en rendront jamais tous ces savans spéculateurs qui veulent tout régenter depuis les enfans jusqu'aux rois, et tout renouveler, les écoles comme les empires!

Mais dans la nécessité où nous sommes, nos très-chers Frères, de suspendre une si importante opération, que nous laissons au zèle de notre successeur, nous avons du moins la satisfaction d'avoir consolidé cette école véritablement fondamentale, et sur laquelle semblent reposer toutes les autres, celle de notre séminaire que la Providence a comblée de ses faveurs particulières, et dont

(1) Joan. x, 14.

l'accroissement a fait *la joie et la couronne* de notre épiscopat. Nous y avons vu plus de deux cents jeunes élèves, et le nombre n'en est guère moindre aujourd'hui, et ce qu'il est juste encore de publier ici pour la satisfaction des ames généreuses qui nous ont si bien secondés, c'est que tous les jeunes ouvriers qui sont sortis de cette école de vertu, et auxquels nous avons imposé les mains, cultivent en ce moment la vigne du Seigneur avec autant de succès que d'édification, et ne font pas moins d'honneur aux prêtres vénérables qui leur ont si bien inspiré le goût de leur état, qu'ils ne sont utiles aux pasteurs dont ils partagent les travaux et la sainte sollicitude.

Combien devez-vous donc vous applaudir, nos très-chers Frères, d'avoir tant avancé par vos secours et vos aumônes cet établissement précieux! Et quel aiguillon plus puissant non-seulement pour ne point interrompre, mais pour augmenter encore le cours de vos bienfaits, qui ont produit des fruits aussi heureux et aussi consolans? Sans doute qu'un nouveau rayon d'espérance luit aujourd'hui sur ces asiles sacrés de la science et de la piété, sans lesquels la religion ne sauroit pas plus exister, que l'État ne peut subsister sans la religion. Sans doute qu'une nouvelle amélioration semble leur être assurée par cette transaction nouvelle, heureusement conclue entre le successeur de saint Pierre et le successeur de saint Louis; mais c'est encore, nous ne craignons pas de le dire, un engagement de plus, pour les ames vraiment chrétiennes, de seconder de tout leur pouvoir les vues religieuses de notre monarque, et une obligation de plus d'assurer, par le concours de nos bonnes œuvres, tous les avantages que la religion et l'État peuvent attendre d'un aussi grand évènement. Puisse-t-il ressusciter cette belle et antique église gallicane, *l'honneur de la France et l'admira-*

tion de la chrétienté (1)! Puisse-t-il rendre aux saints ministres la seule chose qu'ils ambitionnent, les moyens de faire le bien, et cette noble indépendance sans laquelle ils ne pourroient jamais le faire! Puisse-t-il donner au trône de nouveaux appuis, à la morale de nouveaux défenseurs, à l'ordre public de nouveaux garans, à l'impiété de nouvelles digues, à la France une nouvelle vie, et répandre enfin sur le Roi et sur sa race auguste de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions!

Mais il est, nos très-chers Frères, un autre devoir non moins important et non moins sacré pour un évêque, que celui de l'éducation cléricale: c'est le maintien des saintes règles et du dépôt sacré de la doctrine, afin que l'unité soit conservée, et que *Jésus-Christ ne soit pas divisé* (2). Vous connoissez les mortelles atteintes qui leur furent portées, aux jours de nos honorables disgrâces, par une administration presbytérale, qui envahit notre juridiction de son autorité privée. En vain la plus considérable, et bien incontestablement la plus saine partie du chapitre réclama; en vain tout ce qu'il y avoit de plus respectable et de plus instruit parmi les curés refusèrent de reconnoître ces grands-vicaires qui se créoient eux-mêmes; en vain fîmes-nous connoître, autant que nous le permettoit la rigueur de notre position, qu'il ne pouvoit y avoir d'autres grands-vicaires que les nôtres; en vain le souverain pontife, plusieurs fois consulté, confirma, ainsi que nous vous l'attestons ici, notre propre décision, et nous reconnut toujours pour votre seul et véritable évêque: la peur et la foiblesse pensèrent autrement; la volonté du persécuteur prévalut, et, par ses ordres tyranniques, l'intrusion prit la place de l'autorité légitime.

(1) Discours de S. Exc. le ministre de l'intérieur à la chambre des députés.

(2) I Cor. 1, 13.

Nous n'avons rien oublié, nos très-chers Frères, pour réparer ce scandale. Après avoir fait entendre notre réclamation dans la chaire chrétienne, nous avons plusieurs fois protesté dans nos Instructions, au nom de l'Eglise, contre cette injure faite à l'Eglise. Nous avons ordonné que tous les actes illégaux qui pouvoient se trouver dans les registres de notre chapitre en disparussent, et qu'il n'y restât plus de trace de ces délibérations plus qu'irrégulières. Nous avons déclaré nuls et de nul effet tous les pouvoirs quelconques qui auroient pu être donnés par les envahisseurs de notre juridiction, et les avons fait également disparoître des registres de notre secrétariat, et néanmoins nous avons validé ces pouvoirs pour la tranquillité des fidèles, dont la bonne foi formoit pour eux ce que l'Eglise appelle un *titre coloré.* Enfin nous avons ordonné que toutes les provisions aux cures et dessertes, ainsi que toutes lettres d'ordination et de permission quelconques, portant le sceau d'une vacance imaginaire, et non revêtues de notre signature, nous fussent renvoyées pour en donner de nouvelles, ce qui a été exécuté. Par là ont été effacées toutes les traces de schisme, tous les prétextes de discorde. Voilà, nos très-chers Frères, ce que nous avons cru devoir faire pour l'honneur de l'épiscopat, le maintien de la paix et de la discipline, et l'acquit de notre conscience. Sans doute que nous aurions pu en faire davantage. Nous aurions pu exiger de la part des délinquans des pénitences et des satisfactions canoniques. Nous aurions pu flétrir par nos censures un écrit erroné, et punir son auteur téméraire suivant la rigueur des saints canons. Nous aurions pu enfin, suivant l'avis de l'apôtre, *reprendre avec force et corriger avec fermeté les contradicteurs* (1);

(1) Epist. ad Tit. 1, 9.

mais, toujours conduits par ces sentimens d'indulgence et de modération qui sont dans notre cœur, nous avons préféré de les exhorter en toute patience, et de les attendre en toute charité, *in omni patientiâ et doctrinâ* (1), ainsi que nous les exhortons encore à la démarche satisfactoire dont rien ne peut les dispenser. Peut-être que certains esprits, toujours prêts à protéger l'insubordination et à juger leurs propres juges, aussi lents à s'instruire qu'ardens à décider sur des matières non moins hors de leur portée que de leur compétence; peut-être que ces hommes prendront pour une oppression nos moindres marques d'improbation, et pour excès de rigueur l'excès même de nos ménagemens et de notre indulgence; mais les esprits sages et les vrais amis de l'Église pensent bien différemment. Ils ont jugé que nous n'aurions pu, sans manquer à nos premiers devoirs, nous taire dans de semblables circonstances, et tromper ainsi les fidèles par une transaction honteuse avec la violation des règles les plus saintes, et ils reconnoissent que, si nous avons ici quelque reproche à nous faire devant Dieu et devant les hommes, c'est peut-être d'être restés en-deçà de nos devoirs, et de n'avoir pas accompli toute justice.

Quoi qu'il en soit, nos très-chers Frères, nous avons la satisfaction de laisser notre diocèse dans le plus grand accord sur tous les points qui intéressent le gouvernement de l'Eglise, et notamment sur la double nullité d'une démission extorquée et non acceptée; et, quoi qu'en puissent dire certains hommes intéressés à soutenir une mauvaise cause, à publier, contre l'évidence même, que le diocèse est divisé, nous avons la consolation de le laisser, à cet égard, dans la plus parfaite harmonie, et nous aimons à voir qu'à l'exception de quelques in-

(1) II Tim. IV, 2.

dividus sans autorité, et dont le nombre, sous tous les rapports, ne doit être compté pour rien, tous sont unis de cœur comme d'esprit avec nous ; tous se glorifient de n'avoir qu'une même doctrine avec leur premier pasteur ; tous condamnent la conduite de ceux qui oseroient *se séparer eux-mêmes*, et oublier ainsi cette belle maxime du grand Irénée, tant et si souvent développée dans ses écrits, que l'évêque est dans l'Église, et l'Église dans l'évêque, et que celui qui n'est pas avec son évêque, n'est pas dans l'Église : *Scire debes episcopum in Ecclesia esse, et Ecclesiam in episcopo; et si quis cum episcopo non sit, in Ecclesiâ non esse* (1).

Tel est, nos très-chers Frères, l'exposé succinct de notre conduite et la déclaration de nos sentimens, que sollicitoient depuis long-temps les fidèles de notre diocèse, de concert avec leurs pasteurs, pour leur propre instruction et la direction de leur conscience. Telle est la réclamation solennelle que nous avons voulu consigner dans les archives de l'église de Troyes. Nous nous la devions à nous-mêmes et à la conservation des vrais principes, dont nous sommes les gardiens-nés et les premiers dépositaires, comme *établis par Jésus-Christ, pour gouverner le troupeau* (2). Nous la devions à nos successeurs, afin qu'ils ne nous accusent pas d'avoir sacrifié la vérité à de futiles considérations, indignes de notre ministère. Nous la devions à nos collègues dans l'épiscopat, qui tous ont vu leur cause dans la nôtre. Nous la devions au souverain pontife, qui nous a honorés de deux brefs, où il a daigné nous donner les marques les plus flatteuses de son approbation et de son estime. Nous la devions à la gloire de nos premiers coopérateurs, qui n'ont jamais fléchi le genou devant Baal dans

(1) Epist. ad Magnes. — (2) I Cor. v, 9.

ces temps difficiles, et qui ont défendu, au péril même de leur liberté, les droits sacrés de l'épiscopat. Nous la devions à ceux mêmes qui, se prévalant de notre silence, tournoient contre nous-mêmes nos délais paternels et nos propres ménagemens. Nous la devions enfin à l'histoire, pour qu'elle ne soit point trompée, et à la postérité, pour qu'elle sache qu'aux jours de la persécution, l'église de France ne s'est jamais manqué à elle-même, et que jamais elle n'a cru que ses pontifes pussent perdre leurs droits spirituels par le seul fait d'une force majeure, et qu'un tyran pût enchaîner tous leurs pouvoirs, toutes les fois qu'il enchaînera leurs personnes.

Par où pouvons-nous mieux finir, nos très-chers Frères, qu'en vous adressant cet avis du prophète : Aimez la paix et la vérité, *pacem et veritatem diligite?* parole admirable, la plus belle et la plus féconde qui soit sortie de la bouche de l'Esprit saint; parole qui renferme toute la science de la religion, toute la règle de la vie humaine; parole plus applicable que jamais à ce siècle d'indifférence et de relâchement, qui, sous le vain prétexte de ne point réveiller les disputes, ne cherche qu'à éteindre tout zèle pour les règles, qui compte la paix pour tout et la vérité pour rien, sans songer que l'une ne va jamais sans l'autre, et que la seule vérité est la mère de la paix et le garant de la concorde, ainsi que le mépris des règles est la source des schismes et le principe des dissensions; *pacem et veritatem diligite*. Aimons donc la paix, nos très-chers Frères, c'est le plus grand des biens, sans lequel on ne sauroit jouir d'aucun autre; mais gardons-nous de ceux qui ne voudroient l'obtenir qu'aux dépens de l'ordre et de la discipline. Aimons la paix sans préjudice de la vérité, et gardons-nous de ceux qui craindroient de lui faire le sacrifice de leurs opinions erronées, de leur amour-propre blessé, et de leur vanité

trompée. Aimons la paix dans l'unité de l'Eglise, dans l'unanimité de la doctrine et dans la soumission à ceux qui sont chargés par Jésus-Christ même de l'enseigner aux autres. Voilà la seule paix vraiment utile et profitable, et la seule que la religion puisse avouer : autrement ce n'est pas la paix, c'est la guerre, c'est le chaos ; ce n'est pas l'édification, c'est la destruction ; ce n'est pas l'union, c'est la confusion ; *pacem et veritatem diligite*. Puissions-nous, nos très-chers Frères, vous laisser ces deux grands biens, et ce double héritage qui renferme à la fois les promesses de la vie présente et celles de la vie future! Puisse cette instruction, peut-être la dernière que nous vous adressons en gage de notre tendresse, mettre le comble à tous nos vœux, en cimentant par la réconciliation des esprits la réconciliation des cœurs! Puisse enfin l'église de Troyes nous rendre en souvenirs et en prières tout ce que nous lui donnons en regrets, tout ce que nous lui portons d'intérêt, et tout ce que nous lui accordons en souhaits et en bénédictions!

Jusqu'ici, nos très-chers Frères, nous avions établi, en faveur de notre séminaire, une aumône de compensation, qui pouvoit remplacer, sinon le jeûne, du moins l'abstinence quadragésimale. Nous avions cru cette mesure nécessaire pour donner un nouvel élan à la charité publique. Elle étoit même dans l'esprit de l'Eglise, qui donne souvent à ses premiers ministres le droit de dispenser, pour le plus grand bien, des obligations mêmes dont l'observance est la plus rigoureuse. Mais nous avons pensé que cette concession devoit avoir un terme, et que même il seroit à craindre que des exceptions trop prolongées ne portassent atteinte à la règle elle-même, et n'entraînassent l'oubli d'un devoir aussi sacré que celui d'une abstinence, non moins ancienne que l'Eglise elle-même. Nous croyons donc devoir cette année supprimer

cette compensation, en laissant à chaque pasteur la faculté d'accorder à cet égard la dispense qu'il sera convenable et nécessaire. Mais nous n'en insisterons pas moins sur l'obligation où vous êtes de venir au secours d'un établissement qui doit d'autant plus vous intéresser, qu'il est en partie votre ouvrage. Nous n'en sommes pas moins convaincus que vous concourrez avec une nouvelle ardeur aux grandes et indispensables dépenses qu'exigent ses besoins, et qu'en parfaits chrétiens vous saurez ainsi allier la pénitence et la charité, ces deux vertus qui sont le complément de la religion, et qui se soutiennent l'une par l'autre : la pénitence qui comprime les sens, et la charité qui dilate le cœur; la pénitence qui amortit les passions viles et les convoitises charnelles, et la charité qui enflamme toutes les passions nobles et généreuses; la pénitence qui fait couler ces larmes heureuses qui préparent le salut, et la charité qui l'assure et qui le consomme; la pénitence qui désarme le bras d'un Dieu vengeur, et la charité qui nous garantit sa miséricorde; enfin la pénitence qui fléchit le ciel, et la charité qui nous l'ouvre.

ORDONNANCE

POUR LA RÉDACTION D'UN CÉRÉMONIAL, A L'USAGE DU DIOCÈSE.

Du 18 juin 1818.

Ayant considéré combien la majesté des saints offices, la pompe des cérémonies de l'Église, l'exactitude et la décence dans le culte divin ont de puissance sur l'ame

des fidèles, en élevant les cœurs vers Dieu en même temps qu'elles frappent les yeux par leur pieuse magnificence;

Ayant, en outre, considéré que depuis long-temps le besoin d'un *Cérémonial Troyen* se fait sentir, tant dans notre église cathédrale, que dans les autres églises de notre ville épiscopale et de notre diocèse,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. Ier. Il sera procédé incessamment à la rédaction d'un *Cérémonial Troyen*, renfermant les usages généraux du diocèse, et ceux qui sont particuliers à notre église cathédrale.

Art. II. La rédaction dudit cérémonial sera confiée à une commission, composée de MM. Petitier, notre vicaire-général; d'Arvisenet, Lefebvre et de Bourdeille, chanoines titulaires de notre église cathédrale; et Douine, chanoine honoraire.

Cette commission s'assemblera, chez son président, tous les vendredis, à trois heures, jusqu'à ce que son travail soit terminé et agréé par nous.

Art. III. Ledit cérémonial devra renfermer les usages troyens dignes d'être conservés, et qui seroient consacrés par une tradition certaine et authentique.

Le reste sera rédigé d'après le cérémonial des évêques, le cérémonial romain et ceux de Paris et de Sens, en se conformant, s'il est possible, pour la précision et le format, au dernier cérémonial de Langres.

Art. IV. La commission commencera son travail par un règlement sur l'entrée au chœur, la tenue au chœur et les cérémonies générales du chœur, qui pourront servir de préambule au cérémonial qu'elle doit rédiger. Ce règlement, examiné et approuvé par nous, sera de suite mis à exécution, avant la rédaction du reste du cérémonial.

Sera la présente ordonnance annexée aux registres de

notre secrétariat et des délibérations du chapitre de notre cathédrale, distribuée à tous nos chanoines, et envoyée à tous les curés de notre ville épiscopale et à nos doyens ruraux, afin qu'ils puissent adresser à la commission les éclaircissemens, réflexions ou renseignemens qui pourroient être jugés convenables.

ORDONNANCE

POUR LES ATTRIBUTIONS DES MAÎTRES DES CÉRÉMONIES DE LA CATHÉDRALE ET DU SÉMINAIRE.

Du 18 juin 1818.

AYANT pourvu, par notre ordonnance en date de ce jour, à la rédaction d'un *Cérémonial Troyen*, et voulant en assurer à perpétuité la stricte et entière exécution, régulariser et perfectionner de plus en plus le service divin dans notre église cathédrale, et inspirer aux élèves de notre séminaire le goût des saintes cérémonies,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ART. Ier. Nous établissons à perpétuité, dans notre église cathédrale, la charge de *grand-maître des cérémonies*.

ART. II. Nous établissons également, dans notre séminaire, *un maître des cérémonies du séminaire;* ce dernier sera toujours prêtre et l'un des directeurs de la maison.

ART. III. Le grand-maître des cérémonies devra, conformément au cérémonial des évêques, diriger l'ensemble de toutes les cérémonies qui se font dans notre église cathédrale, les processions générales, et celles qui sont

particulières au chapitre, les solennités publiques; il devra en outre remplir ses fonctions, et se tenir près de notre personne toutes les fois que nous officierons solennellement, ainsi qu'aux ordinations, confirmations, consécrations et autres fonctions épiscopales, et lorsque nous nous rendons de notre palais à l'office de notre cathédrale, tant pour y aller que pour le retour. En cas d'absence, il devra se faire remplacer par un autre chanoine ou un chanoine honoraire.

Art. IV. Le maître des cérémonies du séminaire sera spécialement chargé:

1° D'exercer aux saluts, prostrations et autres cérémonies générales, les élèves de notre séminaire;

2° D'exercer à leurs fonctions particulières les acolytes, sous-diacres et diacres; à cet effet, il ouvrira, trois semaines avant chaque ordination, un cours pratique des cérémonies propres à chaque ordre, et le fermera quinze jours après. Cet exercice aura lieu alors tous les soirs pendant la récréation, et dans une salle particulière. Il sera répété chaque samedi soir et chaque veille de fête pour ceux qui devront être employés le lendemain dans les cerémonies;

3° D'exercer, pendant un temps convenable, ceux qui auroient à remplir quelques fonctions particulières et extraordinaires, telles que celles des ordinations, consécrations, encensemens pour la procession de la Fête-Dieu, etc.;

4° Enfin d'exercer avec le plus grand soin aux augustes cérémonies du saint sacrifice de la messe et à l'administration des sacremens les diacres qui devront être promus à la prêtrise, tous les soirs, pendant l'espace de deux mois avant l'ordination. La veille de la retraite de l'ordination, ils subiront un examen très-exact sur cet objet.

Le maître des cérémonies du séminaire sera aussi chargé de surveiller la tenue extérieure, le maintien, le costume et la propreté de l'habillement ecclésiastique des élèves du séminaire, en leur inspirant une démarche grave, mais sans affectation, et dans les cérémonies une bonne grâce exempte de prétentions, et accompagnée d'humilité et de modestie.

Art. V. Toutes les fonctions du maître des cérémonies du séminaire cessent à la cathédrale, et celles du grand-maître des cérémonies de la cathédrale cessent au séminaire, à moins d'un ordre particulier de notre part. Ils conservent toutefois le droit d'avertir par signes ou autrement ceux qui s'écarteroient de l'ensemble général du chœur, ou qui auroient besoin d'être avertis sur-le-champ; cet avertissement devra toujours se faire à voix basse, en peu de mots, et sans aucun mouvement qui puisse distraire les fidèles.

Art. VI. Dans les cérémonies mixtes, telles que processions, ordinations, etc., les deux maîtres des cérémonies se concerteront ensemble, de manière toutefois que le grand-maître des cérémonies de notre église cathédrale ait le pas sur celui du séminaire.

Art. VII. Deux ou plusieurs séminaristes, choisis par les maîtres des cérémonies, avec l'agrément du supérieur de notre séminaire, seront par eux employés, sous le titre d'*aides des cérémonies*, pour les assister dans les différentes fonctions de leur charge; ils seront pris de préférence parmi ceux qui seront déjà engagés dans les ordres sacrés. L'un d'eux sera ordinairement désigné pour remplir, à la messe et aux vêpres des dimanches et fêtes, les fonctions de maître des cérémonies.

Art. VIII. Au chœur et dans les processions, nos chanoines, prêtres, séminaristes et habitués du chœur devront se conformer strictement, pour la tenue et le céré-

monial, à ce qui sera fait ou indiqué par les maîtres des cérémonies.

ART. IX. A dater de la présente ordonnance, il est défendu à qui que ce soit, sauf ceux ci-dessus par nous désignés, et leurs aides des cérémonies, de s'immiscer dans leurs fonctions, ou de diriger aucune cérémonie quelconque, comme aussi de refuser de se rendre aux avertissemens qu'ils donneroient ou feroient donner, pour la plus grande décence du service divin et l'exécution du cérémonial.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 15 février 1819.

EN vous adressant, nos très-chers Frères, nos exhortations, l'année dernière, aux approches de la sainte quarantaine, nous présumions que notre séparation pouvoit bien n'être pas éloignée. Nous les regardâmes comme les derniers adieux que nous faisions à notre diocèse, et nous vous exprimâmes à cet égard les sentimens de nos plus vifs regrets. Des difficultés inattendues ont depuis suspendu la marche des évènemens, dont nous ne chercherons pas plus à expliquer les motifs qu'à préjuger les résultats, et qui ne seront pas plus ici le sujet de nos réflexions, qu'ils n'ont pu être celui de notre prévoyance. Mais, en attendant que les desseins de la Providence se développent, nous n'en sommes pas moins résignés à ses ordres; et, quelle que soit l'issue d'une né-

gociation qui tient toute l'Europe catholique en suspens, nous ne nous en félicitons pas moins de ce que nous sommes toujours votre évêque et votre pasteur, d'avoir encore à vous annoncer les paroles du salut, à concourir, autant qu'il est en nous, à votre bonheur dans l'ordre de notre ministère, et à vous consacrer, s'il le faut, les derniers restes de notre vie.

Et combien, nos très-chers Frères, nous aimons à vous donner cette assurance, au moment surtout où nous venons de parcourir une partie de notre diocèse, dans laquelle on nous a montré autant de zèle à nous recevoir, que d'empressement à nous entendre! Combien notre cœur a été touché à la vue de cette pieuse affluence et de ce concours solennel de tous les âges et de tous les états, pour rendre hommage dans notre personne à la religion elle-même, dont on voyoit en nous le représentant! concours véritablement consolant, qui nous a convaincus que le sentiment religieux vit encore dans les ames, qu'il est toujours le premier besoin des peuples, le premier penchant du cœur de l'homme, et que, pour le rendre impie, il faut violenter sa nature. Oui, nous aimons à le dire : malgré les progrès toujours croissans de l'immoralité, le feu sacré n'est point éteint, mais seulement caché sous les débris qu'une révolution impie a laissés après elle; il n'attend pour se ranimer qu'un rayon du soleil, et la puissance publique n'a qu'à vouloir, pour que la religion reprenne son ancienne influence, et qu'avec elle le peuple français, rendu à ses devoirs, reprenne ses premières mœurs et redevienne encore digne de lui-même.

Mais si d'une part nous n'avons pu voir sans la plus douce satisfaction cet élan religieux qui n'a besoin que d'être secondé pour produire les fruits les plus heureux, et renouveler la face de la France, de l'autre

nous n'en avons été que plus affligés, en voyant tant de temples déserts, tant d'autels sans sacrificateurs, tant de chaires muettes, tant de terres incultes où ne croissent que des ronces et des épines, *et les chemins de Sion qui pleurent parce que personne ne vient plus aux solennités* (1). Quel spectacle plus douloureux que celui que nous ont offert et ces écoles où l'on ne voit dans la plupart que des maîtres sans garanties ou des élèves sans surveillance, et l'instruction chrétienne livrée au hasard ou comprimée par des mesures arbitraires; et ces mariages indignes de ce nom sacré, plus multipliés que jamais, que l'Église ne bénit point, et que par conséquent Dieu réprouve, et qui, pour être légitimes aux yeux de la loi, n'en sont pas moins coupables aux yeux de la conscience : plaie mortelle faite à la religion et à la morale, scandale sans exemple parmi les peuples civilisés, et une de nos plus grandes calamités sociales; et enfin cette profanation publique du saint jour du Seigneur par des travaux illégitimes ou des plaisirs licencieux, sous les yeux mêmes des préposés à l'ordre public : double outrage fait à la loi de l'Église comme à celle de l'État, qui n'accuse pas moins ceux qui le souffrent que ceux qui le commettent; symptôme le plus effrayant du déclin de la foi, puisque ce n'est point ici la passion qui entraîne ou la foiblesse qui succombe, mais le mépris hautain qui insulte, et l'audace impunie qui brave le grand jour?

Mais ce qui nous a surtout véritablement alarmés, nos très-chers Frères, c'est cette effroyable circulation de livres corrupteurs et impies, et ce débordement de feuilles journalières qui des villes se répandent plus que jamais dans les campagnes, et qui, après avoir encombré nos

(1) Thren. 1, 4.

lycées et nos écoles, viennent encore inonder les sillons et envahir jusqu'à la chaumière du pauvre. Comment donc exister parmi tant d'élémens inflammables? Quel État peut donc tenir long-temps contre cet assaut permanent de toutes les opinions discordantes, et parmi ce flux et reflux de toutes les passions politiques qui, réunies à toutes les passions naturelles, s'exaltent mutuellement et s'enveniment les unes par les autres? Quelle société peut résister à ces secousses de tous les momens qui la remuent et la brisent en tout sens? Et quel sort peut donc attendre un peuple qui chaque jour s'abreuve à ces sources empoisonnées, et qui n'a plus pour tout catéchisme que ces dépôts infects de toutes les erreurs anciennes et nouvelles, où chaque insensé vient consigner sa folie, chaque impie son blasphème, chaque empirique son remède, chaque malade ses rêves, chaque professeur sa leçon, chaque visionnaire sa constitution, et chaque ambitieux son plan d'envahissement et de ruine? Fut-il jamais un plus grand fléau pour un empire? peut-on prendre une nation plus à contre-sens, et la mettre plus en contradiction ouverte avec la Providence et la nature, avec Dieu et avec le genre humain?

Et voilà donc, nos très-chers Frères, *le pain de chaque jour* que la philosophie donne au pauvre, et les consolations qu'elle lui procure. Voilà les services qu'elle rend à la partie la plus malheureuse de la société : c'est d'enhardir ses passions, quand il ne faudroit que les réprimer et les contenir; c'est de lui parler de ses droits, quand il faudroit ne lui parler que de ses devoirs; c'est de lui prêcher l'orgueil, quand il faudroit ne lui prêcher que la patience; c'est de l'armer contre sa destinée, quand il ne faudroit que lui apprendre à s'y résigner et à s'y soumettre; c'est de la soulever contre les riches, quand il faudroit ne l'engager qu'à supporter sa pauvreté

et les peines inséparables de sa condition ; c'est de répéter sans cesse au peuple qu'il est fait pour l'étude et pour la science, quand il n'est fait que pour le travail, et de lui donner l'ambition de se mêler des affaires publiques, quand il n'est destiné qu'à cultiver son champ et à bien gouverner sa famille ; c'est enfin de lui ôter cette manne vivifiante qu'il a reçue du ciel, cette morale substantielle qui nourrit à la fois son esprit et son cœur, cette religion du pauvre, qui lui donne à la fois le pain de l'instruction et le pain de la vie, et qui est non moins appropriée à sa destination qu'à son intelligence, pour le nourrir d'abstractions chimériques, vaine pâture des désœuvrés et des curieux, et le repaître des viandes creuses de la politique, non moins contraires à sa situation que nuisibles à son bonheur : état véritablement inouï, qui ne pourroit à la longue, si Dieu ne venoit à notre secours, qu'abâtardir la nation, rendre de plus en plus insupportable le sort des classes inférieures de la société, et conduire les habitans des campagnes au dernier période de l'humiliation sociale, et au dernier degré de l'abrutissement humain, par la triple dégradation de la misère, de la fausse instruction et de l'impiété réunies.

Fuyez donc, nos très-chers Frères, et rejetez bien loin de vous tous ces livres coupables, tristes auxiliaires de toutes les passions comme de tous les vices, et gardez-vous de toucher à ces feuilles mensongères, où vous n'avez rien à gagner et où vous avez tout à perdre, et pour le temps et pour l'éternité. Sauvez-vous de ce nouveau déluge qui menace de submerger la France, et n'oubliez jamais que, *si l'abondance des paroles*, suivant l'oracle du Sage, *entraîne celle des péchés* (1), l'abondance des livres entraîne celle des erreurs et des calamités. C'est cette fu-

(1) Proverb. x, 19.

reur d'écrire et *de faire des livres sans fin* dont parle l'Esprit saint (1), et qu'il nous donne comme *une véritable affliction*, une des plus grandes plaies sociales, et *une des plus grandes vanités qui soient sous le soleil :* vanité pour le bonheur public, dont la première condition est dans l'obéissance, et tout le secret dans la paix; vanité pour la vertu, qui est toute en action, et qui fait plus de cas d'une bonne œuvre digne d'être écrite au livre de vie, que de tous les livres ensemble; vanité pour l'esprit, dont elle prouve la foiblesse et la dégradation; pour le bon sens, dont elle annonce la décadence et le déclin; pour les lumières mêmes, dont elle atteste la disette et l'appauvrissement; pour la société, où elle porte la confusion et l'anarchie; pour les empires enfin, dont elle annonce l'agonie et la dissolution, et qui tous ont péri avec elle et par elle; *et hoc vanitas est*.

C'est donc aujourd'hui, nos très-chers Frères, qu'il importe plus que jamais de rappeler à nos esprits ces paroles de l'apôtre : *Prenez garde que personne ne vous séduise par une vaine et trompeuse philosophie* (2). Prenez garde à ces novateurs insensés, qui ne se proposent rien moins que de renverser les fondemens du monde, après avoir ébranlé ceux du christianisme, et de recommencer ainsi le genre humain, dût-il nous en coûter de nouvelles désolations; qui, à force de raisonner et de penser, veulent nous ramener à l'apprentissage de la raison et de la pensée, aux premiers élémens de la société, aux premiers rudimens de la civilisation; et, se jouant ainsi et d'eux et de nous-mêmes, nous proposent sérieusement de nous remettre au lait du premier âge, et de descendre à l'enfance des nations, nous qui, nourris à l'école de l'Evangile, avons été appelés à l'aliment des forts; nous,

(1) Eccles. XII, 12. — (2) Coloss. II, 8.

enfans de la lumière, qui n'avons plus rien à apprendre après Jésus-Christ, et qui avons puisé dans sa plénitude tout ce qu'il faut pour rendre les nations robustes et les hommes parfaits; nous qui avons atteint, ainsi que dit saint Paul, à la juste *mesure de l'âge viril* (1), au complément de toute politique et de toute morale, et au dernier sommet de la perfection sociale. Etrange aveuglement! mais que le ciel permet, pour montrer à la terre jusqu'à quels excès la raison humaine est emportée lorsque Dieu l'abandonne, et pour confondre à jamais par leurs propres égaremens ces nouveaux précepteurs des peuples et des siècles, qui, en laissant à la religion la gloire insigne de civiliser les nations sauvages, n'ont de lumières et de pouvoir que pour rendre sauvages les nations civilisées.

Ainsi, quand ces novateurs vous diront qu'un grand mouvement est donné, qu'il est irrésistible, et qu'un nouveau soleil se lève, lequel, plus éclatant que l'astre du jour, doit éclairer à la fois les deux hémisphères, et que par conséquent il faut marcher avec le siècle qui ne peut plus lui-même s'arrêter, gardez-vous de donner dans le piège, et ne vous laissez point éblouir par ce nouveau soleil, et par ce langage hautain qui ne sauroit tromper que ceux qui veulent l'être. Interrogez d'abord ce siècle audacieux qui ose interroger tous les autres. Demandez-lui d'où il tient sa mission, de quel droit il prétend exercer la souveraineté exclusive de la raison et de la pensée, et qui lui a donné le privilège de changer à son gré le destin du monde, et de nous pervertir pour nous éclairer? Jugez ensuite de l'arbre par les fruits; demandez-lui si jusqu'ici nous avons tant de droit de nous applaudir *de son mouvement irrésistible;* ce que nous

(1) Ephes. IV, 13.

avons jusqu'ici tant gagné à le suivre ; quel pas nous avons fait sous sa tutelle vers le bonheur et le perfectionnement illimité auquel il nous appelle. Demandons-lui ce qu'il a fait de ce magnifique héritage de gloire et de vertu que nous ont laissé nos ancêtres, et si, depuis qu'il nous endoctrine avec tant d'arrogance, nous avons des enfans plus soumis, des pères plus vigilans, des époux plus fidèles. Demandons-lui quels garans il nous donne de ses emphatiques promesses, si ses premiers essais sont bien faits pour nous rassurer, s'il est lui-même bien convaincu des folles opinions qu'il répand avec tant d'ardeur, s'il est bien sûr de l'avenir, s'il est bien sage, en hasardant ainsi avec tant de légèreté le sort des générations, et s'il a tant de droit de se croire inattaquable, parce qu'il s'est retranché dans la tour de Babel.

Examinez ensuite son esprit, nos très-chers Frères, et voyez si ce n'est pas ici l'esprit des ténèbres qui se transforme en ange de lumières : esprit grossier et terrestre, qui, bien loin de nous élever vers les choses du ciel, ne cherche qu'à nous enfoncer dans la vie présente : esprit d'une immoralité profonde, qui ne connoît qu'un seul principe dont il soit sûr, l'égoïsme ; qu'une loi, le plaisir ; qu'un amusement, les spectacles ; qu'un désir, la richesse ; qu'une ambition, la gloire ; qu'une célébrité, le bruit et le scandale : esprit inquiet et turbulent, pour qui le repos est une lassitude, et l'agitation un besoin : esprit idolâtre de ses propres opinions, et déterminé à tout risque de les faire prévaloir ; qui ne connoît plus de règle que lui-même, et *appelle Dieu tout ce qu'il pense* (1) ; qui ne veut obéir à personne, et veut que tout le monde lui obéisse, et qui, en refusant à la raison suprême le droit de nous soumettre à l'infaillibilité de ses oracles,

(1) Bossuet.

prétend avoir le droit de nous soumettre à l'infaillibilité de ses pensées : esprit d'indépendance et de sédition, qui se croit esclave, dès qu'il n'est plus le maître, et, semblable à ceux dont parle saint Jude, *méprise la donation et blasphème la majesté* (1) : enfin, esprit d'hypocrisie et de déguisement, qui prend tous les masques pour tendre tous les pièges, et ne fait plus de la morale qu'une énigme ; qui, dans son système d'imposture, *appelle doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux* (2) ; canonise tous les vices sous le voile de la modération et de l'indulgence ; calomnie toutes les vertus sous le nom de préjugés ; insulte à la piété sous le nom de superstition, au zèle le plus pur sous le nom de fanatisme ; prêche l'intolérance et la persécution sous le nom de l'humanité et de la tolérance, le mépris du vrai culte sous le nom de liberté des cultes, l'irréligion et l'athéisme sous le nom d'une religion fantastique qu'il façonne à son gré et transforme en opinion comme tout le reste, et se fait ainsi un langage à part, pour se faire une corruption qui ne soit qu'à lui. Voilà l'esprit du siècle, nos très-chers Frères, ou, pour parler avec l'apôtre, voilà le *dieu du siècle qui aveugle l'esprit des infidèles*, qui ne connoît d'autre dieu que lui-même, et qui, plus coupable que l'ange rebelle, ne se borne pas à vouloir être égal au Très-Haut, mais aspire à le détrôner, pour se mettre à sa place : dieu des ténèbres et de la nuit, qui, bafouant dans son délire toutes les leçons du temps et tous les oracles de l'expérience, est toujours armé contre le passé, corrompt le présent, et dévore d'avance la postérité ; dieu des ruines et de la mort, qui s'applaudit d'avoir créé le chaos, comme l'Esprit divin s'applaudissoit de l'avoir débrouillé ; qui nous donne ses bouleversemens pour des

(1) Jud. 8. — (2) Isai. v, 20.

bienfaits; se vante de briser nos chaînes, parce qu'il rompt toutes les digues, et nous parle sans cesse de ses découvertes, parce qu'il a ouvert de nouveaux précipices et creusé de nouveaux tombeaux. *Deus hujus seculi excæcat mentes infidelium* (1).

Mais, après avoir examiné, nos très-chers Frères, quel est l'esprit du siècle, voyez de quel esprit vous êtes, quel est l'esprit de votre vocation, l'esprit de la grâce que vous avez reçu, l'esprit de Jésus-Christ dont vous êtes les disciples, de l'Evangile dont vous êtes les enfans; et craignez de mériter le reproche que le Sauveur du monde faisoit à quelques-uns de ses disciples, de ne pas savoir de quel esprit ils étoient (2). N'oubliez point qu'autant l'esprit du siècle est vain et passionné, turbulent et inquiet, artisan de discorde, impatient de détruire, avide de changemens et engoué de paradoxes, autant l'esprit du chrétien est pur dans ses motifs, plein de droiture et de simplicité, ami de l'ordre et de la paix, sobre dans sa sagesse, plus jaloux de conserver que de renverser, et propre *à l'édification et non à la destruction* (3): esprit de perfection, qui croit n'avoir rien fait quand il peut faire davantage; esprit de mortification, qui dompte la chair pour élever l'ame; esprit de désintéressement, qui préfère à tous les trésors celui d'une conscience pure; esprit de foi, qui soumet les sens à la raison et la raison à Dieu, et enrichit l'intelligence de ces vérités mêmes qu'elle ne comprend pas; esprit d'espérance, qui, *appuyé sur le rocher des siècles* (4), ne fait rien pour le temps, et sanctifie le présent pour conquérir l'éternité; esprit d'amour et de charité, qui élève notre cœur jusqu'à Dieu, et semble le dilater en quelque sorte jusqu'à

(1) II Cor. IV, 4. — (2) Luc. IX, 55. — (3) II Cor. XIII, 10. — (4) Baruch. V, 7.

l'infini, pour qu'avec Dieu et pour Dieu, tous les hommes sans distinction puissent y trouver place. Voilà le haut point de dignité et de gloire auquel la religion élève la nature humaine; voilà le grand et noble esprit que nous avons reçu et que nous devons suivre, et non celui d'un siècle follement raisonneur, qui ne doute de rien et qui doute de tout, *qui croit avoir de la science*, dit saint Paul, *et n'a que de l'orgueil* (1); qui, emporté à tout vent de doctrine, n'a rien de fixe et de constant que sa propre mobilité; qui, dans sa folle et absurde jactance, fait reculer devant lui tous les siècles, et prétend qu'il ne peut, sans se déshonorer, reculer lui-même; qui, ne sachant, dit le prophète, *ni d'où il vient, ni où il va*, ne sait pas plus où il nous mène, et qui, marchant toujours dans des chemins perdus par où nul siècle n'a passé, n'en dit pas moins qu'il faut marcher avec lui, dussions-nous tomber avec lui dans l'abîme. *Spiritus vadens et non rediens* (2).

Ne perdez donc jamais de vue, nos très-chers Frères, ces deux avis que vous donne l'apôtre, *de ne pas vous conformer au siècle* (3), *et de ne point éteindre l'esprit qui est en vous* (4). Bien loin de vous l'esprit du temps, c'est celui de *l'homme animal qui ne comprend pas les choses qui sont de Dieu* (5). Ne marchez pas avec le siècle, mais avec les siècles, en conservant précieusement ces grandes maximes que les âges consacrent, et ces traditions vénérables qui sont la foi des peuples et l'héritage des nations. Marchez avec celui *qui est la voie, la vérité et la vie* (6), avec le *Roi des siècles*, devant lequel tous les siècles ne sont qu'un jour, et qui nous dit que, si les siècles changent et meurent, sa sainte loi ne meurt jamais.

(1) I Tim. VI, 4. — (2) Ps. LXXVII, 44. — (3) Rom. XII, 2. — (4) I Thess. V, 19. — (5) I Cor. II, 14. — (6) Joan. XIV, 6.

Marchez avec vos pères, et ne les méprisez pas assez pour croire que vous êtes meilleurs et plus sages qu'eux. Marchez avec tous ces grands hommes, tous ces génies illustres qui vous ont précédés dans la carrière de la foi, honneur éternel de la France et de l'esprit humain. Marchez enfin avec vos pasteurs, qui seuls ont droit de vous conduire dans les voies du salut, dans les sentiers de la saine doctrine, gardiens-nés de la morale, et seuls dépositaires de l'instruction chrétienne, première base de toutes les autres.

Oui, nos très-chers Frères, c'est surtout sous le rapport de l'instruction que vous devez vous rallier à eux, pour ne pas vous égarer, et exposer imprudemment le sort de vos enfans, dont vous êtes les premiers instituteurs, et dont vous répondez devant Dieu et devant les hommes. Pénétrez-vous plus que jamais de cette importante vérité, que le plus bel héritage que vous puissiez laisser à vos enfans, c'est *la piété qui est utile à tous* (1). Joignez vos vœux à ceux que nous ne cessons de former pour ces écoles si précieuses, et que réclament de toutes parts les gens de bien, au nom de la morale, de la liberté publique et des droits imprescriptibles de la paternité, pleinement convaincus que c'est le seul moyen d'arrêter ce torrent d'une corruption sans exemple qui se déborde de toutes parts, et de sauver au moins la génération qui arrive de l'entière dépravation dont elle est menacée, puisque celle que le siècle a déjà formée paroît perdue sans retour pour les mœurs et pour la vertu.

Le siècle les craint et les repousse, nos très-chers Frères, mais c'est pour nous une raison de plus de chercher à les établir, dussions-nous déplaire à ces hommes tristement matériels, qui, préférant dans l'enseignement

(1) I Tim. IV, 8.

le corps à l'esprit et l'esprit au cœur, ne goûteront jamais ces écoles chrétiennes, où le cœur passe avant l'esprit, et l'esprit avant le corps, et dont le premier rudiment et la maxime fondamentale est que, si bien lire et calculer, c'est quelque chose, bien vivre et être vertueux, c'est tout. Gardez-vous surtout ici de l'engouement des innovations, qui est le vrai génie du siècle, pour vous pénétrer plus que jamais du génie de la religion, qui seule, dit le prophète, *sait rendre la langue des enfans diserte* (1), tant son enseignement est simple, tant sa morale va droit à leur cœur; pour vous pénétrer du génie de l'Eglise, qui ne connoît et ne peut connoître d'autres écoles sûres et dignes de sa confiance que celles qui sont connues et surveillées par ses ministres; du génie de la paternité, qui consiste surtout à préserver l'innocence des enfans de tous les pièges qui les environnent; du génie de l'enfance même, dont toute la vertu, comme tout le bonheur, est dans la douceur, la modestie et la docilité; du génie enfin de ces pieux instituteurs, qui, dans leur docte ignorance, savent tout et enseignent tout, puisqu'ils possèdent à un si haut degré l'art suprême d'inspirer à leurs élèves l'amour de Dieu, l'amour des parens, l'amour du Roi et l'amour du travail; magnifique abrégé de morale devant lequel pâlissent toutes les lumières du siècle; éducation sublime, avec laquelle on peut se passer de toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres ne valent pas une heure de peine.

Nous supprimâmes, l'année dernière, nos très-chers Frères, comme contraire aux règles ordinaires de l'abstinence quadragésimale et pouvant en entraîner l'oubli, l'aumône de compensation que nous avions établie en faveur de notre séminaire. Les mêmes considérations nous ont

(1) Sap. X, 21.

portés à la supprimer encore cette année, et nous sommes même d'autant plus disposés à ne plus la permettre à l'avenir, que l'élan de la charité publique n'en a guère été ralenti, et qu'ainsi notre séminaire en a bien peu souffert; car nous aimons à le dire ici, nos très-chers Frères, et nous nous faisons un devoir de le publier pour l'édification commune et pour l'encouragement des ames généreuses, les quêtes par nous ordonnées n'ont guère été moindres cette année que les années précédentes, et, jointes à certains fonds que la divine Providence a daigné nous ménager, elles nous ont mis en état de faire l'acquisition d'un petit séminaire, lequel va être un nouveau monument de la charité des fidèles, un nouvel asile pour la jeunesse pauvre et vertueuse de notre diocèse, une nouvelle école de piété et d'instruction, qui, ajoutée à celle de notre grand séminaire, qui se ressent toujours des bénédictions du ciel, sera comme le complément de l'éducation cléricale. Un pareil établissement vient de se former à Sens, pour le département de l'Yonne, par le zèle de nos chers coopérateurs et par l'honorable émulation de plusieurs de ses habitans, et nous ne doutons point que son accroissement ne réponde bientôt à la pieuse activité qui l'a créé, pour ainsi dire, par une espèce de miracle. Grâces en soient rendues à l'auteur de tout bien, qui, par ces deux établissemens, daigne encore nous donner quelques motifs de consolation parmi tant de sujets de découragement et de tristes sollicitudes, et porte en notre cœur cette douce espérance, que ces acquisitions précieuses, si propres à ranimer le sanctuaire désolé, feront l'objet particulier de votre zèle, qu'en entraînant de nouveaux besoins, elles obtiendront de vous de nouveaux secours, et que la piété se fera gloire d'achever ce que la piété a si heureusement commencé.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 10 février 1820.

Dans les instructions, nos très-chers Frères, que nous vous adressâmes l'année dernière à l'occasion du Carême, nous nous efforçâmes de vous prémunir contre l'esprit du siècle. Nous vous dévoilâmes les illusions de ses promesses, la perversité de ses desseins et les artifices de son langage; nous vous dépeignîmes ce siècle impie qui *blasphème ce qu'il ignore* (1), *s'élève contre ce qui est Dieu* (2), se croit au-dessus de tout, parce qu'il méprise tout, et, *roi de tous les enfans de l'orgueil* (3), se donne pour l'incomparable, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. Ces instructions, uniquement dictées par le zèle et qui ne sont que l'acquit de notre charge pastorale, ont été accueillies avec empressement, nous n'en saurions douter, par tous les vrais fidèles et tous les gens de bien, jaloux tout à la fois de leur propre salut et du bonheur de la patrie. Mais le siècle, qui, comme ceux dont parle Jérémie, *ne veut pas recevoir l'instruction* (4), s'est offensé de la nôtre. En vain lui disons-nous que nous avons le droit sacré de signaler les attentats de l'impiété, non-seulement au nom de Dieu dont nous sommes les ministres, mais au nom de la société dont Dieu est le suprême conservateur; en vain lui représentons-nous que le premier de nos devoirs est de garantir des atteintes des loups ravisseurs les ouailles dont le salut nous est confié, il nous répond que, si c'est à nous à sauver les ames

(1) Jud. 10. — (2) I Thess. II, 4. — (3) Job. XLI, 27. — (4) Jer. V, 3.

et à diriger les consciences, c'est à lui qu'il appartient d'éclairer les esprits, et que, si nous sommes responsables devant Dieu de votre salut, il est responsable devant la postérité de notre civilisation et de notre gloire. Ainsi, c'est parce que l'impiété lève plus que jamais sa tête hideuse, qu'il ordonne à la religion, cette fille du ciel, de baisser sa tête auguste. Ce même siècle qui se plaint chaque jour de ce qu'on n'ose pas dire la vérité aux rois de la terre, s'indigne de ce qu'on ose la lui dire à lui-même, et il pense que nous envahissons le terrain profane de la politique, parce que nous lui démontrons qu'il usurpe et ravage le domaine sacré de la religion. Ainsi, c'est au moment où les mœurs dépérissent dans une si épouvantable progression, et où leur décadence déconcerte toute la sagesse des lois; au moment où les écrits les plus impies circulent avec autant d'audace que d'impunité, que l'on voudroit restreindre l'enseignement pastoral, réduire en servitude l'éloquence chrétienne, ou, pour parler avec l'apôtre, *la retenir dans l'injustice* (1). Ainsi s'établit peu à peu l'esclavage de la parole de Dieu; de cette parole *magnifique qui brise les cèdres, ébranle les déserts et retentit jusqu'au fond des abîmes* (2); de cette parole féconde qui *a fondé les cieux* (3), qui a sauvé le monde et qui doit le sauver encore. Mais non, et *cette parole*, dit l'Esprit saint, *ne peut pas être enchaînée* (4). Il nous est ordonné *de la prêcher sur les toits* (5); et comme elle n'est soumise à personne, tout le monde doit lui être soumis. Malheur donc à nous, *si nous la retenions cachée sous le boisseau* (6), et si, *serviteur infidèle, nous enfouissions le talent qui nous est confié* (7), et dont le maître de la moisson nous demandera compte! Nous la prêchons

(1) Rom. I, 18. — (2) Ps. XXVIII, 5. — (3) Prov. III, 19. — (4) II Timoth. II, 9. — (5) Matth. X, 27. — (6) Matth. V, 15. — (7) Matth. XXV, 25.

depuis plus de quarante ans sans crainte et sans détour, nous la prêcherons encore. Nous l'avons dite aux rois comme aux tyrans, nous la dirons au siècle. Que nous importe sa faveur? et n'est-il pas écrit que, *si nous voulons plaire aux hommes, nous ne serons pas les serviteurs de Jésus-Christ* (1)?

Oui, nos très-chers Frères, nous vous l'avons dit, et nous le répétons encore, la plus grande erreur de ce siècle, c'est ce goût effréné pour les innovations, qui dédaigne tout ce qui a été, pour ne rêver que ce qui doit être. C'est cette guerre impie que déclare à la sainte et vénérable antiquité cet essaim de faux sages et de réformateurs sans mission, qui, aussi impatiens dans leurs désirs que bornés dans leurs vues, et aussi ardens à essayer de tout qu'incapables de rien prévoir, ne sont pas moins jaloux de détruire, que les vrais sages le sont de conserver. C'est la folie de ces penseurs d'un jour, qui, n'ayant de zèle que pour ce qui n'a jamais existé, et d'amour que pour les institutions qui ne sont point encore faites, insultent sans pudeur à la majesté des siècles; et peu contens d'éteindre parmi nous nos traditions héréditaires et nos antiques souvenirs, pour mieux nous façonner à leurs erreurs nouvelles, voudroient encore arracher la religion des pages mêmes de notre histoire, pour mieux l'arracher de nos cœurs ; vrais apostats de leur patrie, qui se plaisent par là même à effacer tout ce qui fait l'orgueil du nom français, comme la gloire du nom chrétien; enfans coupables, qui, méprisant leurs pères, nous apprennent à nous mépriser nous-mêmes, et à perdre ce sentiment de dignité nationale qu'un peuple tient de sa vieillesse même, et qu'il n'abandonne jamais, sans se punir lui-même. Imprudens! qui abandonnent ainsi les

(1) Galat. 1, 10.

leçons de l'expérience et le phare lumineux de la foi de nos pères, pour courir au hasard, sans guide et sans boussole, sur la mer orageuse des opinions humaines, sans savoir à quel port ils pourront aborder, et qui livrent ainsi à mille tempêtes cette nation nouvelle qui doit éclore de leurs mains. Aveugles! qui ne voient pas que Dieu seul peut faire un peuple nouveau *en lui envoyant son Esprit créateur* (1), et en le replaçant sur la base éternelle de la vérité, de la justice et de la sainteté. C'est en ce sens qu'il nous dit qu'il fera de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et que saint Paul nous recommande *de dépouiller le vieil homme pour nous revêtir du nouveau* (2), lequel n'est pas sans doute l'homme des nouveautés, mais celui qui renaît à la vie de la grâce, *et renouvelle sa jeunesse comme celle de l'aigle* (3) *en remontant à la source* (4), en retrempant son ame dans les eaux salutaires de l'antiquité, et y puisant de nouvelles forces pour revenir à la vertu, commencer une seconde vie, et ressusciter la *beauté des anciens jours* (5).

Mais innover sans fin comme sans règle, ainsi que fait le siècle, ce n'est pas réformer, c'est abattre; ce n'est pas réédifier, c'est bâtir sur le néant; ce n'est pas régénérer un peuple, c'est le corrompre; ce n'est pas le rajeunir, c'est le finir, hâter sa dissolution et précipiter son déclin; c'est, avec le repos du présent, lui ôter l'assurance de l'avenir, et faire ainsi de son existence un problême et un jeu de sa destinée.

C'est sans doute pour pallier la honte et tout ensemble les dangers de cet esprit inquiet et amoureux des changemens, que le siècle l'a décoré du nom fastueux du progrès des lumières, vain luxe dont dont il cherche à parer

(1) Ps. CIII, 30. — (2) Coloss. III, 9. — (3) Ps. CII, 5. — (4) Deuter. XXXII, 7. — (5) Isaï. LI, 1.

sa superbe indigence. En vain, depuis long-temps, lui représente-t-on qu'un peuple est toujours éclairé quand il est bon; qu'il ne se sauve pas par ses sciences et par ses arts, mais par ses mœurs et ses vertus, par l'amour que chacun a pour ses devoirs privés, sans lesquels il n'y a pas de morale publique, et par sa foi à ce divin principe d'*où découle toute puissance*, et qui, en consacrant l'autorité, consolide l'ordre établi; et qu'enfin rien ne manque à un peuple qui est tout à la fois fidèle et à son Dieu et à son Roi: il répond fièrement qu'un peuple ne se sauve que par le sentiment éclairé de ses forces, qu'il n'est de pouvoir sacré que le sien, que ses devoirs reposent sur la conscience approfondie de ses droits, que sa fidélité n'est jamais plus inviolable que quand elle est plus discutée, et que rien n'est plus funeste à un État qu'une soumission sans calcul et un amour non raisonné pour Dieu et pour le Roi.

En vain lui demande-t-on par quel miracle et par quelle inspiration se trouve-t-il plus habile et plus éclairé que tous les autres siècles, et d'où il tient cette émancipation qu'il nous fait tant valoir, et dont il a fait jusqu'à présent un si bel usage: il répond toujours que sa mission vient de sa raison, sa raison de ses lumières, ses lumières de la nécessité et de la force même des choses; qu'ainsi il faut qu'il marche et nous avec lui, et qu'on ne peut pas plus lui interdire la faculté de marcher, qu'à la mer de mugir, à la foudre de gronder, et au soleil de verser sur nous sa lumière.

Fut-il jamais, nos très-chers Frères, un délire plus déplorable? Et qui peut donc nous accuser ici de dénaturer ses sentimens et de pervertir son langage? Et voilà donc la vraie maladie de ce siècle; c'est ce fanatisme de la fausse science et des fausses lumières, bien plus violent et mille fois plus incurable que celui de l'ignorance

et du faux zèle; c'est cette position inouie des choses où la raison n'a plus de foi qu'en elle seule, où chaque écrivain s'érige en docteur, chaque docteur en législateur, chaque législateur en oracle; où chaque homme se constitue son propre juge, et où enfin on peut dire que tout est souverain sur la terre, excepté le souverain du ciel. *Malheur à vous!* disoit Jésus-Christ aux faux docteurs de la Synagogue, *qui croyez avoir emporté pour vous seuls la clef de la science dans laquelle vous n'êtes jamais entrés, ni n'avez fait entrer les autres* (1). C'est l'anathème que méritent également tous ces scribes modernes et tous ces pharisiens politiques, qui s'attribuent à eux seuls le domaine de la raison, concentrent en eux seuls la conscience de tous les peuples, la foi de tous les siècles, et se croient être seuls la pensée du genre humain; qui, mille fois plus dangereux encore que tous ces faux docteurs de la loi condamnés par le Sauveur du monde, croient avoir emporté avec eux la clef de toutes les lois, de tous les mystères de l'ordre social, et qui, en se vantant d'ouvrir tous les trésors de la lumière, n'emportent avec eux d'autre clef que celle de l'abîme. *Væ legisperitis! quia tulistis clavem scientiæ.*

C'est donc maintenant, nos très-chers Frères, qu'on peut bien dire avec l'Evangile qu'*est arrivée l'heure de la puissance des ténèbres* (2), et qu'il faut plus que jamais *vous méfier des faux prophètes* (3). Non, jamais l'art d'embarrasser la raison par mille détours n'a été plus savant; jamais le trafic des paroles frauduleuses n'a fait plus de progrès; jamais les froides théories ne se sont unies plus habilement avec les passions violentes, pour se soutenir et se justifier les unes par les autres; enfin jamais l'enfer n'a été plus fertile en machinations téné-

(1) Luc. XI, 52. — (2) Luc. XXII, 53. — (3) Marc. VII, 15.

breuses pour tromper l'ignorance et la crédulité. Un piège universel, ou, pour parler avec le prophète, un grand filet est étendu sur le Thabor : *Et rete expansum super Thabor* (1). Qui pourra donc lui échapper? Piège d'abord dans cette fausse philantropie qui n'est pas plus l'humanité que la philosophie n'est la sagesse, qui s'appelle l'amour des hommes, et qui n'est pas l'amour de Dieu, véritable vie de l'ame; qui va chercher des frères au-delà des pôles, et qui connoît à peine *ce prochain que Dieu a confié à chacun de nous* (2), et qui, à force d'aimer tout le genre humain, finit par n'aimer personne.

Piège dans cette fausse charité que le siècle voudroit confondre avec la véritable charité chrétienne, dont le premier devoir est de tout supporter et de tout pardonner, et d'accueillir ce repentir sincère qui couvre les fautes; mais que le siècle n'invoque tant que pour s'en servir contre elle-même, et faire de cette reine des vertus, qui est la plus belle image de la bonté divine, la complaisante de ses vices, la protectrice de ses iniquités, et la complice de ses plans de destructions et de ruines.

Piège dans cette fausse tolérance sans bornes et par conséquent sans sagesse, qui, loin de bien concilier les intérêts de l'humanité avec ceux de la religion, trahit à chaque instant ceux-ci, sous prétexte de défendre ceux-là; dont tout l'art est d'insinuer qu'il faut tout tolérer pour ne rien croire, et qui, se démasquant chaque jour elle-même par ses propres excès, nous prouve évidemment qu'elle ne demande faveur pour toutes les fausses religions, que pour mieux opprimer la seule véritable.

Piège dans cette fausse modération qui n'est pas celle

(1) Osee. v, 1. — (2) Eccli. xvii, 12.

des désirs, qui n'est pas celle des passions et des plaisirs mondains, ni cette *sobriété de la sagesse* (1) qui ne veut rien d'exagéré et ne connoît rien d'extrême, même dans le bien; mais un déplorable compromis entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu, comme s'il y avoit un milieu entre le vice et la vertu, et que le plus beau caractère de la vertu ne fût pas une haine vigoureuse pour le vice; transaction honteuse, indigne d'un chrétien, dont l'esprit est la force, et qui ne connoît qu'un chemin, *la voie droite qui conduit à la vie* (2); neutralité funeste dans laquelle on se dit modéré, parce qu'on est tiède; impartial, parce qu'on est indifférent; ami de la paix, parce qu'on l'est de son repos; conciliateur, parce qu'on est accommodant; enfin d'aucun parti, parce qu'on n'est pas même de celui du bien; et propre ainsi à attirer sur nous ce terrible anathème que lance l'Esprit saint contre ces hommes qu'il appelle *ni froids ni chauds*, et que Dieu pour cela repousse de son sein et *vomit de sa bouche* (3), ou ces hommes non moins coupables dont parle le prophète, qui, *tantôt au Seigneur et tantôt à Baal*, tournent à droite ou à gauche, suivant que l'ambition ou l'intérêt les pousse, *usquequò claudicatis in duas partes* (4).

Piège dans ce perfectionnement mensonger que le siècle nous vante tant, qu'il appelle illimité, parce qu'il ne sait plus où s'arrêter et ne s'entend plus lui-même; qu'il appelle indéfini, parce qu'il est indéfinissable, et autant éloigné de la perfection chrétienne, que l'orgueil est éloigné de l'humilité, l'idolâtrie de soi-même de l'héroïque abnégation, l'amour des plaisirs de la sainte tempérance, le goût grossier pour la matière et le culte des

(1) Rom. XIII, 3. — (2) Matth. VII, 14. — (3) Apoc. III, 16. — (4) III Reg. XVIII, 21.

sens qui bientôt va remplacer tous les autres, de cette perfection de l'ame *qui ne cherche et ne goûte que les choses d'en haut* (1) : perfectionnement fantastique qui, bien loin *d'aller toujours de vertus en vertus* (2), de nous rendre *saints parce que Dieu est saint* (3), et *parfaits comme le Père céleste* (4), ne va que de rêves en rêves, d'abstractions en abstractions, et n'a jusqu'ici perfectionné que notre corruption sociale.

Piège dans cette morale religieuse que l'on voudroit mettre aujourd'hui à la place de la religion, et qui n'est que l'absence même de toute religion; morale dérisoire pour faire des chrétiens sans christianisme, et nous donner un Evangile sans culte, ou un culte sans Evangile; une croyance sans symbole, ou un symbole sans croyance, et qui, par le mépris de tous les dogmes et la latitude arbitraire qu'elle laisse aux objets de la foi, n'est au fond qu'une profession indirecte d'impiété, un athéisme déguisé, et le masque imposteur de la fatale indifférence qui rougit encore de son nom, et n'ose pas encore s'avouer clairement elle-même.

Piège dans la nouvelle éducation, d'où se trouve exilé ce noble héritage de principes et de doctrines qui ont formé nos pères; dans cette éducation raisonneuse et toute dirigée *suivant les élémens du monde*, ainsi que s'exprime saint Paul (5), *et non suivant Jésus-Christ;* où la première de nos connoissances, c'est-à-dire, la religion, est subordonnée à toutes les autres, et y paroît bien plus encore comme une formalité que comme un devoir, plus comme une convenance que comme une nécessité : éducation tristement calculatrice, où toutes les lignes qu'on y trace et les cercles qu'on y décrit ne sauroient sauver

(1) Coloss. III, 1. — (2) Ps. LXXXIII, 8. — (3) I Petr. I, 16. — (4) Matth. V, 48. — (5) Coloss. II, 8.

les enfans d'une seule faute ; ni les préserver d'un seul vice ; dont les enseignemens, aussi emphatiques qu'arides, ne font que mettre en mouvement et en fermentation les passions naissantes, loin de les contenir, et qui, au lieu de prolonger l'âge si court de l'innocence, premier but de toute bonne éducation, ne peuvent que hâter celui de la licence et de la corruption.

Piège dans ces idées antichrétiennes, mais que le siècle décore d'un autre nom : idées nées d'hier, toutes pétries du limon révolutionnaire, et contre lesquelles il faut d'autant plus se précautionner, qu'elles sont plus suspectes par leur nouveauté, plus vagues dans leur acception, et d'autant plus étrangères à nos anciennes mœurs, qu'elles ne se trouvent pas plus dans nos catéchismes que dans nos vocabulaires; véritables énigmes que chacun interprète au gré de ses caprices, et dont le génie propre est de tout confondre pour tout absoudre, et de tout excuser pour se permettre tout. C'est le pire de tous les états où un peuple puisse tomber, c'est une vraie putréfaction morale, et, pour parler avec Isaïe, *une langueur secrète et universelle* où le corps social n'offre plus qu'un triste cadavre, où les ames sont sans ressort, les caractères sans vigueur, la morale sans dignité, la conscience sans force, les croyances sans conviction, et où il n'y a enfin d'activité que pour les vices, et d'énergie que pour les passions; *omne caput languidum* (1). Que dirons-nous encore? C'est la gangrène qui nous arrive après la fièvre; c'est la léthargie après nos convulsions; c'est l'agonie précurseur de la mort; c'est cet *esprit d'engourdissement et de sommeil* tant annoncé par le même prophète, que Dieu envoie aux nations rebelles à ses lois, alors qu'il est entré dans son conseil de les punir et de les perdre.

(1) Isai. 1, 5.

Tels sont, nos très-chers Frères, les différens écueils dont nous sommes environnés, et les embûches sans cesse renaissantes que *l'homme ennemi* a semées sur nos pas, et qui doivent d'autant plus exciter notre vigilance, qu'elles peuvent à chaque instant compromettre notre salut. Ah! parmi toutes ces voies obliques et ces documens tortueux, et *ces nuages d'une langue double qui tourne à tout vent* (1); dans cette anarchie des esprits et ce déplacement de toutes les bornes, et cette confusion du bien et du mal, et ce triste mélange de vertus cauteleuses et de vices savans, et ce dédale sans issue où l'homme et le chrétien ne peuvent plus se reconnoître, *conservons le dépôt sacré* (2). Rallions-nous plus que jamais à cette sagesse divine *qui est avant le temps et avant les siècles* (3). Tenons-nous fermes à l'ancre de la foi; fuyons de ce terrain mouvant, qui peut à chaque instant s'écrouler sous nos pieds; et là, *immobiles par l'espérance* (4), et forts de toute l'autorité des siècles réunie à celle de Dieu, laissons le siècle se perdre, s'il le veut, en nous gardant de nous perdre avec lui, et de *tomber dans la même fosse qu'il s'est creusée lui-même* (5).

C'est aussi à vous, nos très-chers coopérateurs, qu'il appartient de redoubler de zèle, et de nous seconder de tous vos efforts, dans un temps où, à un surcroît d'erreurs et de scandales, vous devez opposer un surcroît de zèle et de vigilance. Vous ferez, de cette instruction générale que nous vous adressons, le sujet de vos instructions particulières; vous la mettrez à la portée des simples, n'oubliant point que nous sommes redevables, ainsi que le dit saint Paul, aux ignorans comme aux savans, aux sages comme aux insensés, aux esprits foibles, ainsi qu'à ceux

(1) Eccli. v, 11. — (2) I Tim. vi, 20. — (3) Eccli. xxiv, 14. — (4) I Cor. xv, 58. — (5) Ps. vii, 16.

qui se disent les esprits forts. C'est surtout pour vous qu'on peut dire qu'*un grand filet est étendu sur le Thabor* (1), et que bien plus encore que les autres, vous avez à vous défendre de ces hommes insidieux qui voudroient, disent-ils, vous mettre en harmonie avec le temps, c'est-à-dire, avec le chaos; c'est surtout contre vous que se déchaîne *le fort armé* (2), c'est-à-dire, le génie du mal; il faut donc vous armer contre lui de tout le génie du bien: car les *armes de notre milice*, dit l'apôtre, *ne sont pas charnelles, et ne sont autre chose que la puissance de Dieu* (3), la puissance de vos prières pour désarmer le ciel et l'intéresser en faveur de ceux mêmes qui veulent se perdre; la puissance de vos exemples, en devenant *la règle vivante du troupeau* (4), et vous montrant aussi *irrépréhensibles* (5) dans vos discours que dans vos actions; la puissance de vos bonnes œuvres, en assistant les pauvres, tout pauvres que vous êtes, en consolant les malheureux, en réconciliant les ennemis, en protégeant la veuve et l'orphelin, en vous montrant l'*œil de l'aveugle et le pied du boiteux* (6), et en formant à Dieu des vrais adorateurs, comme à l'État des vrais serviteurs; la puissance enfin de vos instructions, *en vous armant du glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu* (7), et en vous en servant avec autant de douceur que de force: je dis avec douceur, c'est l'esprit de la charité; et avec force, c'est l'esprit de la vérité. *Vous exhorterez en toute patience* (8), mais *vous insisterez à temps et à contre-temps;* et qu'est-ce donc, dans le sens de saint Paul, qu'insister à contre-temps, si ce n'est s'élever contre l'esprit du temps, c'est-à-dire, contre les passions qui l'agitent, les vices qui le travaillent et le délire qui l'emporte, et mettre autant de zèle à l'éclairer, qu'il a d'obs-

(1) Osee. v, 1. — (2) Luc. xi, 21. — (3) II Cor. x, 4. — (4) I Petr. v, 3. — (5) I Tim. v, 7. — (6) Job. xxix, 15. — (7) Ephes. vi, 17. — (8) II Tim. iv, 2.

tination à résister et à se perdre? C'est ainsi que, par un heureux mélange d'une charité que rien n'épuise, et d'une fermeté que rien n'abat, vous apprendrez au siècle que, si sa sagesse varie comme le temps, Jésus-Christ est toujours le même, la virginale pureté de sa doctrine toujours la même, la fin de notre ministère toujours la même; que, s'il y a des révolutions dans les empires, il n'y en a point dans nos enseignemens; que, si la philosophie est versatile comme l'opinion, la religion est immuable comme Dieu; et que, si les lumières du jour sont nouvelles, la vérité que nous annonçons est éternelle.

Mais si vos pasteurs, nos très-chers Frères, ont de grands devoirs à remplir envers vous, vous n'en avez pas moins à remplir envers eux; s'ils doivent vous instruire, vous devez les écouter; si, par état, ils sont chargés de vous montrer vos obligations, vous devez les consoler par votre empressement à y être fidèles, et à vous conformer aux saintes lois que vous impose l'auguste caractère de chrétien. C'est surtout dans ce saint temps de pénitence et aux approches de la sainte pâque, à laquelle l'Église appelle ses enfans, que vous ferez des retours sérieux sur vous-mêmes; c'est dans un temps de sacrifices et de privations, qu'à la mortification des sens vous ajouterez celle de l'esprit; comme le corps, vous le ferez jeûner, puisque, comme le corps, il a ses excès et son intempérance: vous lui interdirez ces lectures criminelles, non moins propres à nourrir son orgueil qu'à exalter son inquiétude. En même temps que vous écouterez avec respect les paroles de la vie éternelle, vous repousserez loin de vous ces écrits pestilentiels qu'on vous vend à vil prix et qui vous coûteront si cher, ces colporteurs de doctrines empoisonnées qui envahissent à la fois la cabane des pauvres et les palais des grands. En même temps que vous suivrez ces apôtres et *ces hommes de Dieu*, qui vous annoncent *la bonne nou-*

velle, ces évangélistes des pauvres, qui, comme ceux dont parle Isaïe, *annoncent la paix et prêchent le bonheur sur les montagnes* (1), vous repousserez loin de vous ces prédicateurs d'impiété et de rébellion, ces ennemis de l'ordre qui ne se croiront satisfaits que quand vous cesserez d'être tranquilles, et dont l'unique but est de faire de vous, non des heureux, mais des mécontens. Vous fermerez l'oreille à tous ces missionnaires de corruption et de licence, non moins funestes au salut de votre ame qu'à celui de l'État; qui n'alarment pas les pécheurs, mais qui les tranquillisent; qui ne troublent pas les consciences, mais qui les endorment; qui ne réveillent pas les scrupules, mais qui s'en moquent, et qui, ne connoissant d'autre dieu que la raison pure, vous apprendront à vous méfier de vos remords, parce que les remords ne raisonnent pas; vous fuirez tous ces missionnaires de l'athéisme et de la mort, qui ne vous feront pas peur des peines éternelles, mais qui vous apprendront à les braver, comme eux, par vanité autant que par crainte, et qui, bien loin de vous exciter à conquérir le ciel, se vantent, dans leur désespoir, de conquérir le néant. Enfin, vous pénétrant de plus en plus des grandes vérités du salut, plus jaloux de devenir de bons chrétiens que de grands politiques, de vrais fidèles que de vains raisonneurs; plus occupés du progrès de vos vertus que de celui de vos lumières, vous n'oublierez jamais que la plus belle des sciences est de s'unir par la soumission à celui qui sait tout, comme *un des grands bienfaits de Dieu est de jouir en paix du fruit de son travail* (2); et que vous aurez tout gagné pour ce monde-ci et pour l'autre, quand, à l'aide de votre foi, vous connoîtrez l'art de bien vivre et la science de bien mourir.

Comprenez-le donc, dit le prophète, *ô vous tous qui ou-*

(1) Isai. LII, 7. — (2) Eccles. V, 18.

bliez Dieu (1)! vous qui voulez tout réformer, excepté vous-mêmes, et tout guérir, excepté vos convoitises dépravées et vos cupidités terrestres; vous qui croyez que tout ce qui brille peut vous guider, et que tout ce qui éblouit éclaire; vous qui pensez que vos lumières sont plus vives, parce que vos passions sont plus ardentes, vos désirs plus impétueux, vos vices plus raffinés, et vos ames plus foibles: comprenez-le bien une fois pour toutes, que répandre la science, ce n'est pas toujours répandre la lumière; que ce sont les vérités et non les connoissances, qui sont la vraie richesse de l'esprit, ainsi que celle des nations; qu'on peut faire beaucoup de découvertes sans acquérir plus de lumières, puisque rien, à proprement parler, ne mérite ce nom, que ce qui tend à nous rendre plus sages, plus renfermés dans l'ordre où Dieu nous veut, plus propres à marcher, sans prétention comme sans bruit, vers le grand but de la vie humaine, celui de travailler au bonheur de ses semblables et à la perfection de soi-même; et qu'ainsi il n'y a de vraies lumières que dans la religion, puisqu'elle seule peut nous offrir des motifs assez forts pour surmonter nos affections désordonnées, et nous vaincre nous-mêmes. Songez qu'il y a mille fois plus de substance et de suc dans un seul mot de l'Évangile, que dans tout l'étalage de ces systèmes vains que l'on peut ignorer sans valoir moins, et comprendre parfaitement sans valoir davantage; et qu'un enfant bien instruit de son catéchisme en sait plus encore sur la nature de ses devoirs et sur les vrais principes de la vie sociale, que tous ces prétendus savans hérissés de leurs théories, non moins inutiles à leur bonheur qu'à leur vertu: songez enfin qu'aucune lumière, quelle qu'elle soit, ne peut suppléer à la religion, tandis que la religion peut suppléer à toutes les lumières, et qu'une seule

(1) Ps. XLIX, 22.

fille de Vincent de Paul, qui soigne nos pauvres malades, et un seul Frère des écoles chrétiennes, qui instruit nos pauvres enfans, méritent plus de la patrie, font plus de bien en un seul jour, dans leur modeste simplicité, que tous nos grands penseurs et nos flambeaux du siècle, avec leurs savantes méthodes et leurs brillans discours.

Par où, nos très-chers Frères, pouvons-nous mieux finir cette Instruction, qu'en vous adressant ces paroles du Sauveur du monde : *Cherchez, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données comme un surcroît* (1); *comme un surcroît*, c'est-à-dire que tout le reste est superflu, et que la seule chose nécessaire et le seul principe de vie, c'est la religion et la justice qui en découle; *avant tout*, parce qu'avec elle, on a tout; qu'avec elle, on peut se passer de tout, et qu'à sa suite le bonheur vient tout seul, et la prospérité publique naît comme d'elle-même? Voulez-vous des juges vertueux et intègres, qui jamais ne vendront la justice? vous les aurez; des législateurs dignes de leur mission et de votre confiance? vous les aurez; des écoles protectrices de l'innocence et des premières mœurs? vous les aurez; des enfans dociles et respectueux, qui feront la joie et la consolation de leurs parens, et des parens qui s'en feront aimer par leurs soins, et respecter par leurs exemples? vous les aurez; voulez-vous voir enfin les arts vivifiés, comme au grand siècle, par les goûts élevés et par les sentimens nobles, et toutes les branches de l'industrie et du commerce florissantes par le crédit, la bonne foi, la probité et la confiance? vous l'obtiendrez. *Et hæc omnia adjicientur vobis.*

Mais, par la raison contraire, vous n'aurez rien de tout cela sans la religion, ou plutôt, vous aurez des tribunaux

(1) Matth. VI, 33.

où règneront la corruption et la vénalité; des instituteurs sans morale, des mains desquels sortiront des enfans émancipés avant le temps, et déjà se constituant vos juges, en attendant qu'ils se disent vos maîtres; des mariages scandaleux, que la loi seule unira, et que le ciel réprouvera; des transactions sociales sans garantie, et des sermens auxquels personne ne croira, et enfin des lois qui, créées par les passions et discutées par des organes peu dignes d'elles, perdent leur sainteté et le respect des peuples, *et alors*, dit l'Évangile, *au lieu d'un esprit immonde, sept autres plus mauvais encore s'empareront de vous, et les choses nouvelles seront pires que les anciennes*; vos réformes actuelles, pires que vos abus passés; vos lumières acquises, pires que vos préjugés détruits; votre liberté conquise, pire que vos chaînes brisées; vos promesses faites avec tant d'assurance, pires que vos destructions opérées avec tant de témérité, et votre corruption par les lois, pire que votre corruption par les mœurs: *et fiunt novissima pejora prioribus.* Voilà, pour nous servir toujours des expressions de Jésus-Christ, *ce qui arrivera à cette nation perverse*, si elle s'obstinoit à oublier son Dieu pour se faire un dieu d'elle-même, et à calomnier sans cesse le passé pour mieux corrompre le présent: *sic erit et generationi huic pessimæ* (1). Ainsi l'attestent tous les siècles, et contre tous, celui-ci ne prévaudra pas; ainsi le veut l'ordre éternel; ainsi doit s'accomplir l'oracle de la vérité même, que, quand la religion d'un peuple s'évanouit, le peuple tombe et disparoît avec elle, et que le bonheur ne peut lui arriver qu'autant qu'il lui reste fidèle: *cum prophetia defecerit, dissipabitur populus; et qui custodit legem, beatus erit* (2).

Que nous nous estimerions heureux, nos très-chers

(1) Matth. XII, 45. — (2) Proverb. XXIX, 18.

Frères, si nous avions pu pénétrer vos esprits et vos cœurs de ces vérités salutaires, et si, pour preuve du succès de nos instructions, nous pouvions voir cesser les désordres divers qui affligent notre ministère, dont le plus grand, sans doute, est la profanation du saint jour du Seigneur, contre laquelle nous ne cesserons jamais de réclamer; scandale d'autant plus déplorable, que l'on n'en voit aucun exemple dans toutes les nations chrétiennes; scandale d'autant plus affligeant, qu'il va toujours croissant, qu'il ne cherche plus même à se justifier, et qu'affranchi de toute crainte, il semble défier à la fois le blâme de la terre et le courroux du ciel! Qu'il seroit consolant pour nous, si nous avions pu ranimer votre zèle, et rappeler efficacement au souvenir de votre piété ces précieux établissemens qui font l'objet de toutes nos sollicitudes, comme ils le sont de toutes nos espérances! Nous aimons à vous le rappeler ici, nos très-chers Frères, c'est par vos soins et par les secours de votre charité; c'est par les pieuses offrandes de quelques généreux testateurs que nous avons pu parvenir à augmenter *les parvis de la maison du Seigneur*, et acquérir ce vaste emplacement sur lequel nous venons de faire construire notre petit séminaire de Troyes, qui va presque doubler le nombre de nos jeunes élèves, et nous aider à réparer ces pertes sans cesse renaissantes qui affligent notre cœur. Mais tous ces bienfaits et les autres ressources que nous a ménagées la divine Providence, bien loin de ralentir l'élan de votre charité, doivent être, au contraire, un nouvel aiguillon pour vous porter à concourir de plus en plus à l'entretien de ces écoles saintes, destinées à propager la succession de vos pasteurs, sans laquelle seroit brisé tout lien du ciel avec la terre. Déjà notre petit séminaire de Sens prospère d'une manière bien sensible sous les yeux des sages supérieurs, heureusement secondés par les autorités locales qu'anime l'amour

du bien. Le Roi lui-même, instruit de ces heureux succès, a daigné donner à cet établissement des marques de son intérêt et de sa bienveillance spéciale, tant il est pénétré de l'importance de l'éducation cléricale! tant il est convaincu que son trône est encore plus affermi par les principes que par les armes, par le zèle des saints ministres que par la valeur même de nos guerriers! Sa Majesté ne s'est pas moins montrée généreuse envers notre grand séminaire, et tout nous porte à croire que nous éprouverons encore les heureux effets de sa royale bienfaisance. Vous la seconderez donc, nos très-chers Frères, cette pieuse sollicitude du père de la patrie, qui, tout puissant qu'il est, ne pourroit, sans votre concours, combler ce vide immense du sanctuaire qui s'agrandit de jour en jour, et fournir au maintien de ces précieuses institutions, dont la prospérité est un des plus grands biens que puisse attendre une nation chrétienne, comme leur dépérissement seroit la plus terrible atteinte portée à la vie sociale et au bonheur public.

MANDEMENT

POUR LE CARÊME ET LE SÉMINAIRE.

Du 23 février 1821.

Ils approchent, nos très-chers Frères, ces jours de grâces et de salut, ces jours de pénitence et de réconciliation, où nous aimons à vous nourrir dans le saint jeûne d'une manière plus particulière du pain de l'instruction, afin de préparer vos ames à recevoir le pain de vie, et

de vous rappeler à Dieu, dont le souvenir se perd, et dont la crainte ne s'affoiblit que trop dans le tumulte des plaisirs et l'agitation des affaires mondaines. Nos instructions, vous le savez, nos très-chers Frères, sont dirigées principalement contre l'esprit du siècle, que l'on veut vous donner pour règle, afin de les rendre plus utiles et plus profitables, à l'exemple de tous les saints Pères, qui savoient si bien approprier leur zèle et leurs éloquens écrits aux vices dominans de leur temps, pour leur porter des coups plus assurés, et en garantir plus efficacement les peuples confiés à leurs soins. Pourrions-nous ne pas imiter de si beaux modèles? Mais les enfans du siècle sont bien loin de penser ainsi. Ils voudroient que nous nous bornassions à une morale étrangère à nos désordres actuels, à une morale ordinaire appartenant à tous les temps comme à tous les lieux; et que, perdus dans de vagues généralités qui n'eussent point d'application aux maux qui nous travaillent, nous ne pussions donner à nos enseignemens chrétiens une nouvelle direction, ainsi qu'ils donnent à leurs doctrines corruptrices une couleur plus décevante et une forme plus trompeuse. Ils voudroient que les grâces du style et les ornemens de la parole ne fussent employés que pour parer le vice et embellir le mensonge, et que toutes les plumes se tussent pour les laisser parler, afin que, maîtres du terrain, ils pussent répandre sans obstacle leur funeste poison. Mais c'est à nous une raison de plus de parler sans déguisement et sans fard, et de vous dire avec le prophète : *Embouchez la trompette, criez et ne cessez point* (1). Si Dieu vous donne quelque force, employez-la plus que jamais contre ses ennemis; s'il vous a départi quelques lumières, *faites-les briller dans les*

(1) Isai. LVIII, 1.

ténèbres (1), et songez que le plus bel usage que vous puissiez en faire, c'est de prêter main-forte à la vérité, puisqu'elle daigne se servir, pour vous défendre, de votre bras de chair.

C'est ce que nous ferons encore, nos très-chers Frères, dans cette Instruction, où nous continuerons à démasquer le siècle, dussions-nous être regardés comme un ennemi des lumières, et encourir ses honorables censures. Sans cesse nous le combattrons, parce qu'il ne cesse de nous égarer et de nous corrompre, et que son esprit est autant éloigné de l'esprit de Jésus-Christ, *que les ténèbres sont éloignées de la lumière, et la terre du ciel* (2). Sans cesse nous vous dirons : *Fuyez du milieu de Babylone* (3); fuyez du milieu de ce siècle qui prétend éclairer le monde parce qu'il le trouble, et vivifier les nations parce qu'il leur donne la mort : siècle ingrat, qui calomnie indignement les siècles auxquels la France doit sa gloire, et la nation sa dignité; siècle petit et vain, qui se croit à l'apogée de la raison, parce qu'il est aux antipodes du bon sens; *pauvre superbe, une des trois choses que le Seigneur a le plus en abomination* (4), et auquel, pour le punir de son orgueil, la Providence a défendu de rien faire de grand; siècle follement amoureux de lui-même, qui prend sa présomption pour son mérite, son audace pour sa force, ses incertitudes pour sa sagesse, son inquiétude pour son activité, ses ruines pour ses créations, nos malheurs pour ses conquêtes, et enfin pour sa supériorité les éloges insensés qu'il se donne; siècle en contradiction perpétuelle avec lui-même, qui sans cesse nous dit qu'il ne peut pas et qu'il ne doit pas reculer, et qui, depuis trente ans, ne

(1) Matth. v. — (2) Eccles. II, 13. — (3) Isai. XLVIII, 20. — (4) Eccli. XXV, 3.

fait autre chose que reculer sans cesse, et qui ne s'avance tout au plus que dans la route des crimes; qu'on voit sans cesse revenir sur ses pas, approuver aujourd'hui ce qu'il rejettera demain, faire et défaire avec une égale facilité, se façonner à toutes les opinions aussi mobiles et aussi fugitives que le nuage qui passe, *tourner à tout vent de doctrine* (1), sans jamais trouver un point de repos, sans jamais se fixer à rien, si ce n'est à l'art de détruire; vérifiant ainsi cette parole du Sage, que les impies ne font que s'agiter sans fin, et revenir sans cesse dans un même cercle d'erreurs et de folies : *impii in circuitu ambulant* (2); siècle enfin véritablement incurable, qu'aucune leçon n'éclaire, qu'aucune expérience ne détrompe, qu'aucun châtiment ne corrige, et qui, *lassé*, suivant l'expression du prophète, *dans les voies de l'iniquité* (3), à force de marcher, cherche plutôt à s'y complaire qu'à en sortir, nous fait passer d'une agitation convulsive à un léthargique sommeil, et qui, après nous avoir plongés dans un torrent de sang, voudroit nous faire reposer maintenant dans le bourbier de l'impiété et dans les eaux croupissantes du vice.

Voilà le siècle, nos très-chers Frères, qui se produit avec tant de confiance, et qui se donne pour un prodige de lumière hors duquel il n'y a point de salut. Voilà l'idole monstrueuse à laquelle ses aveugles adorateurs voudroient vous faire sacrifier votre bonheur et votre gloire, vos principes et votre foi, vos intérêts présens et votre destinée éternelle. En sera-t-il ainsi, nos très-chers Frères? Seroit-il vrai que vous écouteriez encore ces *enchanteurs qui*, comme ceux dont parle le prophète, *ont l'art de nous faire aimer leurs poisons* (4), et qui, sans cesse en discordance avec la raison, voudroient nous

(1) Ephes. IV, 14. — (2) Ps. XI, 9. — (3) Sap. V, 7. — (4) Ps. LVIII, 5, 6.

mettre en harmonie avec le siècle, c'est-à-dire, avec le chaos, et nous élever à sa hauteur, sans songer que nul être créé ne s'est élevé plus haut que Lucifer, et que nul n'a été précipité plus vite et n'est descendu plus bas?

Seroit-il vrai que vous écouteriez encore tous ces démolisseurs infatigables, qui veulent vous faire renouveler à la fois votre éducation religieuse et votre éducation française, et qui ne craignent nullement de précipiter un État dans l'anarchie et la désolation, pour l'unique plaisir de le refaire et pour la gloire de le rajeunir; tous ces fiers détracteurs de nos antiquités sociales, non moins ennemis de leur patrie que les contempteurs de nos antiquités sacrées sont les ennemis de Dieu; barbares, qui contredisent ainsi ouvertement cet adage sacré aussi ancien que le monde : *Ainsi l'ont voulu nos pères;* nouveaux Chams, qui méprisent ainsi les auteurs de leurs jours et de leur existence, et qui, coupables du même crime que l'enfant de Noé, méritent d'être frappés de la même malédiction; insensés, qui demandent sans cesse que le temps mette son sceau à nos nouvelles institutions, et qui, par une inconcevable contradiction, se déshéritent du passé, en attendant de l'avenir la stabilité de leur ouvrage; qui osent préférer ainsi l'antiquité future, que rien ne peut leur garantir, à l'antiquité du passé, qui porte avec elle ses preuves assurées et ses gages certains, et qui, aussi peu d'accord avec le temps qu'avec eux-mêmes, se reposent sur nos neveux après avoir bafoué nos pères?

Seroit-il vrai que vous écouteriez encore ces ennemis hautains des préjugés qui se croient affranchis de toutes les erreurs, parce qu'ils ne veulent recevoir aucune vérité de la foi, ni se soumettre à la parole immortelle de Dieu, qu'après l'avoir soumise à la raison incertaine de l'homme; qui ne se sont jamais douté que, s'ils n'ont pas les préjugés de la multitude, ils ont les préjugés de leur

orgueil, de leur impiété, de toutes leurs passions s'exaltant les unes par les autres; qu'il n'y a plus de connoissances sûres, dès qu'on cherche à détruire la source de nos connoissances qui est Dieu même; que l'humble fidèle qui croit est plus savant que le savant qui doute; que nul n'est plus sujet aux préjugés que celui qui les méprise tous, comme nul n'est plus crédule que l'incrédule même; et que de tous les préjugés le plus honteux comme le plus funeste, c'est d'attaquer la religion sans la connoître, et de vouloir substituer à la croyance des siècles la sagesse d'un jour?

Seroit-il vrai que vous écouteriez encore ces politiques tout enfoncés dans la matière, *dont la langue rampante*, dit le prophète, *se traîne sur la terre* (1), qui méconnoissent tous les pouvoirs du ciel, et la source sacrée d'où descend toute autorité comme toute justice, qui voudroient exiler Dieu de la société, ne pouvant l'exiler du monde; qui des rois, ses augustes images et *les fils du Très-Haut*, ne font plus que les jouets de la multitude qu'ils flattent pour la tromper, qu'ils trompent pour l'asservir, et qui, pour la dédommager de sa misère et de ses chaînes, l'exaltent, l'encensent, en font un souverain?

Seroit-il vrai que vous écouteriez encore ces hommes *sophistiques*, ainsi que les appelle le Sage, doublement *odieux* et à Dieu et aux hommes, qui, à force de chercher ce qu'ils ne peuvent point atteindre, et d'apprendre ce qu'ils ne doivent pas savoir, *se corrompent*, dit saint Jude, *dans ce qu'ils savent naturellement* (2), en se servant de leur esprit pour justifier le vice, et de leur raison pour égarer la raison même : *qui sophisticè loquitur, odibilis est* (3)?

Eh! qu'y a-t-il donc, nos très-chers Frères, de plus

(1) Ps. LXXI. — (2) Jud. X. — (3) Eccles. XXXVII, 23.

odieux que ces misérables penseurs qui pensent toujours, et qui viennent, disent-ils, nous apprendre à penser, comme si tous les siècles et toutes les nations n'avoient pas pensé avant eux? Déplorable folie! eh! où donc ont-ils pris cette science exclusive de la pensée, et qui donc leur a révélé dans quel antre ou dans quel abîme elle s'étoit retirée avant eux? Et n'est-ce pas ici le lieu de leur demander avec Job d'où elle vient, et de quelle hauteur elle est donc descendue; *unde sapientia venit* (1)? Car si elle vient d'eux, de quel droit nous l'imposent-ils? et s'ils nous disent qu'elle appartient au genre humain, de quel front osent-ils faire avec le genre humain un si honteux divorce, en pensant autrement que lui? C'est sans doute ce que déplore le prophète, quand il se plaint que *la terre est désolée de la plus grande désolation, parce que personne ne pense du cœur* (2); c'est-à-dire que tout le monde pense et que personne ne pense à rien, puisque le cœur n'y est pour rien; c'est-à-dire que tout le monde pense, et que personne ne réfléchit et ne fait des retours sérieux sur lui-même; on veut penser à tout, excepté, dit le prophète, *à faire le bien* (3). Et c'est aussi notre véritable désolation et la grande maladie qui nous travaille, que cet étourdissement général des esprits, qui, à force de vouloir tout entendre, ne s'entendent plus eux-mêmes, et auxquels on peut bien appliquer ces paroles d'Isaïe : *Ils marchent tous comme des hommes ivres dont la sagesse a été dévorée* (4); punition aussi honteuse que méritée, et qui doit nous ouvrir les yeux et nous porter à penser à toute autre chose qu'à ce qui fait l'occupation d'un siècle non moins frivole que pervers, qui croit agir parce qu'il pense, ou penser parce

(1) Job. XXIII, 19. — (2) Jerem. XII, 11. — (3) Ps. XIII, 1. — (4) Ps. CVI, 27.

qu'il s'agite : occupation fâcheuse, dit l'Esprit saint, et travail aussi triste que vain, *occupationem pessimam* (1). Ah! ne pensez donc pas ainsi, nos très-chers Frères; c'est le futile soin des oisifs, des curieux, des discoureurs, de ces esprits d'autant plus vides de pensées, qu'ils sont plus remplis d'eux-mêmes, tout boursoufflés de vent et de paroles, ainsi que ces reptiles qui s'enflent et se gonflent de leur propre venin : ne pensez pas ainsi, mais priez; car la prière est la vie de l'ame, la source des lumières et le premier canal des grâces : ne pensez pas ainsi, mais croyez; car la foi est le vrai chemin de l'intelligence, le plus sûr guide de la raison, et, comme dit saint Paul, *le fondement des choses* (2), sans lequel toutes les vérités chancellent et tous les principes s'écroulent. Pensez à votre salut, qui est la seule chose nécessaire; pensez à *Dieu, profond dans ses pensées et terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes* (3); pensez à l'éternité qui doit être le centre, et, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes vos pensées, et laissez après cela le siècle *s'évanouir dans ses vaines pensées* (4). N'oubliez jamais que le grand et unique secret de penser, c'est de bien vivre, et que, pour nous guérir de tous nos maux, comme pour satisfaire à tous nos vrais besoins, il ne nous faut qu'un cœur droit, une raison saine, une foi vive, une conscience pure. Songez que le vrai penseur est celui qui connoît le mieux son ignorance et sa misère, et qui est le plus convaincu que la raison n'est pas faite pour commander, mais pour obéir, et n'oubliez jamais que les pensées vraiment grandes et utiles, et vraiment dignes de ce nom, sont celles *qui ne périssent point à la mort* (5), que l'on retrouvera

(1) Eccles. I, 13. — (2) Hebr. XI, 1. — (3) Ps. LXV, 5. — (4) Rom. I, 21. — (5) Ps. CXLV, 4.

au-delà même du tombeau, et qu'on pourra présenter avec confiance au tribunal suprême de celui qui est la pensée même, qui jugera en dernier ressort non-seulement nos pensées, mais nos actions, mais la moindre de nos pensées cachées au fond des cœurs, et dans la balance duquel mille pensées ne vaudront pas une vertu.

Et voilà jusqu'à quel point, nos très-chers Frères, est parvenue la corruption publique, qui bientôt n'aura plus de bornes. C'est ce renversement de toutes les idées, qui ne fait plus de la science que l'art de tout mettre en question, et de la morale que l'art de louvoyer avec tous les vices; où l'on appelle le bien un mal, et le mal un bien; où toutes les notions du juste et de l'injuste sont entièrement confondues, où la justice est appelée vengeance, où l'impunité est appelée justice, où le vice prétend non-seulement n'être pas déshonoré, mais jouir de tous les avantages de la vertu, et déshonorer la vertu même; où les plus sages et les plus modérés sont ceux qui cherchent *à diviser Jésus-Christ* (1), comme parle saint Paul, pour qu'il se prête à tout, même au triomphe de leurs passions : comme si Jésus-Christ n'étoit pas la vérité, ou que la vérité pût avoir un milieu; ou que ce milieu ne fût pas aussi immoral qu'il est chimérique. *Sauvez-nous, grand Dieu,* pouvons-nous ici nous écrier avec le prophète, *parce que les vérités sont diminuées* (2), c'est-à-dire, altérées par les uns, repoussées par les autres, et bafouées par tous; que *la vérité, seule qui peut nous délivrer* (3), est la seule qui n'ait pas le droit de parler, et que, tristement *renversée dans les places publiques* (4), elle n'est plus que le jouet de ceux qui la ramassent comme de ceux qui la rejettent. Déplorable et

(1) I Cor. I, 13. — (2) Psalm. XI, 2. — (3) Joan. VIII, 32. — (4) Isai. LIX, 14.

inouie position! et n'est-ce pas donc ici le lieu de nous rappeler ces paroles de Jérémie : *Lamentez-vous, ô pasteurs, et poussez les hauts cris* (1), pour annoncer à Jérusalem tous les malheurs qui la menacent? Hélas! les tempêtes s'apaisent, et l'Océan qui mugit aujourd'hui se calmera demain. Tous les fléaux ne sont que passagers, ils s'usent par leur propre violence. La guerre n'a qu'un temps, elle finit par lassitude; la contagion n'a que des crises, et l'on connoît les moyens de s'en préserver; le fanatisme n'a que des accès, et il trouve en lui-même son propre contre-poids. Mais ce fanatisme sans exemple dans l'histoire du monde, qui s'enflamme pour défendre l'indifférence religieuse ou se passionne pour le néant; mais ce zèle sans conviction qui combat avec fureur pour des opinions sans croyance ou des croyances sans autorité, qui l'apaisera? Mais cette fièvre lente et continue de l'impiété qui dévore à petit bruit les générations; mais cette guerre sourde faite à Dieu, laquelle va toujours rongeant le corps social sans convulsion et sans secousse, qui nous en délivrera? Mais cette peste de l'athéisme systématique toujours calculant, et portant jusqu'au cœur de l'État le germe de la mort, qui nous en préservera? Mais cette nuée d'écrivains sans pudeur comme sans frein, qui couvrent et infestent le sol de la France, comme cette nuée d'insectes venimeux dont fut frappée la malheureuse Égypte, qui la conjurera?

La religion seule, *qui est la résurrection et la vie*, peut nous tirer de cet abîme, ou, pour parler avec le prophète, *de ce lac de misère et de boue* (2); elle seule peut dire à ce paralytique : *Levez-vous et marchez* (3). Et certes, si la France vaut encore mieux que ses lois, si elle n'est pas encore étouffée sous l'immense amas de ses dé-

(1) Jerem. XXV, 34. — (2) Ps. XXX, 3. — (3) Matth. V, 9.

combres amoncelés; si, à travers tous ses désastres, elle conserve encore tant de traces de son ancienne gloire, et si enfin elle survit à tant de principes de mort, à tant de causes si actives de destruction et de ruine, à quoi le devons-nous, si ce n'est à cette même religion qu'on calomnie et qu'on outrage; si ce n'est à ce besoin immense, manifesté de toutes parts, de revenir à elle; si ce n'est à cette soif innée de vérité, et à ce cri du sentiment que rien n'arrachera du cœur de l'homme, que la religion n'est pas moins nécessaire aux nations que la racine ne l'est à l'arbre, le fondement à l'édifice, et l'air à la vie; si ce n'est aux prières de tant d'ames célestes et aux nobles efforts de tant de pieuses associations, qui chaque jour se forment pour se liguer contre le génie du mal, ainsi qu'elles sont inspirées par le génie du bien et par la passion des bonnes œuvres; si ce n'est enfin au zèle infatigable de tant de vrais pasteurs, de tant de soldats de la vérité, qui lui font chaque jour les plus belles conquêtes, *réjouissent par leur présence les déserts de Sion* (1), et renouvellent, dans toutes les contrées où ils sont envoyés, les merveilles de la croix et les prodiges de sa puissance?

C'est la consolation, nos très-chers Frères, qu'au milieu de tant d'anxiétés et de tristes sollicitudes, la Providence a daigné nous ménager. Et nous aussi, nous avons reçu un renfort de ces hommes apostoliques : un nouvel établissement de prêtres auxiliaires se forme sous nos yeux et sous les auspices d'un gouvernement réparateur, pour suppléer à la viduité de tant d'églises qui, privées depuis si long-temps de pasteurs, sont menacées de tomber dans la barbarie, et pour travailler à la culture de ces *terres sans eau* dans lesquelles ne croissent

(1) Isai. XXXV, 1.

plus que des ronces ou des poisons. Leur nombre est sans doute disproportionné à la grandeur de la moisson; mais ils y suppléent par une ardeur sans bornes, et s'ils ne multiplient pas les pains dans le désert, on diroit qu'ils multiplient leurs personnes; imitant ainsi cet esprit de Dieu dont parlent les livres saints, qui, tout simple et unique qu'il est, se répand et se multiplie à son gré, et, dans un seul esprit, en laisse voir plusieurs; *unicus et multiplex* (1). Déjà le ciel a béni leurs premiers essais; les temples ne sont pas assez vastes pour contenir la multitude qui se presse autour des autels, ni les tribunaux pour contenir les pénitens. Que de réparations! que de restitutions! que de réconciliations! que d'enfans prodigues retournés dans la maison paternelle! que d'époux et d'épouses rentrés dans le chemin de la fidélité! que de mariages sanctifiés par la bénédiction de l'Église, qui est celle du ciel! Ah! c'est bien d'eux qu'on peut dire comme de notre divin maître, qu'*ils passent en faisant du bien*, et en ne faisant que du bien, et d'après leurs pures et nobles intentions ne pouvant faire que du bien.

Voilà donc, nos très-chers Frères, une des preuves les plus sensibles de la divinité de notre religion: c'est ce triomphe continuel de la parole sainte; c'est le pouvoir de cette grande et *magnifique voix qui brise les cèdres et ébranle les déserts* (2), qui tantôt se compare *à la rosée du soir*, pour pénétrer plus doucement les cœurs, et tantôt à la foudre, pour les ébranler plus fortement; qui tantôt se transforme *en une douce pluie*, et tantôt *en un fleuve impétueux qui réjouit la maison de Dieu* (3); qui d'un mot terrasse Saul, et d'un mot réveille Augustin: ineffable talent qui se passe de tous les autres, et qui

(1) Sap. VII, 22. — (2) Ps. XXVIII, 5. — (3) Ps. XLV, 5.

supplée à tous les autres ; que le monde ne sauroit donner; et que Dieu seul inspire, et qui, tandis que la parole de l'homme ne peut qu'orner l'esprit et flatter les oreilles, va *jusqu'à la moelle du cœur* (1), *illumine les yeux et convertit les ames* (2); admirable science, proportionnée aux plus foibles comme aux plus forts; lait pour les enfans et nourriture pour les plus grands génies; s'élançant comme l'aigle au plus haut des airs, et descendant dans les lieux même les plus obscurs; parlant au Grec comme au Barbare; entendue du pauvre, et faisant trembler les rois sur leurs trônes; débrouillant l'abîme des consciences, comme elle a débrouillé le chaos, et, par un double miracle, sanctifiant le monde, après l'avoir créé.

Et voilà aussi, nos très-chers Frères, la source de cette haine invétérée que lui portent les enfans du siècle. De là cet acharnement à poursuivre ces hommes apostoliques qui l'annoncent de toutes parts avec tant de succès, et dont le zèle s'accroît par les obstacles mêmes. Comment tant de vertus ne désarment-elles pas leurs implacables ennemis? et que leur faut-il donc pour mériter leur estime et leur vénération? Ainsi rien ne manque plus à leur gloire que la haine des méchans : ce devroit être leur plus bel éloge, et ils l'ont obtenu. Hommes injustes autant qu'ingrats! de quoi donc vous plaignez-vous, et de quoi les accusez-vous? Leur feriez-vous un crime des haines mêmes qu'ils éteignent, des dissensions domestiques qu'ils apaisent, des scandales qu'ils font cesser, et des désordres qu'ils réparent?

Vous nous parlez de leur morale exagérée. Voudriez-vous donc qu'ils eussent la vôtre, c'est-à-dire, cette morale faussement désespérée, où le méchant a tout à

(1) Hebr. IV, 12. — (2) Ps. XVIII, 8, 9.

gagner, et l'homme de bien tout à perdre; c'est-à-dire, cet art funeste de faire des concessions au vice, et d'imposer des restrictions à la vertu, et ce négoce sacrilège entre Dieu et le monde, entre la religion et l'impiété, dans le dessein perfide d'affoiblir et d'avilir l'une, et d'honorer et d'encourager l'autre?

Vous les accusez de réveiller des souvenirs pénibles et d'exalter les passions, mentant ainsi à l'évidence et à votre propre cœur qui vous les montre *pacifiques*, ainsi que parle le prophète, *avec ceux mêmes qui haïssent la paix* (1); vrais ministres de cette charité divine, toujours prête à accorder le pardon au repentir, et à donner des larmes aux égaremens qu'elle poursuit et aux vices qu'elle condamne, et plaçant à la tête de leurs prédications non sans doute l'oubli des crimes qui doivent servir d'instruction au monde, et dont la mémoire intéresse le sort des générations, et doit épouvanter la postérité la plus reculée; mais l'oubli des injures et des offenses personnelles, mais l'oubli total des fautes inséparables de l'humanité, et pour lesquelles une extrême rigueur seroit une extrême injustice.

Vous nous parlez de leur intolérance. Oui sans doute, ils sont intolérans comme la vérité, et inexorables comme elle; ils sont intolérans pour les erreurs, comme l'Église catholique, qui ne peut admettre aucun pacte avec les doctrines contraires à sa foi; mais tolérans comme elle, pour toutes les personnes errantes et trompées. Voudriez-vous donc qu'ils nous prêchassent que tous les cultes sont bons, parce que vous voulez qu'ils soient libres; qu'ils sont tous égaux devant Dieu comme devant la loi, et qu'il n'y a point de religion véritable, parce que vous voulez qu'on favorise toutes les fausses, et que

(1) Ps. CXIX, 7.

même chacun soit le maître d'en prendre une à sa fantaisie?

Vous affectez de dire qu'ils s'occupent de politique. A Dieu ne plaise qu'ils se mêlent jamais dans leurs instructions, pas plus que nous dans les nôtres, de discussions aussi étrangères à leurs connoissances qu'à leurs fonctions! Mais il est une politique céleste à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées; une politique immuable avec laquelle un peuple ne sauroit être en opposition, sans se punir lui-même; une politique sacrée par laquelle règnent les rois, et sans laquelle les rois ne sauroient régner long-temps, et qui n'est autre chose que la religion elle-même. Voilà la politique dont ils s'occupent ainsi que nous, et dont ils s'occuperont sans cesse, si toutefois on peut appeler politique une science qui descend de si haut, qui conduit tout, et que rien ne conduit, et qui est le flambeau éternel de la société, comme le soleil l'est du monde.

Vous nous parlez des emportemens de leur zèle, comme s'ils pouvoient composer avec leur devoir et avec leur ministère, parce que vous composez avec les principes et avec la morale; et qu'ils dussent ménager l'iniquité, parce que vous en êtes les complaisans et les flatteurs, et que, suivant l'expression du prophète, *vous l'avalez comme de l'eau* (1). Peuvent-ils donc parler autrement que les prophètes, autrement que les apôtres, autrement que Jésus-Christ-même, qui n'a cessé, pendant sa vie mortelle, de foudroyer l'impénitente Jérusalem, et d'annoncer à la Synagogue rebelle tous les malheurs qui devoient fondre sur elle? Faut-il donc que, ministres de l'Evangile, ils ne puissent plus dire avec l'apôtre : *Malheur à moi, si je n'annonce pas l'Évangile* (2)? Faut-il qu'ils ne cherchent

(1) Job. XV, 16. — (2) Rom. I, 1.

plus à remuer et à ébranler les consciences, parce que vous ne connoissez pas plus le remords que le repentir, et qu'ils ne portent plus en main le tonnerre de Dieu, parce que vous le bravez, et que vous ne voulez pas plus de maître sur la terre que dans le ciel ?

Eh quoi ! nos très-chers Frères, *la cognée est à la racine de l'arbre, il va être coupé et jeté au feu* (1) ; et quand ce feu gagne de toutes parts, on accuse les saints ministres de crier trop fort, et on leur fait un crime de se jeter au milieu des flammes pour mieux venir à bout de les éteindre ! Et on fait tout pour arrêter ce zèle, par des craintes hypocrites et des troubles imaginaires ; et quand on ne trouve pas une seule page dans nos feuilles publiques, qui ne soit souillée d'un homicide, d'un suicide, d'un fratricide, d'un parricide, et qu'un torrent d'immoralité menace d'engloutir la société toute entière, on cherche à repousser et à noircir ces hommes saintement courageux, seuls propres à arrêter le cours de ce nouveau déluge ; et quand le siècle, pour en être plus fort, unit à la faction des séditieux celle que le prophète appelle *la faction des libertins* (2), et que, doublement sacrilège, on le voit à la fois ébranler la maison des rois, et souiller la maison de Dieu, on ose encore nous dire qu'il ne faut pas contrarier l'esprit du temps, ni arrêter, par de trop vives exhortations, l'heureux mouvement qu'il imprime ! Vit-on jamais, nos très-chers Frères, un semblable vertige ? Quoi donc ! est-ce nous qui exagérons, ou est-ce le siècle qui s'emporte ? Est-ce nous qui semons de fausses alarmes, ou est-ce le siècle qui se perd et marche à sa ruine ? Est-ce nous qui supposons tant d'abominations, et qui inventons à plaisir tous ces crimes sans nom comme sans exemple, ou est-ce le siècle qui

(1) Matth. III, 10. — (2) Amos. VI, 7.

les commet ou les provoque, ou les pallie ou les dissimule, ou s'en vante ou les justifie?

Fuyez donc, nos très-chers Frères, ces apôtres du mensonge qui ne haïssent rien tant que la vérité, et qui, abusant à la fois de la morale et du langage, non moins habiles en sophismes que fertiles en calomnies, n'ont que trop réussi à faire un épouvantail du nom de missionnaires. Fuyez ces apôtres hypocrites d'humanité et de bienfaisance, qui, ne comptant pour rien ni votre salut, ni votre ame, ne s'occuperont que de vos lumières, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus inutile pour vous, quand ce n'est pas ce qu'il y a de plus dangereux; tous ces apôtres d'égoïsme et d'immoralité, qui ne vous parleront que de plans de fortune, et jamais de vertus, de sacrifices ni de privations, et dont toute la mission se borne à vous apprendre le secret de vous enrichir, n'importe à quel prix; pour qui les noms seuls d'amendement et de contrition sont des mots vides de sens, et qui haïssent d'autant plus toutes les conversions et les confessions, qu'ils aiment davantage les troubles et les révolutions : vrais missionnaires de l'enfer dont ils sont envoyés, et auquel ils voudroient vous empêcher de croire, parce qu'ils en ont peur, de même qu'ils s'irritent que l'on prêche le ciel, parce que tout leur dit qu'il n'est pas fait pour eux.

Vous apprendrez aussi à les connoître par leurs œuvres, et, puisqu'ils s'offensent si fort de ce grand nombre de pécheurs que les saintes prédications ramènent à Dieu, demandez-leur quels sont donc les méchans que leurs doctes leçons ramènent à la raison; demandez-leur où sont les injustices qu'ils réparent, les dissensions qu'ils apaisent, les époux qu'ils rendent plus fidèles, les enfans qu'ils rendent plus dociles, les malheureux qu'ils rendent plus résignés, et les victimes du libertinage dont ils arrêtent la fougue et provoquent le repentir. Dites-leur

surtout qu'ils vous montrent un philosophe qui se corrige, un philosophe qui pardonne, un philosophe qui restitue, et, ce qui est plus difficile encore, un philosophe qui s'humilie et qui se mortifie. Insistez enfin, et sommez tous ces professeurs de morale et de philosophie, qui endoctrinent le genre humain avec tant d'arrogance, de vous dire, une fois pour toutes, ce que peut leur prudence pour calmer les passions ardentes, leur morale tempérée pour éteindre les incendies, et leurs savans calculs pour effrayer les coupables, remuer les endurcis, terrasser les rebelles et réveiller les morts.

Mais en fermant l'oreille à leurs perfides insinuations, et en les repoussant loin de vous, nos très-chers Frères, vous n'écouterez qu'avec plus de docilité et de reconnoissance ces hommes vénérables qui ne vous parleront pas de préjugés à vaincre, mais de passions à surmonter; de droits à faire valoir, mais de devoirs à remplir; de liberté à conquérir, mais de chaînes du péché à rompre; qui ne vous apprendront pas à faire des lois, mais à connoître et à pratiquer la loi de Dieu, sans laquelle il n'y a point de lois; qui, loin de soulever les pauvres contre les riches, seul talent qu'aient les enfans du siècle, toucheront les riches en faveur des pauvres, et qui enfin, s'oubliant eux-mêmes pour ne s'occuper que de vous, non moins désintéressés sur leur vanité que sur leur fortune, ne demandent d'autres applaudissemens que vos larmes, d'autre reconnoissance que vos prières, d'autre salaire que votre salut, et, après avoir consacré au bonheur de leurs frères leur repos, leur santé, et, s'il le faut, leur vie, ne demandent à être payés par d'autres mains que par celles de Dieu même.

Vous aussi, magistrats respectables, et vous tous, qui êtes préposés à l'ordre public, vous ne cesserez de les protéger ces hommes de Dieu, dont un seul rend plus de

services à l'humanité dans un jour, que n'en rendront jamais tous ces moralistes raisonneurs dont notre France est encombrée. Vous sentirez de plus en plus combien leur ministère, en épurant les mœurs publiques, est propre à seconder et à simplifier l'action du gouvernement, devenu aujourd'hui un art si compliqué et un talent si difficile; vous ferez respecter leurs personnes, comme ils feront respecter votre autorité; vous favoriserez leur zèle, comme ils abrègeront vos peines et allègeront le fardeau de vos devoirs; ils poursuivront les vices qui se jouent de votre surveillance, et qui ne sont pas même du ressort de votre justice; ils préviendront les crimes et les infractions que les lois ne savent que punir. Plus forts que la toute-puissance, ils prépareront les cœurs à la soumission et à l'amour de l'ordre, et ils feront ainsi, par la seule persuasion, ce que les rois les plus absolus ne sauroient commander par la crainte. Enfin vous vous soutiendrez les uns par les autres, et c'est ainsi qu'il sera vrai de dire, dans un sens très-propre et très-littéral, qu'ils seront vos coopérateurs, vos aides et vos auxiliaires.

Il est donc vrai, nos très-chers Frères, que les dépositaires de l'autorité sentent plus que jamais le besoin de cet heureux accord du trône et de l'autel, *de la politique et de la religion, deux choses,* dit notre Bossuet, *qui roulent ensemble dans le grand mouvement des siècles* (1); tout nous dit qu'ils restent pleinement convaincus que, si le grand ouvrage de notre régénération sociale peut jamais s'opérer, ce ne peut être que par cette sainte alliance des deux pouvoirs se donnant, pour ainsi dire, mutuellement la main, pour concourir, par des moyens divers, au grand et même but, celui de ranimer le feu sacré prêt à s'éteindre parmi nous, et de rattacher les intérêts de la terre

(1) *Politique sacrée.*

aux intérêts du ciel. Oui, nos très-chers Frères, que la piété soit honorée, le ministère saint encouragé, les dispensateurs de la parole de vie efficacement soutenus; qu'on fasse de nouveaux efforts pour combler ces vides chaque jour croissans qui désolent le sanctuaire; que d'un bout de la France à l'autre, on fasse retentir ces trompettes évangéliques au bruit desquelles les méchans pâliront, et les bons seront ranimés; qui n'appelleront pas aux combats et à la gloire, mais à la conquête pacifique des ames et au bonheur que donne la vertu; qui feront tomber, non les murs des villes, comme les trompettes de Josué, mais les remparts d'une impiété audacieuse, du haut desquels elle ose encore braver insolemment le ciel, et forceront les vices jusque dans leurs derniers retranchemens; enfin, que l'on nous donne des pasteurs selon le cœur de Dieu, des héraults de la vérité puissans en œuvres et en paroles, qui répandront partout l'esprit chrétien et monarchique, qui est l'esprit de leur état, et la France est sauvée, et elle redeviendra encore ce qu'elle a toujours été, la patrie des grands talens et des grandes vertus, et, pour nous servir des expressions d'un écrivain célèbre, *le plus beau royaume après celui du ciel.*

Voilà pourquoi, nos très-chers Frères, nous faisons des vœux si ardens pour l'arrivée de nos Frères des écoles chrétiennes, qui, appelés de toutes parts, n'ont pu encore répondre à nos pressantes sollicitations et au désir de tant de gens de bien. Hélas! c'est surtout au moment où l'impiété s'est fait un horrible système d'empoisonner nos écoles, et une affreuse politique de corrompre l'enfance, et d'entraîner vers sa ruine la génération qui arrive, ainsi qu'elle a perdu la génération qui s'écoule; c'est, dis-je, dans cette triste extrémité et dans cette position déplorable des choses, qu'il importe plus que jamais de s'attacher au premier âge, et d'écarter loin de lui tous

les dangers qui l'environnent, et tous les pièges qu'on sème sous ses pas. Et qui peut mieux s'acquitter dignement d'un emploi aussi difficile, que ces pieux instituteurs dont le zèle égale le désintéressement, et qui donneront à la fois la leçon et l'exemple? Hélas! et eux aussi seront encore nos auxiliaires, et eux aussi ont leurs missions à faire, puisqu'on peut dire que l'enfance, dans sa perversité précoce, a besoin d'être convertie; et eux aussi ont leur croix à planter dans leurs écoles, pour l'offrir au respect et à l'adoration de tous ces jeunes infortunés, destinés par état au travail et à la misère; et le signe seul de la croix est mille fois plus propre à mettre de bons sentimens dans leur cœur, et de bonnes pensées dans leur esprit, que tous ces documens arides et ces instructions matérielles tant en vogue aujourd'hui, qui ne mettent rien dans le cœur, et dans l'esprit bien peu de chose.

Nous ne vous quitterons pas, nos très-chers Frères, sans vous parler de notre séminaire, et surtout du nouvel établissement qui a été l'objet de notre sollicitude, et qui, commencé l'année dernière, vient d'être heureusement terminé. Après avoir conquis à force d'instances, ou plutôt après avoir obtenu de la justice et de la piété du Roi très-chrétien, le grand séminaire que nous occupons, nous crûmes entendre le Seigneur nous disant par son prophète : Ne vous arrêtez pas, allez encore plus avant, agrandissez vos pavillons et dilatez vos tabernacles; *dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum* (1). Que les dépenses ne vous effraient pas; ne craignez rien, n'épargnez rien, *ne parcas;* comptez sur moi, et vous pénètrerez, sans obstacle, de la droite à la gauche; *ad dexteram et ad lævam sinistram* (2). Rassurés par cette parole, et pleins de confiance en celui *qui bâtit et personne ne*

(1) Isaï. LIV, 3. — (2) *Ibid.*

détruit, qui détruit et personne n'édifie, nous avons mis la main à l'œuvre, et Dieu nous a assistés, et son œuvre a pris un accroissement inespéré, et l'édifice saint est sorti, pour ainsi dire, du néant, tout étonné, ce semble, de se trouver debout. Déjà plus de cent soixante élèves, qui nous consolent par leur piété et par leurs heureuses dispositions, s'y trouvent réunis. Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à la divine Providence! Et vous, ames généreuses, qui jusqu'ici avez tant fait pour notre famille cléricale, combien donc vous devez redoubler de zèle, pour conserver, accroître et perfectionner cette école précieuse, qui sera pour la ville de Troyes un nouveau sujet d'édification, pour notre diocèse un nouveau garant de la céleste protection, et pour notre épiscopat une nouvelle source de grâces et de bénédictions! Ainsi, dit l'histoire sacrée, quand Salomon eut achevé la maison du Seigneur, son règne prospéra, et tout lui réussit au gré de ses désirs : *Complevit Salomon domum Domini, et prosperatus est* (2).

C'est surtout à vous, nos très-chers coopérateurs, que nous nous adressons pour venir à notre secours, et nous aider de tous vos moyens dans une œuvre aussi importante; non-seulement vous ferez, avec zèle et avec une grande exactitude, les collectes par nous ordonnées, et dont aucune espèce de prétexte ne sauroit dispenser; non-seulement vous paierez à la maison sainte qui vous a élevés, le tribut annuel que vous impose la reconnoissance, mais vous travaillerez encore à lui former des sujets dignes d'elle, et à préparer pour le sanctuaire, ces enfans d'élite qui pourront s'offrir à vous, en cultivant leur esprit, en éprouvant leur vocation, et en protégeant leur innocence; c'est la plus belle aumône que vous puissiez faire, la plus méri-

(1) II Paral. VII, 11.

toire, la plus digne de vous, la plus conforme à votre état ainsi qu'à vos moyens. En concourant par là à la gloire du sanctuaire, vous concourrez à la vôtre; vous partagerez tout le bien que ces enfans feront un jour; vous y trouverez le plus doux dédommagement de vos peines; vous honorerez votre ministère, vous consolerez le nôtre; vous mériterez la reconnoissance de tous les amis de l'Eglise et de la religion, et vous nous fournirez un nouveau motif de nous rappeler ces paroles que nous aimons à répéter: Salomon acheva la maison du Seigneur, et tout lui prospéra, et il fut constamment heureux dans toutes ses entreprises; *et prosperatus est.*

INSTRUCTION PASTORALE

SUR L'IMPRESSION

DES MAUVAIS LIVRES,

ET NOTAMMENT SUR LES NOUVELLES OEUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE ET DE ROUSSEAU.

Du 28 août 1821.

De tous les scandales, nos très-chers Frères, qui aient affligé jusqu'ici la religion et la vertu, il n'en est pas de plus alarmant par ses suites, ni de plus fait pour compromettre le salut des ames, et attirer sur la France de nouvelles calamités, que l'impression de tant d'écrits impies, circulant aujourd'hui avec autant d'audace que d'impunité. Avec quelle douleur nous voyons notre diocèse infesté de plus en plus de leurs annonces fastueuses, et leurs funestes *Prospectus* multipliés plus que jamais sous mille formes différentes! C'est donc dans un temps où les plaies faites à la patrie par l'impiété et par la philosophie sont encore saignantes, où nous sommes revenus à peine de nos longues agitations et de nos cruelles infortunes, où le volcan à peine éteint fume encore, et semble nous laisser dans la terrible incertitude qu'il soit jamais fermé; c'est, disons-nous, dans une position aussi triste et aussi critique que l'on vient encore ouvrir parmi nous de nouvelles sources de corruption, semer de nouveaux fermens de dissensions et de discordes, de nouvelles matières inflammables, propres uniquement à rallumer un

incendie qui commence à peine à s'éteindre. Quoi donc! la France n'est-elle pas assez pervertie, et faut-il la pervertir encore? N'est-elle pas assez malheureuse, et faut-il mettre encore de nouveaux obstacles à son retour à l'ordre et à la paix, à la vertu, et à la religion qui peut seule guérir ses maux et fermer ses blessures? Il est donc vrai qu'il y a encore des hommes qu'aucune expérience ne corrige, et qu'aucun malheur ne détrompe. Grand Dieu! et quel coup faut-il donc que vous frappiez encore, si tous les fléaux que vous nous avez envoyés n'ont pu nous rendre ni plus avisés ni plus sages? Nous lisons bien, dans les livres saints, que le Seigneur enverra aux nations l'esprit de vertige, et les livrera à leur propre démence; mais nos yeux nous donnent aujourd'hui la preuve la plus sensible et la plus littérale que nous pussions avoir de cette terrible prophétie. Hélas! qui nous eût dit, il y a trente ans, que ces mêmes auteurs, dont les personnes étoient flétries par les magistrats, et les ouvrages livrés aux flammes par la main du bourreau, seroient aujourd'hui réimprimés avec éclat, et reproduits, par la main des artistes, avec un luxe d'impiété dont il n'y a pas d'exemple, et que nous verrions afficher jusqu'aux portes de nos temples cette nouvelle bravade faite aux mœurs publiques, cette nouvelle déclaration de guerre faite à la religion et à ses ministres? qui nous eût dit, quand, pour répondre aux intentions pieuses de notre auguste monarque, nous ordonnions des prières expiatoires et des réparations publiques pour les sanglans outrages qu'avoit reçus notre religion sainte aux jours affreux de la révolution; qui nous eût dit que nous verrions aujourd'hui publier hautement les éditions de ces mêmes livres qui ont servi de catéchisme aux profanateurs et de symbole aux sacrilèges? Mais que fait donc l'État, nos très-chers Frères, quand il s'adresse si souvent au ciel

pour l'invoquer dans ses besoins, par l'organe de ses premiers pasteurs? Que signifient donc ces vœux publics, ces sacrifices solennels offerts au nom de la nation et de la puissance publique toutes les fois que nous avons quelques bienfaits à demander, quelque calamité à éloigner ou quelque action de grâce à rendre? Et ces vœux, et ces prières, et ce concours des deux autorités, qui démontrent si bien que la religion et l'État ne font qu'un tout inséparable, ne seroient-ils que de vaines formalités et des cérémonies sans conséquence? auroient-ils donc pour but d'apaiser le ciel ou de l'irriter, d'obtenir de lui la prospérité du royaume, ou d'attirer sur lui de nouvelles vengeances? Et qui jamais nous expliquera cette étrange contradiction entre la nation et la nation, entre les lois et les lois, entre nos mœurs et nos mœurs, entre nous-mêmes et nous-mêmes?

Nous nous abstiendrons, nos très-chers Frères, d'ouvrir sous vos yeux ces honteux dépôts d'impiété et de licence, reproduits aujourd'hui par le vil intérêt et par la cupidité, et dans lesquels se trouvent tant d'écrits dont les noms seuls souilleroient notre plume. Il suffit à notre devoir, autant qu'à votre instruction, de vous dire que rien ne peut vous être plus fatal, et comme Français et comme chrétiens, et ne peut nuire davantage à vos mœurs et à votre foi, que la lecture de toutes ces œuvres de ténèbres, parmi lesquelles nous devons surtout signaler celles des deux plus grands ennemis qu'ait eus le christianisme, et des deux plus grands corrupteurs qu'ait jamais eus l'espèce humaine. Non, ce ne sont point ici, ainsi que vous le disent certains hommes intéressés à se jouer de la crédulité des simples, et qui mentent en cela autant à l'évidence qu'à eux-mêmes, ce ne sont point ici quelques taches légères, quelques points de doctrine plus ou moins erronés, quelques assertions

plus ou moins téméraires, échappées à une plume inconsidérée : c'est un plan d'attaque, suivi avec autant de perfidie que d'audace contre le trône et l'autel; c'est l'impudence des mensonges, qui ne peut être surpassée que par celle des blasphèmes; c'est la pudeur indignement bafouée, et la majesté du culte saint foulée aux pieds. D'une part, c'est le fanatisme philosophique dans tous les accès de sa fureur, et de l'autre, le fanatisme politique dans tout son délire. Dans le philosophe de Ferney, quel révoltant cynisme! quelle amère causticité! quel débordement de bile et de fiel! quel mépris plus ouvert de toutes vérités, de toutes bienséances et de toute équité! De qui se joue-t-il le plus, ou de ses lecteurs ou de son propre jugement? et qu'a-t-il donc travesti davantage, ou les livres saints, ou l'histoire, ou lui-même? Dans le citoyen de Genève, quel vil égoïsme! quel dégoûtant mélange de feinte modestie et d'orgueil effréné! quel talent déplorable de défendre, avec la même dextérité, et le vrai et le faux, et le pour et le contre! quel oubli de toutes les convenances! et où a-t-il donc mis plus de bizarrerie, d'incohérence et de désordre? est-ce dans ses actions ou bien dans ses idées? Le premier répond à tout par des sarcasmes, et nous donne ses épigrammes pour des démonstrations; le second nous donne pour les premiers principes des choses les rêves de son imagination malade. Le premier, éminemment faux et vain, est le patron favori des littérateurs frivoles, des demi-savans et des esprits superficiels; le second, éminemment sophistique et paradoxal, est le dieu chéri de tous les visionnaires, de tous les hommes à systèmes et de toutes les têtes ardentes. L'un a mis la vertu au rang des ridicules, et c'est le plus grand des crimes; l'autre a mis les passions au rang des vertus et a divinisé le vice, et c'est le dernier degré de l'immoralité : enfin, divi-

sés tous deux d'opinions et d'intérêts, et opposés par la trempe de leur esprit et de leur caractère, ils se sont réunis dans la même ambition, celle de tout bouleverser, et, par des voies diverses, ils ont marché vers le même but, celui de tout corrompre et de tout détruire.

Voilà donc ces deux héros de l'impiété que l'on vient aujourd'hui offrir encore à notre admiration, et qu'on ose nous proposer fastueusement pour nos modèles et nos oracles! voilà les Œuvres complètes où vont se retremper les armes de tous les libertins, de tous les amateurs de nouveautés et de révolutions, et que l'on réimprime à moins de frais possibles, afin que la circulation en soit plus prompte et plus rapide, que leur venin s'insinue plus aisément dans toutes les veines du corps social, et que l'acquisition en soit également facile aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux jeunes comme aux vieillards, et que tout le peuple français puisse boire à longs traits dans cette coupe de prostitution et de mensonge! Grand Dieu! et que peut donc faire le peuple de pareilles Œuvres, et quel profit peut-il donc en tirer pour son repos et son bonheur? Qu'en feront donc les pauvres, et quelles ressources y trouveront-ils pour supporter leurs peines? les vieillards, et quelles consolations y trouveront-ils au déclin de leur vie? les jeunes gens, et quelles leçons y puiseront-ils pour s'avancer dans la sagesse? Quel sera donc le père honnête qui osera les procurer à ses enfans? quel sera l'instituteur qui osera les mettre entre les mains de ses élèves? Et que sont donc des Œuvres qu'on ne pourroit lire sans honte dans aucune école, ni introduire sans danger dans aucune famille? Ah! loin de nous ces livres sur l'éducation où les instituteurs apprendroient à corrompre leurs élèves, et les élèves à mépriser leurs instituteurs, où les serviteurs ne peuvent que s'aguerrir dans

l'infidélité envers les maîtres; où les enfans ne peuvent que puiser des leçons de désobéissance et d'ingratitude envers leurs pères; les pères, des leçons d'indifférence et de dureté envers leurs enfans; les époux, des leçons d'adultère; les jeunes gens, des leçons de libertinage; les malheureux, des leçons de suicide; les sujets, des leçons d'insubordination et de révolte; les rois, des leçons d'inquiétude et de méfiance qui conduisent à la tyrannie; et tous, de quelque âge et de quelque état qu'ils soient, des leçons d'impiété jusqu'au délire, et d'irréligion jusqu'au fanatisme. Et pour qui ces OEuvres complètes peuvent-elles donc être spécialement destinées, si ce n'est pour les écoles de prostitution, où Rousseau lui-même, et il nous le dit, veut qu'on conduise ses élèves pour les former à la vertu, et faire un cours d'éducation et de morale? Exécrable conseil, et bien digne de l'insensé qui se disoit par excellence l'*homme de la nature!*

Ah! les vrais amis de l'État et des mœurs, comme les vrais zélateurs de la réputation de ces deux écrivains, ne nous auroient pas donné leurs OEuvres complètes; ils les auroient laissées dans les bibliothèques jouir de leur obscurité; ils auroient fait un choix dont les ames honnêtes auroient pu leur savoir gré; ils auroient distingué les OEuvres que le bon goût et la décence peuvent avouer, de celles que la morale, la vérité et les bienséances repoussent; ils auroient séparé avec soin l'or ou le clinquant qui se trouve mêlé parmi tant d'immondices, quoique cet or ne soit jamais sans alliage, et ils nous auroient fait grâce de ces funestes et déplorables productions, qui ne peuvent que flétrir la mémoire des maîtres, et corrompre l'esprit et le cœur des disciples : à moins qu'ils ne prétendent que les bonnes choses qui s'y trouvent peuvent faire oublier les mauvaises; que quelques maximes raisonnables peuvent servir de passeport aux maximes

criminelles; que l'avantage de s'orner l'esprit peut balancer l'inconvenance de salir son imagination et de fausser son jugement, et qu'on peut compenser, par la lecture de quelques beaux vers et de quelques pages brillantes, la perte totale des mœurs, le mépris raisonné des choses les plus saintes, la dégradation de la religion de son pays, et la dépravation de cette jeunesse ardente et passionnée qui peut bien aimer les beaux vers, mais qui aime bien mieux encore les romans licencieux et les contes obscènes.

D'ailleurs, nos très-chers Frères, qu'avions-nous donc à faire de toutes ces OEuvres complètes? qu'avions-nous besoin de ces trente volumes de dérisions impies et de sarcasmes sacriléges? Faut-il de toute nécessité que les objets les plus vénérables soient éternellement voués au ridicule? Seroit-il vrai que cet esprit de persécution philosophique n'est point encore éteint; qu'il est encore plus comprimé que guéri, et qu'il n'attend, pour se montrer encore, que le moment et l'occasion? A quoi bon ces honteux répertoires de bouffonneries cyniques et de facéties burlesques? Et que ferons-nous de tous ces jeux folâtres et badins d'une plume légère? Y a-t-il donc à plaisanter sur ce que nous avons vu, et à nous égayer sur ce que nous voyons? Sommes-nous dans le temps de nous réjouir, ou dans celui de nous attrister; dans le temps de nous égayer aux dépens des mœurs, ou dans celui de verser des larmes amères sur nos malheurs et sur nos crimes? Que ferons-nous des utopies bizarres et de tous les rêves politiques du philosophe génevois? Voudrions-nous revenir aux beaux jours de la liberté et de la république, ourdir contre l'État de nouvelles conspirations, et remettre de nouveau en question la civilisation française? Faut-il encore recommencer à nouveaux frais, et reprendre en sous-œuvre notre éducation civi-

que, à nos risques et périls? Que ferons-nous enfin de toutes leurs homélies fastidieuses jusqu'au dégoût sur le fanatisme? Reste-t-il un autre fanatisme que celui de leurs disciples? Sur la tyrannie, y en a-t-il une autre que la leur? sur la superstition, l'impiété n'en a-t-elle pas pris la place? sur la tolérance, tout n'est-il pas toléré, jusqu'à leurs doctrines séditieuses, jusqu'à leurs écrits sacriléges? Que ferons-nous de ces déclamations usées sur les disputes des théologiens, quand il y a tant de disputes entre les philosophes, qui ne s'entendent plus, et qui se battront long-temps encore avant de s'entendre? et enfin de tous ces lieux communs, non moins contraires à la vérité qu'au bon goût, sur tous les maux qu'a causés la religion, quand nous ne voyons plus aujourd'hui que les maux effroyables qu'a produits la philosophie? Que veulent maintenant les partisans des Œuvres complètes, et même des Œuvres posthumes? Le vœu de leurs auteurs n'est-il pas accompli, et la religion n'a-t-elle pas été *écrasée?* Ils vouloient fermer les cloîtres, n'ont-ils pas été fermés? proscrire les moines, n'ont-ils pas été proscrits? renverser les temples, n'ont-ils pas été renversés? dépouiller les prêtres, n'ont-ils pas été dépouillés? Enfin, tout ce qu'ils ont voulu n'est-il pas arrivé, au-delà même de leurs espérances? et, s'ils revenoient sur la terre, ne seroient-ils pas transportés en voyant qu'ils ont fait tout ce que nous avons vu? Les trois quarts des Œuvres complètes ne sont donc plus de saison, et n'auront plus d'application et d'à-propos dans l'état actuel des choses; elles ne peuvent donc que perdre à être reproduites, à moins qu'on ne nous dise que tout ce qui favorise ou de près ou de loin l'esprit d'audace et de libertinage vient toujours à propos; que les blasphèmes sont aussi anciens que le monde, et que rien de ce qui peut tendre à avilir la religion et ses mi-

nistres ne sauroit être intempestif; à moins qu'on ne prétende que tout n'est pas fini, qu'il faut encore de nouvelles secousses, une plus grande épuration des hommes et des choses; à moins qu'on ne prétende que les intentions libérales de nos deux grands régénérateurs ne sont pas encore entièrement remplies, qu'ils nous ont légué de nouveaux malheurs, de nouveaux plans de destruction et de ruines, et qu'il faut se hâter d'exploiter encore ces mines fécondes de politique et de philosophie, où les peuples vont retrouver de nouveaux droits, les princes de nouvelles chaînes, et les uns et les autres de nouvelles leçons, pour mieux organiser encore notre perfection sociale.

Mais qui peut autoriser une pareille licence, et quel prétexte pourroit-on alléguer qui légitimât ces scandaleuses éditions? Nous dira-t-on qu'elles sont une suite naturelle de la liberté de la presse? Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point on peut admettre cette conséquence; nous discuterons encore moins la nature de cette liberté, sur laquelle nos grands esprits n'ont pu encore fixer un jugement certain, et qui jusqu'ici est encore mise au rang de nos plus grands problêmes politiques. Mais ce que nous n'hésiterons pas de dire, et ce qui ne peut pas faire une question pour quiconque n'a pas abjuré le bon sens, c'est que, si l'impression de ces sortes d'ouvrages est une suite de la liberté de la presse, il faut la regarder comme la plaie la plus funeste et la plus irrémédiable faite au corps social; c'est qu'un État qui tolèreroit une semblable liberté s'exposeroit toujours aux plus grands malheurs, et les mériteroit en devenant ainsi le complice de la corruption publique; c'est qu'on ne peut pas plus avoir la liberté d'imprimer et de colporter publiquement des ouvrages impies, que de colporter des drogues empoisonnées, et de vendre de fausses clefs

à l'usage des larrons; c'est que, s'il existe une liberté à chacun d'imprimer ses opinions, il ne s'ensuit pas qu'il existe une liberté d'imprimer ses opinions criminelles et immorales, de même que la liberté des consciences ne peut jamais s'étendre jusqu'à publier impunément et légalement ces doctrines épouvantables qui tuent les consciences (1).

Eh quoi! nos très-chers Frères, ce seroit un crime, et sans doute c'en est un grand que d'écrire contre le Roi, et ce n'en sera pas un que d'écrire contre celui par qui règnent les rois, le seul roi auquel nous soyons obligés d'obéir, puisque, sans ses ordres, nous ne serions pas obligés d'obéir au Roi! On ne pourroit écrire contre la seconde majesté, et on pourroit écrire contre la première, d'où descendent toutes les autres! Ce seroit un crime d'outrager, dans des écrits publics, la personne du monarque, et il seroit permis d'outrager la personne adorable de Jésus-Christ! Il seroit défendu de décrier les ministres du prince, et il ne le seroit pas de railler indécemment les ministres du Dieu vivant, les ministres de la morale, dépositaires-nés des saintes vérités conservatrices des empires! Ce seroit un crime d'attaquer la Charte, et de la livrer à la dérision des politiques, et il sera permis de livrer la religion aux insultes des impies! la religion, qui est la charte par excellence, le fondement de toutes les chartes, et sans laquelle aucune autre ne sauroit subsister; la religion dont l'État lui-même garantit et reconnoît l'existence, en même temps qu'elle protège et consolide l'existence de l'État! Fut-il jamais un pareil délire? Jusqu'à quand ces scandales dureront-ils? jusqu'à quand sera-t-il donc permis au premier misérable qui voudra se donner de la célébrité, de se faire

(1) Proverb. VIII, 15.

de Dieu et de sa religion un affreux passe-temps? Voudrions-nous devenir l'opprobre des nations et l'effroi de la terre? Et qu'on nous en montre une seule, depuis la création, qui jamais ait séparé sa cause de celle de la Divinité, et qui ne se soit crue attaquée et déshonorée elle-même dans les attaques qu'on portoit à la religion reçue. Oui, nos très-chers Frères, parcourons tous les siècles, compulsons les archives des peuples les plus anciens, interrogeons toutes les lois des plus grands fondateurs des empires, toutes celles de Numa, de Lycurgue et de Solon, et nous verrons les attentats, ou par actions ou par écrits, contre le culte de l'État, punis comme les plus grands crimes. Telle fut surtout la morale et la politique de Rome aux beaux jours de sa gloire, et sa gloire ne s'éclipsa que quand l'impiété prévalut, et qu'avec la liberté de tout écrire, naquit celle de tout oser. Alors la ville éternelle tomba. Elle avoit résisté aux plus formidables armées, elle ne put résister aux assauts des novateurs et des sophistes; l'inondation des livres prépara celle des Barbares : le Capitole s'écroula, miné par l'athéisme impuni; et la maîtresse des nations, après avoir tout vaincu, ne pouvant plus se vaincre elle-même, disparut de dessus la terre.

Et aujourd'hui même, nos très-chers Frères, qu'on nous montre une seule nation de l'Europe, toute malade qu'elle est de son philosophisme et de ses vices, où les écrits obscènes et blasphématoires soient publiquement autorisés! qu'on nous la montre! Qui ne connoît pas ce royaume du Nord, où les auteurs et imprimeurs de pareils ouvrages sont condamnés à un perpétuel bannissement? tant ce délit se confond avec la félonie et ressemble à la sédition! Qui ne connoît pas les prohibitions rigoureuses faites à ce sujet dans les codes récens de plusieurs États d'Allemagne? Ne voyons-nous pas l'Angle-

terre, que nous cherchons à imiter, d'accord ici avec la jurisprudence universelle? et la Suisse elle-même ne vient-elle pas de proscrire ces éditions fatales, qu'on ose parmi nous offrir au vice triomphant et à la vertu consternée? Les apôtres de la raison ont eu beau réclamer l'intérêt du commerce et de la librairie, on leur a répondu comme nous répondrons aux partisans des Œuvres complètes, que l'esprit monarchique et chrétien vaut encore bien mieux que l'esprit mercantile; qu'un peuple ne se sauve pas plus par son commerce que par ses armées, mais par sa religion et par ses principes; que nous avons bien assez de nos spéculations philosophiques pour corrompre les mœurs et ébranler les trônes, sans y mêler encore nos spéculations commerciales, et qu'il importe beaucoup plus à un État que les bonnes mœurs fleurissent aux dépens de la typographie, que si la typographie prospéroit aux dépens des bonnes mœurs : maxime souverainement raisonnable, quoiqu'elle ne soit pas moderne. C'est avec cette politique que les empires durent long-temps, et que les peuples vivent tranquilles et heureux; et nous savons tout ce qu'il nous en a coûté pour l'avoir oublié, en tolérant le cours de ces livres empoisonnés, qui, en portant la vie dans le commerce, ont porté la mort dans l'État.

Citerions-nous ici, nos très-chers Frères, une autorité bien peu respectable, à la vérité, pour les gens de bien, mais très-imposante pour les philosophes? c'est celle de leur patron même, c'est celle du sophiste génevois, qui, dans une de ses constitutions, qu'il adressoit au peuple souverain du haut de son laboratoire, a mis la religion à la tête de l'État, à *charge*, dit-il, *de la croire, sous peine de bannissement, et de se comporter comme la croyant, sous peine de mort, pour avoir commis le plus grand des crimes, et menti devant les lois;* tant il étoit persuadé qu'en vain

on éleveroit un Etat, si la religion ne lui servoit de base, et qu'inutilement il établiroit une religion, si le premier impie pouvoit avoir le droit de parler ou d'écrire contre elle! C'étoit sans doute, de sa part, une étrange contradiction, et une folie de plus sortie de sa plume, et on aura toujours de la peine à comprendre l'inconséquence, aussi grossière que bizarre, d'un homme qui regardoit *comme le plus grand des crimes* une action, ou même un doute, contre une religion à laquelle il donnoit naissance, et qui passoit sa vie à combattre la religion dans laquelle il étoit né; qui vouloit qu'on punît de mort celui qui auroit écrit contre une religion nouvelle, et qui passoit sa vie à blasphémer la religion ancienne; qui portoit si loin la rigueur contre les ennemis d'*une religion humaine* qu'il établissoit de son autorité privée, et qui prostituoit son talent à combattre la religion divine qu'il trouvoit établie. Mais plus l'inconséquence du maître saute aux yeux, plus elle est concluante contre les disciples, et plus nous avons le droit de la leur opposer. Écoutez-le donc, éditeurs, imprimeurs et colporteurs de ses Œuvres complètes ; *Qu'il soit banni de l'Etat!* et vous encore, ses fauteurs, prôneurs, lecteurs et admirateurs, écoutez donc votre sentence : *Qu'il soit puni de mort!* Et c'est un des oracles du siècle qui a prononcé cet arrêt, et vous ne voyez pas qu'en l'imprimant et en le publiant, vous scellez de vos propres mains votre condamnation et votre honte!

Ah! qu'on ne les punisse pas de mort! Ce peut bien être le vœu de notre faiseur de constitutions romanesques; ce n'est point celui d'une religion miséricordieuse, qui ne cherche pas à perdre le corps, mais à sauver l'ame, et qui, suivant la parole du prophète, ne demande pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa pénitence. Ce n'est pas le vœu des ministres de Jésus-Christ, qui ne peuvent jamais punir que pour le bien et l'utilité

des coupables, comme ils ne font des instructions et des condamnations que pour éclairer les esprits et épargner à l'Etat de nouveaux malheurs en excitant sa vigilance.

C'est dans ces sentimens de douceur et de charité, dont l'Eglise a toujours été animée, et qui seront aussi toujours dans notre cœur, que le clergé de France, assemblé à Paris en 1757 (1), demanda au Roi l'abolition de la peine de mort portée par la loi de la même année contre les auteurs des livres impies : ce qui n'empêcha pas les philosophes de crier, suivant leur style accoutumé, contre l'intolérance et la persécution. Mais, en donnant cet exemple de modération, qui fut toujours dans son esprit, et en invoquant la suppression de peine capitale contre ces écrivains coupables, il n'en réclama qu'avec plus de force contre l'impression et la circulation de leurs œuvres; et il ne dit que plus hautement que, s'il n'étoit pas dans son vœu qu'ils payassent de leurs têtes leurs odieuses provocations et leurs doctrines criminelles, il demandoit au moins qu'ils ne pussent marcher tête levée, braver impunément le ciel, insulter sans aucun risque, comme aujourd'hui, à la religion de l'Etat et à la morale publique, et que, si le gibet n'en devoit plus faire justice, ce fût au moins l'indignation universelle et le mépris du genre humain.

On nous dira peut-être que les écrivains impies *ne mentent plus devant les lois*, puisque les lois ne font plus de leur licence *le plus grand des crimes*. Nous répondrons à cela que, dans cette supposition même qu'il nous est bien triste d'admettre, des âmes honnêtes et des hommes soigneux de leur réputation et du bien public

(1) Nous croyons devoir faire observer ici que ce n'est point en 1757, mais en 1780, que le clergé de France fit cette demande au Roi. Voyez les procès-verbaux de l'assemblée du clergé de 1780. Il n'y eut point d'assemblée du clergé en 1757. (*Note de l'éditeur.*)

ne se prévaudroient point ici du silence de la loi, parce qu'il n'est pas toujours permis de faire ce que la loi ne punit pas, et que ce n'est pas la loi qui fait la morale, mais la morale qui fait la loi. Nous répondrons que, si les écrivains impies ne mentent plus aujourd'hui devant les lois, ils mentent à Dieu et à l'univers : ils mentent aux mœurs publiques, qu'ils insultent; à l'Etat, dont ils ébranlent les fondemens; au Roi, dont ils avilissent la majesté; à la société entière, dont ils préparent la décadence et la ruine. Nous répondrons que, si les livres blasphématoires ne sont plus proscrits par les lois, ils sont flétris et réprouvés par la loi éternelle, contre laquelle ne peut prescrire aucune loi, et qui abroge en dernier ressort toutes les lois qui sont contre elle, qui seule supplée à l'insuffisance de toutes les autres, qui parle en souveraine, quand toutes les autres se taisent; qui vit toujours, quand toutes les autres périssent, et qui ne donne pas plus à un Etat le droit de se détruire lui-même, en ne réprimant pas l'impiété audacieuse, toujours prête à le dévorer, qu'elle ne donne à l'homme le droit d'attenter à sa propre vie ou à celle de ses semblables.

Qu'ils cessent donc de nous parler de leurs droits naturels, de la liberté illimitée de publier leurs opinions, et de la propriété inviolable de leurs pensées. Qui doute donc que leurs pensées ne leur appartiennent et même exclusivement? et qui songe à les troubler dans cette horrible possession et dans ce honteux domaine? Mais, s'ils veulent à toute force jouir de l'entier et plein exercice de leurs droits naturels, qu'ils aillent se réfugier dans les bois, et qu'ils portent leurs presses chez les sauvages; et c'est bien là aussi que les envoie leur maître, pour contempler son homme favori, *l'homme de la nature*, dans toute sa dignité. Là, ils pourront jouir sans frein et sans censure du droit naturel de parler et d'é-

crire, et même de s'égorger les uns et les autres; du droit de commercer de leurs pensées, et même de se voler les uns et les autres; du droit de faire des éditions complètes, et même de vivre sans lois comme sans Dieu. Mais, tant qu'ils seront dans un pays civilisé, au sein d'une nation qui se respecte elle-même, d'un gouvernement qui connoît ses vrais intérêts et qui veille à sa conservation, ils seront obligés de se taire quand leurs opinions seront dangereuses, et de ne point écrire quand leurs maximes seront licencieuses; ils ne pourront pas plus imprimer des blasphèmes contre la religion que des libelles contre le Roi, ni plus ébranler le trône sourdement par des doctrines meurtrières, que de tenter de le renverser par des moyens violens.

Mais que disons-nous, nos très-chers Frères, et n'entendons-nous pas ici le Seigneur nous dire par son prophète : *Passez aux îles de Cethim, et voyez ce qui s'y fait; envoyez à Cédar, et voyez si vous y trouverez quelque chose de semblable* (1)? Voyez si ces pays barbares permettront que l'on change leurs dieux, ou qu'on les outrage; que l'on renverse leurs autels, ou qu'on leur insulte; qu'on attaque leur culte, ou que l'on s'en moque, et que chacun puisse employer les ressources de son esprit à rendre leurs idoles ou ridicules ou méprisables. Ils se trompent sans doute, en les reconnoissant pour des divinités dignes de leurs hommages; mais ils ne sont pas assez insensés pour laisser avilir ces mêmes autels sur lesquels ils les ont placées, et sans doute qu'ils sont bien moins absurdes et bien moins méprisables que ce peuple prétendu éclairé qui reconnoît le Dieu vivant, et qui a pour lui bien moins de crainte et de respect que l'idolâtre pour ses dieux de boue. *Portes du ciel, désolez-vous,*

(1) Jerem. II, 10.

ajoute le prophète, *et soyez inconsolables, car mon peuple a fait deux maux; il m'a abandonné, moi qui suis une fontaine d'eau vive, pour se creuser des citernes ruinées qui ne peuvent retenir l'eau* (1). Voilà, nos très-chers Frères, ce que nous avons fait, ou ce qu'on voudroit faire de nous; voilà ces bourbiers infects, ces sources de corruption qu'on se propose de répandre encore au milieu de nous; voilà ces *citernes ruinées* qui ne peuvent contenir l'eau, ou qui ne retiennent qu'une eau putride, croupissante, d'où s'exhale une odeur de mort; voilà ces viles idoles et ces oracles imposteurs que l'on propose à notre admiration, et contre lesquels on voudroit que la France *échangeât sa gloire :* idoles plus abominables que celles de Baal et de Moloch, puisqu'on ne peut leur plaire que par les sacrifices de la pudeur, de la morale, de la patrie et de la religion, cette source d'eau vive qui n'a rien que de pur, et dans laquelle viennent également pour se désaltérer les esprits les plus grands, comme les ames les plus simples; qui *fait la santé des empires* (2), et à laquelle la France principalement doit tant de siècles de grandeur, de prospérité et de gloire. *Populus verò meus mutavit gloriam suam in idolum* (3).

Et que pourroit-on dire pour justifier cette coupable idolâtrie et ce culte insensé? et quel est donc le titre de ces écrivains pour leur prodiguer tant d'encens? Est-ce l'éclat de leurs talens? mais c'est l'usage des talens, et non leur éclat, qui les rend estimables. Sont-ce les grands services qu'ils ont rendus à la langue et aux lettres? et que nous importe la pureté du style, quand elle est aux dépens de la pureté des mœurs, et qu'elle n'est achetée que par des vices et des scandales? Est-ce la beauté de leur génie? et les démons ont aussi du génie. Est-ce la gloire

(1) Jerem. II, 13. — (2) Sap. VI, 26. — (3) Jerem. II, 11.

qu'ils répandent sur l'esprit humain? ils en ont fait la honte, et n'en ont prouvé que la foiblesse. Est-ce l'éclat de leurs vertus? il n'y a point de vertu sans morale, et ni l'un ni l'autre n'en ont eu. Est-ce l'honneur qu'ils font à la nation? malheur à la nation qui s'honoreroit de pareils corrupteurs! malheur au peuple auquel on proposeroit de pareils modèles! malheur à la France qui les a vus naître, et malheur au siècle qui les réimprime!

Ah! si, au lieu de rouvrir encore parmi nous ces sources empoisonnées, ces citernes sans eau dont parle le prophète Jérémie, ces réservoirs fétides de tant de turpitudes morales et de folies politiques, creusés par des génies malfaisans, on eût mis le même art et la même industrie à publier et à répandre les magnifiques productions de ces génies vraiment dignes de ce nom, et tous ces trésors d'éloquence et de raison légués à la postérité par les grands hommes du plus beau siècle, quelle reconnoissance n'auroient pas eue pour de semblables éditeurs tous les amis de la vertu et de la saine littérature, et que de vœux n'aurions-nous pas faits pour le succès d'une si louable entreprise! Combien est grande la distance de ces écrivains immortels que la religion avoue, et dont elle s'honore, à ces héros de l'impiété dont la philosophie se vante! Et quelle immense supériorité n'ont-ils donc pas sur ceux-ci, ces hommes dont la plume fut toujours chaste, le goût toujours pur, les intentions toujours droites, et le jugement toujours sain! Là les vertus marchent ensemble avec les lumières, les exemples avec les leçons, et la dignité de leurs écrits répond à la dignité de leur vie. Ils ne traitent pas les choses les plus sérieuses de la manière la plus frivole, comme Voltaire; ils ne combattent pas le vice avec des armes qui font rougir la vertu, comme Rousseau. Là vous ne trouverez pas une seule instruction qui ne soit profitable, une seule pensée qui ne soit

raisonnable, une seule maxime dont les mœurs aient à rougir, un seul principe dont la passion puisse abuser; là l'autorité y est éclairée bien plus que contredite; les rois y sont repris avec courage, et non régentés avec insolence, et, lors même que les impies y sont foudroyés, l'horreur et l'indignation qu'ils inspirent ne nuisent jamais à la décence et au bon goût; là enfin tout porte à la conviction, parce que tout en sort; tout éclaire l'esprit en même temps que tout élève l'ame : de sorte qu'on ne sait si c'est la majesté de la religion qui ajoute le plus à celle de leur génie, ou si c'est la majesté de leur génie qui ajoute le plus à celle de la religion. C'est ainsi que se présentent à notre admiration ces sublimes orateurs de la chaire sacrée, et ces profonds moralistes qui ont marché sur leurs traces, et même ces poètes du premier ordre que nous pourrions citer ici, et dont la plupart n'ont pas moins brillé par leur attachement au christianisme que par leurs talens. Ah! voilà les auteurs qu'il faut louer, qu'il faut imiter, qu'il faut réimprimer, comme l'honneur de notre patrie et l'ornement de l'esprit humain; voilà les hommes dont nous pouvons dire, avec autant d'orgueil que de reconnoissance, qu'ils appartiennent véritablement à la France, et qu'ils font la gloire de la nation, *laudemus viros gloriosos;* et non ces deux modernes beaux esprits qui n'ont racheté par aucune espèce de bien l'horrible abus de leurs talens, dont la patrie ne peut se rappeler le nom sans se rappeler leurs écarts; qui n'ont voulu faire briller leur esprit qu'aux dépens de la vérité, et n'ont cherché la célébrité que dans le bruit, et le bruit que dans nos désastres; Empedocles nouveaux, qui, pour aller à l'immortalité et à la gloire, ne se sont pas jetés dans le gouffre, mais nous y ont précipités nous-mêmes.

Leurs admirateurs passionnés nous diront sans doute

que nous sommes injustes envers eux, et que nous manquons au respect qui est dû à de si grands talens. Ah! plût à Dieu qu'ils ne se fussent jamais manqué à eux-mêmes! plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais manqué à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre! Mais les philosophes voudroient-ils donc que leurs maîtres pussent se déshonorer sans conséquence pour leur gloire? Et comment pourroit-on exiger que nous traitassions honorablement celui qui a été excommunié par ses propres concitoyens comme leur corrupteur, et que nous accordassions un refuge hospitalier aux ouvrages d'un homme qui a été chassé de sa propre patrie comme en faisant la honte, et de son église comme indigne d'en être membre?

D'ailleurs ce respect est-il donc si inviolable, que l'on n'en doive aucun à la justice, à la morale et à la vérité? et les égards et les ménagemens ne sont-ils donc que pour des hommes audacieux qui n'ont rien ménagé? Et pourquoi ne mépriserions-nous pas deux hommes qui n'avoient l'un pour l'autre qu'un souverain mépris, et qui s'étoient voué la haine la plus invétérée et la plus cordiale? pourquoi serions-nous plus obligés de les estimer, qu'ils ne se sont estimés eux-mêmes, et serions-nous plus généreux et plus réservés à leur égard, qu'ils ne l'ont été l'un pour l'autre? pourquoi ne leur ferions-nous pas les mêmes reproches qu'ils se faisoient mutuellement, l'un de pervertir sa patrie, et l'autre de pervertir le genre humain? De sorte que, pour apprendre à mépriser Voltaire, on n'a besoin que d'écouter Rousseau, et que, pour apprendre à mépriser Rousseau, on n'a besoin que d'écouter Voltaire.

Combien nous regrettons que la gravité de notre ministère ne nous permette pas de mettre sous vos yeux les invectives solennelles et les injures réciproques qu'ils se sont adressées! Non, jamais le philosophe de Ferney n'a

dit plus de mal des prêtres, n'a vomi plus d'injures contre les papes, plus de grossières calomnies contre les Pères de l'Église, qu'il n'en a dit contre l'auteur d'*Émile*, et jamais il ne s'est emporté avec plus de fureur contre la *Bible* que contre le *Contrat social*. Jamais non plus nous ne dirons autant de mal des philosophes modernes, qu'en a dit le philosophe génevois, et jamais nous n'en dirons autant de lui, qu'il en a dit lui-même; et nous rougirions de rapporter ici les crimes honteux dont il s'accuse et dont il se confesse à la face du ciel et de la terre, la Providence l'ayant ainsi permis, pour qu'ils ne puissent pas se plaindre de n'avoir pas été jugés par leurs pairs, et afin que, par un arrêt irrévocable et sans appel, ils justifiassent eux-mêmes ces paroles de l'Écriture, qu'*en se vantant d'être sages ils n'étoient que des insensés*.

Que l'on cesse donc de nous dire que nous sommes les calomniateurs de ces grands hommes, et qu'il y a, dans l'éloignement et l'horreur que nous inspirons pour eux, autant d'injustice que d'ingratitude. Mais leur prêtons-nous des blasphèmes qu'ils n'ont pas proférés, ou des indignités qu'ils n'ont pas commises? Avons-nous donc falsifié leurs correspondances et dénaturé leurs lettres confidentielles? avons-nous supposé ce dépôt authentique de leur perversité, dont la Providence a trahi le secret, et dont, par cela seul, elle a fait la plus éclatante justice? et comment y auroit-il donc de l'injustice à les peindre non-seulement tels qu'ils ont été, mais encore tels qu'ils ont voulu paroître?

Les zélateurs des Œuvres complètes ne se croient pas sans doute eux-mêmes, quand ils nous disent que l'on a abusé des principes de leurs patrons, et que c'est l'ignorance qui les a mal compris. Mais est-ce donc merveille qu'on abuse, lorsqu'il est impossible de ne pas abuser? Quand on exalte les passions, ne faut-il pas que les pas-

sions s'enflamment? Quand on échauffe les esprits, ne faut-il pas que les têtes se dérangent? quand on rompt toutes les digues, ne faut-il pas que les torrens se débordent? et quand on lâche la bride à un coursier fougueux, ne faut-il pas qu'il s'emporte, et qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage? Qui donc avoit pu promettre à ces sages par excellence, qu'ils dirigeroient à leur gré les orages et les tempêtes, après les avoir déchaînés? et comment des hommes qui n'écrivoient qu'avec leurs passions, leur haine et leur fanatisme, pouvoient-ils se flatter que leurs adeptes n'agiroient qu'avec prudence, discrétion, retenue et sagesse?

Qu'a-t-on d'ailleurs, nos très-chers Frères, mal entendu dans leurs écrits? et comment l'ignorance a-t-elle donc pu s'y méprendre? Sont-ce donc leurs paroles ou leurs intentions que l'on a mal comprises? Cette haine furieuse contre le christianisme, qui n'avoit point de bornes, ainsi que jusqu'alors on n'en avoit point vu d'exemples, n'étoit-elle qu'un jeu où le cœur n'avoit point de part? A-t-on mal expliqué ce mot épouvantable, cet infâme et éternel refrain qui terminoit les lettres de l'un d'eux, et que notre plume se refuse de retracer ici? et cet ordre, signé de Satan, d'*écraser la religion à quelque prix que ce soit*, n'étoit-il qu'un simple conseil dont on a mal saisi ou l'esprit ou la lettre?

Mais les principaux chefs qui ont conduit le char de la révolution à travers une mer de crimes et de sang étoient-ils des ignorans? n'ont-ils pas fait preuve, au contraire, d'habileté et de suffisance, et ces hommes savans et ces hommes habiles n'ont-ils pas fait honneur de leurs affreux succès à nos deux coryphées de la philosophie? ne leur ont-ils pas décerné des couronnes civiques? n'ont-ils donc pas chanté des hymnes à leur gloire, parmi les chants de mort? ne les ont-ils pas portés en triomphe,

et installés à travers les furies, parmi les dieux ou les démons du temple des *grands hommes?* la Providence le permettant encore, afin que les auteurs des Œuvres complètes fussent déshonorés par leurs propres commentateurs; qu'il ne restât plus aucun doute sur le sens de leurs principes; que rien ne manquât plus à leur honte et au décri de leur mémoire, et qu'ils ne fussent pas moins flétris et confondus par leurs propres triomphes que par leurs propres ouvrages.

Et remarquez, nos très-chers Frères, l'inconséquence de ces grands prédicans d'humanité et de tolérance. C'est au moment où ils prétendent avoir le droit d'imprimer tout ce que bon leur semble contre la religion et ses ministres, sans être retenus par aucun frein, ni repris par aucune censure; c'est alors qu'ils voudroient interdire aux premiers ministres de la religion le droit, sinon de parler, ce qui arrivera peut-être bientôt, mais celui de se plaindre; c'est alors qu'ils transforment nos doléances en injures, nos réclamations en persécutions, notre défense en attaque, notre affliction en diffamation, et notre vigilance en fanatisme. Quoi! ils auront le droit de répandre le poison, et nous n'aurons pas celui de répandre l'antidote! Ceux qui pervertissent les peuples en seront les bienfaiteurs, et, quand nous voudrons garantir les fidèles confiés à nos soins, des maux qui les menacent, comme des pièges qu'on leur tend, nous serons des agresseurs, des ennemis de la concorde, et des perturbateurs du repos public! Quel incroyable renversement d'idées! Mais les disciples ont hérité de l'esprit de leurs patrons, qui, persécutant à outrance et attaquant les préjugés de toute la terre, ne pouvoient souffrir qu'on censurât une seule de leurs erreurs; qui entroient en fureur toutes les fois qu'on les condamnoit comme impies, tout en se faisant gloire de l'être; despotes intolérans autant qu'into-

lérables, qui mirent à défendre leurs opinions le même emportement que les enthousiastes et les hérésiarques de tous les temps à défendre leurs dogmes, et auxquels il ne manqua que des armées à leurs ordres pour faire dans leur siècle ce que les derniers réformateurs firent dans le leur; ce qui faisoit dire à un roi célèbre, proclamé par les philosophes eux-mêmes le Salomon du Nord : *Grand Dieu! comment tant de génie peut-il donc s'allier avec tant de perversité?*

Ce n'est pas tout, nos très-chers Frères, et leur audace s'accroît de plus en plus, et *leur orgueil*, pour parler avec le Sage, *monte sans cesse* (1). Après nous avoir disputé jusqu'au droit de nous plaindre, ils prétendent encore nous enlever celui de condamner les livres les plus condamnables; à leurs yeux, nos réclamations sont des provocations, nos censures sont des proscriptions, et nos anathèmes des usurpations; ils réservent aux seuls magistrats le privilège d'être juges de la morale, comme si nous n'étions pas les gardiens-nés, les interprètes et les sentinelles de la morale, ainsi que les magistrats en sont les protecteurs et les vengeurs. Et en effet l'on conçoit assez comment les hommes qui croient que Dieu ne peut régner sur la terre que comme ils le veulent, et quand ils le veulent, et jusqu'à quand ils le voudront, croiroient avoir le droit de faire à ses ministres la part de leur autorité. Comment ne nous demanderoient-ils pas compte de nos mandemens, eux qui demandent à Dieu compte de ses arrêts, et même de ses secrets? Ainsi l'épiscopat ne seroit plus qu'un fantôme sans autorité, un vain nom sans réalité; nous n'aurions pas plus de droit de veiller au dépôt de votre foi qu'à la sûreté de votre salut; nous ne pourrions pas dire publiquement aujourd'hui,

(1) Ps. LXXIII, 23.

avec le Sauveur du monde : « Qui vous écoute, m'écoute; et que celui qui n'écoute pas l'Eglise, soit regardé comme un païen et un publicain. » Jésus-Christ lui-même, dont nous tenons notre mission, n'a donc pas pu appeler les Juifs rebelles, et ceux surtout qui faisoient les philosophes et les docteurs, *races de vipères et sépulcres blanchis*, tout couverts au dehors d'un vernis de belles paroles, et au dedans pleins de vers et de pourriture. Nous ne pouvons donc plus dire, dans nos instructions pastorales, aux philosophes de nos jours ce que saint Paul disoit, dans ses lettres apostoliques, aux philosophes de son temps, *arbres deux fois morts* à la vérité et à la vertu; *nuées sans eau*, chargées de vents et de tempêtes; *astres errans*, qui, sans routes certaines, n'ont fait jusqu'ici que nous égarer et nous perdre dans un dédale sans issue. Ainsi les évêques, dont les prédécesseurs ont assisté à la fondation de la monarchie, et qui, dans tous les temps, en ont été regardés comme les plus fermes colonnes et les conseillers-nés, devroient aujourd'hui se regarder comme étrangers à sa conservation et à sa gloire; et ceux qui sont tombés avec tant de grandeur, en défendant ses derniers débris, auroient perdu le droit de la défendre des nouveaux coups que s'apprêtent à lui porter de nouveaux conjurés; nos prédicateurs mêmes ne pourroient plus tonner contre les vices et les scandales sans être taxés de témérité; et un de nos plus grands rois n'auroit nullement connu les droits de sa couronne, quand il disoit de l'orateur sacré qui venoit de lui annoncer les vérités les plus courageuses : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.*

Nous ferons donc notre devoir, nos très-chers Frères, et nous le ferons avec la certitude qu'il ne déplaira point à l'auguste héritier de Louis le Grand, et dans la pleine conviction qu'en réclamant ici contre une entreprise si fatale à l'Etat et à la religion, nous ne servons pas moins

ses intentions que ses intérêts, non moins l'Eglise que lui-même; et qu'en nous taisant dans cette occasion, nous ne manquerions pas moins à notre devoir d'évêque qu'à notre devoir de sujet. Nous le ferons pour honorer la mémoire et pour rendre hommage aux sentimens du Roi-Martyr, qui, dans sa triste captivité, reconnut douloureusement que *ces deux hommes avoient perdu la France* (1), et il auroit pu ajouter : *et préparé son échafaud.* Nous le ferons, dussions-nous mériter les anathèmes des impies, en prononçant, avec l'apôtre (2), *anathème à tous ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ*, et plus encore à ceux qui le blasphèment ou qui impriment les blasphèmes; *anathème à ceux qui vous annonceroient un autre Evangile que celui que vous avez reçu* (3); anathème à ces corrupteurs des nations, qui se font un jeu de leur perte et de leur ruine, qui n'ébranlent pas moins les bases de la morale que les fondemens des empires, et qui, uniquement sensibles aux intérêts de la *raison publique*, pensent que peu importe que les mœurs dépérissent et que l'État s'écroule, pourvu que la presse soit libre et que le commerce reste debout; anathème à ces propagateurs d'Œuvres complètes, qui prétendent que la loi est la règle de tout, même de la conscience, et que rien de ce qui blesse la conscience ne peut blesser l'honneur, et qui, loin de rougir de cette scandaleuse publication, nous disent, sans détour, qu'il n'y a ici de scandale public que la censure et la condamnation que nous en faisons. *Anathema sit.*

Car c'est à ce point, nos très-chers Frères, que toutes les notions et toutes les idées reçues sont renversées. C'est le nouveau plan d'attaque et la nouvelle persécution

(1) C'est en visitant les archives de l'ordre de Malte, qui étoient au Temple, et y trouvant les Œuvres de Voltaire et de Rousseau, que Louis XVI dit ces paroles. (*Mémoires de M. Hue.*)

(2) Gal. I, 8, 9. — (3) I Petr. IV, 17.

que les impies vont substituer à celle d'où à peine nous sommes sortis ; c'est cette science de l'oppression dont parle l'Ecriture, laquelle se perfectionne chaque jour : mélange infernal de prudence et d'audace, d'astuce et d'impudence : *Sapienter opprimamus eum* (1). Et les impies l'ont dit aussi dans leurs conseils : Opprimons la religion avec sagesse et avec art, et à une persécution ouverte substituons une guerre plus calculée et plus savante, dont les effets seront d'autant plus sûrs, que les moyens en seront moins violens, *sapienter;* n'osant plus l'attaquer par la force, persécutons-la par les livres ; nous n'avons pu la vaincre en faisant des martyrs, préparons-lui des déserteurs par les écrits licencieux ; servons-nous de son nom même pour mieux la détruire ; remplaçons les blasphèmes par les sophismes, les outrages par les ironies ; en lui portant les coups les plus mortels, caressons-la par de feintes louanges et par de simulées concessions ; proposons-lui la paix, et même une alliance ; et, si elle répond que la vie ne s'allie pas avec la mort, ni Jésus-Christ avec Bélial, ni le ciel avec l'enfer, nous publierons partout que c'est elle qui déclare la guerre, et que chaque instruction de ses ministres contre les mauvais livres est un vrai manifeste : renfermons-les, autant qu'il est en nous, dans les temples, puisque nous ne pouvons plus les en chasser, et enchaînons au moins leur zèle, si nous ne pouvons enchaîner leurs mains. S'ils ont des chaires dans leurs églises, ayons-en dans nos athénées ; et s'ils ont leurs prédicateurs, ayons nos professeurs ; gardons-nous de les faire mourir, empêchons-les seulement de vivre. Quand ils nous parleront de l'esprit de l'Evangile, parlons-leur de l'esprit du temps, qui ne peut plus rétrograder, et auquel il faut que tout cède ; quand ils nous

(1) Exod. 1, 10.

parleront des principes de la justice, opposons-leur les devoirs de la charité, qui doit tout supporter, même les dérisions et les outrages. Calomnions leurs intentions, si nous ne pouvons plus *désoler leur patience;* traitons-les d'incendiaires, s'ils cherchent à éteindre l'incendie que nous allumons; gardons-nous surtout de mettre encore leur foi à l'épreuve, pour ne pas même leur laisser le mérite de la résistance, et prenons si bien nos mesures, qu'il ne leur reste plus qu'une existence sans honneur, et une mort sans gloire; *sapienter opprimamus eum.*

C'est à peu près la même persécution que l'Eglise éprouvoit aux tristes jours de l'arianisme, et que le grand Hilaire de Poitiers déploroit si éloquemment en s'adressant à l'empereur Constance. Plût à Dieu, s'écrioit-il, que nous fussions encore sous le règne des Néron et des Dioclétien! Mieux valoit la violente persécution dirigée alors contre le nom chrétien, que cette guerre sourde et déguisée que l'on nous fait maintenant. Avec combien plus d'avantage nous aurions combattu pour la défense de notre foi! Couverts de l'armure céleste, nous n'aurions craint alors ni les chevalets, ni les tortures, ni les brasiers ardens; nous aurions remporté des palmes glorieuses, et nos bourreaux du moins auroient été confondus par le courage de nos athlètes. Les peuples mêmes, animés par notre exemple à confesser hautement la foi de Jésus-Christ, eussent aussi mis à profit les avantages d'une persécution ouverte. Mais aujourd'hui les échafauds sont remplacés par des pièges cachés, et les tortures par des embûches souterraines. Nous avons à combattre non plus un tyran qui menace nos têtes, mais un ennemi perfide, qui quelquefois nous flatte pour mieux nous endormir, et un persécuteur adroit, d'autant plus dangereux qu'il détourne ses coups, et ne cherche qu'à nous ôter ainsi les occasions de nous précautionner, et

les moyens de nous défendre. *Nunc pugnamus contra persecutorem fallentem, contra hostem blandientem* (1).

Ainsi, nos très-chers Frères, et remarquez-le bien, à la persécution de la religion va succéder aujourd'hui la persécution de la morale. Nous sommes arrivés à cette fatale époque, où tous les principes moraux vont être renversés, ainsi que l'ont été tous les principes politiques; où le vice seul croit avoir le droit de pardonner, et où la vertu seule a besoin d'excuse; où tous les devoirs sont mis au rang des problèmes, et toutes les vertus au rang des préjugés; où les hommes sont mis à la place des principes; où la justice est appelée vengeance, et la défense de la vérité un esprit de parti; où l'indifférence se dit impartialité; où le mépris de tout est appelé tolérance; où la modération est toujours recommandée pour les devoirs et les saintes règles, jamais pour les désirs et les passions; où rien ne déshonore plus que la maladresse, et où il n'y a plus de crime que les fautes qui peuvent nuire. C'est cette confusion dont parle le prophète, qui ne met plus de distance entre le sacré et le profane, entre le juste et l'injuste, entre le permis et le défendu, entre un culte reçu et un culte étranger, entre une religion révélée et une religion inventée; *inter profanum et sanctum non habuerunt distantiam* (2): confusion sans exemple qui fait que tout n'est plus qu'une opinion, l'athéisme une opinion, la sainteté du serment une opinion, le parjure et la trahison une opinion, le droit de propriété une opinion, la légitimité une opinion, la monarchie une opinion, et l'existence de l'Etat une opinion: de sorte que l'opinion est la raison de tout et la réponse à tout, et que le sol sur lequel nous marchons, aussi mouvant et aussi mobile qu'elle, peut s'affaisser à chaque in-

(1) Lib. cont. Const. imper. n. 1, 2, 3. — (2) Ezech. XXII, 26.

stant. Triste et déplorable fruit de ces livres philosophiques, où l'on prend le doute pour l'instruction, l'incrédulité pour le savoir, et où, à force d'attaquer tous les préjugés, on finit par ébranler toutes les certitudes : phénomène moral d'autant plus alarmant qu'il n'alarme personne, et qui semble nous présager l'éclipse totale du soleil de la foi et de la vérité; nouvel abîme qui s'ouvre sous nos pieds, mille fois plus terrible pour nous que n'a été l'abîme de notre détresse, que la présence de l'étranger, que le dérangement des saisons et le débordement des fleuves, et d'où ni le commerce, ni les arts, ni les libraires, ni les doctes, ni tout le luxe des Œuvres complètes et posthumes, ne nous sauveront pas.

Ah! sans doute qu'on ne doit pas désespérer du salut de la patrie, tant que nous aurons le Roi que Dieu nous a donné, la race légitime et les princes augustes, modèles de tant de vertus, et à Dieu ne plaise que nous voulions ici vous alarmer par des terreurs exagérées, et par la peinture de dangers plus redoutables qu'ils ne sont! Mais il n'en est pas moins vrai que la fausse confiance perd les empires, comme elle perd les ames, et que, si nous avons des motifs de nous rassurer sur les miracles que Dieu a faits pour nous, nous n'avons pas moins à trembler sur les châtimens qu'il prépare à ceux qui en abusent. Il n'en est pas moins de notre devoir *de sonner de la trompette* (1), et de dire : *Malheur à nous, si nous gardons un coupable silence* (2)! Et combien donc nos alarmes deviennent-elles plus fondées, quand nous voyons que les moyens d'amendement et d'instruction s'affoiblissent partout, tandis que partout se fortifient les moyens de dissolution et de licence; quand nous voyons une grande partie du royaume dépourvue de pasteurs, condamnée à cette déplorable

(1) Isai. LVIII, 2. — (2) Isai. VI, 5.

famine de la parole sainte, vraie nourricière des esprits, sans laquelle nous n'aurons plus qu'une génération barbare, sans foi comme sans mœurs, et non moins étrangère à son Dieu qu'à son Roi! Et que seroit-ce encore, nos très-chers Frères, si l'on disoit à cette génération malheureuse que l'on a tort de la troubler dans son léthargique sommeil; que ses vrais amis sont ceux qui la flattent, et non ceux qui l'éclairent, et qu'on ne doit désespérer de rien, puisqu'on imprime en pleine liberté les Œuvres où l'on blasphème également et la foi de nos pères et la raison des siècles? Ah! c'est bien alors que le mal seroit sans remède et l'abîme sans fond, et que s'accompliroit cet oracle de l'apôtre : Ils parleront de paix, et la ruine arrivera; de sécurité, et au moment où ils y penseront le moins, la foudre les réveillera; *et cùm dixerint pax et securitas, tunc superveniet eis repentinus interitus* (1).

Et maintenant que l'on nous parle du progrès des lumières, de nos conquêtes littéraires, et de l'état florissant et prospère de notre civilisation! Eh! que sont donc les lumières dans un peuple corrompu, que de nouveaux moyens de se pervertir et de se corrompre davantage? le progrès des lumières, quand le génie français s'abâtardit, que les lettres sont aussi pauvres et aussi dégénérées que la morale; quand tout atteste parmi nous la stérilité des talens et la pénurie des arts, et que l'ange exterminateur a déjà scellé parmi nous le livre de la science, en punition de l'abus que nous en avons fait! le progrès des lumières, quand nous sommes encore aux premiers élémens de la politique; quand, après un quart de siècle, nous sommes encore à nous débattre dans nos assemblées publiques, pour savoir ce que c'est que la liberté des

(1) I Thess. v, 3.

opinions et celle des personnes; quand nous sommes à peine initiés dans l'art d'une bonne éducation, d'une bonne législation, d'une bonne constitution : mots mystérieux, que nous entendons d'autant moins que nous y revenons davantage! Quoi donc! confondrions-nous quelques découvertes amenées par le temps ou par le hasard, avec les vraies lumières sociales, qui ne dépendent ni du hasard ni du temps? Prendrions-nous notre curiosité inquiète pour l'étendue de notre esprit, et pour amour de la vérité l'art funeste de tout mettre en question, de tout corrompre avec des mots? Quelle idée vraiment utile et grande est donc sortie de tous nos alambics, de tous nos ateliers de morale et de politique? et la société, pour être refondue dans nos laboratoires, s'en trouve-t-elle mieux? Nos guerres, pour être plus savantes, en sont-elles plus justes? et nos arts, appliqués à nos tactiques militaires, qu'ont-ils donc fait, que de les rendre plus sanglantes et plus dévastatrices? Et certes, pour avoir perfectionné quelques instrumens d'optique, y voyons-nous plus clair dans la science de nos devoirs? En mettant plus d'art et de symétrie dans nos parcs et dans nos jardins, y a-t-il plus d'ordre et de bonheur dans nos familles? et, pour réparer avec plus de soin nos grandes routes, en sommes-nous plus dans le droit chemin? Tous nos systèmes et nos calculs nous ont-ils sauvés d'un seul écart, d'une seule folie, d'un seul désastre? ont-ils donc détruit une seule maison de jeu, un seul lieu de prostitution et de scandale? Depuis que nous nous mêlons du gouvernement des insectes, avons-nous mieux appris à nous gouverner nous-mêmes? pour avoir embelli nos édifices publics, les pauvres en sont-ils mieux logés et mieux nourris dans leurs tristes demeures? pour avoir fait quelques réformes dans nos prisons, les détenus en sont-ils moins vicieux, et leur nombre en est-il moins grand? et

parce que nous avons multiplié nos muséums et nos lycées, la jeunesse en est-elle moins licencieuse, moins impatiente de tout frein, et moins prête à s'affranchir tout à la fois et de l'autorité des pères et de l'autorité de Dieu? Et n'est-il donc pas évident qu'en devenant plus raisonneurs, nous ne faisons que prouver davantage cette parole de l'Esprit saint, que *le nombre des fous n'a plus de bornes* (1)? Le progrès des lumières! quand le flambeau de la philosophie n'a été jusqu'ici qu'une torche incendiaire qui, après avoir mis le feu à la maison, menace encore de le mettre aux quatre coins de l'Europe; quand, jusqu'à présent, nous n'avons su parfaitement que démolir sans fin, qu'entasser ruines sur ruines, et nous applaudir encore, nous pavanant sur ces vastes débris, semblables à ces enfans qui ne se réjouissent jamais plus que quand ils brisent les frêles édifices qu'ils avoient élevés pour leur amusement. Le progrès des lumières! Ah! parlons plutôt des progrès d'une dépravation sans exemple, qui déconcerte les tribunaux et épouvante les magistrats; parlons des progrès des suicides, des empoisonnemens, des parricides, et d'autres forfaits dont nos papiers publics sont souillés à chaque page, et avec lesquels nous sommes tellement familiarisés, qu'ils ne font pas plus d'impression sur les lecteurs, que ces nouvelles éphémères, qui nous amusant aujourd'hui sont oubliées le lendemain. Ah! périssent les lumières, s'il faut les acheter à un tel prix, et les acquérir aux dépens de tout ce que nous avons été et de tout ce que nous devons être! Non, ce n'est point la science ni les progrès de l'industrie qui peuvent assurer le sort d'un peuple, mais sa morale et ses vertus. C'est le bon sens *utile à tout comme la piété*, c'est l'honneur, c'est la probité, c'est l'éléva-

(1) Eccles. I, 15.

tion du caractère, c'est le respect pour les aïeux, c'est le respect pour les autels, c'est enfin la science de nos devoirs et l'amour de la religion, qui font la grandeur d'un Etat, et tout le reste n'est que chimère, *vanité et affliction d'esprit, concupiscence des yeux et orgueil de la vie* (1). Voilà les lumières qu'il faut cultiver, qu'il faut chérir, et dont un peuple peut se vanter à juste titre; voilà les lumières des nations fortes et robustes qui bravent à la fois et les armées et les temps, et non ces feux errans et ces phosphores vains de la philosophie, qui n'éclairent un instant que pour laisser après eux des ténèbres plus profondes; et non ce luxe de perfection toute matérielle, qui ne peut qu'appauvrir l'intelligence au lieu de l'exercer; et non ces futiles conquêtes de l'esprit, qui ne nous ont pas plus profité que nos conquêtes guerrières; et non ces prétendues victoires sur les préjugés, dont nous n'avons pas plus à nous applaudir que de nos victoires sur les étrangers; et non ces théories si profondes et si creuses, qui jusqu'ici ne nous ont promenés que d'erreurs en erreurs, de folies en folies, d'opprobres en opprobres.

Méfiez-vous donc de plus en plus, nos très-chers Frères, de ce grand mot, rebattu jusqu'au ridicule, et répété jusqu'au dégoût; de ce mot de progrès des lumières, qui ne sauroit en imposer qu'aux simples; et n'oubliez jamais que plus un siècle parle de lumières, et moins il en a. Sauvez-vous de plus en plus de cette nuée de régénérateurs, de refondeurs, de metteurs en œuvre, qui ne trouvent rien de bon que ce qui est neuf, et veulent tout refaire jusqu'à la pensée. Sauvez-vous de ce nouveau déluge de livres, qui finira bientôt par la submersion totale de l'esprit humain. Gardez-vous sur-

(1) Eccli. 1, 14.

tout de ces funestes éditions que l'on vient encore ajouter aux trésors de vos lumières ou de vos malheurs. Et que vous faut-il donc de plus pour vous les rendre à jamais méprisables, que de songer aux mains dont elles sont sorties, et aux maux effroyables qu'elles vous ont coûtés?

Amis de la raison et du bon sens, gardez-vous de ces Œuvres complètes, dont l'auteur nous apprend qu'elles ont été composées pendant *dix ans de fièvre et de délire*, et qui étoit d'autant moins étonné que les autres ne les entendissent pas, qu'il avouoit ne pas les entendre lui-même; de ces Œuvres où l'utile est toujours sacrifié à l'agréable, et le grand au frivole, où les sophismes et les subtilités ne peuvent que fausser votre jugement, et où même vous pourriez oublier ce qui peut s'y trouver de bon et de raisonnable, sans que cet aubli eût aucune conséquence fâcheuse pour votre bonheur, votre vertu et votre véritable instruction.

Amis de votre patrie, gardez-vous des Œuvres complètes de ce mauvais Français, qui toujours loua nos rivaux aux dépens de notre gloire, et de celles de ce démagogue effréné, citoyen sans patrie, qui ne vous apprendroit qu'à mépriser la vôtre; non moins propres l'un que l'autre à éteindre en nous les sentimens d'amour et de fidélité que nous devons à nos maîtres, l'un en calomniant toutes les institutions sociales, et l'autre en ravalant les mœurs et les institutions françaises.

Amis des bonnes mœurs, gardez-vous des Œuvres de ce poète ordurier, qui a fait d'un chef-d'œuvre de saleté le chef-d'œuvre de son talent, tant l'amour du vice lui étoit naturel! et de celles de ce romancier systématiquement pervers, qui, de son propre aveu, n'a jamais écrit que *quand il étoit passionné;* qui prétend corriger les passions par la plus dangereuse et la plus violente de

toutes, et les mauvaises mœurs par un ouvrage qui, encore de son propre aveu, ne peut que les corrompre; aveu inconcevable, et opprobre éternel d'un homme qui, compromettant ainsi et l'honneur des familles et l'innocence des jeunes cœurs, ne s'en croit pas moins quitte envers Dieu de tout compte, et envers les hommes de tout blâme, pourvu que l'on admire son style, et que l'on vante sa hardiesse à bafouer le genre humain.

Amis de la saine littérature et des bonnes études, gardez-vous des Œuvres complètes, qui, sous le rapport même des talens, ne seront jamais des modèles classiques, et dont les auteurs, à force de porter leur esprit partout, n'ont porté leur génie nulle part; de ces Œuvres où vous ne trouverez ni la belle éloquence, parce qu'il n'y en a point sans raison et sans vérité; ni le vrai goût, parce qu'il n'y en a point sans la décence et la modération; ni les véritables grâces, parce qu'il n'y en a point sans la réserve et la pudeur; ni les pensées véritablement grandes, parce que la nature n'a pas voulu qu'elles germassent dans les cœurs vicieux, et qu'elle a mis une telle harmonie et une telle affinité entre le beau et l'honnête, entre la grandeur du génie et la grandeur de l'ame, que l'une ne va jamais sans l'autre. Ah! n'oubliez jamais que s'amuser, ce n'est pas s'instruire; qu'apprendre à tout mépriser, ce n'est rien apprendre; que douter de tout, ce n'est rien savoir, et qu'il n'y a qu'une route pour aller au beau, ainsi qu'il n'y en a qu'une pour aller au vrai, la religion, source éternelle de toute vérité et de toute beauté.

Amis de la religion, gardez-vous de ces Œuvres complètes, où elle est partout avilie, calomniée, défigurée, où ses grands bienfaits sont présentés comme des fléaux, où on qualifie de barbare celle qui nous a tirés de la barbarie, et qui peut seule nous empêcher d'y retomber;

où chaque citation contre elle est un mensonge, où ses mystères sont traités de visions, ses miracles d'impostures, ses martyrs de fanatiques, ses docteurs d'ignorans, ses défenseurs de persécuteurs, et ses persécuteurs les plus cruels et les plus flétris dans l'histoire, d'hommes humains, dignes non-seulement de notre admiration, mais encore de notre reconnoissance; et où, pour comble d'impiété et de perfidie, les moyens d'attaque sont tellement combinés, qu'on ne sait ce qui peut nuire davantage à cette religion divine, ou des éloges ou des outrages, ou des concessions hypocrites qu'on lui fait quelquefois, ou des traits violens qu'on ne cesse de lui lancer.

Pères et mères, gardez-vous de ces Œuvres complètes, où l'on met en principe que les enfans n'ont pas besoin de catéchisme, et qu'il faut se garder de leur parler de religion, et de leur apprendre à aimer Dieu, avant qu'ils aient jugé à propos de le reconnoître par eux-mêmes; comme si le sentiment de la Divinité pouvoit être trop tôt inspiré, et que Dieu fût de trop dans les premières tempêtes de la vie : éducation insensée et barbare, qui prend à contre-sens toute la nature de l'homme; système monstrueux, et digne de celui qu'aucun père n'auroit voulu avoir pour fils, et qu'aucun fils n'auroit voulu avoir pour père! et faut-il donc être surpris que cet étrange précepteur n'ait jamais fait qu'un seul élève, et que cet élève ait été le désespoir de sa famille et le déshonneur de son maître?

Et vous, nos très-chers coopérateurs, vous nous seconderez de tout votre pouvoir pour résister à cette nouvelle ligue qui se forme contre le Seigneur et contre son Christ, en inculquant bien avant dans le cœur de vos ouailles ces importantes vérités. C'est la leçon continuelle que vous leur donnerez dans ces jours de délire et d'obscurcisse-

ment, où tout tend à surprendre votre vigilance ou à lasser votre courage. Plus l'impiété met d'activité à répandre ses œuvres, plus vous mettrez d'ardeur à multiplier vos instructions, et plus vous surveillerez ces maisons d'éducation que l'on cherche à empoisonner. Vous vous rappellerez surtout qu'après avoir tenté de corrompre nos écoles, cette impiété barbare tente encore de pervertir jusqu'aux hameaux, et qu'en ce moment même elle annonce, sans crainte comme sans pudeur, une édition intitulée : *Voltaire des chaumières;* scandale inoui, qui met le comble à tous les autres, et contre lequel vous ne sauriez vous élever avec trop de force, ni garantir avec trop de soin les troupeaux confiés à votre sollicitude. *Voltaire des chaumières!* Grand Dieu! où allons-nous, et quel nom donner à ce siècle? Que peut-il donc y avoir de commun entre tant de contes frivoles ou de romans impies, et ces tristes réduits du travail et de l'indigence? Quelles vertus, quelles consolations et quels motifs de résignation et de patience pourront-ils inspirer à tous ces malheureux qui arrosent les sillons de leurs sueurs et de leurs larmes? et avec quelle nouvelle ardeur ne devez-vous pas signaler ce nouveau loup, qui cherche à s'introduire dans vos bergeries pour les ravager, et porter la désolation et la mort..... *dans les chaumières!*

Que de choses, nos très-chers Frères, n'aurions-nous pas encore à vous dire, et que de tristes réflexions n'aurions-nous pas encore à faire, si nous suivions ici toute l'impulsion de notre zèle, et si nous pouvions nous livrer à tous les sentimens d'affliction et d'amertume dont notre cœur est affecté! Mais nous savons, avec le Sage, qu'il y a un temps pour parler et un temps pour se taire (1); nous savons, avec saint Paul, que *tout ce qui est bon n'est*

(1) Eccli. 1, 7.

pas expédient (1), et que, comme il y a une prudence pour le mal dont les enfans du siècle ne se servent que trop, il y en a une aussi pour le bien, dont l'Évangile même nous fait une loi (2). Nous serons donc prudens comme le serpent, puisque Jésus-Christ nous l'ordonne (3); nous le serons pour votre propre bien, pour le triomphe même de la vérité, qu'il n'est pas toujours opportun, qu'il seroit dangereux peut-être de vous rappeler toute entière. Un jour plus vif et une lumière trop forte blesseroient peut-être vos yeux encore malades, et vous ne pourriez pas la supporter maintenant : *non potestis portare modò*. Mais nous vous la dirons, quand *les jours d'erreurs seront abrégés*, quand le charme qui vous fascine encore aura disparu, quand les esprits seront plus calmes et les passions moins irritées, et que la terre sur laquelle tombera la semence sera plus propre à la recevoir; c'est alors seulement que nous pourrons vous dire sans ménagement ce que vous pourrez entendre avec utilité : *scies autem postea*. Il ne nous reste donc plus qu'à gémir et à prier, à attendre avec résignation le moment de la Providence, et à nous envelopper du manteau d'une sage réserve, jusqu'à ce que le temps de l'aveuglement et du vertige s'écoule, et que le torrent de l'iniquité soit passé, *donec transeat iniquitas* (4).

Nous aurions cru pourtant, nos très-chers Frères, trahir le plus sacré devoir de notre ministère, en gardant le silence sur ces éditions déplorables, dont l'audace et l'impunité n'ont point d'exemples dans les fastes de notre histoire, et en conséquence nous croyons devoir protester, de concert avec tous nos vénérables collègues dans l'épiscopat, contre la plus grande injure qu'ait jamais

(1) I Cor. VI, 2 — (2) Luc. XVI, 8. — (3) Matth. X, 16. — (4) Ps. LVI, 2.

reçue la religion dans le royaume très-chrétien. Nous le faisons au nom des mœurs publiques et de la monarchie, au nom de tous les vrais Français, de tous les vrais amis du Roi et de sa race auguste, qui n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que ceux de la religion; nous renouvelons toutes les censures du clergé de France, assemblé en 1782 et en 1785, et celles des deux archevêques de Paris, nos deux illustres métropolitains, qui déclarèrent dans le temps ces mêmes ouvrages *impies, blasphématoires, séditieux* et *sacrilèges;* faisons défense, autant qu'il est en nous, et sous les peines canoniques de droit, d'imprimer dans notre diocèse, colporter et favoriser l'impression desdits ouvrages, de quelque manière que ce soit; réservons à nos grands-vicaires l'absolution d'un délit contre lequel ne peuvent être trop sévèrement appliquées les peines spirituelles; et si, après ces avis et ces censures auxquels nous nous sommes déterminé pour l'acquit de notre conscience et de notre charge pastorale, ces éditions fatales souillent encore les presses françaises, et attristent les regards des gens de bien; si, pour la punition de ce scandale, le ciel s'irrite de nouveau, et nous menace encore du poids de sa colère; si la stabilité du trône de saint Louis se trouvoit compromise encore, et qu'un autre déluge de maux vînt fondre sur la patrie, pontifes du Seigneur, nous sommes absous aux yeux de la postérité et aux yeux de l'Église, et les malheurs de la nation ne nous seront pas imputés.

INSTRUCTION

PASTORALE

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE,

A L'OCCASION

DU CARÊME DE 1822.

Du 19 février 1822.

De tous les divins caractères, nos très-chers Frères, qui distinguent la morale de Jésus-Christ, et la tiennent à une si grande distance de toutes les autres, c'est sans doute cette abnégation, ce renoncement à soi-même qu'aucun sage n'avoit pu même soupçonner avant lui. Tous les discoureurs du Portique avoient bien dit : Abstenez-vous, *abstine;* mais aucun n'avoit jamais dit : Renoncez-vous, *abneget semetipsum*. Ils ont bien dit : Abstenez-vous de tout plaisir qui pourroit nuire à la santé, de tout excès qui pourroit affoiblir le corps, aucun n'a dit qu'il faut mortifier le corps. Ils ont bien dit : Abstenez-vous de toutes les vaines inquiétudes et des inutiles prévoyances, qui ne sont propres qu'à contrister le cœur et à nuire au calme de l'esprit; aucun n'a dit qu'il faut mortifier l'esprit. Jésus-Christ seul a proclamé cette double mortification, cette double abstinence, qui enlève l'homme tout entier à lui-même, pour le soumettre à un esprit plus grand que lui, source de toute vertu et de toute lumière. Mor-

tifier le corps *pour comprimer les vices et élever l'esprit*, ainsi que parle l'Eglise (1); mortifier l'esprit pour rendre plus méritoires les privations du corps, voilà tout le secret de l'Évangile, toute la science du chrétien, tout le bonheur d'une ame fidèle.

Il y a cependant une différence essentielle entre le jeûne corporel et le jeûne de l'esprit. On peut être dispensé de l'un par des motifs légitimes, et on ne peut l'être de l'autre par aucune raison; c'est celui de tous les âges et de toutes les conditions, et c'est bien ici qu'il est vrai de dire que tout homme doit jeûner, les foibles comme les forts, les jeunes comme les vieillards, les pauvres comme les riches, et les malades comme tous ceux dont la santé prospère. Mais qu'est-ce donc que ce renoncement, cette abstinence, et, pour parler avec l'Évangile, ce crucifiement de l'esprit? Qui de vous, nos très-chers Frères, pourroit s'y méprendre? C'est le renoncement à cet orgueil intempérant, source de toutes nos misères; à cette insatiable curiosité, la plus grande des maladies de notre ame; à ce libertinage d'esprit, père de l'incrédulité; à cet amour du faux savoir, qui ne produit que de l'enflure, et ne laisse dans l'ame aucun sentiment pour le bien; à cette fureur de raisonner sans fin sur ce que l'homme doit ignorer, et *de scruter*, comme dit le Sage, *les choses plus hautes que nous* (2); enfin à ce vain luxe de connoissances superflues et d'études oiseuses, qui ne vont point à Dieu, triste pâture des esprits foibles et des ames étroites, ou, pour parler encore avec le Sage, *misérable travail qui est emporté par le vent* (3), et perdu pour l'éternité.

Voilà, nos très-chers Frères, cette pénitence spirituelle et ce jeûne intérieur qui nous est surtout imposé

(1) Præf. Quadrag. — (2) Eccles. III, 22. — (3) Eccli. V, 15.

par le divin législateur, et dont l'excellence et la nécessité sont telles, que sans lui l'abstinence du corps ne seroit d'aucun prix pour le salut, d'aucun mérite devant Dieu; et c'est ainsi qu'il est vrai de dire que le jeûne de l'esprit est la vraie nourriture de l'ame, puisqu'il l'épure, l'enrichit et la fortifie. C'est alors que plus il s'abstient, et plus il acquiert; que plus il est humble, et plus il s'élève à la source des vrais biens, et que son abondance et sa richesse naissent ici de sa pauvreté même. C'est alors qu'il en devient plus propre aux sérieuses méditations, et à ce recueillement de l'ame, si nécessaire pour se désabuser des illusions du monde, se pénétrer du néant de la vie, et reporter ses pensées vers les années éternelles. C'est alors que, dépouillé de tout lui-même, il n'en est que plus propre à se remplir de l'esprit de Dieu, à s'humilier sous sa main, *à trembler*, comme le prophète, *à la vue de ses jugemens* (1), à profiter des grâces qu'il nous fait ou des châtimens qu'il nous envoie, et des grandes leçons que nous donnent sans cesse ou sa justice ou sa miséricorde.

Mais si cet esprit de méditation et ce recueillement de l'ame doivent vous être recommandés, nos très-chers Frères, c'est surtout dans les temps déplorables où nous vivons; c'est surtout dans ce siècle d'emportement et de vertige, qu'ils nous deviennent plus nécessaires. Quand y a-t-il eu plus de sujets de sérieuses réflexions, plus de motifs de faire des retours sur nous-mêmes, ou, pour parler avec le prophète, *de retourner à notre cœur* (2)? Et combien faudroit-il que nous fussions possédés, ou, comme dit le Sage, *fascinés par je ne sais quel charme de la frivolité* (3), pour ne pas être frappés du spectacle de nos misères, et du triste

(1) Ps. CXVIII, 120. — (2) Isai. XLVI, 8. — (3) Sap. IV, 12.

tableau de tant de crimes ajoutés à tant de folies! Quelles leçons plus instructives et plus terribles les unes que les autres nous sont données de toutes parts! C'est bien aujourd'hui que l'on peut dire avec l'apôtre, que *toute créature gémit, et que le monde entier est dans les douleurs de l'enfantement* (1). *Pourquoi donc les nations frémissent-elles, et comment les peuples méditent-ils des choses vaines* (2)? Quel est donc ce malaise, cette vague inquiétude et cette agitation jusqu'alors inconnue? Et de quoi faut-il donc s'alarmer davantage? est-ce de l'anarchie des esprits? est-ce du marasme des cœurs? est-ce de l'effervescence des uns, ou du froid mortel des autres? Sont-ce les malades qui trompent les médecins, ou les médecins qui trompent les malades? Et quelle est donc cette divinité fantastique, cette liberté délirante, qui ne sait ni ce qu'elle veut ni où elle va, ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait, et après laquelle *la multitude court en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom* (3)? Vertige inconcevable! nous le trouvons prédit par le prophète Jérémie : *Vous n'avez pas voulu m'écouter, pour que chacun de vous prêchât à son frère la liberté, comme il lui plaît; mais voici, dit le Seigneur, que je vous l'annonce, et vous la trouverez ou dans la guerre, ou dans la peste, ou dans la famine; et je ne vous donnerai d'autre pouvoir et d'autre force que celle d'ébranler tous les royaumes de la terre* (4). O prophétie trop littéralement accomplie! y trouvera-t-on un seul mot qui ne se rapporte ou à ce que nous avons vu, ou à ce que nous voyons? Est-ce

(1) Rom. VIII, 22. — (2) Ps. II, 4.

(3) Bossuet, *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.*

(4) Vos non audistis me, ut prædicaretis libertatem unusquisque fratri suo : ecce ego prædico vobis libertatem, ait Dominus, ad gladium, ad pestem, et ad famem; et dabo vos in commotionem cunctis regnis terræ. *Jerem.* XXXIV, 17.

la prophétie, est-ce l'histoire abrégée de ce siècle d'ébranlement et de secousses, qui, pour prix de tant de victimes immolées sur l'autel de la liberté, n'a rencontré jusqu'à présent que la guerre, ou la peste, ou la famine, ou ces trois fléaux réunis à la fois? Nous n'avons plus la guerre, et nos enfans ne sont plus dévorés pour le triomphe d'un seul homme; nous n'avons plus la famine, et avec la confiance l'abondance renaît; nous n'avons jamais eu la peste, plus heureux en cela que cette nation voisine, chère aux Français à plus d'un titre, qui, travaillée à la fois par deux fièvres mortelles, dont l'une attaque le principe vital du corps humain, et l'autre imprègne de son mortel venin toutes les veines du corps social, se voit ainsi, par cette double contagion, plus malheureuse mille fois qu'elle ne le fut jamais sous les Maures barbares qui la conquirent. Mais si nous nous sommes préservés jusqu'à présent de cette épidémie désastreuse, s'il se trouve entre ce pays et nous des monts inaccessibles, qui semblent défendre au fléau d'atteindre nos foyers, avons-nous échappé à une fièvre plus terrible et plus fatale encore, qui nous mine et qui nous consume, qui ne nous est point arrivée d'au-delà des mers, et qui, née au milieu de nous du volcan révolutionnaire, menace encore de transplanter dans les deux hémisphères ce fruit amer de notre sol? c'est la fièvre d'une impiété sans frein, aussi intrépide dans son audace que triomphante dans son impunité; c'est la fièvre des innovations dont les accès redoublent chaque jour; c'est la fièvre de cette philosophie déloyale, qui, depuis trente ans, ne vit que de crimes, et n'en est pas encore rassasiée. Et combien donc il est à craindre qu'elle ne nous ait tellement inoculé sa virulence et son poison, qu'il ne nous soit plus possible de nous en délivrer, et qu'elle ne devienne cette plaie incurable dont parle le prophète, laquelle trompera tous les se-

crets de l'art, et rendra tout remède inutile : *plaga insanabilis* (1)!

Hélas! nous rendons grâces et avec raison aux docteurs habiles qui nous donnent les moyens de nous préserver de la peste des corps; mais qui nous en donnera pour nous préserver de celle des cœurs et des esprits? Quelles ventilations opposer à ces noires vapeurs qui se sont élevées du puits de l'abîme? quels remèdes appliquer sur les chancres et les charbons de ces ames cadavéreuses, corrompues par l'égoïsme, le matérialisme, l'épicurisme et l'athéisme? On peut se prémunir contre la peste physique, par le spectacle hideux qu'elle offre à tous nos sens; mais comment se garantir de la peste morale, qui nous attire à elle par l'attrait de la volupté, par l'amour de l'indépendance, par le repos trompeur qu'elle procure dans le crime? On peut brûler les vêtemens des pestiférés; mais suffiroit-on à brûler toutes les productions de ces écrivains obscènes ou impies, vils corrupteurs de la jeunesse, dont ils se font un jeu d'exalter les passions, et une gloire de justifier les vices; et dont le premier but est d'empoisonner nos écoles, en y semant ces livres coupables, non moins faits pour dégrader les lettres que les mœurs? suffiroit-on à brûler tous les écrits de *ces maîtres de mensonge*, qui, comme ceux dont parle le prince des apôtres, *introduisent parmi nous des sectes de perdition* (2)? Quelles mesures sanitaires pourroient désinfecter tant d'écoles où l'impiété se fortifie par le libertinage, et le libertinage par l'impiété? On peut abattre une maison d'où s'échappent des miasmes contagieux; mais comment démolir tous ces ateliers politiques, disons plutôt ces antres ténébreux, où se refondent les empires, où tant d'ouvriers d'iniquité forgent les droits ou les fers

(1) Isai. XIV, 6. — (2) II Petr. II, 1.

des peuples, et y fabriquent ces pactes sociaux ou anti-sociaux qui désolent le monde? Comment renverser *ces chaires de pestilence*, du haut desquelles un essaim de prédicateurs sans mission comme sans pudeur débitent tant de maximes subversives de tout ordre moral, et tant de discours séditieux qui, de même que ceux dont parle saint Paul, *gagnent comme la gangrène* (1)? Enfin on peut couper la communication d'un pays pestiféré avec celui qui ne l'est pas; mais quelle barrière opposer à toutes ces doctrines fétides et corrosives, qui menacent de frapper de mort, non une ville, non une province, mais le corps même de l'État, mais le principe même de l'existence sociale?

Telle est, nos très-chers Frères, la triste, mais fidèle image de notre corruption morale. Mais nous le disons sans crainte comme sans détour, c'est surtout par ses écoles que la France est malade; c'est ici la véritable plaie de l'État, et c'est surtout des maisons d'éducation qu'il importe à l'autorité de s'occuper plus que jamais, puisque c'est sur elles que repose le sort de la monarchie, et que surtout c'est d'elles que dépendent ou le bonheur ou le malheur des générations futures.

A Dieu ne plaise que nous nous livrions ici à des censures indiscrètes, et que nous voulions ici porter la moindre atteinte à la confiance qui est due aux hommes respectables qui, dans cette partie, sont les dépositaires et les agens de la puissance publique! Mais seroit-ce donc leur faire injure, ou plutôt n'est-ce pas entrer dans leurs sages vues, et rendre hommage à leurs nobles intentions, que d'aspirer à un système plus fixe et plus complet d'instruction publique? Quoi donc! chaque jour nous réformons des lois si savamment discutées et si hautement

(1) II Tim. II, 17.

sanctionnées, et on craindroit de réformer des lois déclarées simplement provisoires, des lois qui, suspectes au moins par leur origine, et non revêtues du sceau sacré du légitime souverain, n'obtiendront jamais ni la confiance ni le respect; et on regarderoit peut-être comme téméraire de provoquer, dans un point aussi capital, une amélioration après laquelle soupirent tous les amis de la religion et de la monarchie!

Nous laissons donc à d'autres, nos très-chers Frères, le soin de discuter ce qu'il faut penser de tel ou tel point de discipline, de telle ou telle méthode, de tel ou tel moyen de perfectionner les rudimens profanes et les études grammaticales; mais ce qui ne peut nous être indifférent, ce qui intéresse essentiellement notre saint ministère, et ne sauroit être regardé comme étranger à notre sollicitude, c'est le but, la fin et la garantie de l'enseignement moral et religieux; c'est la croyance et la vertu bien plus que l'habileté de ceux qui enseignent; c'est le zèle pour inculquer les saintes maximes du christianisme et ses premiers devoirs; c'est la préférence que nous devons donner à l'éducation sur l'instruction, laquelle n'est pas plus l'éducation que la science n'est la vertu. Mais peut-on se dissimuler que ce but et cette fin ne soient pas assez clairement déterminés? Peut-on ne pas gémir de voir que cette garantie n'est que trop souvent livrée à la discrétion et à l'autorité de ceux qui n'en sont pas les juges naturels? Peut-on voir sans peine la rareté des bons instituteurs, ou plutôt tant d'instituteurs en contradiction ouverte et permanente avec leurs pasteurs, et aussi peu faits pour donner la leçon que l'exemple? Peut-on nier qu'on ne s'occupe bien plus aujourd'hui des règles du langage que des règles des mœurs, et que l'instruction qui, dans le fond, ne met dans la tête que des mots, n'ait acquis plus d'importance mille fois que l'éducation,

qui ne met que de bons sentimens dans l'ame? Peut-on passer sous silence le triste état de tant d'écoles, où chacun peut se former une doctrine à part et un enseignement aussi mobile que l'opinion, aussi changeant que le caprice ou l'intérêt? et ne peut-on pas dire, en plus d'un sens, que l'état des écoles françaises, toutes jeunes qu'elles sont, est déjà caduc, et qu'elles tombent en décadence à force d'être nouvelles? On ne s'y applique plus sans doute, ainsi qu'aux jours du despotisme, à former des esclaves et des soldats; mais y cherche-t-on, avant tout, à former de bons chrétiens, pour faire ensuite plus facilement de bons citoyens? Il est déjà sans doute loin de nous ce système funeste, qui n'avoit fait d'abord de l'instruction publique qu'une conspiration déguisée et une trame sourde contre la religion; mais y conserve-t-elle cet ascendant et cette autorité imposante qui lui appartient, comme à la reine des esprits et à la suprême régulatrice des mœurs? On y pratique sans doute les exercices religieux; mais peut-on ne pas voir le peu d'importance qu'on y attache? et n'est-on pas tenté de croire, par la manière dont ces exercices se passent, que la religion y est encore plus soufferte que pratiquée, plus tolérée qu'honorée?

Est-ce la faute des instituteurs, nos très-chers Frères? est-ce la faute des institutions? Est-ce le siècle qui impose la loi, ou bien est-ce la loi qui se prête à l'esprit du siècle? et quelle part faut-il donc faire ici ou aux choses ou aux hommes? Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons ici nous empêcher de remarquer l'état équivoque et la position oblique où se trouve la religion, et cette politique, hélas! trop accréditée de nos jours, de n'en plus faire qu'un enseignement secondaire, et un objet accessoire dans l'éducation. Nous ne pouvons que déplorer cette tendance malheureuse des esprits à n'en plus faire même

qu'un problême, et à l'envelopper de tant de détours et de réserves tellement cauteleuses, que l'on ne puisse plus savoir ni ce qu'il faut en croire, ni ce qu'il faut en enseigner. Il n'est sans doute personne qui ait osé dire et qui prétende encore qu'il ne faut pas faire entrer la religion dans l'éducation publique; les hommes même les plus impies sont souvent les premiers à établir, ou du moins à ne pas contredire cette évidente nécessité; et ce n'est pas sans doute un médiocre hommage rendu à la religion, que cette hypocrisie de l'impiété qui n'oseroit ici se trahir elle-même, et faire à cet égard un plein divorce avec le genre humain. Mais quelle est cette religion, et que faut-il entendre par ce mot? C'est ici que les enfans du siècle se disputent la palme de la subtilité et de l'artifice. Quelle succession de systèmes plus tortueux les uns que les autres! On nous a dit d'abord qu'il falloit laisser les dogmes, et ne s'attacher qu'aux *préceptes* de la religion catholique; comme si les préceptes et les dogmes pouvoient se séparer, et ne se garantissoient pas les uns les autres! Ensuite on nous a parlé d'un catéchisme de morale, rudiment hypocrite, où chacun se fait juge de sa morale, et où chacun par conséquent apprend à s'en passer. Depuis est arrivée la morale religieuse, laquelle n'est autre chose qu'une religion sans morale, ou une morale sans religion : vrai labyrinthe où la morale se perd et où la seule impiété se retrouve. Tantôt on nous montre la religion sous le vernis brillant et l'écorce séduisante de *la religion pure*, laquelle ne peut être prêchée que dans le temple de la raison. Tantôt on nous la présente sous les magiques mots de liberté et de tolérance, c'est-à-dire, la liberté de la prendre ou de la laisser, et l'art de tout tolérer, excepté elle: c'est enfin je ne sais quel fantôme de culte dont on veut avoir l'air de parler, sans en rien dire, ou d'en dire quelque

chose pour n'en pas parler; esclavage d'un nouveau genre, sous lequel la religion a bien plus encore à gémir des chaînes qu'on lui cache, que des chaînes qu'on lui montre : machination nouvelle, sortie de l'enfer pour porter à la religion un coup d'autant plus assuré qu'on s'en méfie moins, pour la chasser sans bruit et sans secousse, pour la faire oublier quand on n'ose pas ouvertement la combattre; pour la persécuter par la ruse, ne pouvant plus la persécuter par la violence, et pour la noyer dans un déluge de paroles, puisqu'elle n'a pu être engloutie dans un torrent de sang.

Ah! laissons donc, nos très-chers Frères, et les paroles frauduleuses et les discours artificieux, pour nous tenir plus fermes que jamais sur les principes inébranlables de la foi. Laissons ce catéchisme de morale, pour nous borner invariablement au catéchisme de nos pasteurs; laissons cette morale religieuse, pour n'écouter que la morale évangélique; laissons cette religion libre, pour nous soumettre à la religion obligatoire et nécessaire, sans laquelle seroit abandonnée au hasard toute la règle de nos devoirs; laissons enfin cette *religion pure*, pour nous attacher sans réserve à celle de notre divin maître, hors de laquelle il n'y a rien de pur, rien d'assuré pour le bonheur comme pour le salut, et sans laquelle il n'y auroit pas plus de bonne morale que de bonne éducation.

Et certes on s'occupe beaucoup d'un système d'instruction publique élémentaire; mais quel enseignement plus élémentaire que la religion, cette raison primordiale, qui devance toute raison, mère de toutes nos connoissances et le *fondement même des choses*, dit l'apôtre (1)? quelle instruction plus faite pour l'enfance, plus

(1) Hebr. XI, 1.

appropriée à ses premiers besoins, plus adaptée à ses foibles moyens! quel langage plus simple et plus à sa portée? Qu'y a-t-il de plus fait pour ouvrir le cœur des enfans et se graver dans leur mémoire? et n'est-ce donc pas d'elle que l'Esprit saint a dit qu'*elle rend la langue des enfans éloquente* (1), avant même qu'ils sachent bien parler? Quelle morale plus faite pour servir de base à l'instruction publique, que celle que tout le monde entend sans peine et sans effort, qui parle au genre humain de quelque nation que l'on soit, quelque langue que l'on parle, et d'où personne n'est exclus ni par sa pauvreté ni par son ignorance, la veuve avec son denier, le pauvre avec *son verre d'eau froide*, le simple avec son symbole, l'enfant avec son catéchisme? n'est-ce pas là cette manne céleste que tout le monde pouvoit cueillir? Et quand nos grands esprits viennent nous dire qu'elle n'est faite que pour le peuple, ce peuple qu'ils méprisent tant, tout en en faisant un souverain, ils disent plus vrai qu'ils ne pensent, et font, sans le vouloir, sa plus belle apologie, en nous montrant par cette magnifique expansion de lumière qui n'appartient qu'à elle, qu'elle est ce vrai soleil de justice qui frappe tous les esprits, ainsi que le soleil de la nature frappe tous les yeux; bien supérieure en cela à cette raison nébuleuse, tant préconisée aujourd'hui, qui arrive si lentement, qui décline si vite, et qui, privée du flambeau de la religion, et livrée à ses propres incertitudes, ne donnera jamais pour système élémentaire que les élémens du chaos.

Nous en dirons autant, nos très-chers Frères, de l'unité, de l'uniformité invoquée de toutes parts, comme les attributs indispensables et les conditions nécessaires

(1) Sap. x, 21.

de l'instruction publique. Mais qu'y a-t-il donc de plus ami de l'unité que la religion, qui est une par essence, une comme la vérité, une comme le Dieu d'où elle descend? Et à qui l'uniformité dans l'instruction et l'enseignement convient-elle davantage qu'à cette religion, fille du ciel, qui ne connoît pas même, ainsi que son divin auteur, *une ombre de vicissitude?* A quels désordres et à quelle anarchie ne devroient pas s'attendre ces modernes fabricateurs d'éducation, qui chercheroient sans elle l'uniformité dans les écoles? comme si cette uniformité, dont on aime à faire un problême, n'étoit pas toute trouvée, et qu'il pût y en avoir une autre que celle de la religion; comme si la morale pouvoit jamais être uniforme, sans ce point d'appui qui la fixe, sans cette sanction qui la consacre, et sans cette autorité divine qui en fait non un calcul, mais un devoir; non un système, mais une loi; comme s'il n'étoit pas évident que, sans cette auguste et éternelle uniformité, il y auroit autant de morales qu'il y a d'écoles, sans parler des écoles où il n'y auroit plus de morale : incertitude honteuse, triste variation, encore plus funeste que la simple ignorance, et avec laquelle il n'y auroit plus qu'un enseignement éventuel et provisoire, non moins opposé à la majesté de la religion qu'à la dignité d'un grand peuple!

Ne l'oubliez donc jamais, ô vous tous à qui sont confiées les diverses fonctions de l'instruction publique, et dites-le-vous sans cesse à vous-mêmes, que, sans le secours de la religion, tout dépériroit dans vos mains; qu'en elle seule se trouvent à la fois et le miroir fidèle et l'unique garant des devoirs réciproques des maîtres et des élèves; que sans elle vous n'auriez pas plus le droit de vous faire croire, que celui de vous faire craindre; qu'elle seule peut donner du prix à vos travaux, du poids à vos leçons, du lustre même à vos fonctions; qu'elle

seule peut adoucir les peines et abréger les difficultés inséparables de votre état; que sans elle la culture des lettres et l'éducation de l'esprit ne seroient qu'un malheur de plus, et de nouveaux moyens de se pervertir et de se corrompre, et que, par un magnifique privilège, qui n'appartient qu'à elle, elle est dans les écoles la première gardienne de l'innocence des enfans, comme elle est dans les empires la première sauvegarde de la majesté des rois.

On nous parle sans cesse d'un corps enseignant, et plus que jamais on en sent la nécessité: mais que seroit un corps enseignant sans la religion, qu'un corps sans ame qui n'enseigneroit rien, ou ne sauroit ce qu'il enseigne? Que seroit-il qu'un édifice sans fondement, un dédale sans issue, et un vain mot pour en imposer aux oreilles? La philosophie humaine ne peut dominer les esprits et les soumettre à ses enseignemens que de deux manières, ou par une force sans autorité, ce qui seroit injuste et tyrannique, ou par une autorité sans force, ce qui lui seroit impossible. La religion seule réunit à la fois la force et l'autorité; seule elle a la force de commander sans tyrannie, et l'autorité souveraine pour se faire obéir sans effort comme sans injustice. C'est le propre surtout de la religion catholique, qui n'est elle-même, par sa divine constitution, qu'un corps enseignant sans lequel elle cesseroit d'exister : suprême tribunal, investi par Jésus-Christ même du droit de prononcer en dernier ressort, qui définit quand le doute hésite, qui condamne quand l'hérésie s'égare, qui montre à l'opinion la borne où elle doit s'arrêter, qui termine ainsi les disputes quand la raison, abandonnée à elle-même, ne peut que les éterniser, et sans lequel il n'y auroit plus rien de sacré dans la croyance, rien de fixe dans l'instruction, ni plus de vérités stables parmi les hommes;

et c'est pour manquer de cette base fondamentale, que toutes les communions séparées de son sein tombent en dissolution, se fondent et se perdent dans l'océan sans rives des opinions humaines, et ne sont plus qu'une ombre d'elles-mêmes.

Mais pouvons-nous parler de corps enseignant sans reporter ici nos esprits vers ces corps illustres qui ont élevé nos pères, et qui, par leurs services éminens, ont laissé parmi nous de si grands et de si glorieux souvenirs? Quelle tempête a renversé ces arbres antiques, sous l'ombre tutélaire desquels la jeunesse française venoit se mettre à l'abri des premiers orages des passions? Quel vent brûlant a donc tari ces sources fécondes de lumières et de vertus, heureux foyers d'émulation et de travail, où toutes les connoissances se mettoient en commun; nobles dépositaires des principes conservateurs et des traditions saines? Et comment surtout ne pas accuser ici ce génie de la destruction, dont la faux dévorante, ainsi que celle de la mort, s'est promenée sur les objets les plus sacrés, et dont la main sacrilège, ainsi que parle le prophète, *s'est étendue sur tout ce que Sion avoit de plus précieux et de plus désirable* (1)? Hélas! elles ne sont donc plus ces congrégations vénérables, aussi laborieuses que désintéressées, qui ne connoissoient d'autre ambition que celle d'être utiles, d'autre récompense que celle de faire le bien, et d'autre émolument que les progrès de leurs élèves; où l'illustration du corps se répandoit sur chaque membre, et où le zèle de chaque membre répondoit à la gloire de tout le corps, et qui, animées de ce souffle divin qui a tout créé, sembloient braver le temps, connoissoient seules le grand art de se perpétuer, et attestoient, par leur longue durée, que tout ce que

(1) Jerem. 1, 10.

fait et inspire la religion, porte l'empreinte de sa force et le sceau de son immortalité. Elles ne sont donc plus! et combien notre affliction redouble, quand nous pensons qu'on nous fera peut-être un crime de nos vœux, de nos regrets, et même de notre reconnoissance! Au seul nom de congrégations religieuses, l'impiété rugit et s'emporte, ainsi qu'au nom de missionnaire; mais c'est sa fureur même qui fait le plus bel éloge de ces institutions, qui dépose plus hautement en leur faveur, et devient une preuve de plus du besoin que nous en avons, du bien immense qu'elles produisoient, et du bien non moins grand que produiroit encore leur retour. En vain le siècle voudroit l'oublier ou le méconnoître : les faits parlent, l'évidence nous investit ici de toutes parts, et il faudroit s'aveugler volontairement pour ne pas voir que rien ne peut les remplacer. Quel est donc cet inconcevable vertige, et comment en croire nos yeux, quand nous voyons que c'est un parti pris de la part de ces hommes si implacables contre le passé, de ne rien vouloir de ce qu'ont voulu nos pères, de repousser bien loin d'eux tout ce qui a été, parce qu'il a été, et de préférer ainsi à la sagesse des siècles leur sagesse d'un jour?

En vain nous diroit-on que ces sociétés enseignantes ne sont plus en harmonie avec nos mœurs, avec les nouvelles lumières, et, pour parler le langage emphatique du siècle, avec la nouvelle civilisation. A Dieu ne plaise, nos très-chers Frères, que nous puissions penser ainsi, et que nous fassions à la nation française l'injure de la croire assez peu éclairée et assez ennemie d'elle-même, pour craindre et repousser loin d'elle ce même genre d'éducation qui l'a civilisée! A Dieu ne plaise que nous soyons assez mauvais Français pour croire incompatible avec nos lois et nos institutions le retour de ces congrégations, qui, recréées sous les auspices des lois mêmes,

en seroient les plus sûrs appuis et les premiers auxiliaires! Et loin de nous à jamais cette idée, que l'on ne puisse, sans trahir l'amour que nous devons au Roi et le dévoûment que nous devons à la patrie, invoquer le rétablissement de ces mêmes associations religieuses, que nos rois ont tant protégées, et qui ont fait la gloire de notre patrie; au sein desquelles ont été élevés tous ces grands hommes dont la France s'enorgueillit; d'où sont sortis tant d'écrits immortels qui honorent l'esprit humain; qui ont sauvé de la barbarie le dépôt précieux des sciences et des lettres, et avec lesquelles l'éducation publique étoit parvenue à ce degré de perfection et de splendeur auquel nous ne pourrons jamais atteindre avec nos pénibles calculs, nos froides théories, nos savans procédés, nos tactiques improvisées et nos essais aventureux.

Mais le siècle a beau faire, et il a beau marcher, il faudra qu'il s'arrête, ou qu'il emporte avec lui le monde dans l'abîme; il faudra qu'il sorte de son léthargique sommeil, ou que la foudre le réveille; qu'il renonce à ses fausses lumières, ou que la barbarie arrive; qu'il rende à la religion son ancienne influence dans l'éducation, ou que l'éducation périsse; enfin qu'il revienne à Dieu et à sa loi sainte, ou que Dieu nous abandonne sans retour. Mais non, Dieu ne nous abandonnera point, et il ne permettra pas que la gloire de Sion puisse jamais s'éteindre; la France est toujours son peuple, et il nous le prouve chaque jour, puisque chaque jour notre horizon s'éclaircit, et que notre sol, soulevé à une si vaste profondeur, se rasseoit et se raffermit. Il vient même de nous en donner une douce assurance dans ces nouveaux organes de l'autorité suprême, que notre vertueux monarque a honorés de sa confiance, et qui, n'en doutons pas, justifieront son choix et l'attente de la nation. Puissent-ils n'oublier jamais qu'il n'y a qu'une vraie

force, celle de la justice; qu'un vrai courage, celui de la vérité; qu'une vraie politique, le génie du bien; et qu'un seul chemin pour ceux qui veulent gouverner, comme pour ceux qui veulent se sauver, la voie droite, la seule qui soit sûre, la seule *qui conduise à la vie* (1)! Puissent-ils se convaincre de plus en plus que l'éducation religieuse est la seule vraiment nationale, la seule digne de ce nom, la seule à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées, la seule qui supplée à toutes les autres, et à laquelle aucune autre ne sauroit suppléer, à l'exemple de tous les siècles et de tous les peuples, qui tous, sans exception, ont mis l'instruction publique dans les mains de la religion! Puissent-ils enfin reconnoître que si la religion catholique est la religion de l'État, et que ce titre ne soit pas un vain nom sans application et un privilège illusoire, c'est à elle, avant tout, qu'il appartient d'être enseignée dans l'État, et à tenir dans l'instruction publique le rang qui lui est dû, c'est-à-dire, le premier; à elle dans le sein de laquelle sont nés nos ancêtres, à elle qui a créé la France, qui a fondé son trône qui a planté les lis, qui a relevé la couronne de nos monarques en consacrant leur front, qui les a honorés du titre de ses fils aînés, qui a marqué du sceau du temps leur légitimité, et qui par là s'est aussi acquis une légitimité non moins imprescriptible, dont la violation seroit une vraie félonie, et que la nation ne pourroit méconnoître sans se répudier et se méconnoître elle-même!

Mais quels que soient les changemens et modifications successives que subira l'éducation publique et le système de son organisation, quelle que soit la justice qu'on rende aux désirs des vrais amis de la religion et de la monarchie, nous ne nous ferons pas moins un devoir de sur-

(1) Matth. VII, 14.

veiller, autant qu'il est en nous, les écoles de notre diocèse. Et comment pourrions-nous donc en négliger le soin, et les croire étrangères à notre sollicitude? Leur visite et leur surveillance ne sont-elles pas une obligation inhérente à notre ministère et essentielle à notre charge pastorale? N'est-elle pas un droit que personne ne peut ni nous donner ni nous ravir? N'avons-nous pas ce droit, comme nous avons celui de vous instruire, le droit de vous conduire dans les voies du salut, le droit d'administrer les sacremens, le droit de préserver l'enfance contre les piéges qu'elle peut rencontrer? Et ceux qui prétendroient que le droit de vigilance et d'inspection n'est qu'une concession précaire, qui, accordée aujourd'hui, peut être révoquée demain, n'attaqueroient-ils pas l'enseignement moral jusque dans sa source, et ne détruiroient-ils pas l'épiscopat jusqu'en ses derniers fondemens?

Et vous aussi, nos très-chers coopérateurs, vous pouvez et vous devez en dire autant de vos écoles respectives. Le même soin vous intéresse, puisque vous avez ici devant Dieu la même responsabilité. C'est aussi la première et la plus sainte de vos obligations, et on n'a pas plus le droit de vous y troubler, qu'on n'a celui de vous faire taire lorsque vous annoncez la parole divine. Et quelle seroit donc votre affliction! quel malheur pour vous, si, après avoir été instruits dans vos catéchismes, ces enfans de votre zèle et de votre cœur alloient se pervertir dans leurs écoles, et y perdre le fruit de vos enseignemens! Vous redoublerez donc ici d'attention et de vigilance. C'est surtout dans ces jours mauvais, où je ne sais quelle putridité morale gagne de toutes parts le corps social et l'atteint, comme celui *de l'homme de douleur, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête* (1),

(1) Isai. 1, 6.

que vous devez vous rappeler ces paroles du Sauveur du monde : *Que nous sommes le sel de la terre, et que, si ce sel s'affadit, il n'y a plus de préservatif contre la corruption* (1). Vous vous abstiendrez donc de tous ces fades ménagemens et de ces timides condescendances, qui ne feroient qu'énerver la force de la vérité et l'autorité sainte de votre ministère, et vous n'oublierez jamais que le siècle seroit le premier à payer de son mépris vos molles complaisances; qu'il ne demande des concessions de votre part que pour vous insulter ensuite avec plus de hauteur, pour les tourner contre vous-mêmes, et vous enlever ainsi ce dernier reste de considération que pourroient vous laisser votre vertu et votre courage.

Et vous, pères et mères, qui, mettant au rang de vos premiers devoirs celui d'assurer le bonheur et le salut de vos enfans par une éducation chrétienne, ne craignez rien tant que de les confier en des mains peu sûres et peu dignes de votre confiance; une voie bien simple et bien facile à prendre vous est ouverte pour faire ce discernement, sans courir aucun risque d'erreur et de méprise : c'est de consulter vos pasteurs, c'est d'observer ces écoles que vos pasteurs surveillent et dirigent. Partout où l'enseignement, ainsi que celui qui enseigne, ne sont pas garantis par vos pasteurs, là n'est pas une école chrétienne, là l'instruction est suspecte et les instituteurs dangereux. Voilà le vrai moyen de ne pas vous tromper, de ne rien faire légèrement dans un point aussi capital, d'acquitter ici ce que vous devez à Dieu, à vous-mêmes et à vos enfans, et de tranquilliser tout à la fois votre conscience et votre tendresse.

Parmi ces écoles pleinement rassurantes et dignes entièrement de la confiance des familles et de l'estime de

(1) Matth. v, 13.

tous les gens de bien, vous devez surtout distinguer, nos très-cher Frères, ces écoles dites chrétiennes, et vraiment dignes de ce nom. Depuis long-temps nous désirions en avoir une dans notre ville épiscopale, et nous avons été assez heureux pour y parvenir, avec l'espoir fondé d'en obtenir bientôt une seconde. Nous avons eu la consolation de l'installer nous-mêmes et d'en faire l'inauguration solennelle dans notre église cathédrale; nous avons à cette occasion prononcé un discours, que nous avons cru devoir placer à la fin de ce Mandement (1), pour que, de notre chaire, il passe dans toutes les chaires de notre diocèse, et que, par sa publicité, il devienne comme le complément de cette Instruction, et soit un appel à tous les amis de la religion, à tous les amis de l'enfance et du pauvre, afin qu'ils se vouent, avec un nouveau zèle, à la propagation de ce pieux système d'éducation, d'autant plus beau qu'il n'est pas un système, et d'autant plus sûr pour les mœurs et pour la vertu, qu'il n'a aucun contact avec la marche du siècle, ni rien de commun avec les nouvelles lumières.

Mais si nous devons rendre des actions de grâces à la divine Providence, qui nous a ménagé cette école précieuse dont nous éprouvons chaque jour les plus heureux effets, combien serions-nous donc injustes et ingrats envers elle, si nous perdions de vue, et si jamais nous pouvions oublier les autres établissemens aussi pieux qu'utiles, que nous devons encore à sa protection spéciale! Et, sans parler ici de nos dignes hospitalières et de ces anges du Carmel, qui, du haut de leur mont sacré, lèvent sans cesse au ciel leurs suppliantes mains, combien il nous est doux de rappeler ici ces communautés respectables, toutes consacrées à l'instruction des pauvres

(1) Voyez ce discours au vol. des *Panégyriques*, page 508.

et à l'éducation de la jeunesse; celle des filles de la Visitation, rivalisant avec celle des Ursulines; les deux maisons des filles de la Charité, la maison nouvelle du Refuge, où la vertu ne sera pas moins accueillie que le repentir, et celle des adoratrices du Sacré-Cœur, qui ne sont point tellement absorbées dans leurs saintes méditations, qu'elles n'aspirent encore au bonheur de se rendre utiles, et qui n'attendent que le moment de pouvoir se livrer à l'instruction gratuite du pauvre! Que si nous ajoutons à toutes ces ressources précieuses la maison de nos missionnaires destinés *à évangéliser les pauvres* dans notre diocèse, et y opérant chaque jour les fruits les plus heureux de grâce et de salut, pouvons-nous ne pas nous applaudir, devant Dieu et devant les hommes, d'un état de choses aussi consolant pour le pasteur que salutaire pour le troupeau? Et que faut-il de plus pour opérer dans notre ville épiscopale une heureuse renaissance dans les mœurs et dans la vertu, qui puisse un jour la rendre digne d'être appelée, comme Jérusalem, *la ville fidèle et la cité de Dieu?*

Mais pourrions-nous parler, nos très-chers Frères, de tous ces saints et précieux établissemens, sans faire ici mention de notre grand et petit séminaire, lesquels, placés l'un près de l'autre, s'encouragent, s'édifient, se fortifient l'un par l'autre? Vous connoissez la séparation des deux départemens soumis jusqu'à présent à notre juridiction épiscopale. Cette séparation ne peut, sans doute, qu'être un bien dans l'état actuel de l'église de France; en attendant, il n'est que trop manifeste que les deux pépinières du sacerdoce se trouvent par là privées de plusieurs importantes ressources, qui, jusqu'à présent, les avoient conduites à cet état prospère où nous les voyons. Il n'est que trop certain que cet état périroit bientôt, et que cette prospérité ne tarderoit pas à déchoir, si la

charité, non-seulement se refroidissoit, mais ne faisoit encore de nouveaux efforts pour réparer les vides qu'éprouvent nos deux séminaires par la suppression d'un grand nombre de bourses, et par le retranchement des quêtes dans les portions du diocèse, qui, par cette séparation, vont nous devenir étrangères. Ces nouvelles circonstances nécessitent donc de nouvelles aumônes, et par conséquent de nouvelles quêtes annuelles, que nous nous sommes proposé d'ordonner; et nous aimons à croire que, loin de décourager votre piété généreuse, elles ne feront que l'exciter davantage, et ne seront pour vous qu'un motif de plus de venir au secours de ces jeunes lévites, que nous nourrissons à la fois du pain de l'instruction et du pain de la vie. Et comment ces enfans seroient-ils oubliés? ne sont-ils pas les premiers pauvres? ne sont-ils pas les pauvres les plus intéressans par leur âge, par leur piété naissante et par les heureux présages qui s'annoncent en eux? ne sont-ils pas les pauvres les plus dignes de fixer l'intérêt public par leur vocation à un état qui est tout pour les pauvres, qui est tout consacré à les soulager, et qui a pour objet de consoler du moins ceux qu'on ne pourroit secourir; et d'aider par les efforts du zèle ceux que l'on ne pourroit assister par des aumônes? ne seroit-ce pas trahir ici tout à la fois la cause de la religion et de la patrie, que d'oublier ces jeunes élèves, d'être indifférent à leur sort, et au maintien d'un établissement où nous les formons pour l'Etat comme pour l'Eglise, pour le service du prince comme pour celui des autels, et sans lequel les pauvres manqueroient un jour d'instituteurs, d'intercesseurs, de tuteurs, de consolateurs, d'avocats et de pères?

Finirions-nous, nos très-chers Frères, cette Instruction, sans épancher ici notre douleur sur l'horrible profanation dont vient d'être témoin une des villes de notre diocèse, où l'on a vu, comme dans la ville de Reims, un

jeune homme à peine sorti de l'enfance, parvenu à ce point d'audace et de frénésie impie, qu''il a osé braver jusqu'au pied des autels le plus auguste de nos sacremens, et plus coupable encore qu'Osa, porter, non une main téméraire sur l'arche, mais une bouche impure sur le Saint des saints; et, dans une communion ouvertement sacrilège, boire et manger son propre jugement et sa propre condamnation, en bravant à la fois et l'indignation de la terre et les foudres du ciel : profanation tellement affligeante, qu'on ne sait presque plus s'il est utile ou dangereux de la publier, et s'il n'eût pas valu encore mieux peut-être nous priver de la leçon terrible qu'elle donne, que de relever avec trop d'éclat l'affreux scandale qu'elle a produit? Et combien s'augmente encore notre douleur, quand on voit qu'un si criminel attentat contre les choses saintes peut rester impuni, ou que s'il est suivi d'une punition légale, elle ne peut être, par son insuffisance, qu'un scandale de plus (1)! Puissent donc nos nouveaux législateurs purifier de plus en plus notre code de tant de tristes concessions faites à l'impiété, de tant de taches affligeantes qu'y a portées l'esprit du siècle! Puissent-ils se convaincre que chaque coup que l'on porte aux autels, répond nécessairement aux fondemens de la société; que la religion doit reprendre tout son empire sur l'esprit des peuples, et que tout Etat assez aveugle pour l'effacer du livre de la loi, seroit bientôt, par un arrêt irrévocable, effacé du livre de vie!

(1) Le malheureux jeune homme dont il s'agit forma le dessein, la veille de Noël, d'aller communier dans sa paroisse, à la messe de minuit, uniquement pour l'horrible plaisir de la profanation, et il vint ensuite auprès de ses compagnons de libertinage jouir publiquement de son monstrueux triomphe. Nous épargnons à nos lecteurs certains détails trop affligeans pour être lus, et peut-être pour être crus. Le coupable est en ce moment dans les prisons de Troyes. Nous ne saurions donner trop d'éloges au zèle vraiment religieux que les autorités locales d'Arcis-sur-Aube ont montré dans cette occasion.

INSTRUCTION

PASTORALE

SUR L'EXCELLENCE ET L'UTILITÉ

DES MISSIONS,

CONSIDÉRÉES DANS L'ORDRE DE LA RELIGION ET DE L'ÉTAT.

Du 20 septembre 1822.

Nous avons eu souvent l'occasion, nos très-chers Frères, de vous entretenir des biens immenses opérés par les missionnaires, et en particulier des succès toujours croissans de ceux qui se sont consacrés au service de notre diocèse. Nous avons souvent réfuté les reproches que leur fait la mauvaise foi, et les inculpations non moins folles qu'atroces que ne cessent de leur adresser, avec une incroyable persévérance, ces hommes qui ne veulent plus de missionnaires, parce qu'ils ne veulent plus de la religion des apôtres; et nous nous serions abstenus de revenir sur ce sujet, tout important qu'il est, si tous les jours le besoin que nous avons de ces hommes vénérables ne devenoit plus urgent, leur utililité plus sensible, et si le déchaînement de l'impiété contre eux ne nous faisoit pas un devoir d'opposer une nouvelle défense à de nouvelles attaques, et à des calomnies sans pudeur des réponses sans réplique.

Qui de vous en effet, nos très-chers Frères, ne connoît pas ce système de persécution, ourdi avec tant d'art par tous ces ennemis du bien, qui ont reçu de

20

l'enfer la mission de tout détruire, et auxquels le ciel, pour les punir, n'a pas laissé d'autre pouvoir? Qui ne connoît pas surtout ces honteuses violences dont la capitale a été témoin, exercées contre ces athlètes de la parole sainte par les enfans perdus de la philosophie et les soldats de l'impiété? et, puisqu'il faut le dire, qui n'a pas entendu des législateurs indignes de ce nom, des harangueurs de tribune justifier de tels excès, et souiller ainsi le temple des lois par leurs blasphèmes, tandis que les élèves de leurs écoles souilloient les temples de Dieu même par leurs attentats sacrilèges? scandale véritablement douloureux pour les amis de la religion et pour ceux de la France, mais qui n'en tournera pas moins à la gloire de nos missionnaires et à la honte de leurs persécuteurs. La Providence ne l'a permis que pour dévoiler de plus en plus leurs intentions coupables, trahir leurs perfides desseins, flétrir à jamais cette hypocrite tolérance dont ils ne veulent que pour eux seuls, et nous montrer à quel sort devroient s'attendre la religion et ses ministres, s'ils parvenoient jamais à être les plus forts et à devenir nos maîtres.

Pour peu qu'on veuille réfléchir, nos très-chers Frères, il est aisé de reconnoître que rien n'est plus sacré que les missions, que leur nom seul fait leur plus belle défense, ainsi que leurs succès font leur plus bel éloge, et c'est bien d'elles qu'on peut dire, comme des œuvres du Seigneur, qu'*elles se justifient par elles-mêmes* (1). Les attaquer, c'est combattre la religion dans son principe, puisqu'elle n'est au fond qu'une grande mission, une mission perpétuelle. C'est le Père céleste qui envoie son Fils, c'est son Fils qui envoie ses apôtres, ce sont les apôtres qui envoient leurs successeurs, et leurs succes-

(1) Ps. XVIII, 10.

seurs qui sont envoyés par l'Eglise : chaîne admirable où tout se tient, *où chaque partie agit avec la force du tout* (1), et où le tout est tellement lié et forme un si parfait ensemble, qu'il n'admet aucune lacune, et ne sauroit être entamé nulle part; l'erreur peut bien en sortir, et le schisme s'en détacher, comme on l'a vu trop souvent, mais ni l'erreur ni le schisme ne peuvent jamais y entrer; économie vraiment divine, qui rend tout à la fois et la doctrine invariable, et l'enseignement uniforme, et l'autorité irréfragable, et le ministère imposant, et la parole toute-puissante. Les apôtres de la raison et les docteurs du siècle n'ont aucune mission, ou ne la tiennent que d'eux-mêmes. C'est leur esprit particulier qui fait toute leur loi, et leur caprice qui fait toute leur règle. De quelle part viennent-ils, et au nom de qui parlent-ils? Ils n'enseignent que de par eux; mais alors pourquoi faut-il qu'on les écoute? et qu'avons-nous à faire de leurs conseils, bien moins encore de leurs préceptes? Ils nous font de la morale; que ne la gardent-ils pour eux? Ils veulent qu'on les croie; qu'ils commencent par nous prouver qu'ils se croient eux-mêmes? Qui nous répond que ce n'est point ou l'esprit d'orgueil qui les enivre, ou l'esprit de parti qui les aveugle, ou l'esprit de mensonge qui les possède? et s'ils ont leur raison ou leur opinion, chacun n'a-t-il donc pas aussi la sienne? Il n'en est pas ainsi des envoyés, ou, pour nous servir de l'expression de saint Paul, des *ambassadeurs du Christ* (2), chargés d'annoncer la parole au nom de celui qui est la parole elle-même, et investis par conséquent du droit incontestable d'enseigner, et du droit non moins sacré de se faire écouter : investiture auguste, émanée des premiers pasteurs; missionnaires par excellence, auxquels il a été

(1) Bossuet, sermon *sur l'Unité de l'Eglise*. — (2) II Cor. v, 20.

dit : *Allez, enseignez toutes les nations, et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (1). Il y aura donc des missions, tant que les siècles existeront, et elles dureront tout autant que le monde, pour le bonheur et l'instruction du monde. Les fastes de l'Eglise n'offrent rien de plus grand que le récit de ces conquêtes apostoliques, et elles remplissent encore les plus belles pages de son histoire. Elles fleuriront d'âge en âge pour le triomphe de la vérité; et soit que, s'étendant aux climats les plus reculés, elles volent au secours des Barbares et des infidèles, pour leur apporter la bonne nouvelle, et *annoncer la paix et le bonheur sur les montagnes* (2); soit que, se renfermant dans l'intérieur de nos églises, elles se vouent au salut du peuple chrétien, nous les verrons se montrer toujours dignes d'elles-mêmes et de leur origine, toujours dignes de notre admiration comme de notre reconnoissance.

Et d'abord, si nous les considérons au dehors, nos très-chers Frères, quelles merveilles plus étonnantes les unes que les autres viennent s'offrir à nous! Quels miracles d'intelligence, de vertu et de zèle! quels sujets d'édification pour la piété et de méditation pour le sage! Quels objets sont faits davantage pour élever les ames et pour toucher les cœurs? *Qui sont donc ces hommes qui volent comme des nuées* (3), pour verser la rosée de l'Évangile sur ces ténébreuses régions assises aux ombres de la mort? Comment en ont-ils le courage? comment en ont-ils le secret? et de quoi sont-ils donc transportés davantage, ou du zèle pour la vérité, ou du feu de la charité, ou de l'amour de Dieu, ou de l'amour des hommes? La fabuleuse antiquité ne trouva rien de mieux, pour expliquer le mystère de la civilisation humaine, que

(1) Matth. XXVIII, 20. — (2) Nahum. I, 2. — (3) Isai. LX, 8.

d'inventer Orphée enchantant les forêts, et adoucissant les monstres par l'harmonie de sa lyre et par le seul charme de sa voix. Plus grands encore en réalité que ce dieu fantastique ne le fut en mensonges, nos missionnaires ont humanisé les tigres et dompté la férocité même, par le seul charme de leurs vertus et l'ascendant de leurs exemples. Après la prédication des apôtres convertissant le monde ancien, après la mission du grand Paul annonçant *le Dieu inconnu, faisant trembler l'Aréopage, et abaissant à ses pieds la majesté des faisceaux romains* (1), il n'y en a point de plus merveilleuse que celle de l'illustre Xavier, qui, sans autre trésor que sa pauvreté, sans autre appui que sa patience, sans autres armes que la croix, a étendu encore plus loin les limites de l'empire de Jésus-Christ qu'Alexandre, la foudre en main, n'a porté les bornes du sien.

Quels sont donc ces astres extraordinaires s'élançant *comme des géans qui poursuivent leur course?* Quels sont ces nouveaux conquérans, devant lesquels les montagnes s'abaissent, les vallées se comblent, les abîmes se ferment, et les mers étonnées se calment et se taisent? Ils parlent, et à leur voix *les îles accourent de loin* (2), les Barbares se soumettent, les idoles tombent, les temples de la superstition s'écroulent, et, sur leurs profanes débris, s'élève *une Jérusalem nouvelle, toute brillante de clartés,* toute éclatante de vertus, qui reproduit tous les beaux jours de l'Eglise naissante. Qu'y a-t-il de plus digne des respects de la terre et des regards du ciel, que ces héros évangéliques qui, non moins intrépides que désintéressés, renoncent à toutes les liaisons du sang et de l'amitié, à tous les agrémens de la vie, à toutes les espérances de la fortune, à l'amour même de la patrie, pour

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.* — (2) Isai. LXVI, 19.

voler au-delà des mers, et porter, au péril même de leur vie, jusqu'aux extrémités du monde la connoissance du vrai Dieu? Et qui donc pourra concevoir comment, à travers tant d'obstacles, de contradictions et de dangers, malgré l'intempérie des climats, la distance des lieux, la différence des mœurs et du langage, malgré toutes les passions, toutes les habitudes et tous les préjugés les plus insurmontables, ils ont pu réaliser de pareilles entreprises, éclairer des mondes nouveaux, et inonder des torrens de la grâce les restes de la gentilité? Quelle autre religion que celle de l'Évangile peut se glorifier de pareils triomphes? Quel pouvoir inconnu a donc opéré ces merveilles? et qui peut ici méconnoître la force de la vérité, ou la vertu de cette croix *qui doit attirer tout à elle*, ou la puissance ineffable *qui a dit, et la lumière a été faite; qui a dit à l'aquilon et au midi: Donnez-moi des enfans, et le midi et l'aquilon lui en ont donné* (1)?

Mais, pour bien connoître leurs moyens ainsi que leurs motifs, il faut les entendre s'exprimer eux-mêmes.

« L'expérience ne nous prouve que trop que les con-
» versions opérées par des moyens humains ne sont que
» dissimulées et apparentes, ou du moins imparfaites et
» peu constantes. La première tempête qui s'est élevée
» contre la religion a déraciné et bientôt emporté tout
» ce que l'industrie humaine avoit semé dans divers pays.
» C'étoient des plantes que la main du Seigneur n'avoit
» point plantées : elles ont été arrachées et jetées hors du
» champ du Seigneur. Détrompons-nous donc; d'après
» ces tristes épreuves, soyons convaincus qu'on ne dés-
» abuse point du faste par le faste, du luxe par le luxe,
» des richesses par les richesses, de la bonne chère par
» les festins, ni de l'amour du monde par les liaisons

(1) Isai. XLIII, 6.

» qu'on y prend; mais qu'on détruit le faste par l'humi-
» lité, le luxe par la modestie, l'attachement aux ri-
» chesses par la pauvreté, la délicatesse de la table par
» la sobriété et l'abstinence, l'amour des plaisirs par la
» mortification, tous les vices qui règnent dans le monde
» par la fuite et le mépris du monde. Jésus-Christ a voulu
» racheter les hommes par la croix; il ne veut les con-
» vertir que par le ministère de ceux qui accomplissent
» en eux-mêmes ce qui manque à sa passion. Ses apôtres
» ne portoient ni or, ni argent, ni vêtemens, ni chaus-
» sures; pauvres, méprisés, persécutés, ils ont converti
» l'univers. Nous prêchons le même Evangile, nous de-
» vons donc tenir la même conduite. Nous combattons
» les mêmes erreurs et les mêmes vices; nous n'en triom-
» pherons que par les mêmes armes (1). »

Quels hommes, nos très-chers Frères, que ceux qui parlent ainsi! Sont-ce des mortels ou des anges? Et d'où tiennent-ils ce style, cette morale, ce plan inoui de conduite, et ce cœur plus grand que le monde? Dira-t-on qu'il y a ici de l'ambition ou de l'orgueil, de l'amour de la domination ou du fanatisme? Et ne faudroit-il pas être plus barbare que les Barbares mêmes, pour voir ici autre chose que le plus haut point d'abnégation et d'oubli de soi-même, et le dernier degré de l'héroïsme humain?

C'est donc avec ces armes et ces moyens surnaturels que nos missionnaires sont parvenus à consolider, dans le champ du Seigneur, ces grandes et belles plantations *qu'aucune tempête n'a pu déraciner*. C'est avec cette divine industrie qu'ils ont eu le secret de changer les loups en brebis, et que, plus puissans que Moïse, ils ont tiré

(1) *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales.*

avec leur céleste baguette, non l'eau d'un rocher, mais la lumière des ténèbres et la vie des tombeaux; preuve nouvelle du pouvoir de cette religion sainte, faite pour l'homme, mais sans l'homme. Nous savions bien, avant eux, qu'elle seule peut maintenir une société, et que, fonder un Etat sans son secours, c'est bâtir en l'air; mais ces merveilleux établissemens formés par elle au sein de la barbarie, et gouvernés long-temps par le seul empire des mœurs et de la conscience, et par les seules inspirations de la parole sainte, nous ont appris ce que nous ne savions pas assez, c'est qu'un Etat peut être policé par la religion seule, et sans aucun concours des lois humaines; c'est qu'à proprement parler, elle est la loi unique qui peut se passer de toutes les autres; c'est que, par elle-même, elle est tout, que sans elle rien ne vit au moral, comme sans la respiration rien ne vit au physique, et que, tirant tout de sa propre force, elle n'a besoin, pour tout vivifier, que de sa lumière, et pour tout soutenir, que de sa seule main.

Mais ne seroit-ce donc pas, nos très-chers Frères, trahir la gloire des missions, tromper notre sujet et votre attente, que d'oublier ici ces martyrs magnanimes de la vérité, et ces héros de la parole à jamais célèbres, qui ont surpassé tous les autres, et par les talens et par les succès; ces hommes éminemment utiles dont Fénelon *étoit l'ami* (1), et dont il *demandoit au ciel*, du haut de sa chaire, *la conservation* (2); dont Bossuet disoit que *ce n'est point en vain qu'ils portent le nom de Jésus* (3), que le saint pontife Pie VII appelle *les rameurs robustes de la nacelle de saint Pierre* (4)? Pourrions-nous donc ne pas offrir à votre admiration, comme à votre reconnoissance, ces

(1) *Histoire de Fénelon*, par le cardinal de Bausset.
(2) Sermon de Fénelon pour le jour des Rois.
(3) IIIe Sermon pour le jour de la Circoncision, sur le nom de Jésus.
(4) Bulle du 7 août 1814.

hommes immortels dont on peut méconnoître les bienfaits, mais dont rien ne pourra ternir la mémoire; dont la destruction contrista l'Eglise entière, et dont l'Eglise entière voit avec joie le rétablissement; dont le nom vivra aussi long-temps que les deux mondes qu'ils ont éclairés du soleil de l'Evangile, et dont la gloire ne passera pas plus que notre honte et notre ingratitude? Quelles conquêtes! quelles merveilles sorties de leurs mains! Que ma langue s'attache à mon palais, plutôt que de taire des choses si honorables à la piété, si glorieuses pour l'Eglise! Hélas! que sont donc devenus tant de monumens de leur zèle, où le génie le disputoit à la vertu? et, pour ne parler que d'un seul, ne pouvant parler de tant d'autres, qu'est devenu ce *vaste pays* (1), lequel, au dire du plus fameux des impies, *ils étoient venus à bout de gouverner, comme en Europe on gouverne un couvent* (2)? tant il étoit l'image de la paix, de l'ordre et du bonheur! Hélas! ce bel ouvrage que le même écrivain appeloit encore *le triomphe de l'humanité*, cette sublime création, cette peuplade miraculeuse, sortie, pour ainsi dire, du néant, a disparu avec les héros qui l'avoient portée à ce haut point de perfection; et ce *couvent* n'est presque plus que le repaire des sauvages, revenus, faute de guides et de pères, à leurs premières mœurs; et les couvens de ceux qui avoient fondé celui-ci ont été démolis; et ceux qui avoient ouvert tant d'asiles aux hordes errantes, se sont vus errans, sans patrie, sans pain et sans asile; et ces mêmes hommes qui avoient adouci les Barbares du Nouveau-Monde, ont été dévorés par les philantropes de l'ancien; et ces apôtres qui avoient arrosé de leurs sueurs et même de leur sang tant d'immenses déserts, n'ont reçu, pour récompense d'un si beau dé-

(1) Le Paraguai. — (2) Lettre au roi de Prusse, 10 novembre 1769.

voûment, qu'une proscription générale, une condamnation sans jugement, ou un jugement sans procédure; et les philosophes se sont réjouis de voir ainsi traiter des hommes qui, non contens d'avoir établi des couvens chez les Indiens et des églises chez les Chinois, avoient encore eu l'ambition de fonder des colléges chez les chrétiens; et ils ont dit aux enfans de se réjouir de n'avoir plus ces précepteurs qui avoient si religieusement élevé leurs pères, et les pères ont été méprisés par les enfans; et le siècle où s'est commis ce grand attentat contre la politique, l'humanité et la justice, ne s'en est pas moins appelé *l'ère de la raison*, et n'en a parlé que plus haut du progrès de ses lumières; et, à la suite de ces progrès, tous les vents révolutionnaires ont soufflé; l'éducation publique a péri, la jeunesse est devenue sauvage, les chaires sont devenues muettes, le trône s'est écroulé avec l'autel, et la France n'a plus offert qu'une ombre d'elle-même, regrettant le passé, pleurant sur le présent et tremblant sur l'avenir. *Nation perverse et adultère*, es-tu donc assez punie? et de *qui donc vient ta ruine, si ce n'est de toi-même* (1)?

Et ici, nos très-chers Frères, ne seroit-ce pas le lieu de demander pourquoi nos grands zélateurs d'humanité et de civilisation n'ont pas encore cherché à exécuter, en faveur de la science et de la philosophie, ce que nos missionnaires entreprenoient en faveur de la foi et des intérêts du christianisme? Pourquoi n'ont-ils jamais eu l'ambition de les remplacer chez les peuples sauvages, pour en faire de bons raisonneurs, comme nos nouveaux apôtres en ont fait de bons chrétiens? Pourquoi ne voit-on pas parmi eux ce même zèle à propager la raison et les lumières, sans lesquelles, nous disent-

(1) Osee. XIII, 9.

ils, les peuples ne seront jamais heureux? Pourquoi ces hommes si zélés pour la culture de l'esprit, et si brûlans de philantropie, ne vont-ils pas porter l'une et l'autre aux extrémités de l'univers? Pourquoi, au lieu de travailler et de tourmenter les vieux peuples de l'Europe, *rouillés*, selon eux, *de préjugés et de superstitions*, ne vont-ils pas chez les sauvages pour cultiver ces terres vierges, où les préjugés et la superstition n'ont jamais pris racine, et plus propres par conséquent à recevoir la précieuse semence de la philosophie? Pourquoi, au lieu de soulever les nations contre les gouvernemens établis, ne vont-ils pas en fonder dans les pays où il n'en existeroit pas, et sans nulle effusion de sang, nulle commotion violente, nulle confiscation du bien d'autrui, semer les droits de l'homme parmi ces hordes barbares, les faire renoncer à leurs faux dieux pour embrasser la raison pure, et y planter, dans toute sa beauté native, l'arbre de la liberté? Quel honneur n'en résulteroit-il pas pour leurs sublimes théories! Quelle gloire pour leur apostolat, et quel triomphe pour le nouvel évangile, si, à force de sueurs, de travaux et de sacrifices, et à travers mille dangers, nos grands réformateurs parvenoient jamais à établir parmi les Indiens autant de gymnases que les enfans d'Ignace, de Dominique et de François y ont fondé de *chrétientés!* Et cette rivalité de travaux, de prédications et de conquêtes ne seroit-elle pas le moyen le plus propre à affoiblir cet argument victorieux que nous tirons, en faveur de la religion, des grands succès de nos apôtres et du sang de nos martyrs?

C'est cet argument qui inquiétoit surtout le patriarche des penseurs, et on voit dans sa *Correspondance* tout ce que son esprit d'ambition et de prosélytisme antireligieux auroit voulu entreprendre pour le progrès du grand œuvre et l'accroissement du nouveau culte de la raison.

Lui aussi vouloit avoir des missions à sa manière, et il avoit pris pour théâtre de son zèle cette partie de l'Allemagne où pullulent le plus les illuminés et autres *voyans* ou visionnaires de ce genre (1). Mais il ne trouva jamais que des *tièdes*, ainsi qu'il les appeloit, peu disposés à sacrifier pour cela leurs aises et leurs plaisirs, ce qui lui faisoit dire qu'*il étoit tenté de croire que la raison n'est bonne à rien* (2) (triste vérité qu'il a si bien prouvée lui-même) : d'où il est aisé de conclure que, si la raison n'étoit pas bonne pour des missions aussi faciles, et où il ne s'agissoit que d'inculquer *les grands principes* chez des peuples voisins, sans risquer ni sa vie, ni même son repos, combien plus seroit-elle *tiède* pour les colporter outre mer, à travers les glaces du nord ou les chaleurs brûlantes du midi?

Mais, si les philosophes sont impuissans pour civiliser les nations barbares, et si, jusqu'à présent, ils ont montré qu'ils n'en avoient ni le talent ni le courage, ils sont très-propres à rendre barbares les nations civilisées. Eh! qui peut donc, sans la plus vive affliction, jeter un regard sur ces malheureuses contrées, qui, humanisées, civilisées, purifiées, sanctifiées par nos missionnaires, au prix de tant de peines et de travaux accumulés, sont aujourd'hui en proie à toutes les horreurs des révolutions, et ravagées par les soldats de la philosophie, dont la double mission est de bouleverser la terre et de peupler l'enfer (3)? Quel spectacle plus douloureux! la souveraineté de Dieu remplacée par la souveraineté du peuple, la légitimité par la loi du plus fort; le vent brûlant de l'impiété desséchant ces terres heureuses doucement fé-

(1) Le pays de Clèves, où il vouloit établir une colonie de philosophes.

(2) Lettre au roi de Prusse, 1er novembre 1769.

(3) Cette instruction fut composée à l'époque des révolutions opérées en Espagne et en Italie. (*Note de l'éditeur.*)

condées par la rosée de l'Evangile; les cris sauvages de l'indépendance succédant aux saints cantiques de Sion, tous ces héros incendiaires reportant la désolation et la mort là où nos magnanimes évangélistes avoient porté *la résurrection et la vie;* arborant au bout de leur lance homicide une charte rebelle teinte de fange et de sang, et dans leur nouveau fanatisme, ne nous parlant que de lumières en ne créant que le chaos : semblables à l'homme de la fable, qui, pour vouloir conduire le char du soleil, embrasa l'univers.

Ainsi donc il est démontré que, privée de la religion, *la raison n'est bonne à rien*, si ce n'est à creuser des abîmes et à entasser des tombeaux, et que, si un ancien appeloit les philosophes de son temps des *assembleurs de nuages*, nous pouvons appeler ceux du nôtre des *assembleurs de ruines;* faisant le mal partout où ils dominent, comme nos missionnaires font le bien partout où ils passent; vérifiant ainsi cette parole ou ce jugement formidable de la vérité éternelle, que là où règnent les impies, là est aussi le malheur des États et la ruine des nations; *regnantibus impiis, ruinæ hominum* (1).

Que penser maintenant de ce sophiste par excellence qui a osé nous dire que *les missionnaires ne lui semblent guère plus sages que les conquérans* (2)? idée bizarre quand elle ne seroit pas impie, et aussi dépourvue de bon sens que de bonne foi; d'où il faudroit conclure que ceux qui désolent les nations, et ceux qui les éclairent et qui les humanisent, ne sont guère *plus sages* les uns que les autres; qu'entre les conquérans qui massacroient les habitans du Nouveau-Monde, et ne cherchoient qu'à les soumettre par le fer et le feu, et les prêtres qui n'ont cherché qu'à les gagner par la persuasion et par les douces effusions de la charité, il n'y a *guère* eu de différence; et qu'enfin ces prétendus héros

(1) Proverb. XXVIII, 12. — (2) *Rousseau juge de Jean-Jacques.*

qui donnoient des ordres pour les exterminer, ne sont guère plus blâmables, aux yeux de la postérité, que les ministres saints réclamant à grands cris, en faveur des Indiens, les droits de l'humanité contre leurs oppresseurs : raisonnement bien digne de celui qu'avoient pris pour patron les missionnaires d'une révolution antichrétienne, les missionnaires de la fraternité et de la mort, et tout ces propagandistes sanglans qui, bien loin de n'être guère plus sages que les conquérans, les ont surpassés en dévastations, et ont plus ravagé la France que les Vandales et les Huns.

D'ailleurs les conquérans se font des ennemis de ceux qu'ils domptent et qu'ils soumettent; les missionnaires se font autant d'amis et de frères de ceux qu'ils ramènent et convertissent. Les ennemis domptés par la force des armes rougissent de leur défaite et brûlent de la venger; ceux qui ont été convertis par la grâce et par les armes de la parole s'honorent de céder, et s'en font un véritable triomphe, et c'est bien ici qu'on peut dire que la couronne appartient au vaincu. Enfin les conquérans du monde ne triomphent que pour eux-mêmes, et pour la vaine fumée qu'on appelle la gloire ; les conquérans de la foi, que pour Dieu et pour la vertu. Quelle distance des uns aux autres ! et quel autre qu'un insensé a pu dire que les missionnaires ne lui semblent *guère plus sages que les conquérans?*

Mais un autre patron de la secte, et le rival de celui-ci en sophismes comme en mensonges, est du moins plus *sage*, quand il nous dit que les peines et les fatigues des missionnaires ont égalé celles des conquérans du Nouveau-Monde, et qu'il nous apprend, à cette occasion, que *le courage de la religion est aussi grand que le courage de nos guerriers* (1) : comparaison qui, pour être

(1) *Essai sur les mœurs.*

moins choquante, n'en est pas plus vraie. Et que peut-il donc y avoir de commun entre le courage des uns dont toute la force est dans le bras, et le courage des autres dont toute la force est dans l'ame; entre la bouillante ardeur de quelques aventuriers ambitieux, qui n'exposoient leur vie que pour leur fortune, et qui ne cherchoient qu'à s'enrichir à travers des torrens de sang, et le zèle aussi calme que pur de ces hommes célestes, non moins élevés dans leurs vues qu'admirables dans leurs moyens? N'est-il donc pas vrai de dire que ces deux espèces de courage ne se ressemblent pas plus que le brigandage ne ressemble à l'héroïsme, la férocité à l'humanité, et la soif de l'or à la soif du bonheur des hommes?

Mais tandis que l'impiété disperse, dissout et déracine, la religion plante et arrose, sème et recueille, et, comme son divin auteur, *elle édifie, et personne ne détruit.* Levons les yeux, et nous verrons de nouvelles lumières nous arriver et percer le nuage, de nouvelles églises apparoître *du côté de l'aquilon; les tentes de Jacob se dilater et s'étendre* (1) au sein même d'un empire étranger à l'ancienne foi (2); la vérité agrandir chaque jour son domaine sur le terrain même de l'erreur, et malgré les malheurs des temps et l'alarmante rareté d'ouvriers apostoliques, des fontaines d'eau vive s'ouvrir dans ces nouveaux déserts, pour y préparer la plus riche et la plus abondante moisson.

Ainsi ce que l'Église catholique perd d'un côté, elle le répare de l'autre; ainsi s'accomplit chaque jour cette parole du prophète : *Du midi au septentrion, le nom du Seigneur sera loué* (3), et nous verrons, grâce à nos missions, le soleil de la foi consommer glorieusement sa

(1) Isai. LIV, 2.
(2) Les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.
(3) Ps. CXII, 3.

course. Et voilà son vrai triomphe et la preuve la plus frappante qu'elle seule est apostolique et l'héritière des promesses : c'est qu'à elle seule appartient la puissance convertissante et la force reproductive; c'est que là seulement se trouve la qualité de mère et le principe de fécondité; c'est que là seulement est le suc nourricier, la sève primitive, le tronc vivace du christianisme, dont toute branche qui en est détachée languit et se dessèche sans retour : semblable à l'arbre stérile, *qui n'est plus propre qu'à être jeté au feu* (1).

Et certes, nos très-chers Frères, cette vigueur d'apostolat et ce génie du zèle, apanage exclusif de l'Eglise catholique, frappent tellement tous les yeux, que nos frères même séparés sont forcés de le reconnoître, et ont fait sur ce point les aveux les moins équivoques. Nous voyons même parmi eux un illustre savant (2), et il n'est pas le seul (3), rendre hommage à cette immense supériorité de nos missions sur toutes les autres, quand il nous dit dans une de ses lettres : « Voilà la Chine ouverte » aux missionnaires : le Pape y en envoie un grand nombre; mais notre peu d'union ne nous permet pas d'entreprendre ces grandes conversions; » et il auroit pu ajouter, peut-être notre peu d'ardeur et de zèle : paroles d'autant plus remarquables, qu'elles ne peuvent avoir rien de suspect dans la bouche de ce grand philosophe. Mais, si elles étoient vraies au commencement du dix-huitième siècle, où le schisme touchoit encore à la vigueur du premier âge, combien le sont-elles aujourd'hui, où, frappé au cœur par le serpent philosophique qu'il caresse depuis long-temps, il est tombé dans un état de

(1) Matth. VII, 19.
(2) Leibniz.
(3) Bacon, *de Augmentis scientiarum*.

marasme et de langueur, qui ne peut plus être pour lui qu'une agonie plus ou moins prolongée!

On nous parle beaucoup des missions anglaises, et autres de ce genre. Mais que sont-elles, si même elles sont dignes de ce nom, auprès des missions catholiques? Quelles grandes conversions ont-elles jamais entreprises? quel autel ont-elles élevé au vrai Dieu, et quelle terre infidèle lui ont-elles conquise? quel en est le résultat pour le salut des ames et le triomphe de la vérité? et que sont-elles dans le fond, que des spéculations fiscales et financières, où domine l'esprit mercantile, et dont la politique seule fait tous les frais? Que sont-elles, que des moyens purement humains pour fonder non des missions, mais des comptoirs, non des églises, mais des colonies; pour former bien plus des marins ou des agriculteurs, que des néophytes fervens et de véritables fidèles, et pour étendre bien plus encore l'empire britannique que l'empire du Christ?

Mais comment rapprocher même un seul instant ces minces conquêtes de la raison et tous ces froids calculs de l'intérêt, comment les rapprocher de nos missions véritablement apostoliques, où tout est également sublime et grand, et l'esprit qui les dirige, et le motif qui les conduit, et les moyens qu'elles emploient, et l'objet qu'elles embrassent, et les sacrifices qu'elles supposent, et les magnifiques succès dont elles sont chaque jour couronnées?

Disons-le donc sans cesse, nos très-chers Frères, à la gloire de l'Eglise romaine; ce n'est que dans son sein que les missions portent du fruit, et dans son unité que se recrutent les vrais athlètes de la parole, les grands propagateurs de la foi chrétienne. C'est de ces monts sacrés que partent tous les ordres du *maître de la moisson*, et les bénédictions du père commun. C'est de ces *collines éternelles* que descend ce *fleuve impétueux de la*

vérité, qui réjouit la cité de Dieu (1), et qui de là s'épanche et se répand dans les quatre parties du monde. Otez la chaire de saint Pierre, et ces grandes conversions ne pourroient plus être entreprises; ôtez l'unité, bien plus forte encore que l'union, et nous ne verrions point ces admirables conquêtes qui, chaque jour, consolent l'Église des pertes qu'elle a faites, et des maux qu'elle éprouve.

Mais il est un principe, nos très-chers Frères, plus fécond et plus vivifiant encore de ces heureuses entreprises et de ces grandes merveilles de la grâce : c'est l'esprit du martyre qui seul anime les missionnaires catholiques, et qui ne vit que là; c'est l'héroïque dévoûment de ces moissonneurs spirituels qui portent non-seulement le poids du jour et de la chaleur, et arrosent de leurs sueurs le champ du père de famille, mais qui sont encore prêts à l'arroser de leur propre sang, ainsi que nous le voyons tous les jours. Nous ne connoissons aucun martyr parmi les déserteurs de l'ancienne foi, et nous ne croirons pas même les offenser, quand nous dirons qu'ils n'ont jamais pu avoir de prétention à cette gloire, laquelle n'appartient qu'aux enfans de l'unité. Nous ne connoissons aucun illuminé, aucun puritain, aucun méthodiste, ni aucun colporteur de bibles indiennes qui se soit senti appelé à cette vocation sublime, et dont le nom se trouve inscrit dans quelque martyrologe. Ainsi la preuve tirée des martyrs, que le christianisme produit en sa faveur, est toujours subsistante, et ce miracle perpétuel est exclusivement réservé à l'Eglise catholique. Non, il n'y a qu'elle qui enfante les martyrs, et leur sang devient chaque jour, dans ces régions infidèles, une semence de chrétiens, et une source féconde de

(1) Ps. XLV, 5.

héros, qui ne trouvent jamais ni les travaux trop pénibles, ni les privations trop dures, ni les dangers trop grands, *ni leur vie plus précieuse qu'eux-mêmes* (1), dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des hommes.

Que si les avantages temporels et les intérêts politiques pouvoient être de quelque prix auprès des grands intérêts du salut et de l'éternité, et qu'on pût parler des progrès des connoissances humaines après les progrès de la vérité et de la foi, nous pourrions faire remarquer combien les missions ont été favorables aux arts et avantageuses aux lettres, et tout ce qu'elles ont fait pour l'utilité et la grandeur de notre patrie. Nous vous les montrerions établissant de nouveaux points de communication entre les peuples les plus éloignés, ouvrant de nouvelles routes au commerce, offrant de nouvelles découvertes aux observateurs, de nouvelles richesses aux historiens, et de nouveaux asiles hospitaliers aux voyageurs européens; rapprochant tous les liens qui doivent unir la grande famille du genre humain, et prouver ainsi qu'il n'y a aucune espèce de bien dont l'univers ne soit redevable à la religion et à ses ministres. Nous montrerions que nos plus grands hommes d'Etat en avoient toujours fait un point capital de leur sollicitude, et les avoient toujours favorisées comme un moyen des plus puissans pour l'acquisition et la conservation de nos possessions d'outre-mer. Nous prouverions enfin que, si nous avons conquis nos colonies par les armes, nous ne nous les sommes véritablement attachées que par nos missionnaires, dont la perte n'a pas peu contribué aux fatales révolutions qui nous ont enlevé ces riches établissemens : d'où il est aisé de conclure qu'en persécutant ces hommes

(1) Act. xx, 24

si précieux, la France s'est trahie elle-même, et a tourné contre elle ses propres armes : tant il est vrai que tout Etat se perd en attaquant cette religion sainte *qui est utile à tout* (1), avec laquelle tout prospère, les lettres comme les vertus; qui est le trésor du savant comme celui du pauvre, et qui, pour parler avec l'Esprit saint, d'une main porte *la paix et le bonheur*, de l'autre *les richesses et la gloire* (2)!

Et ici, nos très-chers Frères, pourrions-nous donc ne pas former les vœux les plus ardens pour l'entier rétablissement de ces missions orientales, aussi scandaleusement qu'impolitiquement détruites; et ne seroit-ce pas rendre hommage à cet esprit de zèle et de piété qui anime le fils de saint Louis, que d'espérer que de si justes vœux seront bientôt exaucés? Sainte église de Siam et du Tong-king, vénérable portion de cette Eglise catholique qui remplit l'univers, reçois ici l'effusion de nos cœurs, reçois les vœux de l'église de France, qui t'engendra en Jésus-Christ, et qui, de loin, t'embrasse et te salue. Dis-nous : as-tu donc appris les malheurs de ta mère, et t'a-t-on raconté tout ce qu'elle a souffert? Hélas! et elle aussi a été affligée, et elle aussi, comme la fille de Sion, a vu toute sa beauté obscurcie, et sa douleur a été grande, ainsi que l'Océan qui te sépare d'elle. Mais après la tempête a succédé le calme, et si ce n'est la gloire, du moins la paix *des anciens jours* lui a été rendue. Conjouis-toi donc avec elle, et ranime tes espérances. Le même Dieu qui a séché ses pleurs, adoucira aussi tes peines; la même Providence qui lui a rendu ses rois, te rendra aussi tes apôtres; encore un moment, et toi aussi, comme elle, tu seras consolée.

Mais, si l'Eglise catholique envoie des missionnaires

(1) Timoth. IV; 8. — (2) Prov. VIII.

chez les peuples sauvages ou infidèles, elle n'en envoie pas moins chez les peuples chrétiens, et les missions intérieures et domestiques ne lui sont pas moins chères, ni moins dignes de sa sollicitude, que celles qui sont dirigées vers ces peuples lointains. Nos missionnaires de France n'ont point sans doute de monts inaccessibles à franchir, ni de forêts impénétrables à parcourir, ni l'Océan à traverser; mais ils ont à voguer sur la mer orageuse du monde, à travers toutes les tempêtes soulevées par l'impiété, et ce torrent de dépravation qui, se débordant de toutes parts, menace d'engloutir les villes et les campagnes. Ils ont à sauver leur patrie de cette corruption raisonnée, la plus fatale et la plus incurable de toutes; ils ont à renverser, non plus les idoles du polythéisme, mais celles du matérialisme et de l'athéisme, plus hideuses encore mille fois que les fausses divinités de la Grèce et de Rome. Généreux auxiliaires de nos pasteurs, ils prêtent main-forte à ceux qui existent, et suppléent heureusement, autant qu'il est en eux, au triste abandon de tant d'églises veuves. Enfin, dignes émules de cet homme vraiment apostolique, de ce Brydayne, qui savoit si bien unir à l'onction qui persuade, la force qui terrasse, et dont la voix tonnante sembloit fendre les voûtes comme elle brisoit les cœurs, ils se signalent chaque jour par des succès qui leur attirent de plus en plus la vénération des gens de bien, et cette haine cordiale que leur ont vouée les méchans.

Comment des titres aussi glorieux ne désarment-ils pas leurs fanatiques persécuteurs, et qui donc nous expliquera cet incroyable acharnement à les poursuivre? ou plutôt n'est-il pas naturel que les ennemis de Dieu ne veuillent point de ceux qui le font adorer et servir, que les endurcis dans le crime ne veuillent pas de ceux qui touchent et remuent les cœurs, et que les détenteurs du

bien d'autrui ne veuillent pas qu'on restitue? De là cette foule d'inculpations, plus odieuses les unes que les autres, que l'univers dément, et auxquelles ils ne croient pas eux-mêmes; de là cette intrépide affectation de nous dire que nous n'avons pas besoin de missionnaires, que les secours ordinaires sont plus que suffisans, et que toute mission faite parmi nous est un hors-d'œuvre aussi dangereux qu'inutile.

Et d'abord, ils nous demandent pourquoi des missionnaires, et si la France est une lande sauvage et un peuple barbare? Imprudente question s'il en fut jamais, et qui nous en suggère une autre, que nous faisons ici à ces nouveaux régénérateurs, qui ne cessent de travailler à notre civilisation, qui nous parlent jusqu'au dégoût de civilisation, comme si nous en avions besoin et que nous sortissions des mains de la nature; et qui, tout occupés de nous refaire à neuf, viennent nous ramener aux premiers élémens de la raison, comme si la raison n'avoit jamais été rien pour nous! C'est à eux que nous demandons, à notre tour, si la France est une lande sauvage et un peuple barbare; pourquoi cette refonte générale à nos risques et périls, et d'où vient qu'ils ne veulent plus que nous soyons les enfans de nos pères? Mais, en attendant qu'ils répondent à cette question, nous leur dirons que la France n'est pas une lande sauvage, puisqu'elle est très-fertile et très-riche en moissons; mais qu'il est triste seulement qu'elle ait persécuté ces pieux solitaires qui avoient défriché nos déserts, en même temps qu'ils cultivoient nos lettres. Nous leur dirons que, si les sauvages mangent leurs ennemis, nous avons dévoré nos amis, nos bienfaiteurs, nos frères; nous leur dirons que la France n'est pas un peuple barbare, puisque la religion l'a tiré de la barbarie, mais que sans elle nous finirions bientôt par y retomber;

nous leur dirons enfin que la grandeur du remède doit être proportionnée à la grandeur du mal, que les secours ne doivent pas être moins extraordinaires que les besoins, et que, barbares ou non, nous n'en sommes pas moins parvenus au dernier degré de la perversité humaine. Hélas! plût à Dieu que la France pût être aussi facilement convertie que l'ont été le Canada ou la Louisiane, et autres contrées sauvages dont l'Evangile a fait la conquête! hélas! plût à Dieu qu'il ne fût pas plus facile de ramener un peuple barbare vers la civilisation, que d'empêcher un peuple civilisé de tomber dans la barbarie, et qu'il n'y eût pas plus d'obstacles pour une nation abâtardie et dégénérée, de revenir à la raison et à la vertu, qu'il n'y en a pour une nation neuve qui n'a jamais connu ni la vertu ni la raison! La véritable barbarie n'est pas celle qui ignore tout, mais celle qui sait tout, excepté ce qu'il faut savoir : ce n'est pas celle qui manque de lumières, mais celle où l'on abuse des lumières que l'on a; celle qui attend la civilisation, mais celle qui en descend par sa corruption et sa décrépitude; celle qui ne montre que des vices grossiers et des habitudes agrestes, mais celle des vices raffinés, analysés, justifiés comme les nôtres, à force de subtilités et de philosophie; celle enfin où il y a le plus de dureté dans le cœur et d'impétuosité aveugle dans les désirs, mais celle où il y a le plus de fausseté dans les sentimens et plus de souplesse dans l'esprit pour aller à droite ou à gauche, suivant que la passion le veut, et que l'intérêt nous pousse. Or tel est notre état, nos très-chers Frères, et telle est la nouvelle civilisation à laquelle nous ne sommes que trop parvenus. D'où il est aisé de conclure que jamais les missions n'ont été plus nécessaires, que jamais elles ne sont venues plus à propos, que nous pouvons nous regarder comme en pays de missions, et que,

dans aucun temps, nos missionnaires n'ont eu plus d'aveugles à éclairer, plus de boiteux à redresser, plus de lépreux à guérir, plus de paralytiques à faire marcher, plus de morts à ressusciter, plus d'impies à confondre, ni plus de démons à chasser.

Mais la France étoit-elle barbare sous ce grand roi qui a donné son nom à son siècle, à cette époque la plus polie et la plus brillante de notre histoire, où l'éclat des vertus le disputoit à l'éclat des talens; dans ce siècle à jamais mémorable *dont le nôtre n'est que la lie* (1)? et cependant n'est-ce pas alors que nos missionnaires prirent leur essor; alors que furent créées ces écoles de prosélytisme, ces compagnies de zélateurs et de convertisseurs, *ces Pères de la mission*, à la tête desquels marchoit Vincent de Paul; alors que l'on vit Bossuet et Fénelon, et tant d'autres grands personnages, faire dans les missions l'apprentissage de leur épiscopat, et qu'à nos missions intérieures on vit s'unir ces missions étrangères qui ont porté si loin et la gloire du nom chrétien et la gloire du nom français? Quoi donc! le siècle de la décence et de l'honneur ne parloit que des missions et ne vouloit que des missionnaires, et le siècle de la dégradation et de la licence s'en croiroit offensé, et les repousseroit comme des moniteurs intempestifs et des censeurs hors de saison! On ne parloit que de missionnaires, quand le nombre des pasteurs étoit proportionné au nombre des ouailles, et on les repousseroit lorsque tant de brebis errent sans guides et sans pasteurs, et ne connoissent plus de bercail! On ne parloit que de missionnaires, lorsque la chaire sainte brilloit dans toute sa splendeur, et on les repousseroit dans ce temps déplorable où l'on peut dire qu'il n'y a presque plus de chaires,

(1) Propres expressions de Voltaire dans sa *Correspondance*, et dans plusieurs de ses écrits.

et qu'un si grand nombre de nos tribunes saintes sont muettes et abandonnées! On ne parloit que de missionnaires dans un temps où l'ordre public n'avoit point été compromis, où le trône étoit affermi sur ses bases, où la religion tenoit dans l'Etat le même rang que Dieu dans l'univers, et on les refuseroit au sortir d'une révolution impie qui a tout ébranlé, qui a mis toutes les passions en principes, tous les vices en action, et où la religion, n'ayant plus, ce semble, qu'une existence provisoire, ne sait plus quelle place elle tient! Fut-il jamais une contradiction plus odieuse et plus insigne? et qui jamais expliquera un semblable délire, à moins peut-être qu'on ne dise que ce qui convenoit à une époque de piété, de zèle et de bonnes œuvres, ne convient plus à l'ère des idées, des théories savantes et des hautes spéculations; et que, s'il falloit au siècle du génie des confesseurs, des prédicateurs et des convertisseurs, il ne faut plus au siècle des lumières que des faiseurs de constitutions et des faiseurs de romans, des rhéteurs et des histrions, des penseurs et des baladins?

Qu'on cesse donc de demander si la France est une nation barbare et une lande sauvage. Demandons plutôt comment, avec tant de misères et tant de sujets d'humiliation, tant de méprises plus grossières les unes que les autres, nous pouvons avoir tant d'orgueil, et croire que nous pouvons repousser les paroles du salut, parce que nous courons chaque jour à notre perte et à notre ruine: demandons plutôt s'il n'est pas plus difficile de nous convertir que les infidèles mêmes, et si la France n'a pas autant besoin de missionnaires que la Chine et les grandes Indes. Que dis-je? mieux vaut peut-être l'état de ces régions lointaines que le nôtre; et déjà nous sommes réduits à douter lequel des deux peuples présente plus d'obstacles à la lumière, et rend plus difficile sa conver-

sion. D'une part, on voit un peuple idolâtre de ses ancêtres; de l'autre, un peuple qui méprise les siens, qui ne veut rien de ce qu'ils ont voulu, et foule aux pieds leurs cendres vénérables : dans le premier, un peuple se vantant de son antiquité, qui le dispute à toutes les autres; dans le second, un peuple qui rougit de la sienne, et qui renonce honteusement à sa propre histoire. D'un côté, c'est un peuple qui ne veut point de révolution, et qui repousse avec horreur toute idée qui pourroit la lui rappeler; de l'autre, c'est un peuple qui, peu content de celle qui l'a écrasé, appelle encore sur lui-même de nouvelles calamités, et ne craint nullement de plonger la patrie dans un nouveau chaos. Or lequel des deux peuples annonce plus d'aveuglement, et marche plus visiblement à son entière dissolution? Est-ce celui qui est toujours prêt à combattre pour la conservation de ses usages, de ses institutions et de ses mœurs, ou celui qui se passionne pour ses innovations, et qui, à force de s'y livrer, est parvenu à éteindre à la fois et sa vie morale et sa vie française? Est-ce celui qui ne veut pas changer de religion, ou celui qui combat et outrage la sienne, et ne veut plus d'aucune religion? Est-ce enfin celui qui persécute les missionnaires par le fanatisme de la superstition, ou celui qui les persécute par le fanatisme de l'impiété et de la raison? C'est donc évidemment un orgueil révoltant de la part des enfans du siècle, quand ils nous demandent pourquoi des missionnaires; comme si leurs homélies trop simples ou leurs sermons trop forts compromettoient la dignité nationale, et que ce fût manquer à des Français si hautement civilisés, que de leur prêcher, en style de prophète, les quatre fins de l'homme, la mort, le jugement, l'enfer et le paradis.

Les impies nous diront sans doute qu'ils n'attaquent point le fond de la morale et de l'enseignement des mis-

sionnaires, mais les moyens dont ils se servent pour assurer leurs succès. Ils nous demandent en conséquence pourquoi tant de pompe et d'appareil, tant de spectacles et de cérémonies pour émouvoir la multitude et parler à ses yeux. Mais comment ces hommes, qui savent tout, peuvent-ils ignorer que l'homme est né sensible avant d'être raisonnable, et que, puisqu'il est fait ainsi, rien n'est plus naturel que de s'introduire dans son esprit par les sens, et d'aller ensuite, par ce moyen, plus facilement à son cœur? Qui peut donc raisonnablement s'élever contre ces pieux exercices, contre ces processions solennelles, et contre toutes ces pratiques populaires qui ne peuvent laisser que des impressions de vertu, qui ne peuvent rien mettre que de bon dans l'esprit, et qui, fussent-elles même sujettes à quelques abus inséparables des choses les plus saintes, n'en sont pas moins dans l'ordre de la nature que dans celui de la religion? Quels sont donc ces froids et arides spéculateurs, pour qui tout est calcul, qui analysent et discutent tout, et qui, sans cesse divisant et subdivisant, anatomisent le cœur humain, à peu près comme ils dissèquent un cadavre? Quels sont ces esprits chagrins et atrabilaires qui osent faire à nos missionnaires un sujet de blâme de leur sainte allégresse, et de leurs pieux cantiques, touchans emblêmes du chœur des anges? Quelles sont donc ces ames assez dures pour voir sans émotion ces processions de jeunes vierges, ornées tout à la fois de leur piété et de leur pudeur, où ces jeunes gens dont le recueillement et la ferveur sont encore relevés par le charme de leur âge, contrastant heureusement avec les vieillards, et se fortifiant et s'édifiant tous les uns les autres par ce contraste même; ces plantations solennelles de l'arbre de vie, de cette croix qui a vaincu le monde, et dont la vue est si propre à consoler les malheureux, et à nous appren-

dre à porter notre croix ; enfin, toutes ces pieuses fêtes où le sentiment de la joie s'augmente par celui de la religion, et où le sentiment de la religion s'accroît par celui de la joie? Y a-t-il au monde des spectacles plus doux, plus faits pour élever les ames à Dieu? et combien faut-il donc être mort à la vertu pour ne pas y être sensible! A ne parler même qu'humainement, où trouver pour le peuple des distractions plus innocentes, des délassemens qu'il puisse prendre à moins de frais, dont il puisse jouir avec moins de dangers et d'inconvéniens? Quel est l'homme qui ne se sente meilleur en sortant de pareils exercices? En est-il de plus assortis aux besoins de l'homme, à ses irrémédiables misères, et de plus appropriés à la situation du plus grand nombre? Quoi de plus propre à adoucir les mœurs et à rapprocher les hommes entre eux, que ces touchantes cérémonies où tout le monde peut prendre part, les enfans comme les pères, les jeunes gens comme les vieillards, les ignorans comme les doctes, les pauvres comme les riches? Grands philosophes, dites-nous donc ce que vous mettez à la place de ces heureux expédiens et de ces pieux stratagèmes, pour contenir les vices, et inspirer le sentiment de la vertu : expliquez-nous, si vous l'osez, pourquoi vos fêtes et vos chants, vos danses et vos spectacles, si ce n'est pour parler aux passions et flatter le libertinage. Et vous, grands faiseurs d'exercices de corps et d'esprit, apprenez-nous quels heureux changemens ils opèrent dans l'ame; et n'est-il pas à jamais démontré qu'un seul missionnaire, avec ces moyens simples et ces innocens artifices inspirés par son zèle et son industrieuse charité, est mille fois plus fort pour conduire les hommes dans la route des saints devoirs, que tous les pédagogues du siècle, tous nos professeurs de morale nés ou à naître, avec leurs savantes méthodes, leurs soporifiques leçons, leurs

harangues alambiquées, et tous leurs prix d'éloquence, de poésie et même de vertu?

A ce reproche absurde que font aux missionnaires les enfans du siécle, d'user de moyens peu sages et extraordinaires, s'en joint un autre qui ne l'est pas moins, et qui en est la conséquence nécessaire: c'est celui d'une trop vive ardeur pour le prosélytisme, et certes nos missionnaires sont bien loin de s'en défendre; c'est un devoir sacré que leur impose la vérité, c'est même un droit qu'elle leur donne. Il est de son essence de chercher à se propager, de sa grandeur d'accroître ses conquêtes, et c'est à elle qu'il est donné, comme au soleil, de faire le tour du monde. Quel est donc ce nouveau fanatisme qui tendroit à proscrire tout progrès vers le bien, toute tendance vers la véritable lumière: comme si c'étoit une grâce que l'on fît à la vérité de lui laisser ses disciples, et une insulte que l'on fît à l'erreur de lui ôter ses esclaves? Fut-il jamais une plus triste confusion d'idées et un abus plus déplorable du langage?

Mais quels sont donc ces hommes qui osent tant nous parler de prosélytisme? N'ont-ils pas aussi le leur? et qui pourroit ne pas connoître leur infatigable émulation pour répandre leurs désastreux systèmes? N'ont-ils pas leur propagande, et même leurs croisades, non sans doute la croix, mais la torche à la main; non pour délivrer le saint sépulcre, mais pour creuser les tombeaux des rois? Ne font-ils pas leurs missions dans les écoles, dans les maisons d'éducation, et même dans des lieux que nous n'osons nommer? Après avoir corrompu l'opulence, ne travaillent-ils pas encore à corrompre la misère? et leur zèle vraiment brûlant ne les entraîne-t-il pas des palais jusque dans les chaumières? Ne sèment-ils pas jusque dans les sillons leurs livres empoisonnés? et, pour que le poison circule plus rapidement, ne le donnent-ils pas quand ils

ne peuvent le vendre? Ne recrutent-ils pas leurs phalanges de tous les débauchés, de tous les ambitieux ; de tous les amis de la liberté ou de la licence, de tous les fauteurs de l'anarchie, de tous les usuriers, et de tous ces aventuriers qui ne rêvent que fortune, rapines et confiscation du bien d'autrui? Et pourquoi les missionnaires ne feroient-ils pas pour le bien ce que les philosophes font pour le mal? Pourquoi ne proposeroient-ils pas à leurs prosélytes la paix du cœur pour encouragement, et le ciel pour récompense, comme ceux-ci ne proposent aux leurs que l'argent pour aiguillon, et puis encore l'argent pour motif et pour fin dernière? Et ne vaut-il donc pas mieux prêcher pour rendre la jeunesse vertueuse et même scrupuleuse, que pour la rendre studieuse et même crapuleuse, et même factieuse?

Et ici, nos très-chers Frères, se présente naturellement à nous cet important aveu du premier sophiste du siècle, que *c'est la fureur de faire des prosélytes qui semble animer les incrédules* (1), et il disoit cela à un incrédule fameux, et cet incrédule, chef de parti, passoit sa vie à faire des prosélytes ou des complices par toute sorte de moyens plus astucieux les uns que les autres, et travailloit *avec fureur* au grand œuvre, celui de régénérer ou de bouleverser la France : aveu précieux arraché par la force de la vérité, et qu'il est bon de ne pas oublier, afin qu'il reste pour constant que la *fureur* a toujours été le partage des incrédules, soit qu'ils enrôlassent, comme autrefois, en faveur de *l'humanité et de la bienfaisance*, soit qu'ils enrôlent, comme aujourd'hui, en faveur de l'insurrection, de l'anarchie et de l'indépendance.

C'est avec la même franchise que ce même sophiste s'é-

(1) Rousseau, *Lettre à d'Alembert.*

lève encore contre *ces missionnaires ardens d'athéisme* (1), missionnaires d'autant plus inconséquens dans leur *ardeur*, et d'autant plus inexplicables dans leurs *missions*, que rien n'est plus lugubre que l'empire des morts, ni plus horrible que la conquête du néant. Et certes, c'est un vrai phénomène qui ne pouvoit appartenir qu'au siècle des lumières, de voir l'effervescence des esprits combattre pour les plus froids et les plus tristes systèmes, et un zèle sans conviction défendre *avec ardeur* des croyances sans autorité, ou des opinions sans croyance. On conçoit aisément qu'on ait du goût pour les plaisirs et qu'on soit entraîné par les passions; mais comment expliquer ce goût fanatique pour les tombeaux, ou, pour nous servir de l'expression d'un écrivain célèbre (2), *ce goût de désespoir* qu'il faut supposer à l'athée? Nous défions tous ces *missionnaires ardens* de résoudre ce problême, à moins qu'ils ne nous disent qu'ils ne s'engouent de l'athéisme que pour briser tout frein, se débarrasser de tout joug, et chercher à confondre dans les mêmes débris les trônes et les autels, pour ne plus adorer qu'eux-mêmes.

Et ce qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue, c'est que ce reproche de prosélytisme, que les impies font à nos missionnaires, est fait également à l'Eglise catholique par les sectes sorties de son sein. Alarmées des conversions aussi nombreuses qu'éclatantes qui se font chaque jour, elles s'élèvent plus que jamais contre ces conversions que commandent impérieusement et la raison et la conscience. Elles vont même jusqu'à prendre des mesures sévères qu'elles jugent propres à en arrêter le cours; mesures aussi injustes qu'impolitiques, et qui nous paroissent incompatibles avec leurs principes, d'après les-

(1) Rousseau, *Lettre à d'Alembert.*

(2) Pensées de Pascal.

quels rien n'est plus libre ni plus innocent qu'un changement de religion; précautions dures et fâcheuses qui ne sont autre chose qu'un cri d'alarme et un signal de détresse, et qui trahissent évidemment le secret de cette tolérance hypocrite tant préconisée aujourd'hui; de cette indifférence systématique, qui ne consiste dans le fond qu'à tout neutraliser, et à mettre tout sur la même ligne, la vérité et le mensonge; l'Eglise ancienne et les sectes nouvelles, l'Eglise venant de Jésus-Christ et celle qui, venant de je ne sais qui, ne sait pas plus où elle va; frauduleuse combinaison, par laquelle on ne cherche à établir la confraternité de tous les cultes que pour mieux les détruire les uns par les autres; fatal système; poison lent qui corrode sourdement tous les états de l'ordre social; funeste et triste confusion, la plus grande plaie qu'on pût faire à la morale publique, et la plus savante persécution qui ait été ourdie contre le véritable culte depuis dix-huit siècles.

De ce reproche de prosélytisme, que les enfans de l'impiété et de l'erreur se plaisent à confondre avec l'intolérance, naît sans doute celui qu'ils font encore à nos missionnaires de troubler les consciences. En effet, rien n'est plus digne d'eux, et c'est ici leur plus beau triomphe, comme leur plus grande douleur est de ne pouvoir les troubler toutes. C'est ainsi que saint Paul fit trembler le superbe Félix, tout païen et tout philosophe qu'il étoit. On sent parfaitement comment des hommes qui étouffent tous les remords, ne veulent pas qu'on les réveille; plus coupables en cela que *les démons mêmes, qui croient et qui tremblent* (1), si toutefois il est vrai qu'ils ne tremblent pas, et qu'on ne puisse dire d'eux qu'ils ne craignent tant qu'on trouble les consciences, que

(1) Jac. II, 19.

parce que leur conscience les trouble et les importune. Eh quoi! voudroit-on que ces hommes de Dieu *parlassent de paix, quand il n'y a pas de paix* (1), ou qu'ils ne combattissent les grands désordres qu'en les palliant tous avec cette lâche modération, la seule vertu qui nous reste? Le Seigneur n'a-t-il pas dit que *sa parole véhémente est toute de feu, et semblable au marteau qui brise la pierre* (2)? et ne faut-il donc pas que celle de ses interprètes porte l'empreinte de cette véhémente ardeur? Mais, s'ils sont inexorables comme la vérité, ils sont indulgens et miséricordieux comme la charité; et si d'une part ils alarment, de l'autre ils consolent. Sans doute qu'ils s'arment de la terreur des jugemens de Dieu, pour épouvanter les impénitens et les rebelles; mais ils annoncent *la gloire d'en haut, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (3). Comme l'apôtre, *ils corrigent et reprennent les inquiets* et les esprits hautains qui font les braves contre Dieu; mais, comme lui, *ils encouragent les timides, et sont patiens pour tous* (4). Sans doute qu'ils envoient aux enfers tous les athées dogmatisans, les corrupteurs de la jeunesse, et les éditeurs, fauteurs et colporteurs de certaines œuvres complètes; et où donc les enverroient-ils, puisque la justice éternelle n'a pas de plus grand châtiment à leur infliger? Mais qui peut leur en faire un crime? et ne faut-il pas avoir la vue troublée et le sens renversé pour tourner ainsi contre eux-mêmes ce qui fait la plus grande gloire de leur apostolat? Qui peut assez reconnoître cet important service rendu par eux à l'humanité et à la morale publique? « Ne » voyez-vous pas, disoit le philosophe déjà cité, dans » un de ses intervalles lucides; ne voyez-vous pas que

(1) Jerem. VI, 14. — (2) *Ibid.* XXIII, 29. — (3) Luc. II, 14. — (4) I Thess. V, 14.

» depuis long-temps on n'entend plus parler de restitu- » tions, de réparations, de réconciliations au lit de la » mort; que tous les mourans, sans repentir et sans re- » mords, emportent sans effroi dans leur conscience le » bien d'autrui, le mensonge et la fraude dont ils la » chargèrent pendant leur vie (1)? » C'étoit donc, selon lui, un grand bien et même une urgente nécessité de porter l'effroi dans les consciences et d'épouvanter les méchans, et tel est aussi l'heureux fruit que les missions opèrent; et il n'y a que des hommes abandonnés de Dieu, qui, pour cette raison, aient intérêt de les proscrire. Hélas! que de malheurs n'épargneroit-on pas à la France, si on pouvoit faire trembler tous ces impies audacieux dont tout l'art est de fortifier les passions par les sophismes, et les sophismes par les passions; ces fanatiques d'impiété, qui, comme ceux dont parle le prophète, *ont fait un pacte avec la mort et avec l'enfer pour ne pas rentrer en eux-mêmes* (2)! et combien nous serions heureux, si jamais on pouvoit parvenir à bouleverser leur conscience, afin qu'ils ne songeassent plus à bouleverser leur patrie, et à troubler le genre humain!

Et quand, nos très-chers Frères, a-t-il été plus nécessaire de sonner l'alarme, et de porter l'effroi et l'épouvante dans les consciences, que dans ces jours d'affaissement moral et de léthargie mortelle où la philosophie cherche à les endormir? Quand avons-nous donc plus besoin de retremper les armes de la foi, de donner de l'énergie au zèle, et du courage à la parole, que dans ces temps d'imprévoyance et de sécurité trompeuse, où, semblables à ceux dont parle l'Esprit saint, *qui s'endorment en pleine mer au bruit des vagues mugissantes, après avoir perdu le gouvernail* (3), nous errons à l'aventure, à travers mille écueils,

(1) *Rousseau, juge de Jean-Jacques.* — (2) Isai. XXVIII, 25. — (3) Prov. XXIII, 34.

sur la mer agitée du siècle qui a rompu toutes ses digues, et sur l'océan sans rives des opinions humaines, après avoir perdu le phare de la foi et l'étoile de la vérité; et que, sans repentir sur le passé comme sans crainte sur l'avenir, nous arrivons, dans ce calme funeste, aux portes formidables de l'éternité; *dormiens in mari, amisso clavo?* Ah! c'est bien alors qu'il faut emboucher la trompette, frapper tous ces grands coups qui réveillent les morts, lancer toutes les foudres de la colère céleste, et crier plus fort que jamais : *Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde* (1)! *encore quarante jours, et Ninive sera détruite* (2); *si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (3).

C'est sans doute parce que nos missionnaires troublent les consciences, que les enfans du siècle les accusent encore d'être des perturbateurs du repos public. Mais dans quel siècle a-t-on jamais vu que prêcher aux époux la fidélité, aux enfans le respect pour leurs pères, aux peuples l'amour pour les rois, et aux rois l'amour pour leurs peuples, ce soit troubler l'ordre public? et que faut-il donc faire pour le conserver et l'affermir? Quoi donc! sont-ce eux qui allument les incendies, qui provoquent les séditions, fomentent les complots, et ourdissent de criminelles trames? Ont-ils jamais forcé les portes des repaires immondes où siégent leurs ennemis, et où se célèbrent leurs mystères impurs et leurs orgies politiques? Vont-ils semer de l'or dans les places pour corrompre! Les a-t-on jamais entendus crier aux armes, si ce n'est pour s'armer contre les passions, contre les habitudes vicieuses et les penchans honteux? les a-t-on jamais entendus parler d'indépendance et de liberté, à moins que ce ne soit de *celle des enfans de Dieu, les seuls,* dit saint Paul, *qui soient véritablement libres* (4)? Se mêlent-

(1) Luc. x, 13. — (2) Jon. iv. — (3) Luc. xiii, 5. — (4) Rom. viii.

ils de politique, ridicule et vaine pâture de tous nos grands esprits, et même des petits, à moins qu'ils ne disent que la vraie et infaillible politique, c'est la religion, et que sans elle tout s'écroule et manque par les fondemens? Est-ce enfin dans leurs écoles que l'on enseigne l'insurrection et que l'on apprend la révolte? Hélas! tous ces jeunes apprentis de révolutions, qui ne rêvent que liberté, et qui brûlent de se signaler dans la carrière du désordre, peuvent très-bien avoir fait leurs études, mais très-certainement ils n'ont jamais fait leur mission. C'est la grande réponse que l'on doit faire à tous ces accusateurs aussi injustes que passionnés; et combien l'indignation égale ici la surprise, quand on pense qu'une pareille inculpation est faite par des hommes qui, après avoir mis le feu aux quatre coins de la France, travaillent encore à le mettre aux quatre coins de l'Europe!

Enfin les détracteurs de nos missionnaires pensent leur faire injure, en les appelant des convertisseurs; et cela se conçoit de la part de ces hommes qui n'ont jamais de regret que du mal qu'ils n'ont pas fait, et qui ne se repentent jamais que quand ils ont manqué leur coup. Mais ils disent ici beaucoup plus vrai qu'ils ne pensent, et même qu'ils ne veulent, en appelant ces prophètes importuns des convertisseurs; car ils ne sont pas autre chose, et c'est en effet le mot propre. Ils ne se disent point les régens des rois, les tuteurs des peuples, les précepteurs du genre humain, les propagateurs de la lumière, et les régulateurs de l'opinion publique; ce sont des convertisseurs. Ils ne viennent point vous guérir de vos préjugés, mais de vos vices; vous parler de vos droits, mais de vos devoirs. Ce sont des hommes inspirés par *cette loi divine qui convertit les ames* (1), et envoyés par celui qui

(1) Ps. XVIII, 8.

nous dit : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur et de toute votre ame* (1). Ils sont convertisseurs comme les apôtres, et, comme eux, *ils sont des pêcheurs d'hommes* (2), qui tendent sans cesse leurs filets, pour les retirer des eaux croupissantes de l'iniquité. Ils veulent que l'*on dépouille le vieil homme pour se revêtir du nouveau* (3), et que chaque coupable déchire *non ses vêtemens, mais son cœur* (4). Et on sent combien cette grande et magnifique morale doit paroître étrange à tous ces beaux esprits, dont le plus grand effort est de polir la surface de l'homme, de blanchir avec art le sépulcre, de ne s'attacher enfin qu'au dehors, et qui font consister toute l'éducation à pallier les vices, toute la vertu à se contenir, et toute la conversion à se contrefaire. Il n'en est pas ainsi de nos missionnaires, qui comptent l'ame pour tout et le dehors pour rien. Ce sont de vrais convertisseurs, qui veulent vous enlever au monde et à vos passions, pour vous rendre à vous-mêmes, ou vous enlever à vous-mêmes pour vous rendre à Dieu : voilà toute leur ambition ainsi que toute leur science. En est-il donc une plus belle et plus glorieuse? et quels sont donc les insensés qui pourroient leur en demander une autre?

Mais les enfans du siècle ne sont-ils pas aussi des convertisseurs? Ne voudroient-ils pas faire d'un bon français qui aime son roi, un factieux qui le juge, et même qui le trahit; et d'un bon chrétien qui aime son Dieu, un sage qui n'aime que lui et les autres pour lui? Et si nous osions aussi, et qu'il ne fût pas contraire à la gravité de notre ministère d'inventer des termes nouveaux, ne pourrions-nous pas dire d'eux, que ce sont des pervertisseurs : nom qui leur conviendroit d'autant plus qu'il n'est point équivoque, et qu'on ne sauroit se mé-

(1) Joel. II, 12. — (2) Matth. IV, 19. — (3) Colos. III, 9. — (4) Joel. II, 13.

prendre sur son application? Oui, nos très-chers Frères, ce sont des pervertisseurs qui mettent tout leur esprit à exalter les imaginations, à tromper la crédulité des simples, et à flatter l'orgueil d'une multitude aveugle et passionnée; pervertisseurs d'autant plus dangereux, que leur grand art est d'opérer la confusion des idées par celle des mots : semblables à ces hommes dont parle le prophète, ils se sont affermis dans l'habitude de je ne sais quel langage magique, langage à part qui n'appartient qu'à eux, et qu'ils ont inventé pour le malheur du monde : *Firmaverunt sibi sermonem nequam* (1). Chacune de leurs paroles est un piège, *chacun de leurs discours est un dard* (2). Dignes héritiers de ces hommes qui avoient créé l'*Être suprême* pour ne plus parler de Dieu, ils attaquent la religion au nom de la religion même, et ils combattent les missionnaires, disent-ils, pour l'honneur même des missions. C'est ainsi que ces anges de paix sont transformés en artisans de discorde, ces agneaux au milieu des loups, en loups eux-mêmes; ces médecins des ames, en tyrans des consciences; ces envoyés des premiers pasteurs, en aventuriers de religion; et ces hommes qui, vivant de peu, manquent souvent du nécessaire, en des hommes cupides que possède l'amour du gain. Ainsi, prêcher l'Évangile à la face du soleil, c'est ourdir des trames secrètes; prêcher le pardon des injures, c'est exaspérer les passions; réconcilier les ennemis, c'est diviser les familles; mettre du baume sur les blessures, c'est les envenimer, et provoquer les restitutions, c'est alarmer les propriétaires. N'est-ce donc pas ici le génie de la perversité? et peut-on faire du mensonge un trafic plus honteux? n'est-ce donc pas ici *cette langue double et maudite* dont parle le prophète (3), cette langue inverse

(1) Ps. LXIII, 6. — (2) Ps. LIV, 22. — (3) Eccli. V, 11.

et frauduleuse, qui appelle *le jour la nuit et la nuit le jour*, qui *change le bien en mal et le mal en bien* (1)? et si les démons ont une langue, peuvent-ils en parler une autre?

Les modérés du siècle, c'est-à-dire, les frénétiques partisans de la modération et de la tolérance, ces hommes qui ne veulent qu'une lâche tiédeur et une molle condescendance quand il s'agit de venger la vertu outragée, et ne réservent qu'à eux seuls la force et même la violence pour défendre leurs fatales doctrines; ces hommes, dis-je, trouveront notre zèle emporté et notre style amer; peut-être même diront-ils de nous ce qu'un juge inique disoit de Jésus-Christ : Il a blasphémé, *blasphemavit* (2). Mais que n'avons-nous ici ce *style de fer* dont parle le saint homme Job (3), *pour raconter les crimes de Juda et les iniquités de Jacob* (4)? et pourquoi notre voix ne ressemble-t-elle pas, ainsi que celle du Seigneur, *à un tonnerre roulant dans le nuage* (5), pour peindre, avec des couleurs assez fortes, ces implacables ennemis des conversions et des convertisseurs, qui ne veulent pas plus d'amendement pour les autres que pour eux-mêmes, et qui, peu contens de vouloir rester ce qu'ils sont, travaillent chaque jour à devenir pires qu'ils ne peuvent? Eh quoi! c'est au moment où l'abîme de la corruption publique est sans fond, et les progrès de l'immoralité sans bornes, au moment où il faut agrandir les prisons, tant augmente le nombre des détenus; où il faut agrandir les hospices, tant augmente le nombre des enfans trouvés; où il faut multiplier les juges et les magistrats, tant est grande la progression des délits à juger et des peines à infliger; où il faut agrandir les maisons de santé, tant augmente le nombre des fous, au jugement et d'après le rapport

(1) Isai. v, 20. — (2) Matth. xxvi, 65. — (3) Job. xix, 24. — (4) Amos. ii, 4. — (5) Ps. lxxvi, 19.

des hommes de l'art(1); ce qui démontre en même temps que l'impiété et la philosophie ne dérangent pas moins les têtes qu'elles ne dégradent les ames; c'est, disons-nous, dans ce temps déplorable d'une perversité sans exemple, que l'on voudroit nous faire un crime de travailler à la conversion des méchans qui pullulent de toutes parts, et qui accusent si hautement ce siècle régénérateur! c'est alors qu'on nous demande pourquoi des missionnaires pour convertir, quand il y a tant de magistrats pour punir; c'est alors qu'on nous répète plus hautement que jamais cette maxime favorite de modernes professeurs de morale, que tout le secret de l'ordre social et de l'administration publique des États consiste dans ces deux points, la loi et le bourreau. D'où il résulte que ces grands zélateurs d'humanité aiment bien mieux encore punir les crimes que de les prévenir, dresser des échafauds que de planter des croix, et envoyer les grands pécheurs à la potence que de les envoyer à confesse.

Hâtez-vous donc, intrépides apôtres de la vérité; *partez, anges agiles, et venez prêcher cette nation qui se dissout elle-même, et se déchire de ses propres mains* (2). Ayez pitié de sa misère; convertissez et sauvez d'elle-même cette nation doublement malade et par ses lois et par ses mœurs, et qui, comme celle dont parle un ancien, n'a plus la force de soutenir ni les maux qui la travaillent, ni le remède qui pourroit la guérir; cette nation qui se dit nouvelle, parce qu'elle ne se reconnoît plus, et qui croit qu'elle commence parce qu'elle finit; cette nation qui, tristement placée entre un passé qu'elle repousse et qui sans cesse la poursuit, et un avenir qu'elle appelle et qui sans cesse lui échappe, ne sait plus ni quelle route

(1) Mémoire imprimé d'un des médecins français envoyés à Barcelonne. — (2) Isai. XVII.

prendre, ni quelle route laisser; cette nation enfin qui, plus infidèle que l'infidèle même, n'a plus de Dieu que pour la forme, de religion que pour le nom : *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam.* Fut-il jamais une mission plus digne d'enflammer votre ardeur et d'intéresser votre zèle? *Partez donc : c'est avec des pots de terre* que le Seigneur voulut autrefois que son peuple défît ses ennemis : vous êtes ces foibles instrumens dont la Providence se sert pour combattre et briser les pots de fer du siècle. Gardez-vous de désespérer, et de les croire trop endurcis et obstinés pour être convertis. N'est-il donc pas écrit que Dieu est assez puissant pour tirer *des pierres mêmes des enfans d'Abraham* (1)? et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Ayez confiance, car j'ai vaincu le monde* (2)? *Partez donc ; si on vous chasse d'un pays, secouez la poussière de vos pieds, et allez dans un autre* (3). Rendez-vous dignes de plus en plus par vos succès de la haine honorable de vos détracteurs, et d'un déchaînement qui seul suffit à votre gloire. Ils vous attaquent par des injures, répondez-leur par vos bonnes œuvres; pardonnez-leur, quoiqu'ils sachent ce qu'ils font; opposez vos prières à leur persécution, vos bons exemples à leurs outrages; montrez de plus en plus que votre zèle égale votre désintéressement, que votre récompense est toute dans le ciel, et que jamais on ne pourra vous rebuter, tant qu'il y aura du bien à faire, des malheureux à consoler, des ignorans à instruire, *des pauvres à évangéliser*, des incrédules à confondre et des ames à sauver.

Et vous, nos très-chers coopérateurs, vous les repousserez bien loin de vous ces détracteurs de nos missions, qui, dans leur intrépide audace, n'ont pas craint de nous dire que le ministère ordinaire des pasteurs est suffisant pour les besoins des peuples, et que, quand même il ne

(1) Matth. III, 9. — (2) Joan. XVI, 33. — (3) Luc. IX, 5.

le seroit pas, il vaut encore mieux pour eux d'être privés de pasteurs, que d'avoir des missionnaires. Vous vous méfierez de plus en plus de ces perfides adulateurs, dont le grand art est d'irriter les amours-propres, en vous présentant comme étrangers à vos églises des hommes appelés par nous-mêmes, et comme vos rivaux, des frères dans le sacerdoce qui viennent en notre nom partager bien plus vos peines que vos droits, votre sollicitude que votre autorité, et qui jamais ne connoîtront d'autre rivalité avec les pasteurs, que celle de l'amour du bien et du zèle pour le bonheur de leurs troupeaux. Vous n'oublierez jamais que ces artisans de mensonge qui vous parlent tant de vos droits, sont les mêmes ou les héritiers de ceux qui vous ont dépouillés, tout en feignant de se donner pour les défenseurs de vos droits; qu'ils ne connoissent pas plus ceux de l'Eglise que ceux du monarque, et desquels on peut dire que, si vous avez encore le droit de vivre, ce n'est pas leur faute. Mais, en fermant l'oreille à leurs suggestions hypocrites, vous n'en accueillerez qu'avec plus d'empressement ces généreux auxiliaires de votre charge pastorale, et, mettant en commun vos efforts et vos travaux, vos vœux et vos prières, vous partagerez leur mérite devant Dieu, et leur gloire devant les hommes, si toutefois il peut y avoir ici d'autre gloire que le mérite devant Dieu.

Vous connoissez maintenant, nos très-chers Frères, les principaux motifs d'après lesquels partent les enfans du siècle pour calomnier nos missionnaires, et mettre obstacle à leur apostolat. En fut-il jamais de plus absurdes et de plus misérables, et seroit-il vrai qu'ils aient jamais pu vous ébranler un seul instant? Vous avez vu le grand siècle envoyer ces ouvriers infatigables aux quatre coins de la France et de l'univers, tandis que celui-ci, le plus petit de tous, voudroit les bannir du dernier des

hameaux, et les exterminer de dessus la face de la terre. Vous avez vu nos grands parleurs de civilisation déclamer avec violence contre les vrais créateurs de la civilisation des deux mondes; nos grands parleurs d'humanité insulter aux premiers bienfaiteurs du genre humain; nos prétendus amis du peuple abuser de sa crédulité et trafiquer de son ignorance, en lui présentant, comme ses plus grands ennemis, ses médiateurs, ses consolateurs et ses pères, et nos faux amis de liberté blasphémer contre les missions, parce qu'ils ne rêvent que factions et conspirations. Vous avez vu enfin l'impiété se mentir à elle-même, et rendre un hommage forcé aux éminens services dus à nos missionnaires, et à ce zèle vraiment apostolique qui ne reluit que dans nos seuls pasteurs. En faut-il davantage pour vous les rendre chers et vénérables? Quel ministère remplacera jamais un pareil ministère? quelles lois ou quels livres pourront jamais y suppléer? quel levier politique soulèvera jamais cette masse de corruption sous laquelle l'empire le mieux constitué doit tôt ou tard succomber? et quelles actions de grâces ne devons-nous pas à la divine Providence, qui a daigné nous ménager ce précieux renfort d'ouvriers évangéliques, si propres à opposer une forte digue à ces torrens de vices et de scandales qui menacent de tout inonder! Confiez-vous donc de plus en plus à leur zèle, et rendez-vous de plus en plus dociles à leurs leçons, en même temps que vous fermerez plus que jamais l'oreille aux insinuations de leurs coupables détracteurs. *Ne craignez pas leurs blasphèmes*, dit l'Esprit saint (1); ils ne font que les démasquer, et ils retombent tous sur eux-mêmes. Ils ont peur de nos missions, elles sont donc bonnes et désirables. Ils persécutent nos missionnaires; ce sont donc

(1) Isai. LI, 7.

des hommes infiniment utiles, auxquels vous ne pouvez donner trop de confiance, ni montrer trop d'empressement. C'est le meilleur raisonnement que nous puissions vous faire, comme c'est la plus sûre règle que vous ayez à suivre : la conséquence est infaillible, et il n'y a point ici moyen de vous tromper.

La peur et les vives inquiétudes que nos missions occasionnent aux philosophes et aux esprits révolutionnaires, et l'alarme que leurs succès jettent tous les jours dans le camp ennemi, nous rappellent l'extrême sensation qu'excita parmi les philosophes et les ligueurs du dernier siècle la grande mission qui eut lieu dans la capitale, à l'occasion du jubilé de l'année sainte (1), laquelle opéra dans les mœurs un renouvellement sensible. Les exercices s'y firent avec la plus grande édification, et les procesions solennelles avec une affluence dont on avoit peu d'exemples. Jamais spectacle plus consolant pour la piété; jamais on ne vit plus d'aumônes, plus de bonnes œuvres en tout genre, plus de conversions éclatantes. Mais que sont tous ces biens pour des philosophes? et que leur importe que les libertins, les usuriers, les mauvais fils, les mauvais pères, et même les voleurs de grand chemin se convertissent, si la raison ne triomphe pas, et si les lumières rétrogradent? On vit même un des chefs de la secte manifester ses inquiétudes au patriarche des penseurs, et lui écrire, dans l'amertume de son ame : *Ce jubilé nous a fait reculer de plus d'un demi-siècle; encore un jubilé, et notre cause est perdue* (2); et c'est ce que disent encore aujourd'hui les mécréans et les impies de telle et telle ville où la mission a réussi. Encore une mission, et notre cause est perdue; et la dévotion, ennemie des lumières, ré-

(1) 1776. — (2) Correspondance de d'Alembert et Voltaire.

trécira tous les esprits ; et le fanatisme va devenir plus ardent que jamais : encore une mission, et la jeunesse, qui fait tout notre espoir, nous est enlevée, et l'empire des prêtres va renaître et le nôtre s'évanouir ; et tous les mariages vont être bénis par l'Eglise, et à la suite de ces bénédictions, tous les malheurs et tous les troubles marcheront à la fois ; encore une mission, *et notre cause est perdue, et nous reculons au moins d'un demi-siècle.*

Et c'est aussi ce qui arrivera, nos très-chers Frères, si les missions sont encouragées, et si les apôtres de la foi et de la vérité obtiennent cette efficace protection qu'ils ont droit d'attendre dans le royaume très-chrétien. Oui, donnez-nous des missions, et notre cause est gagnée, disent les vrais fidèles et tous les gens de bien ; oui, que l'on ressuscite ces établissemens apostoliques, si propres à réparer les pertes du sanctuaire, en lui donnant de saints ministres ; que l'on favorise ces écoles précieuses, destinées à étendre le domaine de la foi, où les bonnes mœurs et les bonnes lettres se fortifient mutuellement, où l'esprit d'étude se soutient par la piété, et où la piété perfectionne l'esprit d'étude, et notre jeunesse est renouvelée, et l'éducation publique est désinfectée, et la monarchie est consolidée, et la France est sauvée ; qu'on rende enfin la vie au ministère saint de la prédication, et qu'on lui donne l'autorité qui lui appartient, l'indépendance qui lui est naturelle, et il reculera cet esprit du siècle, qui a pris le parti de ne pas reculer, dût-il nous jeter dans l'abîme ; et pour cela il n'y aura qu'à le vouloir, et à dire fortement aux éclaireurs du siècle et aux suppôts de l'impiété, que la monarchie ne reculera pas, que la légitimité ne reculera pas, que la race auguste des Bourbons ne reculera pas, que la religion catholique ne reculera pas, que la foi des siècles ne reculera pas : il n'y aura qu'à l'annoncer sans crainte

et à le dire sans détour, que la France et le Roi le veulent ainsi; et Dieu voudra, n'en doutons pas, ce que voudront et le Roi et la France; et il bénira cette noble résolution, *en nous donnant lui-même le vouloir et le faire* (1); et il oubliera l'excès de nos iniquités, et sa colère s'apaisera; et il redeviendra pour nous le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis; et de sa main miséricordieuse il fermera pour jamais l'abîme de la révolution, et il dira à ce déluge de malheurs et de crimes qu'elle a versés sur nous : *Tu viendras jusque-là, et tu y briseras et tes flots emportés* et tes ondes bourbeuses; *huc usque venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos* (2).

MANDEMENT

A L'OCCASION DES VICTOIRES DE L'ARMÉE FRANÇAISE ET DE L'HEUREUSE DÉLIVRANCE DU ROI D'ESPAGNE.

Du 10 octobre 1823.

Enfin, nos très-chers Frères, les vœux de la France et du monde chrétien sont heureusement accomplis; enfin l'Espagne, si long-temps opprimée, respire; et le Roi catholique, comme le Roi très-chrétien, a aussi sa *restauration*. Elle est donc terminée cette entreprise mémorable, qui rend à une des plus belles monarchies son antique splendeur, à son roi dans les fers sa liberté et sa couronne, à l'Europe sa tranquillité, aux augustes Bourbons un trône qui leur appartient, et à la France un allié constant et un ami fidèle.

(1) Philip. II, 13. — (2) Job. XXXVIII, 11.

Fut-il jamais, nos très-chers Frères, un évènement plus marquant par ses résultats, plus décisif par ses conséquences? Quels succès inouis! quelle page brillante pour notre histoire! et quel plus noble monument pouvoit jamais être élevé à la gloire de nos armes, comme à celle du nom français? Que sont donc devenues toutes ces bandes de factieux qui asservissoient leur nation et ensanglantoient leur patrie? Est-ce la foudre de nos guerriers ou la foudre du ciel qui les a frappés? Ils ont fui et ils ne sont plus; et c'est bien d'eux que l'on peut dire avec un prophète : Vous chercherez tous ces rebelles, et vous ne les trouverez plus, et ils seront comme s'ils n'avoient jamais été; *quæres eos, et non invenies viros rebelles tuos; erunt quasi non sint* (1).

Qui a donc fait, nos très-chers Frères, *des choses si admirables à nos yeux, si ce n'est le Seigneur?* Et qui peut ici méconnoître cette puissante main qui *frappe et qui guérit* (2), *qui secoue la terre, et la rasseoit ensuite sur ses fondemens, qui d'un regard la fait trembler* (3), comme d'un mot il la relève et la console? Oui, c'est lui qui, commandant aux flots de la mer, leur a dit de se calmer dans cette grande circonstance, et de laisser tranquillement consommer la plus sainte des entreprises. C'est le Dieu des armées qui a protégé notre armée libératrice, dont les lauriers sont restés aussi purs que l'esprit qui l'animoit, et qui, ne connoissant qu'un seul parti, celui de la fidélité, qu'une seule ambition, celle de conquérir l'ordre et la paix, a pu faire dire d'elle ce qui est dit dans l'Ecriture de l'armée de David, qu'*elle marchoit comme un seul homme* (4). C'est celui qui tient dans ses mains le sort des empires, comme le cœur des rois, qui a conduit de victoire en victoire, et comme par la main,

(1) Isai. XLI, 12. — (2) Job, V, 18. — (3) Ps. CIII, 33. — (4) II Reg. XIX, 14.

l'auguste chef de nos guerriers, pieux et brave comme saint Louis, et digne fils du plus digne des pères. Que faut-il donc admirer en lui davantage? est-ce sa sagesse ou son courage, sa fermeté ou sa modération? et qui donc pourroit ici ne pas être frappé de toute la distance qui sépare le héros chrétien, aussi humain que désintéressé, uniquement armé pour venger la cause de Dieu et l'injure des rois, de ces héros de révolution, de ces enfans perfides de la révolte et de la sédition, plus barbares encore que les Vandales et les Huns, qui du moins ne dévastoient pas leur terre natale, et que les Maures envahisseurs, qui si long-temps désolèrent l'Espagne?

Mais que la juste joie qui nous anime, nos très-chers Frères, ne nous empêche pas de réfléchir sérieusement sur les grandes leçons que nous donne cette heureuse nouvelle. C'est maintenant que les peuples doivent apprendre à fermer plus que jamais l'oreille aux suggestions empoisonnées de ces nouveaux régénérateurs, qui les constituent souverains pour n'en faire que leurs esclaves, et de bien se convaincre que tout ennemi du sang de ses rois est l'ennemi de son pays, que jamais ils ne seront heureux que sous l'empire de la légitimité, et que toute la garantie de leur repos et de leur sécurité consiste à ne plus recevoir de maîtres que de la main du temps, ou plutôt de la main de Dieu même.

C'est maintenant surtout que les rois doivent bien se dire à eux-mêmes que, pour régner, il n'y a qu'à le vouloir, et à se confier *en celui qui donne le vouloir et le faire* (1); grande et importante maxime, qu'il faudroit désormais graver sur tous les trônes. Oui, c'est surtout aujourd'hui qu'il faut remettre sous leurs yeux ces paroles d'un prophète : Écoutez-moi, princes et rois, chefs

(1) Phil. II, 13.

des nations et arbitres du monde : *ad vos ergo, reges, sunt hi sermones mei;* écoutez-moi, afin que vous marchiez sans crainte comme sans détour dans les voies de la sagesse, sous peine de tomber de vos trônes et de voir vos sceptres brisés : *ut discatis sapientiam, et non excidatis* (1). Non, les moyens ordinaires ne vous suffisent plus, et votre vigilance doit être aussi grande que vos dangers sont imminens. Voyez cette conspiration universelle contre le Seigneur et contre son Christ, et par conséquent contre vous-mêmes. Voyez cette épidémie morale, cette tourmente générale, et ce malaise indéfinissable qui gagne le monde, et dont on ne peut pas plus expliquer la cause que prévoir le terme. *Levez-vous donc, et armez-vous de vos boucliers* contre cette philosophie inquiète et turbulente avec laquelle il n'y aura jamais ni sûreté pour les rois, ni paix pour les peuples; *surgite, principes, arripite clypeum* (2). Levez-vous, non sans doute pour répandre le sang, mais pour empêcher que les impies ne le répandent; non pour étendre votre domination, mais empêcher qu'ils ne dominent, tous ces philosophes armés, qui veulent à tout prix refaire les États pour faire leur fortune, nous éclairer la torche à la main, nous apprendre à penser à force de spoliations et de crimes, et nous inculquer la morale en dépouillant les temples et brisant les autels. Levez-vous donc; il ne s'agit plus maintenant de ces croisades si fameuses, et qu'à son éternelle honte la philosophie a tant calomniées; il ne s'agit plus de conquérir les lieux saints, ni d'arracher des mains des infidèles le tombeau du Sauveur du monde; il ne s'agit plus de sauver l'Europe de l'invasion des sectateurs fanatiques de Mahomet, mais de la préserver des suppôts de l'irréligion et des sectaires plus

(1) Sap. VI, 10. — (2) Isai. XXI, 5.

fanatiques encore de la raison pure et du beau idéal de la civilisation. Il s'agit de sauver la foi des peuples, sans laquelle il n'y a pas de peuples, et sans laquelle il n'y auroit dans l'État que confusion et anarchie; il s'agit enfin de sauver, s'il est permis de s'exprimer ainsi, cette croix même qui a sauvé le monde, et sans laquelle le monde retomberoit dans le chaos. Ralliez-vous donc à ce signe adorable, à ce signe vainqueur qui ne fera pas moins le bonheur de vos armes et de votre alliance, qu'il n'a fait jusqu'ici l'honneur et l'ornement de vos diadèmes; *surgite, principes, arripite clypeum.*

C'est ce que nous disions, nos très-chers Frères, il y a sept mois, du haut de la chaire chrétienne, à l'auguste famille de nos rois, au moment où l'illustre prince partoit pour le champ de l'honneur et le théâtre de sa gloire (1). Mais si ce conseil, donné aux puissances de la terre, étoit si utile et si nécessaire alors que nous n'avions encore que des vœux à former et de grands succès à prédire, il ne l'est pas moins aujourd'hui que nous avons de grands exploits à célébrer et des actions de grâces à rendre. Et qui pourroit douter que l'impiété factieuse ne soit pas encore terrassée, ou que, terrassée, elle ne se croie pas encore vaincue? Qui pourroit ne pas voir que l'espérance des méchans, pour être vaine, n'est point encore perdue, et que, comptant toujours sur la foiblesse des bons et sur cet esprit de concession qui jusqu'ici n'a profité qu'à eux seuls, ils n'épient encore dans l'ombre le moment favorable pour se fortifier, reprendre leur attitude hostile, et relever leurs têtes menaçantes?

Pour vous, nos très-chers Frères, qui n'avez de boucliers à prendre que contre l'ennemi de votre salut, et qui ne devez être forts que contre vos passions et contre

(1) Sermon de la Cène, prêché à la cour le 17 mars précédent.

vous-mêmes, armez-vous de plus en plus de vos prières et de vos bonnes œuvres, pour désarmer le ciel, le conjurant de mettre fin à ce marasme moral, à cet affaissement des ames, vrai caractère de ce siècle, et qui semble nous présager l'agonie des empires. Hâtez-vous d'accourir au pied des saints autels pour seconder les religieuses intentions de notre vertueux monarque, qui, consolé après tant d'infortunes par un si grand évènement, et non moins éclairé sur les devoirs que sur les droits de la royauté, sent aujourd'hui plus que jamais le besoin d'affermir son trône sur la religion et la justice. Venez-y supplier le Tout-Puissant d'achever le grand œuvre de sa miséricorde, et de mettre le comble au bonheur de la France, en lui donnant une nouvelle vie dans ses mœurs et ses institutions, comme il vient de lui accorder un nouvel accroissement de force et de puissance politique. Eh! que pourroit-elle donc faire sans cette double renaissance? Quel bien durable pourroit-elle alors se promettre? De quoi lui serviroit de relever le trône antique de l'Espagne, si le trône français, bien plus antique encore, étoit sourdement miné par l'engouement des plus folles théories et par la fureur toujours croissante des innovations? De quoi lui serviroient et ses succès si glorieux et ses victoires si éclatantes au dehors, si au dedans le cœur de l'Etat étoit rongé par l'athéisme corrupteur et par ce vil égoïsme, seule vertu que puisse nous donner la philosophie? Comment enfin prétendroit-elle s'élever au rang qui lui appartient parmi les nations, si elle descendoit au-dessous d'elle-même, et s'obstinoit à ramper tristement sur ce terrain fangeux où la retiennent et la licence des écrits et l'impunité des blasphèmes? Ah! c'est bien alors qu'on pourroit dire avec le prophète : Vous avez multiplié la nation, mais vous n'avez pas multiplié sa joie et son bonheur, et en augmentant la gloire

de ses armes, vous n'avez fait qu'ouvrir pour elle une plus vaste source de ruines et de malheurs; *multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam* (1).

Mais non, et nous aimons à espérer que ce n'est point en vain que le ciel a fait pour nous tant de miracles, et que la France saura en profiter pour se convertir au Seigneur, et sortir de ce léthargique sommeil, triste avant-coureur de la mort. Un plus bel avenir se découvre à nos yeux, et déjà nous voyons la religion qui a fondé la monarchie, et sans laquelle la monarchie s'écrouleroit, reprendre son heureux ascendant, son antique influence; les campagnes abandonnées, où ne croissoient jusqu'à présent que des ronces et des épines, renaître et se ranimer à la voix de leurs pasteurs, et, pour parler avec l'Esprit saint, *refleurir comme les lis* (2); les lis eux-mêmes raffermis au-delà des Pyrénées, comme ils le sont au-delà des Alpes, acquérir parmi nous un nouveau degré de splendeur, et se relever encore plus sur leur tige superbe; la race auguste de nos rois nous devenir de plus en plus chère et précieuse; la France abjurant ses erreurs, redevenir le royaume chéri de Dieu et sa nation privilégiée; et avec la religion, tous les biens arriver à la fois, les biens de la vie et les biens de la grâce, l'union des cœurs au dedans et la sûreté au dehors, la confiance pour le présent et la sécurité pour l'avenir; enfin l'hydre sanglante des révolutions pour jamais étouffée, rentrant pour jamais dans les enfers d'où elle est sortie, et nous laissant jouir tranquillement de ces belles promesses que le Seigneur nous fait par son prophète: *Soyez fidèles à ma loi, et ma loi vous sera fidèle* (3); *gardez mes fêtes, et marchez dans la voie de mes commandemens, et je vous donnerai la paix sur vos frontières,*

(1) Isai. IX, 3. — (2) *Ibid.* XXXV, 1. — (3) Eccles. XXXIII, 3.

ainsi que le sommeil dans vos foyers; vous mangerez votre pain dans l'abondance, vous habiterez votre terre sans inquiétude; le sceptre de la terreur sera brisé, et ces vices honteux qui vous dévorent, comme une bête malfaisante, disparoîtront bien loin de vous (1).

Mais en adressant, nos très-chers Frères, nos prières au ciel pour un évènement qui intéresse de si près le bonheur de la France, pourrions-nous en oublier un autre qui n'intéresse pas moins la gloire et la paix de l'Eglise, et séparer ici deux grands bienfaits que la Providence a fait marcher ensemble et presque dans le même jour? C'est l'élection d'un nouveau successeur du prince des apôtres, pontife vénérable que tout recommandoit aux illustres suffrages qui l'ont élevé, et non moins fait pour honorer sa dignité suprême par ses lumières que par ses vertus. Son cœur paternel a tressailli sans doute au bruit de nos victoires, et il nous a semblé le voir embrassant, du haut de son trône, son fils aîné, et confondant dans la bénédiction tous les enfans de saint Louis et tous ceux de saint Ferdinand. Supplions donc le souverain pasteur des ames de le bénir lui-même et de le protéger *à l'ombre de ses ailes* (2), en lui donnant toute la force et la prudence dont il a besoin dans des temps aussi difficiles, et la grâce de triompher de ces rebelles d'une autre espèce qu'il est chargé d'éclairer, et de vaincre les ennemis de l'unité et de la vérité, les rebelles à la lumière, *rebelles lumini* (3).

Ainsi Pierre est toujours vivant dans ses successeurs, et c'est sur cette pierre inébranlable qu'est bâtie l'Eglise romaine; ainsi se perpétue cette suite magnifique de pontifes qui presque tous, ou saints, ou savans, ou grands princes, ont donné à l'Europe sa glorieuse prééminence

(1) Levit. XXVI, 3 et seq. — (2) Ps. XVI, 8. — (3) Job. XXIV, 13.

dans l'univers. Le Capitole s'est écroulé, les plus puissantes monarchies et les plus fières républiques sont tombées les unes sur les autres; la barque du pauvre pêcheur a surnagé parmi tant de ruines. La reine des cités et la ville par excellence domine encore par la religion, comme autrefois elle dominoit par les armes. La chaire éternelle reste toujours assise sur les débris du trône des Césars : l'étendard de la croix flotte encore majestueusement sur le dôme de la basilique de Saint-Pierre, et semble rallier de cette cîme auguste tous les catholiques du monde; nous entendons encore la voix de notre chef retentir du haut des sept collines, et c'est de là qu'il parle encore *à la ville et à l'univers :* URBI ET ORBI.

INSTRUCTION

PASTORALE

AU SUJET DE L'ÉTABLISSEMENT

DE LA DÉVOTION AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Du 2 mars 1824.

DIVERSES circonstances, nos très-chers Frères, des occupations imprévues, un séjour trop prolongé dans la capitale, mais commandé par la nouvelle dignité à laquelle le Roi a daigné nous élever, et qui, quoique en apparence toute politique, ne nous donne pas moins un surcroît de moyens pour défendre la religion et la monarchie, puisque celui qui en est revêtu n'est en effet qu'un gardien plus spécial de la royauté, une sentinelle plus vigilante et plus active de la légitimité : toutes ces choses, disons-nous, ne nous ont pas permis de donner notre instruction accoutumée à l'époque précise du saint temps de Carême, ni de publier encore une Lettre pastorale que nous vous destinons, et qui, comme nous l'espérons, pourra être infiniment utile sous le rapport des mœurs publiques, puisqu'elle est destinée à signaler les principales causes de leur honteuse décadence. Mais en attendant que nous la fassions paroître, nous croyons devoir vous adresser le discours que nous avons prononcé dans notre église cathédrale, à l'occasion d'une ordonnance par nous rendue pour l'établissement de la dévotion au sacré Cœur dans notre diocèse, où elle fait tous les jours les progrès les plus heureux et les plus consolans;

et c'est aussi pour hâter ces progrès, pour concourir à une œuvre aussi intéressante et aussi précieuse, que nous avons jugé nécessaire de publier ce discours, convaincu qu'il ne pourra que ranimer cet esprit de componction, de mortification et de pénitence, qui est l'esprit particulier de cette sainte quarantaine, et pénétré de la douce confiance qu'elle ne pourra qu'augmenter le zèle des uns, réveiller l'indifférence des autres, et procurer l'instruction de tous.

Oui, nos très-chers Frères, de toutes les dévotions que nous nous faisons un devoir de recommander aux fidèles, la plus propre à favoriser le goût de la piété, et à répandre ces sentimens de foi, d'espérance et d'amour sur lesquels est fondée toute la religion, c'est sans doute celle qui fait en ce moment l'objet de notre sollicitude. En vain des hommes téméraires aussi ennemis de l'autorité que de la piété, des hommes superbes qui voient partout la superstition, parce qu'ils n'aiment pas la dévotion; qui ont beaucoup de mépris pour les confréries, mais beaucoup d'attachement pour les factions; qui n'aiment pas ce qu'ils appellent les pratiques populaires, mais qui aiment beaucoup les troubles et les manœuvres révolutionnaires : semblables à ceux dont parle l'Apôtre, *à ces maîtres trompeurs qui introduisent des sectes de perdition* (1); en vain, disons-nous, ces hommes plus dangereux encore par les idées erronées qu'ils ont de la piété, que les impies mêmes par leur incrédulité, ont attaqué depuis long-temps l'adoration du sacré Cœur, et affectent encore aujourd'hui d'en faire la censure. Je ne sais quel rayon de lumière brille de toutes parts, et prouve à tous les yeux qui ne veulent pas se fermer, que cette dévotion pour laquelle nous faisons aujourd'hui un appel solennel

(1) *Magistri mendaces, qui introducunt sectas perditionis.* II Petr. II, 1.

à toutes les ames chrétiennes, ne mérite pas moins la confiance que le respect, et par l'autorité qui la consacre, et par l'objet qu'elle nous présente, et par le but qu'elle se propose, et par les avantages qu'elle nous procure.

Nous disons, nos très-chers Frères, par l'autorité qui la consacre, et qui n'est rien moins que celle de l'Eglise même, représentée ici par son chef suprême et par les décrets vénérables du saint siège, de cette chaire unique devant laquelle toutes les autres tiennent à honneur de s'abaisser, et à laquelle doit se rallier tout fidèle qui ne veut pas s'égarer et se perdre. Quelle est donc cette erreur, nos très-chers Frères, et quel nom donner à ces hommes, qui, se croyant plus infaillibles que le saint siège, plus savans que les plus grands docteurs, que l'église de France elle-même (1), et comptant leurs opinions pour tout, et pour rien les décisions des premiers pasteurs, ne craindroient pas de repousser, comme manquant d'autorisation légitime, une dévotion si hautement accréditée, et qui, répandue aux quatre coins de l'Eglise catholique, ne peut plus être rejetée que par les impies et par les mauvais catholiques?

En vain nous diroit-on que c'est ici une dévotion nouvelle: qu'importe qu'elle soit nouvelle, si c'est le saint siège, si c'est l'Eglise qui l'approuve? qu'importe qu'elle soit nouvelle par la forme, si son esprit est ancien, et si le fond est conforme aux plus saines maximes de la tradition? Et poussera-t-on la témérité jusqu'à dire que toute pratique qui n'est pas littéralement énoncée et textuellement connue dans l'antiquité, est par là même une innovation condamnable? Sans doute qu'on ne peut rien ôter ni rien ajouter à la foi, et que ce qui est faux dans

(1) L'assemblée du clergé de France, en 1763, prit une délibération en faveur de la dévotion au sacré Cœur.

un temps ne peut être vrai dans un autre. Mais qui ne sait aussi que, si les principes de l'Eglise ne peuvent changer, ses besoins peuvent varier, et que ce qui n'est pas nécessaire dans un siècle peut devenir très-bon et très-utile dans un autre? Qui ne connoît pas ce principe avoué de toute l'antiquité, que l'on peut enseigner des choses anciennes d'une manière nouvelle, suivant cette maxime si connue d'un Père : *non nova, sed novè?* C'est ainsi que saint Bernard et saint Bonaventure se sont servis de termes inusités, et ont exprimé des sentimens peu connus avant eux sur la dévotion à Marie et sur d'autres affectueux sujets, sans qu'ils aient été pour cela taxés d'ignorans et de novateurs : d'où il est aisé de conclure qu'ici les véritables novateurs sont ceux qui regardent comme innovation tout ce qui contrarie leurs erreurs favorites, et que les vrais apostats de l'antiquité sont tous ces hommes de parti, tous ces frondeurs chagrins qui nous donnent leur raison pour règle, leur caprice pour autorité ; qui veulent mettre leur petit nombre au-dessus de tout, et même de l'Eglise; qui, pour éluder les jugemens dogmatiques, inventent des distinctions futiles, inconnues à toute l'antiquité; et qui, après avoir disputé aux évêques et au saint siège le droit d'examiner les livres et d'en censurer les propositions condamnables, osent encore leur contester celui d'établir les plus utiles dévotions et les pratiques les plus édifiantes.

Mais si la dévotion au sacré Cœur est infiniment respectable par l'autorité sainte qui la consacre et qui la légitime, elle ne l'est pas moins par le but qu'elle se propose, et par l'objet vénérable qu'elle offre à notre culte.

Non, ce n'est plus ici, nos très-chers Frères, ce sanctuaire ancien que la crainte fermoit, et ce saint des saints interdit à tous les mortels, à l'exception d'un seul; ce n'est plus *ce tabernacle de Jacob,* cette arche inanimée,

froide dépositaire d'objets aussi morts qu'elle. C'est le vrai tabernacle et cette arche toute vivante du nouveau Testament, où se trouvent tout à la fois, non les tables de la loi, mais le législateur lui-même qui nous a apporté la loi de son amour; non les cinq pains de proposition, mais le pain des anges et le froment des élus; non la baguette fleurie d'Aaron, mais le prêtre éternel et l'auteur même du sacerdoce; non la figure de quelques chérubins se couvrant de leurs ailes, mais l'objet même de l'adoration de tous les anges de la cour céleste. C'est Dieu en Jésus-Christ se réconciliant le monde, et devenu malédiction pour le péché; c'est l'hostie de propitiation, et la grande victime dont le prix infini met le prix à toutes les autres; c'est enfin le Cœur de Jésus, le plus magnifique héritage qu'il ait pu nous laisser : cœur immense qui embrasse tous les hommes, *qui a aimé jusqu'à la fin;* vrai trésor de bonté, vrai océan d'amour et de miséricorde, objet éternel des complaisances du Père céleste, et le plus grand et le plus bel ouvrage qui soit sorti de ses mains.

Voilà, nos très-chers Frères, l'objet trois fois saint que nous offrons à votre dévotion et à vos hommages. En faire le centre unique de nos affections les plus tendres et les plus intimes, n'est-ce pas se proposer le but le plus noble et le plus capable d'élever l'ame du chrétien? Et qu'y a-t-il donc de plus digne d'un culte spécial, d'une vénération toute particulière? Quelle source plus abondante de consolations? quelle fête plus belle, plus propre à inspirer et les hautes pensées et les désirs célestes, que celle de ce divin corps, où, dans un seul prodige, se célèbrent tant de prodiges, et dans un seul mystère, tant de mystères? C'est la fête de la reconnoissance pour un bienfait sans prix qui met le comble à tous les autres. C'est le culte du cœur, c'est

la dévotion du sentiment et de l'amour. Fut-il jamais une règle plus infaillible, une voie plus sûre, et un moyen plus efficace pour aller à Dieu, pour nous réunir à lui, et nous acquitter envers lui? et comment s'égarer, quand on se perd dans ce foyer de toutes les lumières et dans ce miroir vivant de toutes les vertus? Les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit ne sont que trop souvent sujettes à des excès; les vertus mêmes que nous admirons le plus peuvent entraîner des abus; la justice peut devenir rigueur, le zèle pour la maison de Dieu peut avoir ses écarts, la foi peut dégénérer en crédulité, l'espérance peut se faire illusion : le seul amour de Dieu ne peut pas se tromper. Nous pouvons croire trop, espérer trop; nous ne pouvons pas trop aimer, ou s'il y avoit ici quelque excès, ce seroit de ne pas assez aimer; et voilà pourquoi la dévotion au sacré Cœur, toute fondée sur l'amour, ne peut connoître ni abus ni excès, et qu'avec elle il n'y a aucun désordre à supposer, aucun inconvénient à prévenir, aucun danger à craindre. Les anges, en prétendant à une puissance égale à celle de Dieu, sont tombés, et ont été précipités du ciel comme la foudre; le premier homme, en ambitionnant une science égale à celle de Dieu, est tombé, et avec lui sa postérité toute entière. Mais en aspirant à un amour et à une bonté égale à celle de Dieu, ni l'ange ni l'homme n'ont couru et ne courront jamais de danger; et ainsi plus ils s'éleveront l'un et l'autre, fût-ce même jusqu'au trône du Tout-Puissant, et plus ils seront sûrs de ne pas tomber. Et comment pourroient-ils tomber en aimant comme lui, en ne vivant, pour ainsi dire, que comme lui? Tout n'est-il pas amour dans Dieu? le cœur du Père et le cœur du Fils ne sont-ils pas un même cœur? et qu'est-ce donc que la Trinité, que trois amours dans un seul? mystère ineffable, dont il n'est pas donné à

l'homme de sonder toute la profondeur, mais qui ne nous apprend pas moins que la vraie religion ne peut être qu'amour, comme le Dieu dont elle descend *n'est que charité.*

Aussi, remarque excellemment un Père, aussi l'amour est la seule chose par laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu et de nous rapprocher de lui. Il nous juge, nous ne pouvons pas le juger; il nous donne, il n'a pas besoin de nos dons; s'il commande, nous devons obéir; s'il s'irrite, nous devons le craindre; s'il menace, nous devons trembler : mais s'il aime, que devons-nous faire? Ah! nous devons l'aimer, et puis l'aimer encore, et puis l'aimer toujours. C'est la seule chose que nous pouvons faire avec lui, comme lui et par lui, et avec laquelle nous pouvons devenir semblables à lui. *Aimez-vous la terre?* dit saint Augustin, *vous êtes terre : aimez-vous Dieu, que vous dirai-je? vous êtes Dieu* (1). Et c'est ainsi, nos très-chers Frères, que nous pouvons dire, en un sens très-vrai, que la dévotion au sacré Cœur, bien loin d'être nouvelle, est aussi ancienne que le monde; qu'elle a été la dévotion de tous les temps, ou plutôt de l'éternité toute entière, et, si l'on peut parler ainsi, la dévotion de Dieu même, puisqu'il ne vit et n'existe que par l'amour, qu'il n'est heureux que par l'amour, que chaque instant est pour lui un acte d'amour, et que, seul dans l'éternité, il ne peut aimer que lui et nous-mêmes pour lui.

Mais si le sentiment de l'amour est juste et naturel quand il est appliqué au cœur de Dieu, combien l'est-il davantage quand il s'adresse au cœur de Jésus-Christ, uni par un lien inaltérable à celui de la Divinité même! si Dieu est digne de notre amour comme créa-

(1) *Si terram diligis, terra es : si Deum, quid dicam? Deus es.* S. Aug. Tract. 2 in Joan.

teur, combien plus comme rédempteur! si tout notre être lui est acquis, étant l'ouvrage de ses mains, combien plus étant l'ouvrage de son cœur! Et de quoi faudroit-il s'étonner davantage, ou du mystère d'un Homme-Dieu, qui, pour sauver le monde, prodigue tout son sang et nous donne sa propre vie, ou du mystère du cœur de l'homme qui resteroit fermé, qui seroit froid et insensible à la vue de la victime sainte dont la mort fit fendre les montagnes et pâlir le soleil?

C'est encore dans un sens très-vrai, nos très-chers Frères, que nous pouvons dire que la dévotion au sacré Cœur est la dévotion du ciel, puisque le ciel ne connoît point et ne peut connoître d'autre vertu que l'amour. Là ne se trouve plus la foi, puisqu'*on voit Dieu face à face;* ni l'espérance, puisqu'on le possède; ni la patience, puisqu'on n'a rien à supporter; ni la prière pour soi-même, puisqu'on n'a rien à demander; ni l'humilité, puisqu'on n'a plus de foiblesses humiliantes; ni la chasteté, puisque l'on est soustrait à l'empire des sens. La charité seule, *plus forte que la mort,* est la seule vertu qui triomphe du temps et qui ne peut s'éteindre; la seule qui, par un privilège unique, survivant à toutes les autres, couronne encore toutes les autres; et c'est ainsi que l'on peut dire que la dévotion au sacré Cœur, entièrement fondée sur l'amour, est un paradis anticipé, l'apprentissage de cette vertu unique qui fait le ciel et demeure au ciel, et l'avant-goût de cette association immortelle où ce divin Cœur doit à jamais être le centre de la félicité des anges et des saints.

Mais la dévotion au sacré Cœur n'est pas seulement la dévotion spéciale de l'amour de Jésus qui s'est fait victime pour nous; elle est encore éminemment la dévotion de l'amour des hommes qui ont tous le Fils de Dieu pour frère. C'est la fête de notre humanité consa-

crée, et, pour ainsi dire, divinisée dans le mystère d'un Dieu fait chair, épousant toutes nos misères et nos infirmités. C'est la fête de la compassion pour tous ceux qui sont dans la douleur et dans la peine; la fête de tous les affligés, de tous les malheureux qui ont si peu de fêtes, et auxquels le monde ne sauroit en donner: car comment adorer l'humanité souffrante de Jésus-Christ, sans nous intéresser au sort de tous ceux qui souffrent, et pour quelque cause qu'ils souffrent, fût-ce même par leur fureur?

Aussi l'adorateur du sacré Cœur est le plus vrai et le plus tendre ami du pauvre: c'est pour lui spécialement que *le nom du pauvre est honorable*, et c'est bien lui surtout *qui pleure avec ceux qui pleurent;* magnifique morale que les anciens sages ne soupçonnèrent pas, eux qui disoient: *Ne te lamente pas avec ceux qui se lamentent* (1), et auxquels le nom même d'humanité étoit inconnu; morale que ne connoissent guère non plus nos prétendus amis de l'humanité, dont la philantropie n'est pas plus la bienfaisance que leur philosophie n'est la sagesse. Quels sont donc ces barbares qui voudroient nous ravir une si consolante doctrine et un culte si favorable à nos misères, si assorti à la triste condition de l'homme? En fut-il jamais un plus doux et plus fait pour les ames tendres et sensibles? Non, il n'y a que des hommes sans cœur qui ne veulent pas de la dévotion au Cœur de Jésus; tristes échos de nos frères errans, qui ont cru la déprécier en nous disant qu'elle fait *un culte de la douleur, et une religion de la souffrance:* reproche qui nous flatte d'autant plus, qu'il nous vient d'hommes sans culte, ou qui n'en ont qu'un aussi aride et aussi froid que la matière, où le sentiment n'a point de part; et qui, plus

(1) Epictète.

philosophes que chrétiens, n'ont pour ministres que des dissertateurs, pour temples que des académies de morale, et pour autels que des tombeaux.

Mais en adorant spécialement le Cœur de Jésus-Christ, et en faisant de cet objet sacré le but particulier de notre dévotion et de notre culte, gardons-nous de toute idée grossière et matérielle qui nous feroit diviser Jésus-Christ, et ne nous montreroit dans ce Cœur divin qu'une partie isolée de lui-même. Loin de nous cette pensée qui dénatureroit notre culte envers Jésus-Christ, en séparant de son Cœur sacré les autres parties de sa divine personne; loin de nous une erreur que cherchent à nous imputer les ennemis de cette dévotion, qu'ils ne rougissent pas d'appeler une idolâtrie où le cœur matériel de Jésus-Christ est tout, et le reste de sa personne rien : imputation insensée, hautement démentie par les prières mêmes de l'office consacré à cette auguste solennité, lesquelles, par la clarté des expressions, excluent ici toute méprise et toute confusion. Combien donc faudroit-il être idolâtre de soi-même et de ses opinions, pour nous présenter comme un cœur mort et matériel, ce cœur plein de vie, et que nous adorons comme le trône de la charité même! comme si c'étoit diviser Jésus-Christ que de le renfermer dans son cœur qui est son centre, dans son cœur qui est son chef-d'œuvre, dans son cœur qui est tout et pour nous et pour lui, puisqu'il n'est sauveur et rédempteur que par son cœur; comme si l'on divisoit davantage Jésus-Christ, en adorant spécialement son cœur, qu'on ne le divise en adorant spécialement son corps dans la solennité eucharistique qui lui est consacrée; comme si l'on divisoit Jésus-Christ dans la dévotion aux cinq plaies, dont on ne peut pas plus contester l'utilité que l'ancienneté; et qu'on dût être taxé d'idolâtrie, parce qu'on adore ces sacrés stigmates, qui ne sont que le

symbole des souffrances de Jésus-Christ, ainsi que son cœur est le symbole par excellence de son amour; comme si l'on n'avoit pas le droit de dire que s'être fait victime pour les péchés du monde, et être mort pour notre salut, c'est tout Jésus-Christ, de même que l'on peut dire avec le Saint-Esprit, que *servir Dieu et observer ses commandemens, c'est tout l'homme;* comme si nous divisions la Divinité même, quand nous parlons du cœur de Dieu, et que son cœur ne fût pas tout pour lui, dans ce sens que notre cœur est aussi tout pour nous! Et assurément, quand Dieu nous dit *de lui donner notre cœur,* croyons-nous qu'il ne demande qu'une partie de nous-mêmes? et ne pensons-nous pas qu'en lui donnant notre cœur, c'est notre être tout entier que nous lui donnons? Non, ce n'est pas le corps, ce n'est pas l'esprit qui fait l'homme, c'est le cœur. C'est là qu'est le principe de son bonheur ou de sa misère; c'est là qu'est ce trésor dont parle Jésus-Christ, *d'où sortent et le bien et le mal,* et les vices et les vertus. *C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle,* et sans lui la parole n'est qu'un airain sonnant. C'est dans le cœur que le génie prend sa source; et s'il vient à l'homme quelque grande pensée, quelque sublime inspiration, c'est du cœur qu'elle arrive. Enfin la seule chose que l'on estime véritablement en lui, c'est le cœur. On n'aime en lui ni ses talens, ni ses qualités extérieures, si le cœur ne les rehausse et ne les embellit; et l'on peut dire que sans le cœur, la beauté languit, l'esprit est muet, et la pensée est morte. Adorons donc Jésus-Christ tout entier dans son cœur, puisqu'on peut dire que ce cœur renferme son humanité toute entière; et laissons les détracteurs de cette dévotion se perdre dans leurs argumens sophistiques. Repoussons loin de nous ces prétendus esprits forts qui flétrissent et tuent tout ce qu'ils touchent, ces froids raisonneurs qui veulent dis-

cuter nos mystères, comme ils discutent leurs calculs et leurs théories, et tout approfondir, parce qu'ils ne veulent rien aimer; qui viennent mettre des subtilités là où il ne faut que du sentiment, et combattre comme un système et un pur ouvrage de l'esprit ce qui n'est qu'un élan du cœur, un abandon et un transport de l'ame. Pour nous, nos très-chers Frères, instruits à l'école de Jésus-Christ, aimons et ne raisonnons pas, et plongeons-nous avec délices dans cet abîme sans fond de grâces et de bienfaits, où la raison se perd, mais où le cœur se retrouve toujours; aimons, et, pour parler avec l'apôtre, *vivons dans la foi de celui qui nous a aimés.* Aimons, et puis, dit excellemment saint Augustin, faisons tout ce que nous voudrons, parce qu'en aimant Jésus-Christ nous faisons tout ce que nous devons, tout ce que nous pouvons; et qu'en l'aimant tendrement et constamment, il ne nous reste plus rien à faire. Aimons, c'est la substance et le génie du christianisme, et si quelques mondains ou frivoles ou pervers insultoient à notre piété, comme à une vaine mysticité, comme à la dévotion des ames simples, des esprits foibles et bornés; répondons-leur que sans doute ils ne sont pas mystiques, ces hommes tout terrestres qui aiment bien mieux puiser dans les trésors de la fortune que dans le trésor des indulgences, ni tous ces docteurs enflés de leur savoir, dont l'ame desséchée ressemble à *ces nuées sans eau*, qui ne sont propres qu'à nous cacher les rayons bienfaisans du soleil; répondons-leur que la piété affectueuse du fidèle vaut mieux que toute la raison du sage, que c'est cette raison qui est étroite, mais que l'amour est immense; et qu'il n'y a d'esprits vraiment bornés, que tous ces grands esprits qui concentrent en eux-mêmes toute leur foi, toute leur affection, toute leur espérance. Enfin aimons, et n'oublions jamais qu'il y a plus de mérite, de grandeur et d'éléva-

tion d'ame dans un seul mouvement d'amour pour Jésus-Christ, qu'il n'y en a dans toutes les futiles recherches de l'esprit et dans tous les vains raffinemens de la sagesse humaine.

Mais qu'est-ce donc, nos très-chers Frères, qu'aimer véritablement Jésus-Christ? C'est le prendre pour le *Dieu de notre cœur,* ainsi que parle le prophète, c'est étudier tous les mouvemens de son cœur, pour en faire le modèle du nôtre, et nous donner, autant qu'il est en nous, un cœur aussi ardent que le sien a été tendre; un cœur aussi reconnoissant que le sien a été généreux; un cœur ouvert comme le sien à toutes les misères, compatissant pour tous les malheureux, toujours prêt à recevoir nos plus grands ennemis, à pardonner aux plus grands coupables; un cœur doux et humble comme le sien; enfin un cœur nouveau, ainsi qu'*il est venu créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre;* de sorte que nous puissions dire avec l'apôtre: *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Allons donc, nos très-chers Frères, au Cœur de Jésus-Christ, allons puiser dans *ces fontaines du Sauveur.* C'est là que vous trouverez qu'on n'est vraiment heureux que quand on repose, comme le bien-aimé disciple, sur ce cœur adorable. Faisons plus encore; entrons-y bien avant, puisque Jésus-Christ nous l'ordonne; lui-même nous en montre l'ouverture, et c'est pour que nous puissions y entrer plus facilement, qu'il a permis, dit saint Bernard, qu'il fût percé par une lance, et que la plaie toute sanglante en fût comme la porte. C'est dans cette eau vive, et dans ce sang qui découle de ce cœur entr'ouvert que nous retremperons nos ames, et que nous prendrons de nouvelles forces pour marcher constamment dans les voies du salut. Êtes-vous tièdes pour le bien, venez vous réchauffer dans cette fournaise ardente; êtes-

vous affligés, venez vous consoler dans ce cœur qui *a porté toutes nos langueurs et nos infirmités*, et qui a été *triste jusqu'à la mort;* êtes-vous pauvres, venez au cœur de celui qui n'avoit pas où reposer sa tête, et qui seul a proclamé la pauvreté bienheureuse; êtes-vous effrayés à la vue de vos crimes, son cœur s'ouvre à tout cœur contrit et humilié, et vous ne trouverez en lui que douceur qui attire, patience qui attend, clémence qui pardonne; êtes-vous foibles dans la foi, venez à ce cœur, dont *l'onction*, dit saint Jean, *vous enseignera toutes choses*, en vous faisant goûter ce que vous ne voyez pas, et aimer ce que vous ne comprenez pas. Désirez-vous vous consacrer à l'état de virginité, allez au Cœur de Jésus, qui est l'époux des vierges, qui n'a eu pour mère qu'une vierge, et qui, pour couronner les vierges, ne se plaît à habiter, dit l'Esprit saint, que *parmi les roses et les lis des vallées.* Enfin qui que vous soyez, grands et petits, jeunes et vieillards, approchez tous sans crainte et avec confiance, et venez à ce cœur : c'est le sanctuaire des justes, c'est le refuge des pécheurs, c'est le port assuré contre tous les orages de ce monde et contre les tempêtes des passions. C'est ici que vous trouverez des consolations dans vos peines, des lumières dans vos doutes, des soutiens dans vos tentations, des encouragemens dans vos foiblesses, la victoire dans vos combats, la plus heureuse paix, un calme pur dans vos derniers momens, et la vie enfin au jour même de votre mort.

Mais en adorant le Cœur de Jésus, nos très-chers Frères, vous honorerez le cœur de Marie, dans le sein de laquelle s'est formé ce divin cœur; vous l'honorerez avec la juste proportion et la distance infinie qui se trouvent entre le cœur d'un Homme-Dieu et le cœur d'une créature, mais d'une créature qui ne connoît au-dessus d'elle

que son fils, et dont on peut dire qu'elle a contribué à notre rédemption par le sang de son fils. Vous l'honorerez ce cœur béni entre tous les autres, ainsi qu'elle a été bénie entre toutes les femmes; ce cœur plus tendre mille fois que ceux de toutes les mères ensemble, et plus brûlant que ceux de tous les séraphins; magnifique abrégé de sainteté, vivante image du Cœur de Jésus, dépositaire de ses pensées, *conservateur de toutes ses paroles,* et confident de ses desseins les plus mystérieux. Vous ne séparerez donc plus deux cœurs qui n'ont jamais été séparés l'un de l'autre, qui toujours ont été confondus l'un dans l'autre; et par cette union vous mettrez le comble à votre bonheur, et le sceau à votre sanctification, en vous donnant une médiatrice auprès du Fils, comme le Fils est votre médiateur auprès du Père; et de même que le Cœur de Jésus sera pour vous le principe et la source de toutes les grâces, le cœur de Marie en sera le canal le plus abondant et le gage le plus assuré.

Mais si la dévotion au sacré Cœur est si belle, si utile et si précieuse, considérée en elle-même, et, pour ainsi dire, dans son intérieur, elle n'est pas moins avantageuse et salutaire sous le rapport d'une association et d'une dévotion publique. Et sans parler ici des trésors d'indulgences qu'a ouverts et qu'ouvre chaque jour l'Eglise en faveur de tous les fidèles qui s'y dévouent, qu'y a-t-il donc de plus favorable au salut, et de plus propre à accélérer le grand ouvrage de notre sanctification, que ces pieuses confréries où l'on s'aide et l'on se soutient par des pratiques et des exercices communs; où l'on s'encourage par de salutaires conseils; où l'on s'édifie par des exemples réciproques; où l'on se réjouit dans le Seigneur par ces divins cantiques, heureux prélude de la joie des élus et des concerts célestes; où les oraisons

sont plus ferventes, les bonnes œuvres plus multipliées; où chacun entre en participation des sentimens et des mérites de toutes les ames aimantes, unies au cœur de Jésus par la même dévotion; où cette communion des saints se rend encore plus sensible dans ces fréquentes assemblées, images touchantes de celles des premiers chrétiens, qui, réunis par les liens de la même foi, l'étoient encore par ceux de la même charité, et où de tous les cœurs et de toutes les ames, ils ne faisoient qu'une ame et un cœur? Douce et aimable fraternité qui fait éprouver à chacun des associés la vérité de ces paroles du prophète, qu'*un seul jour passé dans la maison du Seigneur vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs*.

Et voilà donc les associations pacifiques et bienfaisantes qui se forment sous les auspices de la religion, lesquelles, ne se montrant que pour étendre le règne de la vertu et ranimer le goût de la piété, ne se répandent que comme ces doux fleuves qui fertilisent tranquillement leurs rives: bien différentes de ces sociétés turbulentes si multipliées de nos jours, pour la ruine des nations et le malheur du monde; sociétés ténébreuses dont la devise est *la lumière*, et dont l'esprit, comme le but, est le secret et le mystère de l'enfer.

Hâtez-vous donc, nos très-chers Frères et nos très-chères Sœurs, d'arborer cette sainte livrée des adorateurs de Jésus, et de vous enrôler sous la sainte bannière de son sacré Cœur; *c'est dans ce signe que vous vaincrez*, et devant cette enseigne que fuira l'ennemi de votre salut. Hâtez-vous de venir prendre dans ce saint lieu l'engagement solennel de vous dévouer à son culte, et de vous consacrer entièrement à son honneur et à sa gloire. Venez y expier, par vos humbles supplications et vos publiques amendes honorables, les outrages qu'il reçoit

chaque jour dans son sanctuaire, par ces mêmes hommes pour lesquels il a donné sa vie et son sang, et qui, par leurs irrévérences et leurs profanations, viennent encore le crucifier sur l'autel même de son amour. Par là s'établira une émulation sainte de zèle et de ferveur entre la dévotion au Cœur de Jésus et la dévotion au cœur de sa sainte mère; et ces deux associations, plus émules que rivales, uniquement jalouses de savoir quelle est la plus fervente, se fortifieront, s'épureront l'une par l'autre. Par là vous serez unis de cœur et d'esprit à ces pieuses adoratrices que nous nous félicitons de posséder au milieu de nous, à ces vierges vraiment sages dont *la lampe est toujours ardente*, dont le *cœur est toujours en haut*, crucifiées au monde, comme le monde leur est crucifié; *suivant toujours l'Agneau partout où il va*, et qui, toujours perdues dans le Cœur de Jésus qu'elles adorent nuit et jour, ont le grand art et le précieux talent de nous parler par leur silence même, et de nous édifier d'autant plus qu'elles se cachent davantage.

Mais après avoir payé au sacré Cœur le tribut de vos adorations, vous ne perdrez jamais de vue qu'une des grandes fins de votre sainte institution, c'est de vous adresser au ciel pour tous les besoins de la terre. Vous prierez donc avec la plus grande ferveur pour tous les besoins de vos frères, soit que vivans ils combattent encore dans cette vallée de larmes, soit que morts et déjà transplantés dans la vallée brûlante des expiations, ils réclament encore vos suffrages pour obtenir leur délivrance; pour tous les besoins de l'Eglise, afin que Dieu la console dans ses pertes, la retire de ses ruines, et y fasse *revivre la beauté des anciens jours;* pour les besoins de notre diocèse, afin que Dieu y forme des ministres suivant son cœur, et des ouvriers aussi zélés que la moisson est grande; pour les besoins du premier pasteur, afin que,

par sa grâce, il devienne le modèle de tous les autres; pour les besoins de notre vertueux monarque, afin que ses nobles intentions ne soient jamais trompées, *qu'il ait toujours*, ainsi que dit l'Esprit saint, *des pensées dignes d'un roi* (1), et *que son trône*, comme celui de David, *s'affermisse de plus en plus par la miséricorde et la justice* (2); pour les besoins de nos législateurs, afin que, pénétrés de leurs devoirs, et honorant leur noble mission, ils puissent révoir, dans le calme de la sagesse, tant de lois improvisées au milieu de l'agitation des partis et du tumulte des passions; enfin pour les besoins de la France entière, afin qu'elle revienne à Dieu et à sa loi sainte, et qu'elle abjure ces doctrines impies qui la travaillent sourdement, et avec lesquelles l'état ne pourroit que languir, la religion que dépérir, et la nation que se corrompre.

Puisse donc cette sainte association dévouée au Cœur de Jésus se propager et s'étendre de plus en plus dans toutes les paroisses de notre diocèse! Puisse-t-elle y ranimer ce feu sacré qui est prêt à s'éteindre, le faire sortir de son léthargique sommeil, et de cette funeste apathie pour toutes ces pratiques précieuses qui donnent tant de ressort à la piété, tant de vie aux vertus et tant de force aux ames! Puisse-t-elle être l'ornement de ce saint temple, l'édification de cette ville, la consolation de notre épiscopat, et attirer enfin et sur le chef et sur les membres, et sur le pasteur et sur le troupeau, toutes les bénédictions du ciel et de la terre!

(1) Isai. XXXII, 8. — (2) Prov. XXV, 5.

MANDEMENT

A L'OCCASION DE LA MORT DE LOUIS XVIII.

Du 16 septembre 1827.

Tout meurt, nos très-chers Frères, les rois comme les peuples; et la couronne la plus brillante de la terre tombe avec autant de promptitude et de facilité, que les feuilles les plus légères sont emportées par le souffle des vents. Ainsi l'a voulu le maître du monde, lequel seul ne meurt point. Le monarque qui fait l'objet de ce triste et lugubre concours vient de subir la loi commune, et celui qui avoit sauvé sa patrie, et rendu la vie à la France par son retour miraculeux, vient de tomber lui-même sous la faux de la mort, et bientôt il ira descendre dans les royales catacombes pour y dormir dans la même poussière que ses grands et augustes aïeux. C'est avec la plus vive douleur que nous vous annonçons ce que déjà vous ne saviez que trop. Il n'est donc plus Louis le Désiré, doublement digne de ce nom, et par les droits que sa naissance lui donnoit à notre fidélité, et par les droits que les hautes qualités de son cœur et de son esprit lui donnoient à notre amour. Il n'est plus ce prince auquel il n'a manqué aucune gloire, pas même celle de l'adversité, dont les vertus honorèrent les malheurs, et dont les malheurs épurèrent les vertus; plus grand peut-être encore dans l'exil et presque dans les fers de la captivité, que sur le trône et tout resplendissant de l'éclat du diadème; aussi prudent dans les affaires que délicat dans les procédés; magnifique sans dissipation, et populaire sans jamais oublier son rang; d'une ame si élevée qu'au-

cun revers ne put jamais l'abattre, et si sensible qu'elle ne trouvoit de bonheur qu'à soulager les malheureux; et qui, pleinement convaincu qu'il n'y a de vrais Français que les chrétiens fidèles, et plaçant à la tête de sa politique la religion, comme l'appui le plus ferme des trônes et le premier boulevard des nations, nous prouva constamment que les deux titres qu'il tenoit le plus à honneur étoient ceux de père de son peuple et de fils aîné de l'Eglise.

Mais c'est sa mort surtout, nos très-chers Frères, qui le recommande à nos regrets, et le rend cher à notre mémoire, et l'on peut dire qu'elle est à elle seule sa plus belle oraison funèbre. Vous avez tous été instruits des circonstances qui l'ont accompagnée : vous connoissez tous ce grand spectacle d'édification qu'il a donné durant sa longue et douloureuse agonie; toutes ces expressions de tendresse en même temps que de piété adressées à sa famille auguste en proie à sa douleur profonde; ce témoignage éclatant de la plus vive foi, en recevant le Saint des saints, et embrassant avec tant de ferveur le signe du salut qu'il presse sur ses lèvres mourantes; enfin ces sentimens d'une patience inaltérable et d'une héroïque résignation, qui l'a fait marcher, pour ainsi dire, au-devant de la mort avec autant de fermeté et de courage qu'il s'est montré inébranlable au milieu des plus grands hasards, et supérieur à lui-même dans les plus grandes infortunes.

Nous irons donc, nos très-chers Frères, nous prosterner au pied des saints autels, et supplier le Père des miséricordes de recevoir dans son sein celui qui aima tant à faire miséricorde, de pardonner les fautes à celui qui a pardonné tant de crimes; *d'oublier les ignorances* et les foiblesses de celui qui aimoit tant à oublier les torts même les plus odieux, dont l'excessive clémence fit

souvent des ingrats, et dont la noble générosité fut portée si loin, qu'il se vit quelquefois obligé de s'en repentir.

Mais si le Roi est mort, nos très-chers Frères, le Roi vit encore, et le Roi vit toujours. C'est l'avantage sans prix de la légitimité; c'est le grand privilège attaché aux races royales, de ne rien reconnoître d'éventuel et d'incertain dans la succession monarchique. C'est ce qui fait la force des empires, et c'est à cet ordre imperturbable de l'hérédité souveraine, que la France en particulier doit les quatorze siècles de sa durée comme de sa grandeur.

Quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas, nos très-chers Frères, à la divine Providence, qui, nous affligeant d'un côté, nous console de l'autre, et joint à un si grand sujet de regrets et de larmes, un si puissant motif de sécurité et d'espérance dans l'auguste successeur du monarque que nous pleurons! Déjà il nous a peint son ame vertueuse dans la lettre qu'il a daigné nous adresser, presque à l'instant où la mort venoit de frapper sa victime. C'est là où il nous dit que *la piété et la fermeté que Louis a montrées pendant sa maladie sont le comble des grâces que le Seigneur a bien voulu lui faire pendant son règne*, et qu'il exprime le regret *de ce que sa vie n'a pas été aussi longue qu'elle a été remplie de gloire et de sagesse*: paroles d'autant plus faites pour nous intéresser, qu'elles sont aussi pour nous le gage du bonheur que va procurer à la France l'héritier de son trône comme de ses vertus; paroles d'autant plus propres à tempérer notre douleur et nos regrets, qu'elles nous promettent aussi un nouveau règne rempli *de gloire et de sagesse*, et nous annoncent une seconde restauration plus grande encore et plus complète que la première, où il achevera ce que l'illustre mort n'a eu que le temps d'ébaucher, où des plaies encore saignantes seront fermées pour toujours, où il mettra la dernière main à ce magni-

fique édifice que l'impiété dans toute sa fureur n'a pu renverser; où, loin de marcher avec le siècle, qui ne sait lui-même où il va, il marchera avec les principes et les vérités qui sont l'héritage des siècles, et où enfin, peu content d'être appelé un second *Charles le Sage*, il recommencera saint Louis, dont il est l'émule comme il en est le fils, en unissant, à son exemple, la force à la douceur, la justice à la bonté : deux vertus inséparables qui font à elles seules tout le secret des rois.

N'en doutons pas : son grand cœur lui en dira bien plus pour notre bonheur que toute la science du monde, et sa haute piété l'inspirant plus puissamment que toutes les leçons de la politique, nous le verrons vérifier cet oracle du Roi-Prophète que ne sauroient trop méditer tous les monarques de la terre : Celui qui veut gouverner les hommes, doit être juste et gouverné lui-même par la crainte de Dieu; et il sera comme le soleil du matin, lorsqu'il se lève dégagé de nuages, et comme l'herbe tendre qui sort de terre par un beau temps qui succède à la pluie (1).

Ainsi, nos très-chers Frères, tout concourt à nous rassurer sur le sort du monarque dont nous déplorons la perte. Tout nous dit qu'une si belle mort est pour lui le garant d'une éternelle vie, et que le sacrifice de propitiation que nous allons offrir pour lui, ne pourra que hâter le moment de sa délivrance, si toutefois il n'a pas déjà trouvé grâce devant celui qui juge les rois, si ses bonnes œuvres ne lui ont pas déjà ouvert les portes de la gloire céleste, et si les pauvres, qu'il a tant aimés, ne l'ont pas déjà introduit, suivant la promesse de l'Évangile, dans les tabernacles éternels.

(1) *Dominator hominum, justus dominator in timore Dei, sicut lux auroræ, oriente sole, manè absque nubibus rutilat, et sicut pluviis germinat herba de terra.* II Reg. XXIII, 3.

ORDONNANCE

SUR

LES QUÊTES ET LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE.

Du 11 novembre 1824.

La retraite ecclésiastique qui a eu lieu le mois dernier dans notre séminaire, et à laquelle nous avions appelé un grand nombre de pasteurs et autres prêtres de notre diocèse, a eu le plus grand succès, et nous a procuré les plus douces consolations. L'esprit du sacerdoce et le zèle pastoral s'y sont ranimés; l'amour des saintes règles et de la discipline s'y est fortifié, et chacun y a pris la ferme résolution de s'y conformer de plus en plus. C'est pour entrer dans ces vues qui répondent si bien aux nôtres, et seconder des dispositions qui ne peuvent que contribuer au salut des ames, à l'honneur du clergé, et à l'édification de notre diocèse, que nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. Ier. Les quatre quêtes pour le séminaire, dans toutes les paroisses de notre diocèse, doivent absolument se faire chaque année; la loi même donne droit au cinquième du revenu de la location des bancs et chaises de toutes les églises en faveur du séminaire, et si jusqu'à présent nous n'avons point exigé ce droit, c'est que nous avons voulu ménager les fabriques, et que nous aimons encore à nous en rapporter à la justice et à la piété des différentes paroisses de notre diocèse.

Ces quêtes sont d'autant plus urgentes, et nous les recommandons d'autant plus fortement au zèle de MM. les curés et desservans, que le séminaire se trouve en ce moment dans le plus grand embarras, pour avoir trop facilement accordé des pensions gratuites.

Art. II. La reconnoissance et la justice imposent aux prêtres qui ont reçu leur éducation de notre séminaire, le devoir imprescriptible et sacré de payer, chacun pendant douze ans, pour le soutien de ce même séminaire, la très-modique somme annuelle de vingt-cinq francs; nul ne pouvant s'en dispenser sans montrer une extrême ingratitude, et sans se soustraire à l'obéissance et à la soumission qu'il a promises à son évêque. L'ingratitude seroit bien moins excusable de la part de ceux qui ont reçu du séminaire, non-seulement l'éducation, mais encore la subsistance et jusqu'à l'entretien. Nous ne saurions nous persuader qu'il y ait dans notre diocèse un seul prêtre qui puisse jamais rougir d'avoir cette triple obligation au séminaire, tous devant au contraire s'en honorer, puisque ces bienfaits mêmes attestent la bonne opinion qu'ils ont alors donnée de leurs heureuses dispositions pour la science et pour la vertu. Il y a conséquemment tout lieu d'espérer et de croire qu'aucun de ces ecclésiastiques ne démentira une réputation si désirable et si précieuse à conserver.

Art. III. Voulant renouveler les anciens statuts de notre diocèse, nous défendons à tout prêtre d'avoir ou de garder à son service toute domestique au-dessous de l'âge de quarante ans; nous révoquons en conséquence les permissions qui pourroient avoir été accordées à cet égard, nous réservant à nous seuls le cas d'exception, et voulant qu'aucune permission ne soit regardée comme valable, que quand elle aura été signée de notre main.

ART. IV. Ordonnons à tous les prêtres de notre diocèse de toujours porter la soutane, la tonsure et le chapeau ecclésiastique à trois cornes dans leurs paroisses; nous en exceptons les voyages, sans entendre par là dispenser de cette obligation ceux qui viendroient dans notre ville épiscopale.

CHOIX

DE COMPLIMENS, D'EXORDES

ET DE FRAGMENS DIVERS.

FRAGMENT

DE LA FIN D'UN DISCOURS SUR LA CHARITÉ CHRÉTIENNE,

PRONONCÉ DEVANT LE ROI, LE JOUR DE LA CÈNE, LE 17 AVRIL 1783 (1).

SIRE, il est donc temps que nous ouvrions les yeux sur les malheurs qui nous menacent. Hélas! tout nous inspire une sécurité fatale : de fiers rivaux humiliés, le nom français couvert de gloire, les avantages d'une paix qui répare d'une manière si éclatante les injustices de la fortune et les revers du dernier règne; un jeune monarque qui fait l'objet de notre amour, comme son auguste héritier fait l'objet de notre espérance; et plus que tout cela peut-être, cette douce confiance, et je ne sais quel abandon qui fait que tout Français, dans les temps les plus difficiles, se sauve dans le cœur de son roi... Dieu des Louis et des Charlemagne, soyez béni de ce que, malgré nos infidélités, vous daignez encore protéger la gloire antique de cette monarchie! Mais que dis-je? eh! que sont nos succès, et cette gloire qui nous est si chère, si la religion, unique source de tout bien et de toute prospérité, s'affoiblit parmi nous, qu'un éclat mensonger, un fard brillant que nous prenons pour la santé? Et c'est ici que nous osons, Sire, vous révéler le grand malheur de votre empire. Il germe déjà dans les cœurs les plus simples ce

(1) Nous ne donnons point l'exorde de ce discours, qui se retrouve plus bas avec quelques différences. Voyez l'exorde, *Major serviet minori*, plus bas, pag. 409; mais le fragment nous a paru curieux, par l'annonce des malheurs dont on étoit alors menacé.

funeste soupçon, que le présent est tout, et que jouir c'est la sagesse. L'esprit d'irréligion commence à se répandre jusque dans les dernières classes du peuple. Elle sème ses doutes désolans jusque dans les campagnes, et l'on voit circuler jusque dans les sillons ces livres séducteurs où la sainte espérance, le seul bien du pauvre, est traitée de chimère. Ce peuple, jadis si bon, dont toute la morale a été jusqu'ici de *craindre Dieu et d'honorer le Roi*, apprend à faire maintenant des retours secrets sur lui-même; et la triste doctrine de l'intérêt personnel, de l'intérêt calculateur et du froid égoïsme, est prêchée au milieu même des chaumières. Combien il est à craindre, Sire, que la fatale révolution ne se consomme entièrement; que ces mêmes hommes, qui n'ont su jusqu'ici qu'être fidèles citoyens, ne parviennent enfin à discuter tous les premiers devoirs; que cet esprit fatal d'indifférence et d'amour exclusif de soi-même ne corrompe insensiblement la masse de l'Etat; que cette doctrine funeste ne trompe vos meilleures intentions, ou ne rende vains tous les efforts de votre tendresse; et que tous vos soins paternels, ne tombant plus que sur des cœurs desséchés par l'irréligion, ne soient à jamais perdus pour le bonheur de votre empire!

COMPLIMENT A LA REINE,

A LA FIN DU SERMON SUR LA CHARITÉ, PRÊCHÉ LE JEUDI-SAINT 1789, A LA CÉRÉMONIE DE LA CÈNE.

MAIS laissons ces tristes pensées, pour porter nos regards sur des objets plus doux, et tournons-les vers cette grande Reine qui nous donne en ce moment la leçon la plus instructive et l'exemple le plus touchant. Déjà nous avons vu, dans cette enceinte majestueuse (1), le plus vertueux des monarques déposer, en quelque sorte, son diadème resplendissant devant ce que le monde offre de plus obscur et de plus foible, et nous montrer, par un si noble et si religieux empressement, que l'amour des pauvres est, de toutes les vertus, la plus royale, ou, pour parler avec l'Esprit saint, *la loi royale elle-même*, REGALEM LEGEM (2): et voici que sa compagne auguste, celle qui partage à la fois et son trône et son cœur, vient marcher sur ses traces (3), et nous montrer également aux pieds des pauvres celle qui voit aux siens l'univers en respect. Admirable contraste, qu'aucun sage de l'antiquité n'avoit pu même soupçonner! Magnifique morale, dont un Homme-Dieu pouvoit seul nous donner l'idée, et qui n'a pu être inspirée que par celui qui se dit la charité même! Ainsi s'accomplit cet oracle d'Isaïe : *Les rois et les reines seront vos nourriciers, et, se prosternant devant vous, ils baiseront la poussière de vos pieds* (4); et ces expressions, qui, dans

(1) La salle des gardes. — (2) Jacob. II, 8. — (3) Le Roi faisoit la Cène le matin avant la grand'messe, et la Reine avant vêpres. — (4) Isai. XLIX, 23.

la bouche du prophète, semblent n'être qu'une figure pour célébrer plus magnifiquement la gloire de l'ancien peuple, ne sont plus aujourd'hui que l'annonce précise et littérale de la gloire du nouveau, où non-seulement l'infortune perd sa honte, et là misère son humiliation; mais où le pauvre devient une sorte de majesté non moins grande et non moins digne de nos respects que la majesté elle-même.

Et qui plus que vous, Madame, est fait pour sentir tout ce qu'a d'instructif cette auguste cérémonie? Qui, plus que Votre Majesté, sait réunir la dignité à la bonté, et cette élévation de caractère qui semble communiquer au trône plus d'éclat qu'elle n'en reçoit elle-même, à cette touchante sensibilité qui en ouvre les avenues à tout ce qui implore son assistance et son appui? Puissent, Madame, à votre école se former vos enfans augustes! puissent vos instructions descendre bien avant dans leurs jeunes cœurs, *comme une douce rosée tombe sur l'herbe tendre* (1), et les ouvrir à ce sentiment de bienfaisance et d'amour pour le pauvre, qui est le vrai génie des rois! Puissent-ils quelquefois être conduits dans les chaumières, pour y apprendre, bien plus encore que dans les palais, l'art de régner, c'est-à-dire, l'art de connoître la misère publique, que cachent les intéressés, que dissimulent les courtisans et les flatteurs, et fortifier ainsi, par le spectacle de l'infortune, ce sentiment de commisération et de pitié, trop souvent affoibli par le spectacle habituel de la grandeur et de la puissance, si propre à endurcir les meilleures ames! C'est ainsi que, dirigés par les mains mêmes de Votre Majesté dans les sentiers de la vertu, et profitant de vos leçons comme de vos exemples, ils deviendront véritablement l'espoir de la nation,

(1) Deuter. XXXII, 2.

comme vous en êtes l'ornement et la gloire; et qu'après avoir fait votre consolation pendant leur vie, ils feront encore, dans leur postérité, le bonheur des races futures.

Et vous, grand Dieu, qui présidez du haut des cieux à la destinée des empires, qui tenez dans vos mains le sort des peuples comme le cœur des rois, protégez ces jeunes lis, et faites-les croître *à l'ombre de vos ailes;* dissipez ces jours nébuleux, tristes avant-coureurs des orages et des tempêtes; sauvez-nous de cet esprit d'inquiétude et d'innovation, vraie maladie de ce siècle, et le plus grand fléau que votre justice puisse envoyer à un empire, alors que vous voulez le punir et le perdre; faites-nous bien sentir que l'on ne peut rien entreprendre contre la foi de votre Christ, sans que le peuple s'en ressente, sans que les malheureux en souffrent, sans que le pauvre ne voie augmenter sa misère; préservez-nous de ce génie infernal des révolutions, où les gens de bien ont tout à perdre, et les méchans tout à gagner, et qui ne se font jamais qu'au profit de quelques ambitieux, vils flatteurs de la classe indigente pour mieux l'asservir et la corrompre, et la faire servir à leurs desseins coupables; éloignez loin de nous ces prétendus réformateurs qui font la guerre à tous les abus en faisant grâce à tous les vices; faites-nous bien comprendre que, s'il nous faut une réforme, c'est dans nos cœurs; un changement, c'est dans les mœurs publiques; une amélioration, c'est dans le retour aux saines traditions, à l'ancien esprit de nos pères, et que ceux qui en veulent une autre, sont des trompeurs qui nous cachent l'abîme qu'ils ouvrent sous nos pieds, et des barbares qui, se faisant un jeu du sort des peuples, trafiquent sans pitié des larmes et du sang de tous les malheureux, et n'aspirent qu'à élever leur fortune sur les débris de toutes les autres; inculquez enfin bien avant

dans nos cœurs le respect et l'amour de cette religion bienfaisante qui seule peut suppléer à tout, et avec laquelle on a tout; ranimez dans nos cœurs le feu sacré de cette charité sublime qui descend de vous, et retourne à vous, qui est la règle du riche, l'espérance du pauvre, le bonheur de tous, et qui, après avoir fait régner glorieusement les rois sur la terre, les rend dignes d'être couronnés à jamais des mains mêmes du Roi immortel des siècles.

COMPLIMENT ADRESSÉ AU ROI

DANS L'EXORDE D'UN SERMON PRÊCHÉ A LA COUR, LE JOUR DE LA PENTECÔTE 1814, SUR LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ (1).

Mais s'il est dans l'ordre de célébrer le triomphe de la vérité dans ce jour solennel, où sa prédication fait son premier miracle, et où l'apostolat reçoit sa première consécration, il ne l'est pas moins d'en retracer la force et la beauté dans cette heureuse circonstance où se fait l'inauguration de cette chaire de vérité, et de cette tribune auguste, qui, renversée avec le trône, se relève avec le trône, et qui, depuis si long-temps muette et veuve de tous ses orateurs, va désormais ouvrir un nouveau champ à leurs talens, un nouveau théâtre à leur zèle. Providence éternelle! il est donc vrai ce changement ou ce miracle de la droite du Très-Haut, et nos yeux ne nous trompent point, quand, après tant d'orages, et au sortir

(1) Voyez l'*Ami de la Religion*, tom. 1, n° 12.

d'une si longue nuit, nous voyons briller parmi nous ces lis éclatans des Bourbons, dont la tige superbe, qu'avoient flétrie des mains impies, se relevant plus belle que jamais, remplace majestueusement ces noirs cyprès dont le funeste ombrage couvroit depuis vingt ans tout le sol de la France. Le descendant de saint Louis, le rejeton auguste de nos antiques rois, rappelé par le ciel et par notre amour, apparoît au milieu de nous comme un nouveau soleil dont la présence embellit tout, dont le retour réjouit tout, et tous les cœurs chrétiens et tous les cœurs français. O jour trois fois heureux! ô jour trois fois béni! Ainsi, après avoir été le dernier qui ait paru dans la chaire royale, j'étois encore destiné à être le premier qui recommençât la carrière, et à paroître de nouveau devant ce vertueux monarque, qui jadis daigna nous écouter avec tant d'attention et d'indulgence. O doux et touchans souvenirs! Non, Sire, il ne s'est point effacé de notre mémoire ce respect profond que portoit Votre Majesté à la divine parole, ni sa constante assiduité aux saintes prédications, qui attestoit si hautement que sa grande ame étoit à la hauteur des vérités célestes que nous lui annoncions. Mais si Votre Majesté, qui n'étoit alors assise que sur les marches du trône, et encore dans l'âge de la dissipation et des plaisirs, donnoit un exemple si rare de piété et d'édification, que sera-ce donc aujourd'hui, où, monté sur le trône même, elle a de plus grands exemples à donner, de plus grands devoirs à remplir, de plus grandes instructions à recevoir? Que sera-ce quand cette habitude des méditations sérieuses, qui vous est si naturelle, et ce goût pour les choses grandes et élevées, qui fait comme le fond de votre caractère, a été fortifié par une si longue expérience, par un sentiment plus profond de la vanité, de l'instabilité des grandeurs humaines, et par les plus terribles et les plus cruelles leçons qu'aient

jamais pu donner l'adversité et l'infortune? Aussi que d'autres, Sire, louent, dans Votre Majesté, cette profondeur de savoir, cette solidité de jugement, ce tact exquis des convenances, ce génie qui s'élève à tout, et qui descend à tout, cette aptitude merveilleuse à tout apprendre comme à tout retenir, et ce mélange heureux de bonté et de dignité, de sensibilité et de noblesse, qui fait en vous chérir le père et respecter le monarque; pour nous, nous ne voulons voir dans Votre Majesté que l'ami de la vérité, le plus ardent à la rechercher, et le plus digne de l'entendre. Nous ne voulons louer en vous que ce cœur droit et magnanime, qui, convaincu qu'il y a de la grandeur à céder à la vérité, alors même que tout nous cède, semble faire aujourd'hui, par ma bouche, un appel solennel, du haut de cette chaire, à tous les ministres de l'Etat comme à tous les ministres des autels, de lui dire la vérité, et de lui révéler sans crainte et sans détour tout ce qui peut être bon et utile à son peuple...

Pour nous, Sire, toujours jaloux de répondre aux nobles et généreuses dispositions de Votre Majesté, nous ne cesserons de la dire cette vérité sainte, dont nous sommes redevables à tous, aux grands comme aux petits, aux princes comme aux peuples; cette vérité, le premier devoir des pasteurs, puisqu'elle est le premier besoin des peuples, et qui, si jamais elle venoit à se perdre sur la terre, devroit se retrouver sur les lèvres d'un évêque; cette vérité redoutable, seul contre-poids de la toute-puissance, et le seul moyen de donner un maître à ceux qui n'en ont point, auxquels les lois n'en donnent point; enfin cette vérité si importune aux rois vulgaires, mais si chère aux bons princes, qui ont le sentiment de leur grandeur et de leur force, et la conscience de tout le bien que la vérité peut faire aux hommes. Nous laisserons, Sire, à ces braves qui environnent votre trône, à ces hé-

ros si renommés par leur vaillance, qui ont porté si loin la gloire de nos armes, la tâche honorable de combattre les ennemis de l'Etat, si l'Etat toutefois peut encore avoir des ennemis; pour nous, armés du casque de la foi et du glaive de la parole, nous combattrons des ennemis plus dangereux et plus redoutables encore à Votre Majesté que le fer et le feu, les ennemis de la morale et de la vérité, dont le cœur, desséché par l'impiété, n'aime rien, pas même le Roi, et dont les principes funestes rendroient vains tous les efforts des lois, et impuissans tous les magnifiques desseins qu'a formés votre amour pour le bonheur de cet empire. Heureux, si nous pouvions ainsi honorer notre ministère, comme saint Paul, en consacrant à Dieu, à la patrie et au Roi, le déclin de notre carrière, et les derniers efforts d'une ardeur qui s'éteint et s'évanouit comme tout le reste...

L'orateur terminoit son discours par cette péroraison :

Mais non, un plus doux avenir se découvre à mes yeux. Je vois un nouveau siècle s'ouvrir avec un nouveau règne; je vois la vérité évangélique, si long-temps enchaînée et retenue dans l'injustice, reconquérir cette liberté sainte qui fait tout à la fois et son droit et sa force, donner aux mœurs nationales une impulsion nouvelle, réchauffer, par ses leçons divines, tous les cœurs attiédis, ressusciter toutes les ames mortes, et arracher la France à ce léthargique sommeil et à ce marasme moral contre lequel ne peuvent rien ni la force des lois, ni la force des armes. Je vois tous les enfans de la grande famille se former sur l'exemple de leur vertueux chef. Je vois les princes de son auguste sang ranimer parmi nous ce feu sacré de l'antique honneur et de la loyauté antique, nobles vertus de nos ancêtres, sans lesquelles ils n'y a pas de Fran-

çais. Je vois la fille du Roi-Martyr, pure et touchante émule de deux ames célestes, de Clotilde et d'Elisabeth, ange de réconciliation que nous donne le ciel comme le gage, l'heureux garant de sa miséricorde, faire de la cour même une école de vertu, y mettre en honneur la piété, et y faire régner la véritable dignité, celle de la modestie, de la simplicité et de la décence. Je vois la paix s'embrasser avec la justice, et descendre, ainsi que parle le prophète, sur les montagnes et les collines, comme une douce pluie qui les arrose et les féconde. Je vois l'instruction publique débarrassée de tous les alliages qui pourroient en altérer la pureté, s'asseoir de plus en plus sur ses antiques bases et tendre noblement vers son but, celui de renouveler le sang politique, en renouvelant le sang chrétien. Je vois la philosophie réconciliée avec la sagesse, c'est-à-dire, avec la vérité, sans laquelle il n'y a pas de sagesse, et faisant ainsi l'essai de ce que peut, pour le bonheur du monde, le noble accord de toutes les lumières que le génie peut donner, et de tous les grands sentimens que la religion inspire. Je vois enfin la Providence, qui ne fait rien à demi, mettre la dernière main à son ouvrage, confirmer, par de nouveaux prodiges, cette singulière prédilection qu'elle a montrée pour ce royaume; faire un heureux changement au dedans de nous, comme elle l'a fait dans l'Etat; purifier les ames, comme elle a changé les esprits; nous rendre dignes des nouveaux bienfaits par des vertus nouvelles, et au miracle d'avoir sauvé le Roi, ajouter encore le miracle de nous sauver nous-mêmes. Ainsi soit-il.

DISCOURS

ADRESSÉ

A S. A. R. MONSIEUR, FRÈRE DU ROI,

AU SERVICE SOLENNEL CÉLÉBRÉ PONTIFICALEMENT LE 21 DÉCEMBRE 1814, JOUR ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE M. LE DAUPHIN, PÈRE DU ROI, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE DE SENS, OU REPOSENT LES CENDRES DE CE PRINCE, ET DE MADAME LA DAUPHINE, SOUS L'ANCIEN MAUSOLÉE QUI VENOIT D'ÊTRE RÉTABLI PAR LE ZÈLE DES HABITANS DE CETTE VILLE.

MONSEIGNEUR,

En arrivant dans cette ville, Votre Altesse Royale n'a point entendu autant d'acclamations et ces mêmes transports de joie qui retentissent ordinairement partout où elle porte ses pas : c'est qu'à la vue de tout ce funèbre appareil, nous sommes partagés entre ces douloureux souvenirs qu'il nous rappelle, et le bonheur que nous procure votre présence ; c'est que l'allégresse publique est comme suspendue par cette triste cérémonie, où semblent se renouveler les funérailles de ce prince immortel et de cette princesse accomplie dont le sang coule dans vos veines, dont les traits nobles et touchans brillent encore sur votre front, et dont les leçons et plus encore les exemples ont dirigé vos jeunes ans dans la carrière de la vertu. Comment leurs cendres vénérables ont-elles échappé à ces mains doublement sacrilèges qui profanoient tout à la fois et les autels et les tombeaux ? et par quel miracle

ont-elles été tellement conservées, qu'il ne reste plus aucun doute sur l'authenticité de ce précieux trésor? La Providence auroit-elle voulu par là consoler ses augustes enfans, victimes de si longues et si cruelles infortunes, ou nous dédommager de la destruction impie de tant de tombes royales, et de celle surtout de ce Roi-Martyr, dont il a été plus facile d'anéantir les dépouilles sacrées, que d'affoiblir le saint respect que tous les siècles porteront à son nom et à sa mémoire? On vous a dit souvent, Monseigneur, que vous êtes le fils de saint Louis, d'Henri IV, de Louis le Grand et de tant d'autres princes renommés qui font la gloire et la splendeur de votre race, la plus auguste qui soit sous le soleil; mais ce qu'on ne vous a pas assez dit, c'est que vous êtes le fils de Louis Dauphin, de ce prince à jamais regrettable, qui eût égalé saint Louis en vertu, surpassé Henri IV en bonté, et Louis XIV en amour pour les lettres et les véritables lumières, si le ciel ne l'eût pas si tôt enlevé à la terre, et s'il n'eût pas voulu punir le siècle par la perte d'un prince dont le siècle n'étoit pas digne.

A Dieu ne plaise que nous voulions exagérer ici les louanges en parlant d'un prince qui n'exagéra rien, pas même la vertu, et flatter la mémoire de celui qui ne souffrit jamais qu'on flattât sa personne! Mais nous attestons ici tous ceux qui l'ont connu, nous attestons ces écrits précieux, restes immortels de lui-même, dans lesquels il a révélé tous les magnifiques desseins que sa grande ame avoit conçus pour le bonheur de cet empire auquel l'appeloit sa naissance. Nous attestons ces larmes, ce grand deuil et cette désolation universelle dans laquelle la France fut plongée, lorsque son rigoureux destin le ravit prématurément à notre amour comme à notre espérance. C'est alors que toutes les bouches publièrent comme à l'envi la perte immense que

faisoit la nation; c'est alors que la France et l'Europe reconnurent hautement que peu de princes réunirent à des vues plus vastes des sentimens plus élevés et des vertus plus rares; c'est alors que l'impie même s'écria dans son admiration, que si Louis Dauphin avoit été grand dans sa vie, il l'étoit encore plus par sa mort.

Mais c'est surtout la religion qui fut inconsolable, la religion dont il étoit l'ami le plus zélé, l'enfant le plus soumis, le disciple le plus fidèle; la religion qu'il se proposoit de maintenir pour maintenir le trône dont elle est le premier appui; la religion qu'il appeloit la sauvegarde et le boulevard des empires, le premier frein de la grandeur suprême, le contre-poids de la toute-puissance, et le seul moyen de donner un maître à ceux auxquels les lois n'en donnent point.

Plus soigneux de travailler à sa vertu qu'à sa renommée, plus jaloux des regards de Dieu que de la vaine approbation des hommes, il ne fit que du bien, et il le fit sans faste et sans ostentation; mais quels qu'aient été les efforts de sa modestie pour tromper notre admiration et pour se dérober aux regards de son siècle, il n'échappera pas aux hommages de la postérité : tous les vrais sages se transmettront son nom de bouche en bouche, et dût l'histoire oublier un héros qui n'eut point de victoires à expier, il existera parmi nous une tradition sacrée, qui apprendra à nos derniers neveux que, si le Dauphin ne vécut pas assez pour notre bonheur, il vécut assez pour sa gloire; et qu'il ne fut pas roi, celui qui craignit tant de l'être.

Puisse, Monseigneur, l'hommage solennel que vous venez de rendre aujourd'hui aux auteurs de vos jours, ranimer ce feu sacré de la piété filiale qui s'éteint peu à peu parmi nous! Puissent ces restes, j'ai presque dit ces reliques précieuses de deux époux si dignes l'un de l'autre, et qui se sont sanctifiés l'un par l'autre, être comme un

garant de la divine miséricorde et un signal de réconciliation entre le ciel et nous, qui nous assure que la justice et la colère du Très-Haut sont apaisées, et que le jour de la clémence et du pardon est arrivé!

Puisse ce divin sacrifice que nous allons offrir sur cet autel, et dont les mérites, nous avons tout lieu de le croire, ne sont plus applicables à ces deux ames pures que possède le ciel, répandre sa vertu et ses bénédictions sur leur royale postérité : sur vous, Monseigneur, qui vous montrez partout si digne d'un tel père; sur les deux princes vos augustes enfans, qui sont notre plus douce et notre plus chère espérance; sur cette princesse angélique et cette fille de nos rois, noble et touchante émule de deux ames célestes, de Clotilde et d'Elisabeth; et enfin sur ce monarque chéri, noble héritier de ses vertus ainsi que de ses connoissances, unissant comme lui à une ame droite un esprit élevé; dont toute l'ambition est de lui ressembler, de nous faire oublier sa perte à force de bienfaits, ou de nous consoler du moins par cette idée bien douce, que le père de son peuple est le fils du Dauphin!

RÉPONSE DE MONSIEUR.

Monsieur l'Évêque,

Comme il y a tout lieu de croire, ainsi que vous nous l'avez dit, que mes parens n'ont plus besoin de nos prières et qu'ils jouissent de la récompense qui étoit due à leurs grandes vertus et à leur piété éminente, il est également doux de penser que c'est à leur protection et à leur intercession dans le ciel, que nous devons tous les mi-

racles dont nous avons été témoins, le rétablissement de la monarchie, le retour de l'ordre et de la paix, et la cessation de tous les maux qui affligeoient la France. Oui, Monsieur, nous la protégerons cette religion sainte qui a fait dans tous les temps la gloire de mes ancêtres et de notre pays. C'est l'intention du Roi, et elle sera remplie. Rallions-nous donc autour d'elle, comme au seul moyen de raffermir le trône dont elle est le plus solide fondement, de fortifier les mœurs publiques et de rendre à la France son antique splendeur; et n'oublions jamais que nous ne parviendrons au bonheur que nous désirons tous, que quand nous nous montrerons bons français et bons chrétiens.

DISCOURS

ADRESSÉ

A MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME,

LE 13 MARS 1816, JOUR QU'ELLE VINT A SENS, POUR ASSISTER A L'ANNIVERSAIRE DE LA DAUPHINE, MARIE DE SAXE, SON AÏEULE, MORTE LE 13 MARS 1767.

MADAME, cette ville a eu l'honneur de jouir l'année dernière de la présence du frère auguste du notre Roi, et ce saint temple a été le témoin de la piété profonde dont il a donné l'exemple dans les devoirs qu'il vint rendre à la sainte mémoire des auteurs de ses jours. Nous venons aujourd'hui, Madame, renouveler le même exemple d'édification et de piété filiale, dans ce funèbre anniversaire de votre illustre aïeule, de Marie de Saxe, de cette princesse accomplie dans laquelle on vit briller toutes les vertus héréditaires de son antique et noble sang, qui ne connut de la grandeur que le pouvoir de faire des heureux, dont la piété non moins tendre qu'éclairée ne se démentit jamais; digne de servir d'exemple à tout ce qui est fait pour porter la couronne, et, pour achever dans un mot son éloge, digne d'unir son sort à celui de Louis Dauphin. Même amour pour le pauvre, même dévoûment au bonheur du peuple, même zèle pour faire respecter la religion, même aversion pour ces maximes corruptrices de l'impiété, le plus grand ennemi des trônes; et, pour que rien ne manque à la ressemblance, enlevés tous les deux par une mort prématurée à l'amour de la

France, comme si le monde n'eût pas été jugé digne de posséder deux ames aussi pures, et faites pour un meilleur siècle.

Mais ce qui doit, Madame, vous rendre véritablement chère la mémoire de votre auguste aïeule, c'est sa tendre sollicitude pour surveiller elle-même l'éducation de ce duc de Berri (1), de cet enfant précieux qui devoit vous donner le jour, et dont elle fit le premier objet de ses soins, comme il étoit le premier objet de nos espérances; c'est le soin tout particulier qu'elle prit de jeter dans son jeune cœur les premières semences de la foi, de la religion, de l'humanité et de la justice. Hélas! elle ne prévoyoit sans doute pas qu'elle élevoit une grande victime, et qu'en le préparant pour le trône qui l'attendoit, elle le préparoit au martyre. Mais combien nos cœurs doivent être émus, et le vôtre surtout, Madame, au souvenir de cette mère dont la piété égaloit la tendresse, et que nous pouvons bien regarder comme la source et le principe de ces hautes vertus dont elle répandit le germe dans l'ame aussi royale que chrétienne de votre auguste père; vertus qui devoient ajouter tant de prix à sa vie, et donner tant d'éclat à l'héroïsme de sa mort!

Quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas à la divine Providence, qui a sauvé miraculeusement de la destruction universelle des tombes royales, ce monument sacré où reposent les cendres vénérables de vos aïeux, au pied duquel vous venez déposer vos vœux et vos prières! C'est cette même Providence, Madame, c'est ce même miracle, nous n'en saurions douter, qui a sauvé ce testament immortel, qui vivra aussi long-temps que notre histoire, et qui fait aujourd'hui votre plus bel héritage,

(1) On sait que Louis XVI avoit porté en naissant le titre de duc de Berri.

comme il fera votre plus douce consolation. Sublime production d'une ame aussi royale que chrétienne, écrite, pour ainsi dire, en présence de la mort, qui doit faire l'instruction de toutes les mères, comme elle fera la leçon de tous les siècles, et qui transmettra jusqu'à la dernière postérité le nom vénéré de cette royale victime, qui, associant son martyre au martyre de son époux, et jouissant déjà de la même couronne, vous prépare, Madame, celle qui vous attend au séjour de la gloire éternelle (1)!

A LA MÊME,

A SON PASSAGE A TROYES,

Le 10 août 1816.

MADAME,

LES cris d'allégresse et d'amour qui n'ont cessé de retentir sur le passage de Votre Altesse Royale ont dû lui prouver, d'une manière bien sensible et bien touchante pour son cœur, que cette ville n'est pas moins française, ni moins attachée au grand principe de la monarchie légitime que toutes les autres ; que toujours elle se fera gloire de rivaliser avec les plus connues par leur fidélité au Roi et à son auguste dynastie dont vous êtes le plus cher et le plus précieux rejeton ; et que si l'honneur de votre visite est sans prix, notre dévoûment est sans bornes.

Et comment n'aurions-nous pas été, Madame, pro-

(1) Ce discours est cité, avec quelques différences, dans l'*Ami de la Religion*, n° 167, tom. VII.

fondément émus, en voyant Votre Altesse Royale venir nous consoler par sa présence de tous les maux que nous avons soufferts, et nous montrer tout l'intérêt qu'elle prend à notre bonheur? Comment n'aurions-nous pas été vivement attendris à la vue d'une princesse auguste, qui porte empreinte sur son noble front et la majesté des Césars et la majesté des Bourbons, toute parée de la ressemblance des vertus et même des malheurs de l'auteur de ses jours, toute couverte des dernières bénédictions de son père qu'elle semble nous apporter en ce jour, comme pour nous les faire partager avec elle?

Que dirons-nous encore, Madame? héroïque et intrépide dans les périls comme Marie-Thérèse, noble et pieuse émule de Clotilde et d'Elisabeth, faisant comme elles de la cour une école de vertu, y mettant la religion en crédit et en honneur, et y faisant revivre la véritable dignité, celle des mœurs, de la simplicité et de la décence.

Pardonnez, Madame, à notre sincérité, qui contrarie la noble répugnance qu'elle a pour la louange. Mais vos vertus nous appartiennent, elles sont notre bien, puisqu'elles sont le gage de notre bonheur; et que, si votre modestie vous fait une loi de les cacher, notre reconnoissance nous fait un devoir de les publier et de les répandre.

Puisse, Madame, l'exemple de vos vertus contribuer de plus en plus au rétablissement de la morale et de la religion, sans laquelle l'Etat ne se rétabliroit jamais!

Puisse le sacrifice auguste que nous allons offrir pour nous rendre à vos vœux, répandre sa vertu et ses bénédictions sur vous, Madame, sur votre auguste époux, pieux et brave comme saint Louis, et enfin sur ce Roi chéri dont vous êtes la fille adoptive, dans le cœur duquel vous tenez une si grande place, et dont vous faites la joie et la consolation, comme il est la consolation et la joie de la France!

QUELQUES MOTS

SUR LA LETTRE DE LA REINE,

AVANT D'EN FAIRE LECTURE, LE JOUR DU SERVICE ANNIVERSAIRE, 16 OCTOBRE 1818, DANS LA CATHÉDRALE DE TROYES.

Par la lettre close qui nous a été adressée par Sa Majesté, en date du 7 de ce mois, relativement au service solennel qui nous rassemble en ce jour dans ce temple, le Roi nous a notifié son intention qu'il n'y eût pas d'oraison funèbre, et qu'à sa place se fît la lecture de la lettre de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, à Madame Elisabeth, sœur de Sa Majesté. Et en effet, quelle oraison funèbre vaudra jamais une telle lettre? quel plus magnifique panégyrique? quel plus beau monument peut donc être élevé à sa gloire? quelle plus belle épitaphe pourroit orner son tombeau? et quelque talent que pût avoir un orateur, pourroit-il se promettre un effet plus touchant et plus durable que l'impression que doit produire cette lettre mémorable, que le Roi lui-même, avec tant de raison, appelle *sublime?* En effet, si le sublime n'est autre chose qu'une extrême simplicité d'expressions, réunie à une grande hauteur de sentimens; s'il consiste à ne montrer dans les momens les plus affreux, ni ostentation, ni foiblesse, et pas plus de ressentiment que d'impatience, il sera vrai de dire que jamais écrit n'en donna un plus bel exemple, et n'en offrit un plus rare modèle.

Nous sommes loin, sans doute, de méconnoître l'héroïque sublimité du testament du Roi-Martyr : quelle douleur tranquille! quelle angélique résignation! quel magnanime oubli de lui-même! Mais l'échafaud n'étoit pas sous ses yeux, et le fantôme de la mort, quoique prochaine, ne lui apparoissoit encore qu'à travers le nuage; l'heure fatale n'avoit point encore sonné pour lui; l'enfer, pour me servir de l'expression du prophète, n'avoit pas encore dilaté ses abîmes, et la lueur de l'espérance pouvoit encore luire au milieu de la nuit où il traçoit ses volontés dernières. Mais quand on pense que notre reine infortunée, déjà écrasée par la mort la plus déplorable de l'époux le plus cher; privée de ses enfans, dont elle ignore la destinée et qu'elle ne pourra plus embrasser, écrivant, pour ainsi dire, sous la dictée de la mort et en présence de ses bourreaux, presque au moment où le fer régicide est levé sur sa tête, et que les cris de mort retentissent autour d'elle; quand on pense, dis-je, que, dans de telles circonstances où le cœur est brisé et l'ame anéantie, elle a pu conserver encore ce courage que rien n'abat, et cette présence d'esprit à laquelle rien n'échappe, et qui embrasse également et la tendresse et la piété, la religion et la nature, peut-on ne pas se prosterner d'admiration et de surprise, et ne pas avouer que quelque chose de plus qu'humain la fortifie et la soutient? Non, un si grand empire sur soi-même ne pouvoit venir que d'en haut; et il est impossible de ne pas reconnoître ici le pouvoir de la foi chrétienne, de cette religion céleste toute riche d'espérances, toute éclatante des plus magnifiques promesses, et qui peut seule proportionner les secours aux calamités, et offrir les plus grandes consolations aux plus grandes infortunes.

Mais comment donc a pu être sauvé un écrit de cette nature, malgré tant de personnes intéressées à le ravir à

la gloire de la victime et à l'opprobre de ses meurtriers? N'en doutons pas, c'est le miracle de la Providence, qui a voulu préserver de l'oubli un monument si honorable à la religion, et non moins précieux par les leçons qu'il donne, que par les sentimens et les vertus qu'il inspire. Ainsi donc, il sera transmis jusqu'à la postérité la plus reculée, et nos derniers neveux le liront, et il vivra aussi long-temps que notre histoire. Cette lettre servira d'instruction à toute la terre, et la France surtout, arrosée du sang de cette illustre victime, ne cessera d'y voir une héroïne dont la magnanimité égala l'infortune, et qui, trop peu connue pendant sa vie, ne sauroit être trop pleurée ni trop célébrée après sa mort.

EXORDE ET PÉRORAISON

DU DISCOURS PRONONCÉ A LA COUR,

LE JEUDI-SAINT 8 AVRIL 1819, DEVANT MONSIEUR, FRÈRE DU ROI, QUI FAISOIT LA CÉRÉMONIE DU LAVEMENT DES PIEDS.

Major serviet minori. Gen. 25 (1).

A la vue de cette sainte et auguste cérémonie, que je chéris mon ministère! ce concours solennel de tous les ordres de l'Etat, cette noble alliance des grands et des ministres saints pour honorer l'humanité; ce vestibule redoutable qui commande la crainte, annonce la majesté, devenu je ne sais quel asile sacré, quel sanctuaire vénérable où le pauvre seul règne; des princes et des princesses, l'ornement et l'amour de la France, s'empressant de rendre hommage, au nom du monarque lui-même, à tout ce que le monde offre de plus foible et de plus obscur, et le rang suprême élevé par cet abaissement même... Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole! Tous les cœurs volent au-devant de son zèle, toutes les ames répondent à la sienne; qu'il lui est doux d'instruire! il est sûr de convaincre.

Quoi de plus touchant, en effet, et de plus instructif, que le spectacle qui nous est offert en ce jour? quoi de plus fait pour parler à la fois à l'esprit et au cœur, que

(1) Nous avons retrouvé dans les manuscrits un exorde à peu près semblable et avec le même texte, prononcé à la cour le 17 avril 1783, jour de la Cène; on s'est borné à citer l'exorde de 1819, qui est plus long et plus travaillé.

cette solennelle commémoration d'un des plus beaux exemples d'humilité et de bonté qu'ait donnés le Sauveur du monde? C'est une amende honorable éclatante envers la Providence pour l'injure qu'elle reçoit, toutes les fois qu'on fuit le malheureux et que l'on oublie le pauvre. C'est une réparation authentique pour expier la fierté des rangs, la vanité des titres, le luxe ruineux des cours et les distances orgueilleuses que la fortune a mises entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres, entre le maître et les serviteurs, entre l'homme et l'homme, c'est-à-dire, entre de la poussière et de la poussière; c'est enfin l'image la plus sensible et la plus éloquente des devoirs de la royauté, qui n'est au fond qu'un glorieux fardeau, une honorable servitude qui n'a de force que pour défendre, d'autorité que pour protéger, des richesses que pour secourir; de sorte que le plus beau titre des monarques, comme celui des pontifes, est d'être le serviteur des serviteurs; *major serviet*.

Admirable leçon! elle ne pouvoit appartenir qu'à une religion descendue du ciel, et, sans l'Evangile, l'idée n'en fût jamais entrée dans l'esprit d'aucun homme. Nous lisons bien dans l'histoire d'un des plus grands et des plus anciens empires, que le monarque trace lui-même solennellement chaque année le sillon qui doit recevoir la semence nourricière de l'homme, pour honorer par là et l'art de la culture et l'état du cultivateur; mais combien cette institution, toute sage qu'elle est, reste au-dessous de la cène chrétienne, où les têtes les plus augustes inclinent leurs fronts radieux, non devant le cultivateur, mais devant le nécessiteux; non devant celui qui nourrit, mais devant celui qui a besoin de nourriture; non devant celui qui exerce une profession utile au genre humain, mais devant celui qui, par ses larmes, sa nudité et ses besoins, est à charge au genre humain! Ainsi s'accomplit cet oracle

du prophète Isaïe : *Les rois et les reines se prosterneront devant vous, et baiseront la poussière de vos pieds*; et ces expressions, qui ne sont dans la bouche de ce prophète qu'une figure hyperbolique, pour célébrer la gloire d'Israël, sont en ce jour vérifiées à la lettre, où nous voyons la majesté royale descendre jusqu'aux pauvres, en même temps que nous voyons les pauvres s'élever en quelque sorte jusqu'à la majesté royale. Oui, monarques de la terre, vous tenez pour nous la place de Dieu, et nous voyons sur vos augustes fronts rejaillir un rayon de sa gloire. Nous respectons dans vos ordonnances ses volontés suprêmes, et dans votre autorité sa puissance. Mais faut-il le dire ici : le pauvre n'est pas moins vénérable aux yeux de la foi; et si nous adorons la majesté divine sous la pourpre royale, nous ne l'adorons pas moins sous les lambeaux de l'indigence. Si nous devons obéir aux lois du monarque, nous ne devons pas moins nous rendre aux sollicitations du pauvre. Si à l'un nous devons le tribut, nous devons à l'autre assistance et secours : c'est le même ordre et la même conscience qui nous font payer et l'impôt et l'aumône, et comme nous nous acquittons du premier devoir au nom de Dieu qui nous le commande, nous nous acquittons du second au nom de Dieu qui nous l'ordonne. Enfin si le monarque est sacré par la puissance, le pauvre est sacré par le malheur. Divine et ineffable économie! vraie création du christianisme, et que l'on chercheroit en vain dans aucune autre religion du monde. Que ne pouvons-nous vous la développer ici avec tout l'intérêt et toute l'étendue que demande son importance! Mais forcés de nous circonscrire, nous nous bornerons à célébrer ici le triomphe de la charité chrétienne, en vous montrant succinctement que rien n'est plus beau que ce qu'elle enseigne, comme rien n'est plus grand que ce qu'elle fait. C'est tout le plan de ce discours.

Et après le discours sur la *Charité*, l'orateur finit par cette péroraison :

Et qui, plus que Votre Majesté (1), sent ces heureuses et importantes vérités? Qui, plus qu'elle, s'est convaincu que le plus grand roi, comme le plus heureux, n'est pas celui qui brille le plus par les connoissances et par l'amour des arts, et qui connoît le mieux les secrets de la langue comme ceux de la politique; mais celui qui aime le pauvre, qui comprend le mieux ses besoins, et qui, suivant l'expression du prophète, a l'art de deviner la misère publique, qui est presque toujours un secret pour les rois? Eh! qu'est-ce donc, Sire, que votre vie entière, qu'une grande aumône, une aumône de tous les jours et de tous les momens, qui se répand sur toutes les infortunes, où chaque service est récompensé, chaque travail utile encouragé, chaque désastre réparé; où la clémence le dispute à la générosité, et la miséricorde pour les coupables, à la plus tendre compassion pour tous les malheureux?

Mais, Sire, il est une autre aumône plus digne de votre cœur royal et paternel, plus digne d'un fils de saint Louis, c'est l'aumône de l'instruction du pauvre, c'est le pain de la vérité, non moins nécessaire aux malheureux que le pain de la vie : car l'homme, dit le Sauveur du monde, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de Dieu. Et que seroit-ce donc au pauvre que l'on soulageât sa misère, si on ne lui inspiroit les sentimens qui l'aident à la supporter? Que lui serviroient les alimens grossiers qui nourrissent son corps, si son cœur étoit vide de de-

(1) Le Roi devant d'abord présider à la cérémonie, c'étoit à lui que ce compliment devoit être adressé; mais ce prince ne put venir lui-même laver les pieds des pauvres, et fut remplacé par Monsieur, depuis Charles X. C'est donc à Son Altesse Royale que l'orateur adresse la parole. Cette péroraison est citée dans l'*Ami de la Religion*, n° 490.

voirs, son esprit de bonnes pensées, sa conscience de remords, et qu'après avoir vécu sans espérance, il fût encore condamné à mourir sans consolation? Et cependant telle est la vie, telle est la mort de tant de malheureux voués à l'ignorance, et à l'entière privation de tout enseignement chrétien. Hélas! elle est arrivée cette famine de la parole de Dieu, tant annoncée par le prophète. Le voile de la nuit est étendu sur les campagnes, et nos yeux attristés n'y ont vu, en les parcourant, que des temples déserts et des chaires muettes; que des enfans qui demandent l'instruction, et personne ne leur en donne, et des peuples errans, pour parler avec le prophète, comme des troupeaux sans pasteurs, et peut-être non moins stupides et non moins grossiers que les troupeaux qu'ils sont destinés à conduire. A ce premier malheur s'en joint un autre plus alarmant encore: c'est que, ne pouvant plus se désaltérer aux fontaines d'eau vive de la religion, on les voit s'abreuver dans les citernes infectées de l'impiété et du mensonge; c'est qu'au défaut de missionnaires pour leur prêcher la concorde et la paix, l'amour de Dieu, inséparable de l'amour du Roi, ils ont des missionnaires d'athéisme et d'immoralité, dont les discours pervers et les doctrines empoisonnées ne font qu'exalter leur orgueil, nourrir leur mécontentement, tromper leur crédulité, altérer leur confiance, et affoiblir leur soumisssion; c'est enfin qu'à la place de ce catéchisme et de ce pain de vie dont ils sont privés, ils ne se nourrissent que d'un pain de mort: car comment donner un autre nom à tous ces livres impies, à tous ces livres mensongers, à tous ces écrits corrupteurs, qui des villes se répandent comme un torrent dans les campagnes, et, après avoir inondé nos écoles, viennent encore inonder les sillons, et envahir jusqu'aux chaumières? Etat véritablement inoui, source première des désordres sans

nom, comme des crimes sans exemple dont nous ne sommes que trop témoins, et qui, si Dieu ne vient à notre secours, ne pourroient à la longue qu'abâtardir la nation, rendre de plus en plus insupportable le sort des classes inférieures de la société, et conduire surtout les habitans des campagnes au dernier période de l'humiliation sociale et de l'abrutissement humain, par la triple dégradation de la misère, de l'ignorance et de l'impiété réunies.

Pardonnez, Sire, si nous osons mettre sous vos yeux des objets si capables d'attrister votre cœur. Pardonnez à notre zèle, qui, se confondant ici avec notre respect et notre amour pour votre personne sacrée, nous enhardit à porter au pied de son trône les alarmes du sanctuaire qui tombe en ruines, et dont toutes les pierres s'écroulent les unes sur les autres, et les justes réclamations de nos églises désolées de leur longue viduité. Non, leur confiance ne sera point trompée; ils seront écoutés de Votre Majesté ces accens de notre douleur, et ces gémissemens de la religion en deuil contre laquelle tout conspire. Nous en avons pour gages et pour garans votre piété, vos intentions si souvent manifestées, vos plus chers intérêts, votre royale parole, et l'annonce solennelle de cette auguste cérémonie (1), qui n'est elle-même qu'une consécration de l'Etat dans la personne de son monarque, et un symbole de l'alliance sainte entre le prince et ses sujets, entre l'autel et le trône, entre la religion qui a fondé la monarchie, et sans laquelle elle ne sauroit subsister, et l'Etat qui promet de lui rendre en protection et en appui tout ce qu'il tient d'elle de bienfaits et de prospérité. Fête vraiment nationale, elle va donc combler les vœux de tous les vrais français, et avec elle, le

(1) Le Roi avoit annoncé son sacre au mois de janvier dans le discours du trône.

trône va reprendre un nouvel éclat, la Charte une sanction nouvelle. Témoins de ce nouveau serment que fera Votre Majesté de protéger le pauvre et l'orphelin, et l'Eglise dont ils sont les premiers enfans, les autels tressailliront de joie et d'allégresse; et les pontifes, rétablis dans leurs chaires, proclameront l'oint du Seigneur et l'homme de sa droite; et les ministres saints reprendront de nouvelles forces pour prêcher la fidélité au sceptre héréditaire, en donnant eux-mêmes la leçon et l'exemple; et les campagnes, où ne croissent jusqu'à présent que des ronces et des épines, acquerront, avec leurs pasteurs, une nouvelle vie, de nouvelles vertus, et, pour nous servir de l'expression du prophète, *refleuriront comme les lis;* et les lis eux-mêmes acquerront une vigueur nouvelle, et se relèveront sur leur tige superbe; et la race de saint Louis nous deviendra de plus en plus chère et précieuse; et la France, abjurant ses erreurs et repentante de ses vices, redeviendra ce qu'elle étoit, le royaume chéri de Dieu, comme celui de Juda, et sa nation privilégiée; et avec la religion, tous les biens nous arriveront, les biens de la vie et les biens de la grâce; l'union des cœurs au dedans, et la sûreté au dehors; la confiance pour le présent, et la sécurité pour l'avenir; enfin toutes les bénédictions de la terre, heureux prélude de la possession immortelle du ciel.

*

EXORDES

POUR LE SERMON SUR L'IMMORTALITÉ.

(Voyez tom. 1, pag. 260.)

POUR LA FÊTE-DIEU.

Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus? I Cor. xv, 55.
O mort, où est ta victoire ? ô mort où est ton aiguillon ?

Déja, mes très-chers frères, dans les divers mystères que l'Eglise a successivement offerts à la piété de ses enfans, nous l'avions répété ce chant de joie et de triomphe. Déjà étoit gravée en caractères radieux, plus éclatans que le soleil, sur le tombeau de Jésus-Christ, cette immortalité que la philosophie ne faisoit qu'entrevoir, que la loi ne faisoit tout au plus que promettre; et sa victoire sur la mort jetoit vers le sombre avenir la plus éclatante lumière. Déjà, dans sa glorieuse ascension, il nous avoit ouvert les portes éternelles, et en nous devançant dans cette terre des vivans, pour y porter, avec sa sainte humanité, les prémices de la nôtre, il étoit devenu le garant et l'irréfragable témoin d'un autre monde. Déjà, dans la descente miraculeuse de l'Esprit sanctificateur, nous avions reconnu ce souffle créateur, qui, tout vie et fécondité, anima notre boue d'une étincelle d'immortalité, et mit en nous une substance supérieure à toute la nature visible. Et voici qu'aujourd'hui il vient sceller encore, dans le mystère eucharistique, notre union avec l'avenir, et nous donner, par la manducation de sa divine chair, un nouveau gage de la résurrection de nos corps et de l'immortalité de nos ames. Ce n'est plus ici cette manne grossière, foible et vil aliment, qui n'a pu garantir de la mort nos pères qui en ont mangé; c'est ce pain descendu du ciel, qui

demeure pour la vie éternelle; c'est cette manne vivante et vivifiante qui, communiquant à nos corps un principe d'incorruption, et à nos ames une vigueur toute céleste, préparant, par la vie de la grâce, la vie de la gloire, nous donne, avec la douceur d'espérer, la certitude et le droit de jouir. Car comment manger le pain des anges, et n'être pas immortels comme les anges? comment s'incorporer la chair auguste de celui qui a fait le temps, et n'être pas plus forts et plus durables que le temps? Dans les autres mystères, la foi excite nos désirs, et ne les remplit pas. Ici l'homme est payé d'avance; ici la foi est la substance même des choses qu'il faut espérer; ici commence la possession du bien suprême. Jésus-Christ, il est vrai, n'y porte pas la marque et le caractère de sa mort; mais c'est de sa mort qu'est née la vie: il s'y donne à nous mortels; comme immortels, il sera donc à nous encore; et c'est en s'enivrant de ce breuvage tout divin, que l'homme, s'élevant au-dessus de lui-même, a sans doute le droit d'insulter à la mort, et de lui dire, dans les transports d'un saint ravissement: O mort! où est ton aiguillon? ô mort! où est ta victoire? *Ubi est, mors, stimulus tuus? ubi est, mors, victoria tua?*

Comment donc honorer dignement le grand mystère de ce jour? C'est de vivre par l'espérance; c'est de puiser au pied des saints autels une foi vive de la vie future; c'est de nous y convaincre pleinement que l'homme passe, mais ne périt point; c'est d'avoir faim de cette manne cachée qui n'est sur l'autel notre aliment que pour être dans les cieux notre récompense; c'est enfin d'entonner, toutes les fois que nous allons à la table sacrée, cet hymne ravissant de l'immortalité. O mort! où est ton aiguillon? ô mort! où est ta victoire: *Ubi est, mors,* etc. L'immortalité! grande et sublime attente! source

sacrée des vertus magnanimes! magnifique pensée, qui a produit dans tous les temps les sacrifices des héros chrétiens, et le courage des ames saintes! dogme précieux et consolant, que la raison démontre et que le cœur désire, qu'on ne peut oublier sans s'oublier, etc.

POUR LA FÊTE DU SAINT SÉPULCRE.

Ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulchrum ejus gloriosum.
Isai. XI, 10.

Les nations lui offriront leurs prières, et son sépulcre sera glorieux.

Ainsi donc le tombeau, qui est pour les mortels le terme de leur grandeur et l'écueil fatal de leur gloire, devoit être pour Jésus-Christ le fondement de son empire et le théâtre de ses plus beaux exploits. Ici tout finit pour l'homme, ici tout commence pour Jésus-Christ. Chose admirable! il ne s'étoit fait qu'un petit nombre d'adorateurs, dans le temps même qu'il jetoit le plus grand éclat par la sainteté de ses œuvres et par le grand nombre de ses miracles; à peine est-il descendu au tombeau, que tous ses ennemis tombent à ses pieds. C'est alors que son Église est enfantée; alors que toutes les nations lui sont données pour héritage; alors que son nom seul lui soumet plus de peuples, que sa personne même n'avoit pu former de disciples, et que la terre, abjurant ses erreurs, est forcée de reconnoître qu'il n'est sans doute pas moins qu'un Dieu, celui qui commence ainsi de régner par où les autres cessent de vivre. *Ipsum gentes deprecabuntur*, etc.

Mais ce n'est point à tant de triomphes que devoit se borner la gloire de son tombeau. Là devoit encore être engloutie cette mort redoutable, l'horreur de la nature et l'effroi des humains. Par lui nous sommes enfantés à la vie, par lui tout est à nous, la gloire, la béatitude, l'éternité entière. La raison toute seule me flattoit de mon immortalité, bien plus encore qu'elle ne lui servoit de preuve; mais le tombeau de Jésus-Christ dissipe tous mes doutes, assure toutes mes espérances, et jette sur le sombre avenir la plus éclatante lumière. J'y vois, sans ombre et sans nuage, que l'homme passe, mais ne périt point; que la terre retourne à la terre, mais l'esprit à celui qui l'a fait; que le sépulcre communique à l'éternité, et que, depuis qu'un Dieu y est descendu, la mort n'est plus la mort, mais la vie, mais l'immortalité.

L'immortalité! source sacrée, etc.

POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Ibit homo ad domum æternitatis, et circuibunt in platea plangentes.
Eccles. XII, 5.

L'homme ira dans la maison de son éternité, et on versera des larmes sur lui en le portant au tombeau.

Si jamais la vérité de ces paroles a pu nous être présente et se rendre sensible, c'est sans doute en ce jour où tout nous parle de la mort, et nous retrace l'image de notre fin. Ces tristes chants dont retentit le sanc-

tuaire; les saints ministres moins encore revêtus d'ornemens que de voiles funèbres, l'airain sacré dont le son lugubre semble en ce jour rappeler tous les souvenirs déchirans, renouveler toutes les funérailles; ces sombres réflexions, et ces pensées amères qui s'accumulent malgré nous; enfin ce nombreux concours de parens, de frères et d'amis qui viennent dans les temples pleurer ces frères, ces parens, ces amis tendres, qui ne sont plus, et semblent les redemander encore à la tombe qui les dévore : tous ces objets si touchans à la fois et si tristes, ne sont-ils pas autant de voix éloquentes qui nous prêchent notre néant, et qui, parmi tous ces étendards de la mort, nous font sentir que la vie de l'homme s'envole comme tout le reste, que nous suivons de près les morts que nous pleurons, que dans peu il ne restera plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes, et que demain, acteurs nous-mêmes, nous donnerons à notre tour le même spectacle de tristesse et de deuil qui nous est offert aujourd'hui? *Et circuibunt in platea plangentes.*

Mais si d'un côté tout nous rappelle ici un souvenir de notre mortalité, tout aussi ne nous annonce-t-il pas le renouvellement de notre être et les titres de notre espérance? Cette religion des tombeaux, ce culte solennel que consacre l'Eglise à la mémoire des fidèles, l'honneur pieux qu'elle rend à leurs cendres, cette demeure d'épreuves et d'expiations où elle nous transporte en esprit, pour nous y faire entendre leurs voix plaintives et leurs tendres supplications; le sang de Jésus-Christ qu'elle offre pour leur délivrance; ce saint commerce qui unit nos prières à leurs gémissemens; ce redoublement de bonnes œuvres et d'aumônes, pour obtenir aussi la fin de leur exil, ou alléger le poids de leurs souffrances; enfin cette précieuse et douce communica-

tion de l'Eglise qui souffre et de l'Eglise qui combat; cette tendre réciprocité de demandes et de secours qui semble en ce moment réunir les deux mondes, et combler cet immense chaos qui les sépare, tout cela ne nous dit-il pas qu'une portion de nous-mêmes nous survit, qu'un souffle d'immortalité anime notre boue, que l'homme passe, mais ne périt point; que nous sommes la race immortelle de Dieu, ainsi que s'exprime l'apôtre; que la mort, qui semble tout détruire, rétablit tout; que le tombeau communique à l'éternité, et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre ame retournera dans le sein de Dieu dont elle est descendue? *Ibimus ad domum æternitatis.*

Quel est donc aujourd'hui mon dessein, mes très-chers Frères? N'attendez pas qu'ouvrant à vos yeux les sépulcres, je vienne vous montrer l'homme où il n'est plus; qu'étalant devant vous ses restes malheureux, je vous fasse toucher son cadavre insensible et sa froide poussière; ou que, pleurant avec vous sur les objets enlevés à votre tendresse, je cherche ici à adoucir de stériles regrets, et à calmer les douleurs vaines de la nature. Chrétiens, élevons plus haut nos pensées, et qu'aucun sentiment humain ne déshonore notre foi. Je viens bien moins vous attrister par le spectacle des choses mortelles, et par l'aspect des tombeaux insatiables de victimes, que vous nourrir d'idées célestes, et porter vos désirs vers ce temple éternel, qui a ses fondemens sur la sainte montagne. Je viens vous faire contempler dans l'homme, non ce vain fantôme d'un moment, enfant de la poussière, périssable et fragile comme la fleur des champs, mais cet être divin, héritier de la gloire et de tous les biens que peut donner le Créateur dans sa toute-puissance. Je viens vous montrer le triomphe de la vie dans la victoire de la mort, élever la grandeur de l'homme sur ses propres

ruines, et des ombres épaisses qui profanent son cercueil, faire jaillir le jour brillant et pur de l'immortalité.

L'immortalité! grande et sublime attente! source sacrée des vertus magnanimes! magnifique pensée, qui a produit dans tous les temps les sacrifices des héros chrétiens et le courage des ames saintes! dogme précieux et consolant que la raison démontre et que le cœur désire, qu'on ne peut oublier sans s'oublier soi-même, ni contester sans mentir à toute la nature! Quelle impression fait-il sur nous? Hélas! il produit quelquefois des spéculations vaines, et jamais ces grandes pensées qui partent du cœur; des rêves philosophiques, et jamais ces héroïques résolutions qui enfantent le salut. C'est en nous une idée et non un sentiment, un système et non une croyance, une croyance et non une persuasion, tout au plus un désir et non une espérance. Chacun s'occupe de sa fortune, chacun s'agite pour ses plaisirs : tout le reste n'est pour nous que chimère; et tandis que tout se perd et s'engloutit dans le présent, on ne compte pour rien et ce redoutable avenir qui fixe nos destins, et cette ame qui est notre tout, et cette éternité que la raison ne peut décrire comme le temps ne sauroit la borner.

Etrange aveuglement! efforçons-nous de le dissiper aujourd'hui. Transportons l'homme au-delà du tombeau; convainquons-le de la nécessité de se servir ici de sa raison pour affermir sa foi, et plus encore de sa foi pour diriger sa raison. Apprenons-lui à s'estimer, à connoître tout ce qu'il vaut; à mépriser le monde, puisqu'il est plus grand que le monde; à se saisir des cieux, quand les passions le rabaissent vers la terre; à bien peser tout à la fois et la vie et la mort; à sortir de l'enchantement; à enrichir son ame; à s'élever au-dessus de lui-même par ses sentimens, au-dessus de ses maux par ses espérances, et à se pénétrer du saint espoir de la vie future qui peut

seule faire tout à la fois notre consolation et notre gloire. Arrêtons-nous, mes Frères, à cette idée. Sur la terre, les passions grossières nous humilient et nous dégradent; le sentiment de l'immortalité nous élève et nous agrandit; les misères inséparables de notre condition viennent empoisonner nos jours les plus sereins; le sentiment de l'immortalité nous soutient et nous console. En deux mots, l'immortalité de notre ame est la plus glorieuse de nos prérogatives; c'est la plus douce de nos espérances.

EXORDES.

POUR LE SERMON SUR LA RELIGION.

(Voyez tom. 1, pag. 365.)

Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.
Proverb. XIV, 34.

La justice fait prospérer une nation, mais le péché rend les peuples misérables.

PARMI les triomphes divers dont s'honore la religion, il en est peu d'aussi frappans que sa grande influence sur le sort des empires. Suivons-le pas à pas, et nous verrons partout la destinée des nations enchaînée, pour ainsi dire, avec la sienne; les Etats s'affoiblir ou se fortifier, s'illustrer ou se corrompre, suivant qu'elle a été plus ou moins respectée, et publiant de siècle en siècle, tantôt par leur prospérité et tantôt par leur décadence, la vé-

rité de cet oracle, que la justice élève une nation, mais que l'iniquité appauvrit et dégrade les peuples; *justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.*

Ainsi les jours les plus brillans de la nation sainte furent-ils ceux de sa fidélité au culte de Dieu. Ainsi les plus belles époques de notre histoire sont-elles les siècles des vertus religieuses; ainsi nos rois les plus chrétiens sont ceux qui ont laissé le plus de traces de leur gloire, le plus de titres à l'immortalité. Et nous n'avons besoin que de nous renfermer dans nos propres annales, pour nous convaincre pleinement que la justice est la richesse des nations, et, par une conséquence nécessaire, que l'impiété est la grande misère d'un peuple, et le plus grand fléau dont Dieu puisse le châtier; *justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.*

Souffrez, chrétiens, que nous nous arrêtions à ce dernier rapport. Assez d'autres vous ont montré le doigt de Dieu dans son merveilleux établissement; assez d'autres vous ont fait rapprocher son origine et ses progrès, ses moyens et ses conquêtes; mille bouches, plus éloquentes les unes que les autres, ont fait parler en sa faveur la voix pompeuse des prophètes, le sang fécond de ses martyrs, l'irrésistible éclat de ses miracles : qu'il nous soit permis de porter aujourd'hui notre zèle sur des objets moins familiers peut-être dans les chaires chrétiennes, mais non moins glorieux à notre foi, en vous montrant en elle le grand besoin des peuples, le lien commun du genre humain, et si, je puis m'exprimer ainsi, la politique essentielle et fondamentale sans laquelle tout se confond dans la société, et tout périt dans les empires.

Et dans quel temps est-il plus nécessaire de révéler au monde cette importante vérité que dans un siècle, etc.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis.
Act. II, 4.

Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues.

Ainsi ces apôtres, auparavant si foibles et si pusillanimes, qui jusqu'alors n'avoient su que fuir, dissimuler et craindre, sont-ils changés en un instant en héros intrépides et en magnanimes vainqueurs? Une éloquence miraculeuse les a marqués d'un sceau divin. La vérité, auparavant captive sur leurs lèvres, se déborde comme un torrent, une sainte hardiesse lui rend tout son éclat, et à leur voix toute-puissante, Jérusalem ouvre les yeux: l'opprobre du Christ s'efface; son éternelle royauté est proclamée; la loi donnée par Moïse disparoît comme une ombre; la Synagogue reçoit le coup mortel, et au centre de son ancienne gloire et sur les débris mêmes de son temple fameux, s'élève enfin cette Jérusalem nouvelle, dont Dieu consacre les prémices par l'effusion de son Esprit, et qui, d'abord semblable à une foible tige, s'accroît incessamment, et devient un arbre majestueux dont les salutaires rameaux vont ombrager toute la terre.

Telle est donc, chrétiens, la source de cette joie publique et solennelle qui se répand en ce grand jour du couchant à l'aurore. C'est la mémoire de cette divine alliance déjà conclue sur la croix, dont la grâce est le lien, dont la vérité est le fruit; c'est la promulgation de cette grande et magnifique loi qui ne s'écrit point sur des tables, et qui ne se grave point sur l'airain, mais dans

le fond le plus intime de l'ame; c'est la solennité de l'univers, de l'univers changé et réformé, de l'univers créé une seconde fois; c'est la fête des royaumes et des empires, dont la religion est le premier soutien, l'invincible rempart et le génie tutélaire.

Souffrez, mes Frères, que nous nous arrêtions à ce dernier rapport, et que, pour célébrer cette religion sainte qui prend naissance en ce jour solennel, nous vous la présentions comme un bienfait public, non moins digne de notre admiration que de notre reconnoissance. Assez d'autres, etc.

EXORDE

POUR LE SERMON DE LA CHARITÉ FRATERNELLE.

(Voyez tom. II, pag. 1.)

POUR LE JOUR DE SAINT PIERRE.

Simon Joannis, diligis me plus his? Dicit ei : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. Dicit ei : Pasce agnos meos. Joan. XXI, 15.

Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux.

Est-il, Messieurs, un titre plus sacré et plus recommandable, que celui par lequel votre illustre patron mérita les premiers honneurs du ministère apostolique? Par quels degrés plus glorieux pouvoit-il parvenir à la prééminence

de sa dignité, que par celui de son amour? amour ardent et généreux, dont le zèle enflammé doit faire à Jésus-Christ les premières conquêtes, et rendre à sa divinité le premier témoignage; amour sincère et pénitent, qui ne lui laisse ni assez de regrets, ni assez de larmes pour expier sa déplorable chute; amour héroïque et parfait, qui le fait renoncer à tout ce qu'il possède, sans aucune espérance de dédommagement, sans autre instance que cette seule parole : *Suivez-moi;* sans autre attrait que de servir ce divin maître, qui ne lui offre pour récompense que des opprobres, pour prix de son zèle que des persécutions, et qui ne lui destine la première place de son Église, que pour lui ménager les plus grands travaux, lui demander de plus hautes vertus, et lui promettre un martyre plus éclatant.

Car remarquez ici, chrétiens, que Jésus-Christ, en confirmant à Pierre la plénitude de l'apostolat, ne lui parle que des soins et non des honneurs, des devoirs et non des prérogatives de sa primauté; soins et devoirs qu'il semble renfermer dans ce seul et unique précepte : Paissez mes agneaux, *pasce agnos meos*. Comme s'il lui eût dit : Vous n'êtes pontife que pour être pasteur, et le premier des pasteurs, que pour en être le plus vigilant et le plus tendre; vous n'aurez d'autres armes que celles de la vérité, d'autre force que celle de la douceur, d'autre domination que celle de l'exemple: votre trône sera un trône de bonté; votre église, la mère bien plus encore que la maîtresse de toutes les autres églises; votre siège, le grand lien de la paix comme le centre de l'unité. *Pasce agnos meos*, paissez mes agneaux, c'est-à-dire mes fidèles, car ce sont les miens, bien plus que les vôtres; les miens, et par conséquent vous les gouvernerez comme mes enfans, et non comme vos sujets; c'est leur utilité et non votre gloire, leur bonheur et non votre intérêt

que vous rechercherez dans l'auguste prééminence à laquelle je vous élève, et la mission que je vous donne en ce moment apprendra désormais à tous les chefs de mon peuple, que le pauvre, l'ignorant, le foible seul a des droits, et que les pasteurs n'ont que des devoirs.

Et maintenant, Messieurs, qui pourroit s'y méprendre? Qui ne sent pas évidemment, par la nature même de la dignité du prince des apôtres, quel est l'esprit et le vrai caractère de notre religion? Religion consolante, qui n'est descendue du ciel que pour faire le bonheur de la terre; religion douce, humaine et compatissante, qui n'a des armes que pour guérir et non pour blesser, que pour édifier et non pour détruire; religion pacifique et généreuse, qui souffre et ne s'irrite point, qui pardonne et ne se venge point; religion toute céleste, que les hommes n'ont que trop outragée en la faisant servir à leurs passions et à leurs haines, et en feignant de méconnoître que l'amour que nous devons à Dieu ne peut plus être qu'un vain nom, dès qu'il est détaché de l'amour de nos frères, que ce dernier précepte est aussi grand que le premier, et que l'union seule de ces deux sentimens est le complément de toute justice, la perfection de toute la loi, et le grand résultat de toute la morale.

Permettez-moi, Messieurs, de m'arrêter aujourd'hui sur ce devoir sacré de la charité fraternelle, et de rendre ainsi le plus digne hommage à la mémoire de votre saint patron, en célébrant une vertu qui lui fut la plus chère, et qu'il a peinte, dans ses écrits, d'une manière si touchante.

Nous sommes hommes, aimons-nous donc les uns les autres; nous sommes chrétiens, aimons-nous donc les uns les autres : deux réflexions qui vont faire tout le partage de ce discours, que nous commencerons après avoir imploré les lumières de l'Esprit saint.

EXORDES

POUR LE SERMON SUR LA PROVIDENCE.

(Voyez tom. III, pag. 1.)

POUR LE JOUR DE LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT. 1790.

Omnes viæ tuæ paratæ sunt, et tua judicia in tua providentia posuisti. Judith. IX, 5.

Toutes vos voies ont été disposées avec justice dans votre providence.

Si jamais la Providence a brillé dans tout son éclat, c'est sans doute dans l'établissement des tribus religieuses, et en particulier de l'ordre illustre dont nous célébrons en ce temple les fastes glorieux et les saintes annales. Quelle tradition vénérable! quel superbe concours d'héroïques vertus et d'éclatans exemples! Qui pourra suivre de siècle en siècle cet enchaînement de prodiges? Ici ces célestes contemplatifs dont l'austère silence ne fut interrompu que par de saints gémissemens; là, ces magnanimes pénitens, plus avides de souffrances et de croix, que le monde ne l'est de plaisirs corrupteurs et de joies sensuelles : d'une part ces vierges pures, temples vivans de la Divinité; de l'autre, ces sublimes docteurs qui ont su agrandir leurs lumières par leurs vertus, et leurs vertus par leurs lumières; et à la tête de cette magnifique postérité, de cette auguste succession de sainteté et de justice, ce nouvel Abraham, ce patriarche immortel, non moins zélé qu'Elie, non moins mortifié que Jean, et aussi

grand par les dons de la grâce, que par tous ceux de la nature : quel spectacle, mes Frères! et à la vue de tous ces anges du désert, qui de vous ne se sent pressé de s'écrier dans les transports de son admiration : Vous avez, ô mon Dieu! disposé toutes vos voies avec sagesse et justice dans votre providence : *omnes viæ tuæ*, etc. ?

Mais si d'une part la Providence se montre à nous d'une manière si sensible, de l'autre ne semble-t-il pas qu'elle se plaise à s'envelopper de nuages, et à cacher la majesté de ses conseils sous le mystère de ses contradictions? O retraites sacrées! asiles si long-temps vénérés, sanctuaires augustes de la pudeur et de l'innocence, heureuses solitudes, touchante image de l'antique concorde et de la vie fraternelle! quoi donc! n'auriez-vous rappelé tous les titres de votre gloire, que pour gémir avec plus de douleur sur la décadence des choses mortelles? Ici, chrétiens, chacun demande où est la Providence, chacun la cherche et l'interroge en tremblant, au milieu de tant de ruines. Que si des malheurs de la religion nous passons aux désordres de la société, quel nouveau surcroît de doutes et d'anxiétés, de tentations et de scandales! Que voit-on en effet sur le théâtre de ce monde, et ne diroit-on pas que tout est emporté au gré de la fortune? Dans les uns, toutes les privations, dans les autres toutes les jouissances : d'un côté ce sont tous les plaisirs, de l'autre tous les besoins; que de vertus dans le mépris! que d'injustices couronnées! et comment trouver Dieu à travers cette confusion et ce renversement de toutes choses? car si Dieu ignore ce désordre, etc.

FIN DE LA PÉRORAISON.

Faites-la-moi connoître cette volonté sainte avec laquelle tout m'est utile et bon; apprenez-moi à m'y conformer, à m'y résigner. Ah! un vaisseau battu par la

tempête n'a pas plus besoin d'un conducteur et d'un pilote, que moi d'un guide et d'un appui. Parmi tous les écueils dont est semée ma pénible carrière, environné de votre protection comme d'un bouclier, ainsi que parle le prophète, ni le présent n'a rien qui me trouble, ni l'avenir rien qui m'attache, ni la mort rien qui m'épouvante. Que peuvent tous les sages et tous les politiques contre vous? que peuvent-ils contre moi-même? Ils peuvent m'arracher du lieu de mon repos, troubler ma douce et mon aimable solitude; m'ôteroient-ils jamais la force de vous suivre et le bonheur de vous aimer? O vous qui soulevez à votre gré, ou qui arrêtez les flots de l'océan; vous qui plongez jusqu'aux abîmes et qui en retirez, qui sauvez la terre, et à l'instant la guérissez de toutes ses blessures, ayez pitié de la patrie en pleurs, et de la religion consternée. Ne sommes-nous donc plus vos enfans? Nous avons péché, mais nous sommes punis; nous avons péché, mais vous êtes bon. C'est assez prolonger la terrible leçon que nous donne votre justice; abrégez les jours de vertige et d'erreurs; commandez à la mer, et la tempête s'apaisera; et, après avoir éprouvé combien il est amer de vous avoir abandonné, nous goûterons enfin combien il est doux et consolant de vivre sous votre empire.

POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE

A SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT, LE 3 JANVIER 1804, JOUR OU LE TOMBEAU DE LA SAINTE, APRÈS AVOIR ÉTÉ RÉTABLI, FUT EXPOSÉ, DANS CETTE ÉGLISE, A LA VÉNÉRATION DES FIDÈLES.

QUELLE est donc cette héroïne et si foible et si puissante, si petite dans son élévation et si grande dans sa bassesse, et non moins humble par sa vertu, que merveilleuse par sa gloire? quelle est cette vierge simple et modeste qui sans science éclaire les docteurs, nourrit les villes sans richesses, disperse et met en fuite les Barbares sans armes; qui sait, sous l'humble chaume qui la couvre, se faire respecter des païens et des fidèles, et des pontifes et des rois; qui devient tout à la fois et le sauveur et l'apôtre de sa patrie, et par la conversion du grand Clovis, ouvrage de son zèle comme de sa piété, prépare d'un seul coup la chute entière des idoles, la grandeur de l'empire français, et le bonheur des générations futures? Quelle louange suffira donc à sa louange? et comment ne pas admirer cette Providence ineffable, qui se sert de tout ce qu'il y a de plus foible pour opérer ce qu'il y a de plus grand, afin que l'univers comprenne que tout est souple sous sa main, comme à ses yeux tout est égal : le sceptre et la houlette, le pauvre et le potentat; que rien ne lui est inutile, quelque petit qu'il soit, ainsi que rien ne lui est nécessaire, quelque grand qu'il puisse être; et qu'enfin, soit que Dieu crée, soit qu'il gouverne, soit qu'il pose les colonnes des cieux ou les

fondemens des empires, il tire tout de lui-même, et bâtit sur le néant. C'est ainsi que dans Israël il se sert de la débile main de Judith, de Débora, d'Esther, et du dernier enfant d'Isaï, pour triompher des ennemis du peuple saint, et pour terrasser les géans ; et c'est ainsi qu'il suscite parmi nous Geneviève, et fait d'une fille ignorante l'oracle de son siècle, d'une bergère obscure un thaumaturge qui remplit l'univers du bruit de ses merveilles, et qui, après avoir été pendant sa vie le boulevard et la libératrice de cette capitale, mérite d'en devenir, après sa mort, l'avocate toute-puissante et la glorieuse patronne.

Mais quelles sombres réflexions viennent en ce moment assaillir mon ame, et troubler en quelque sorte la joie de cette sainte solennité? Que vois-je ici, chrétiens? et pourquoi Geneviève se trouve-t-elle dans un temple qui n'est pas le sien? qui l'a donc transportée dans ce tabernacle d'emprunt? et comment la protectrice auguste des Français se voit-elle comme exilée au milieu des Français mêmes? Où sont ces cendres précieuses, gages sacrés de ses bienfaits, doux motifs de notre confiance? qu'est devenue cette arche antique et révérée à laquelle étoient appendues et les guirlandes de la piété et les offrandes de la reconnoissance? quel vent, quelle tempête, quel fléau, ou quelle furie l'a donc enlevée à nos vœux et à nos respects?... O crime! ô jour! ô nuit à jamais exécrable, où des mains sacrilèges, teintes de boue et de sang, ravirent ces dépouilles sacrées que couvroient et les hommages de treize siècles et la vénération de soixante rois, et du saint des saints où elles reposoient, les transportèrent... Mais non, non, ma langue ne racontera point ce que nos tristes yeux n'ont pas pu même croire. Grand Dieu! où étoient donc alors ta foudre et ton tonnerre, et comment ces nouveaux Héliodores ne furent-ils donc pas soudain frappés de mort? Mais si ma langue se refuse

à ce récit d'horreur, la postérité le retracera d'âge en âge, et l'histoire le gravera sur ses tables d'airain. Elle racontera comment, au siècle des lumières, s'éleva une nouvelle race d'hommes jusqu'alors inconnus dans les annales des nations, lesquels, ne croyant plus à l'enfer dans l'autre monde, le transportèrent dans celui-ci; qui, plus barbares mille fois qu'Attila, ne s'appeloient pas comme lui le *fléau de Dieu* pour punir les hommes, mais le fléau des hommes pour déclarer la guerre à Dieu; qui, se repaissant à la fois et du spectacle du sacrilège et du spectacle de la mort, d'une main renversant les temples, dressant de l'autre des échafauds, commettoient les meurtres pour inspirer les profanations, et puis commandoient les profanations pour inspirer les meurtres; et qui, après avoir voulu dégrader la vertu et lui faire subir l'infamie du crime, déifièrent ensuite le crime pour le faire jouir des honneurs de la vertu. Elle dira comment la basilique auguste qu'éleva la piété à la gloire de Geneviève fut envahie par l'impiété audacieuse; comment au culte saint de la vierge pudique, de la simplicité sans tache, succéda l'idolâtrie des démons; comment sur l'autel même destiné à la sainte protectrice de la nation française, on y plaça des dieux abominables qui en furent les corrupteurs; comment enfin on déshonora la *reconnoissance* en la prostituant à ces écrivains imposteurs, qui n'ont été *grands* que par nos malheurs, et célèbres que par notre ruine.

Divine religion! tu nous ordonnes d'oublier, et ton vœu le plus doux est que nous pardonnions. Et à Dieu ne plaise que nous manquions jamais, dans cette chaire sainte, à cet esprit de charité qui est ta première vertu, ainsi que ta plus belle gloire! Mais, s'il faut oublier, il importe aussi de s'instruire; mais, s'il faut pardonner, nous devons aussi profiter des terribles leçons que nous

donne la Providence. Et quelles leçons plus terribles pouvoit-elle donc nous donner, que de nous avoir retiré la protection de Geneviève dont nous avions si long-temps abusé; d'avoir privé de ses cendres sacrées la ville trop coupable, indigne de les posséder; d'avoir livré les contempteurs des saints au fanatisme des faux sages, et cette France si orgueilleuse de sa philosophie au plus humiliant vertige; punissant ainsi la plus grande des ingratitudes par la plus grande des vengeances, et des crimes sans bornes par des châtimens sans exemple?

Mais si nous avons perdu la protection de Geneviève en punition de nos égaremens, nous pouvons encore la recouvrer par de solennelles réparations. Toujours placée au centre des miséricordes, elle n'attend de notre part qu'un sincère retour. Eh! qui sait même si ce n'est pas à sa médiation, que nous devons et la paix dont nous jouissons, et l'ordre qui renaît, et la protection qui couvre nos autels; et si, par ses prières, nous n'avons pas été délivrés des barbares nouveaux, comme par ses prières elle préserva cette ville des barbares anciens? Nous ne possédons plus des restes d'elle-même, mais nous avons encore son tombeau; tombeau sacré qui nous rappellera et ses vertus et ses bienfaits, et l'immortalité dont elle jouit dans la gloire. Il est pauvre, il est obscur, il est entouré de ruines; mais ces ruines parleront, et cette pauvreté même n'en sera que plus éloquente pour nous rappeler à la fois et nos malheurs et nos devoirs. Moins il frappera vos yeux, plus il touchera votre cœur, plus il inspirera ces sentimens de repentir et d'humiliation qui conviennent si bien à notre situation présente. Accourons donc, chrétiens, à ce monument vénérable. Venons déposer à ses pieds nos vœux avec nos larmes; venons-y expier par un surcroît d'hommages le déshonneur de la cité, et l'horrible profanation dont elle s'est rendue cou-

pable. Puisse-t-il ranimer la foi et la confiance en Geneviève! Puisse son culte saint regagner en piété tout ce qu'il a perdu en pompe et en magnificence, et devenir pour nous, ainsi qu'il l'a été pour nos religieux ancêtres, une source féconde de bénédictions célestes!

POUR LE RÉTABLISSEMENT DES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES,

A L'HÔTEL-DIEU D'ÉTAMPES.

Prêché le 19 février 1804 (1).

Si jamais la Providence s'est montrée à nous d'une manière aussi sensible que consolante, c'est sans doute dans la sainte et touchante cérémonie qui a rassemblé dans ce temple un si nombreux concours. Qui jamais nous l'eût dit, qu'elle succèderoit si tôt à nos jours de désordres, de crimes et de calamités; que ce culte sacré, qui fit pendant tant de siècles la gloire et le bonheur de nos ancêtres, et que de coupables enfans, indignes de leurs pères, avoient si horriblement profané, reconquerroit la liberté et le lustre des anciens jours; que la religion et la patrie, qu'un vertige inoui avoit violemment séparées, se donneroient enfin la main; et que, de leur union mutuelle, sortiroit ce pacte sacré par lequel elles s'engagent à se servir réciproquement, l'une par la protection dont elle couvre nos autels, et l'autre par l'heureuse influence des sublimes vertus qu'inspire son souffle divin? Qui jamais nous l'eût dit, que ces associations chrétiennes, si imprudemment détruites, seroient si soudainement rétablies; que ces hospices saints, que l'humaine philoso-

(1) Voyez les *Annales littéraires et morales*, tom II, pag. 37.

phie avoit transformés en *hospices d'humanité*, pour y porter ses dogmes désolans, ses tristes consolations et sa stérile bienfaisance, redeviendroient encore les temples de la divine charité, et reprendroient le titre aussi auguste que touchant de *la maison de Dieu?* Qui nous l'eût dit, que ces saintes et précieuses Hospitalières, en proie si long-temps à tant d'épreuves, de persécutions et d'injustices, reprendroient aussi les ornemens de gloire et le vêtement du salut, et qu'elles seroient encore couronnées solennellement au pied de ces autels, tout étonnés, ce semble, de se trouver encore debout? Enfin, qui nous eût dit que tous ces magistrats respectables qu'environnent l'estime et la considération publique; ces administrateurs fidèles, honneur de la cité; ces organes des lois, qui exercent avec autant d'intégrité que de lumières le sacerdoce de la justice, se feroient une gloire d'assister à cette cérémonie, pour attester, par leur présence, la reconnoissance de la patrie envers ces héroïnes de la religion, dont le premier vœu est d'être utiles, dont la première récompense est encore d'être utiles, et de leur rendre ainsi en vénération et en respect tout ce qu'elles nous donnent en vertus, en services, et en soins généreux pour tous les membres de Jésus-Christ souffrant, confiés à leur sollicitude? Quel heureux changement, et qui nous en promet de plus heureux encore! quelle consolation pour les ames fidèles! Et qui de nous pourroit donc ici méconnoître cette divine main dont parle le prophète, qui tour à tour soulève et apaise à son gré les flots de l'océan, qui nous précipite jusqu'au fond des abîmes et nous en retire, brise la terre, et la guérit de toutes ses blessures, et ne nous fait sentir les coups de sa justice, que pour nous rendre ensuite plus doux et plus sensibles les bienfaits de sa miséricorde?

. . . . . Et vous surtout, pauvres malades, réjouissez

vous, pour parler avec le prophète, à ce spectacle de bonheur, de paix et d'édification : *Videant pauperes, et lætentur;* c'est aussi aujourd'hui votre fête; c'est la fête de la Providence, qui vous donne aujourd'hui de nouvelles bienfaitrices, de nouvelles amies qui viennent vous consacrer le reste de leurs jours, et promettre à la terre et au ciel de mourir au milieu de vous, après n'avoir travaillé et vécu que pour vous : c'est la fête de la religion, qui seule peut inspirer cet héroïque dévoûment, et cette immolation sublime de tous les jours et de tous les momens, qui seule peut ainsi élever l'humanité au-dessus d'elle-même, qui seule a créé ces institutions admirables, où le service de Dieu se confond avec le service des pauvres; qui seule nous donne en réalité ce que la sagesse humaine ne nous donne qu'en paroles, qui seule *édifie quand la science ne fait qu'enfler,* et qui peut-être se montre encore plus divine dans les miracles de charité qu'elle produit, que dans les miracles de puissance et de force qui la prouvent et qui l'établissent. . .

FIN DE LA PÉRORAISON.

. . . . . Esprit saint, source de toutes les bénédictions et de toutes les grâces, bénissez vous-même et confirmez dans l'esprit de leur vocation ces deux vierges sacrées que nous venons de revêtir de l'auguste livrée de servantes des pauvres et d'épouses de Jésus-Christ. Bénissez cette communauté édifiante, et que *ces restes d'Israël,* miraculeusement échappés à la grande tempête, deviennent comme un germe fécond qui propage au loin ces heureuses écoles de piété et de miséricorde; bénissez cet hospice sacré, en y donnant et la patience à ceux qui souffrent, et le courage à celles qui compatissent; bénissez le gouvernement en le fortifiant dans le noble dessein, non sans doute de tolérer, mais de protéger, mais de perpé-

tuer ces charitables associations, mille fois plus utiles que tous les corps scientifiques, et mille fois plus glorieuses pour un Etat que toutes les victoires; bénissez ce diocèse et le vertueux pontife qui le gouverne, afin d'y ranimer la vigueur de la discipline et l'éminence des vertus sacerdotales; bénissez l'église de France, cette vigne chérie qu'a plantée votre droite, pour qu'en multipliant ses vierges, elle multiplie aussi ses lévites; enfin, bénissez la France toute entière, en lui ôtant la force qui détruit, pour lui donner la vertu qui conserve; en l'arrachant à *l'empire du vice qui rend les peuples misérables*, pour la fixer sur les bases de *la justice qui élève les nations*, et en la préservant de cet esprit d'impiété, qui a fait tous ses malheurs, pour l'attacher invariablement à cette loi céleste, qui *n'a pas moins les promesses de la vie présente, que celles de la vie future*.

EXORDES

POUR LE SERMON SUR LA VÉRITÉ.

(Voyez tom. III, pag. 151.)

POUR LE JOUR DE PAQUE.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in ea.
Ps. CXVII, 24.

Voici le jour que le Seigneur a fait; réjouissons-nous, et livrons-nous aux transports d'une sainte allégresse.

Ainsi, après ces chants funèbres, que l'Église a fait retentir aux tristes jours de sa douleur, succèdent les accens de la joie et les chants de triomphe. Épouse désolée, depuis près de trois jours, elle cherchoit son bien-aimé à travers les ombres de la mort. Israël ne vouloit

plus le reconnoître pour son libérateur, et le ciel même sembloit désavouer son envoyé auguste; le fruit de sa mission, la pompe de ses titres, l'éclat de ses prodiges, tout étoit englouti dans la nuit de sa tombe. Déjà triomphoit d'avance la superbe incrédulité; la foi même du juste paroissoit chanceler, quand tout à coup, trompant les précautions insensées de la coupable Synagogue, il appelle la vie, comme il avoit appelé la mort; le voilà qui s'éveille par sa propre vertu, il s'élance en vainqueur plus brillant que sur le Thabor, et son tombeau devient son trône. On le voit, on le touche, on l'entend, on l'admire; tous les doutes sont dissipés, tous les courages abattus se raniment; la déicide Jérusalem cherche en vain où cacher son opprobre; des milliers de témoins vont publier partout la gloire de l'arbitre de la nature et du conquérant de la mort; et c'est en la présence de ce nouveau Samson, qui a su triompher par sa propre défaite, et par un seul miracle justifier tous ses miracles, que se revêtant des ornemens de sa gloire, jouissant à la fois de la honte des incrédules et de la joie de ses enfans, et unissant sa voix au concert des esprits célestes, Sion toute éclatante de beauté, toute enivrée d'un saint ravissement, fait retentir, dans ce grand jour, les voûtes de ses temples de ces magnifiques accens : Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et livrons-nous aux transports d'une sainte allégresse; *hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in ea.*

Répétons-le donc tous ensemble dans cette solennité suprême : Voici le jour que le Seigneur a fait, voici le jour par excellence, pour lequel ont été faits tous les autres; voici le jour le plus beau de tous, et sans lequel tous les autres ne seroient qu'une longue nuit: jour par excellence, qui nous promet un jour qui ne doit point passer, et un monde nouveau quand le monde ne sera

plus; enfin, jour unique, qui, par un seul fait, justifie toutes les prophéties; par un seul miracle, tous les miracles; par un seul mystère, tous les autres mystères; par une seule vérité, toutes les vérités : la vérité de notre Evangile, la vérité de notre foi, la vérité de notre résurrection, la vérité de nos espérances, la vérité dans l'immortalité, la vérité d'une pâque éternelle, d'un *alleluia* éternel que doit chanter la nouvelle Jérusalem, et cette église triomphante des élus que l'Homme-Dieu a justifiés par leurs croix, et qu'il doit à jamais glorifier par sa résurrection : *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus, et lætemur in ea.*

Mais plus la vérité se montre aujourd'hui triomphante, plus aussi acquiert-elle sur nous des droits inviolables et et sacrés; et plus sa lumière éclatante perce tous les nuages, plus sa puissance doit se faire sentir à ceux qui osent lui résister. Or, telle est sa magnifique destinée; proportionnée à tous les esprits, etc.

POUR LA FÊTE DE SAINT SULPICE,

DANS LA PAROISSE DE CE NOM, A PARIS,

23 janvier 1803.

PARMI tous les ministres de la vérité, qui l'ont ou défendue par leur zèle, ou honorée par leurs exemples, il en est peu d'aussi célèbres dans nos fastes antiques, que l'illustre patron dont la solennité rassemble ici et ce pontife vénérable, et ce pasteur zélé, et ce clergé fidèle, et ce nombreux concours. Emule glorieux des Martin, des Remi, des Hilaire, des Germain, de toute cette foule

d'évêques immortels auxquels la France doit non-seulement sa foi, mais son existence; non-seulement sa religion, mais sa civilisation; non-seulement l'illustration de son église, mais la prééminence de son empire; émule, dis-je, glorieux de toutes ces brillantes colonnes de l'Eglise et de l'Etat, Sulpice travailla constamment à la gloire de l'une par sa piété et sa sollicitude, et au bonheur de l'autre par son héroïque courage. Placé à la cour, il en fut tout à la fois et le censeur et le modèle. Convaincu que la vérité est le premier ami des rois, et le premier besoin des peuples, et que, si elle venoit à se perdre sur la terre, elle devroit se retrouver sur les lèvres d'un évêque, il la dit sans crainte comme sans détour; il la dit aux flatteurs, qui redoutoient tant de la dire; il la dit à son prince, qui redoutoit tant de l'entendre; il la dit à ces ministres infidèles, à ces coupables administrateurs, qui trafiquoient du sang des peuples. On vit cet homme simple, d'une piété si humble, d'une vertu si douce, d'un caractère si aimable, s'armer d'une sainte intrépidité, s'opposer comme un mur d'airain aux vexations fiscales, faire trembler la majesté royale par la terreur des jugemens de Dieu, et ne cesser de faire entendre ses plaintes et ses réclamations, que lorsqu'il vit cesser les injustices et l'oppression du pauvre : exemple mémorable de ce que peut la vigueur de l'épiscopat, quand il est soutenu par la sainteté de la vie; grande leçon, qui confond à jamais tous ces lâches flatteurs qui se font un jeu de trahir la vérité, et de tromper les rois par des adulations serviles, sans songer qu'ils sont autant et plus coupables que ceux qui raviroient le trésor de l'Etat, et empoisonneroient les fontaines publiques, puisque la vérité est le vrai trésor de l'Etat, et la source première de la prospérité des royaumes et des empires.

Aussi ne soyons pas surpris que le culte de Sulpice ne

se soit jamais affoibli, et que son nom ait traversé plus de mille ans sans rien perdre de son éclat et de son lustre. C'est surtout dans cette paroisse qu'il a toujours reçu des hommages d'autant plus faits pour l'honorer, qu'ils sont dictés par la piété; et qui sait si ce n'est pas aux prières du saint pontife, qu'elle doit cette constante succession de pasteurs et de prêtres fidèles qui se transmettent de main en main l'esprit sacerdotal; cette antique tradition de vertus et de saine doctrine, qui l'a dans tous les temps si éminemment distinguée, et qui fait qu'en cessant d'être la première aujourd'hui par sa grandeur et par son étendue, elle n'en reste pas moins la première par l'édification et l'odeur de ses bons exemples?

Ce ne sera donc pas, mes Frères, tromper l'esprit de cette solennité, que de célébrer ici la vérité dont parle l'apôtre, et que Sulpice défendit si puissamment, cette vérité sainte pour laquelle nous pouvons tout, et contre laquelle nous ne pouvons rien; car telle est sa magnifique destinée, etc.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER,

DANS L'ÉGLISE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES,

4 décembre 1803.

Parmi tous les apôtres de la vérité, qui l'ont ou honorée par leurs vertus, ou propagée par leur zèle, il en est peu d'aussi illustres que l'immortel Xavier, dont la solennité nous rassemble en ce jour. Quel est donc ce nouveau soleil qui s'élance comme un géant pour poursuivre sa course? quel est ce nouveau conquérant devant lequel

les montagnes s'abaissent, les vallées se comblent, les abîmes se ferment, et les mers étonnées se calment et se taisent? Est-ce un homme, est-ce un dieu? qui veut, et tout obéit, qui parle, et à sa voix l'antique Orient se réveille, les îles accourent de loin, les Barbares se soumettent, les idoles tombent, les temples de la superstition et de l'erreur s'écroulent, et sur leurs profanes débris s'élève une Jérusalem nouvelle toute éclatante de clartés, toute brillante de vertus; qui reproduit tous les miracles de l'Eglise naissante, et qui, par un prodigieux accroissement qu'on ne peut expliquer que par le doigt de Dieu, donne à l'Evangile plus de disciples et d'enfans, que le démon de l'hérésie ne lui fait de déserteurs et d'apostats? Quelle louange suffira donc à sa louange? quelle langue humaine racontera dignement comment un homme seul, sans autre trésor que sa pauvreté, sans autre appui que sa patience, sans autre conseil que sa simplicité, sans autre commandement que les prières, sans autres armes que la croix de Jésus-Christ, a pu suffire à ces magnifiques conquêtes? Et quelle gloire désormais, si ce n'est celle du grand Paul, effacera jamais la gloire de l'homme apostolique qui conquiert à lui seul les restes de la gentilité, donne à l'empire du vrai Dieu plus de trois mille lieues de pays et cinquante royaumes, porte plus loin les bornes du christianisme, qu'Alexandre n'a porté les limites de son empire, et qui, lui seul, a réellement exécuté ce que les sages les plus vantés n'ont pu même imaginer dans leurs plus vastes conceptions et leurs pensées les plus hardies?

Et voilà donc la différence des conquérans du monde d'avec les conquérans de la foi : les premiers ne cherchent qu'à cueillir des lauriers, les seconds qu'à sauver des ames; les uns ne marchent que la foudre à la main, les autres que la persuasion à la bouche. Ceux-là viennent

enlever les richesses, et répandre le sang des vaincus, ceux-ci viennent offrir leur propre sang, et communiquer les trésors de la vérité et de la grâce; enfin les conquérans du monde ne triomphent que par la gloire et pour eux-mêmes, et les conquérans de la foi, que pour Dieu et pour la vertu.

Mais quelle affligeante pensée vient donc en ce moment s'offrir à mon esprit? O regrets! ô tristes et touchans souvenirs! c'est ici que se formoient ces missionnaires vénérables qui avoient pris l'apôtre du Japon et pour patron et pour modèle. C'est au pied de ces saints autels qu'ils recevoient la consécration de leur apostolat; c'est de ce temple auguste qu'ils partoient comme ces nuées dont parle Isaïe, pour aller porter la lumière aux peuples de l'aurore. Hélas! mes yeux cherchent en vain ce séminaire de héros puissans en œuvres et en paroles; auroit-il disparu sans retour, et nos regrets seroient-ils donc sans espérance? Et pourquoi n'espèrerions-nous pas? Tout ne renaît-il pas du milieu des ruines? tout ne tend-il donc pas à la résurrection des choses utiles et grandes? et quelle institution plus grande, et tout ensemble plus utile, que cette école auguste d'apôtres et de martyrs destinés à la fois à consoler la terre et à peupler le ciel, et à porter jusqu'aux extrémités du monde et la gloire du nom chrétien et la gloire du nom français? Sainte église de Siam et du Tong-King, vénérable portion de la famille catholique qui remplit l'univers, reçois ici l'effusion de nos cœurs; reçois les vœux de l'église de France, de cette mère généreuse qui t'enfanta à Jésus-Christ, et qui de loin t'embrasse et te salue; dis-nous, as-tu donc appris les malheurs de ta mère, et t'a-t-on raconté tout ce qu'elle a souffert? Hélas! et elle aussi, comme la fille de Sion, a vu toute sa beauté obscurcie, et sa douleur a été grande, ainsi que l'océan qui te sépare d'elle. Mais après

la tempête a succédé le calme, et la paix des anciens jours lui a été rendue; conjouis-toi donc avec elle, et ranime tes espérances. Le même Dieu qui a séché ses pleurs, adoucira aussi tes peines; la même Providence qui lui a rendu ses pasteurs, te rendra aussi tes apôtres : encore quelques momens d'épreuves, et toi aussi, comme elle, tu seras consolée.

Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette solennité, que de célébrer ici la force et la puissance de cette vérité, qui fit seule la force et la puissance de Xavier et de ses glorieux émules, qui fut tout à la fois l'objet et le soutien de leurs héroïques travaux, et qui les éleva au-dessus d'eux-mêmes, en produisant dans leurs grands cœurs cette foi vive et cette intime conviction que ne sauroient donner ni les systêmes vains, ni les opinions vacillantes de la sagesse humaine; car telle est sa magnifique destinée, etc.

EXORDE ET PLAN

D'UN SERMON SUR LA CHARITÉ CHRÉTIENNE (1).

Multi homines misericordes vocantur, virum autem fidelem quis inveniet? Prov. xx, 6.

Nous voyons beaucoup d'hommes se dire bienfaisans; mais en est-il beaucoup qui le soient en effet?

QUAND le Sage annonçoit cette maxime, vouloit-il faire une censure de son siècle, ou une prophétie sur la dé-

(1) Ce sermon paroît être la première ébauche de celui qu'on a vu dans le tom. III. Il fut prêché plusieurs fois avant la révolution, à la cour, en différentes églises; au Châtelet, le mercredi-saint, 31 mars 1790, etc.

cadence du nôtre? vouloit-il peindre d'avance ce temps d'aridité, où de stériles déclamations nous tiennent lieu de sentimens; où je ne sais quelles formules de sensibilité, aussi pauvres en vertus et en bonnes œuvres que riches en discussions et en systèmes, ne servent qu'à masquer une indifférence cruelle, et où chacun, borné à de vaines complaintes sur les malheurs des temps, n'a conservé de l'humanité qu'un faux air, et de la bienfaisance que le nom.

Et en effet, a-t-on jamais déploré plus éloquemment les misères du peuple? a-t-on parlé avec plus d'emphase du bien public, avec plus de hauteur des droits de l'égalité, et avec plus d'indignation de l'horrible disproportion des fortunes? a-t-on jamais plus célébré les héros populaires, les rois qui ont aimé les pauvres? Cependant la charité se refroidit. Si nous en croyons les pasteurs de cette capitale, les aumônes diminuent tous les jours; les fonds manquent. On a réprimé les désordres de la mendicité, mais les vrais malheureux, les malheureux les plus intéressans, c'est-à-dire, ceux que la honte empêche de se produire, ou auxquels le travail ne suffit pas pour subsister, se multiplient à l'infini. Tandis que les politiques calculent, que les philosophes raisonnent, hélas! les pauvres meurent. Sans cesse on crée des projets, mais ce ne sont que des projets; les cercles s'en occupent pour se distraire; toute la commisération se consume et se perd dans l'inutilité des conversations, et nos savantes dissertations ne produisent jamais qu'un inutile son qui frappe en vain les airs. *Multi homines*, etc.

D'où vient donc, mes Frères, ce contraste frappant? tant de pathétique dans les discours et tant de froideur dans les sentimens, tant d'activité dans les projets, et ce découragement subit qui les fait tous avorter? D'où vient qu'à mesure que les mesures (économiques) sur le

bien public semblent s'accroître, les sentimens d'humanité ne font que s'affoiblir? Mais pourquoi demander ce que chacun de vous s'est dit d'avance à lui-même? C'est que cette fermentation de bienfaisance n'est que dans les têtes et non dans les ames, que c'est ici l'amour-propre qui se passionne, et non le zèle qui s'anime; c'est que tous ces projets ne sont formés que par la science qui enfle, et non par la charité qui édifie, que cette activité n'est que l'engouement des systèmes et non l'enthousiasme de la vertu; que l'effet d'une vague inquiétude, l'agitation des petites ames; et non le fruit de la piété, cette passion des grands cœurs: disons tout en un mot, c'est qu'on ne vit plus de la foi, c'est que la religion s'affoiblit chaque jour, c'est que l'esprit de Jésus-Christ, source et modèle de la charité, ne règne plus dans les ames. Voilà, chrétiens, le vrai principe du mal; voilà pourquoi tant d'hommes se disent bienfaisans, et qu'il en est si peu qui le soient en effet. *Multi homines*, etc.

Telle est la grande vérité que nous nous proposons de traiter aujourd'hui. Montrons à ce siècle imposteur toute la distance qui se trouve entre cette divine charité dont il voudroit faire une fable, et cette bienfaisance illusoire dont il voudroit faire une religion; ou plutôt montrons que la religion est la vraie bienfaisance, que l'homme de la religion est le seul homme de la miséricorde, et qu'un arrêt irrévocable frappe à jamais les humaines vertus d'une honteuse stérilité. Oui, chrétiens, point de vraie bienfaisance sans la religion, parce qu'elle seule peut la rendre efficace et généreuse; efficace, par la puissance des motifs qu'elle propose; généreuse, par l'héroïsme des sentimens qu'elle inspire. C'est tout mon dessein.

L'orateur divisoit ainsi son premier point: 1° motifs divins de miséricorde que la seule religion a connus;

2° motifs divins de miséricorde auxquels ne suppléeront jamais tous les motifs humains que la raison peut nous offrir.

La division du second point étoit : 1° la charité chrétienne est attentive et respectueuse envers les malheureux ; 2° la charité chrétienne est courageuse ; 3° elle est persévérante.

Quelques fragmens de ce discours auroient mérité peut-être de trouver place ici, mais ils offroient trop de points de ressemblance avec les sermons qu'on a vus dans les volumes précédens, et on a cru devoir se dispenser de les publier.

EXORDES

POUR LE SERMON SUR L'EXCELLENCE DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

(Voyez tom. III, pag. 200.)

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum? Cant. VIII.

Quelle est donc celle qui s'élève du désert toute enivrée de délices, appuyée sur son bien-aimé ?

Tel est le chant de joie, de triomphe que l'Église fait retentir dans cette auguste solennité. Ainsi célèbre-t-elle la magnifique exaltation qui illustra les derniers momens de Marie, et qui d'un jour de ténèbres et d'horreurs pour les autres mortels, n'en fit pour elle qu'un jour de paix,

de majesté et de lumières, qui, égalant la splendeur de sa gloire à la grandeur de ses vertus, rendit son corps immortel comme son ame; et c'est en la voyant portée sur les séraphins et couronnée par son Fils, qu'unissant sa voix au concert des esprits célestes, elle s'écrie dans les transports de son admiration et de son allégresse : Quelle est donc cette amante sacrée toute éclatante de beauté, toute enivrée des plus chastes délices, qui s'élançant du désert de la vie aux voûtes éternelles, passe d'une mort sainte que consomme l'amour, à une vie glorieuse que l'amour embellit et couronne; *quæ est?*

Mais si c'est un cantique de triomphe et de gloire pour la reine des cieux, ce doit être aussi pour nous un hymne de joie et d'espérance. Quelle est donc celle qui s'élève aujourd'hui du désert? C'est la médiatrice du genre humain qui va d'autant plus s'approcher de nous par la bonté, qu'elle s'approche plus de Dieu par la grandeur et la puissance; c'est la consolatrice des affligés qui ne va prendre possession de son trône, que pour jeter sur eux un regard plus propice et plus miséricordieux; c'est la protectrice des empires, qui, placée de plus près vers la source des grâces, ne les versera qu'avec plus d'abondance sur tous les peuples fidèles à son culte et dévoués à ses autels.

Et voilà pourquoi nos religieux ancêtres eurent toujours pour elle un si tendre respect et une si vive confiance. Voilà pourquoi la France l'a proclamée solennellement sa protectrice et sa patronne spéciale : auguste protection à laquelle elle doit cette longue suite de prospérités qui distingua si glorieusement de tous les empires le royaume très-chrétien; protection qui ne nous eût jamais manqué, si nous n'eusssions manqué à cette protection, ou plutôt protection qui nous est restée, lors même que nous nous en sommes rendus indignes par des crimes sans nom, et

des scandales sans exemple; car qui peut douter que nous ne lui devions et la cessation de nos maux, et cet avenir plus heureux qui s'ouvre devant nous, et la restauration de nos autels antiques tout étonnés, ce semble, après tant de secousses, de se trouver encore debout?

Ce ne sera donc pas tromper l'esprit de cette solennité, que de célébrer le triomphe de la charité chrétienne dans un jour consacré au triomphe de la mère des miséricordes, et de vous rappeler les bienfaits de la religion dans cette heureuse commémoration qui nous rappelle le retour de cette religion même. Assez d'autres, mes Frères, nous ont montré la vérité par la beauté de ses mystères et la grandeur de ses miracles, faisons-la paroître à vos yeux toute belle de ses bonnes œuvres, toute brillante de sa miséricorde; assez d'autres vous ont montré qu'elle est belle et aimable parce qu'elle vient de Dieu, montrons qu'elle vient de Dieu parce qu'elle est belle et aimable. Et quand cette instruction a-t-elle été plus nécessaire, que dans un temps où une superbe raison, fatiguée de destructions et de ruines, cherche à se reposer dans je ne sais quelle bienfaisance profane, rivale de la charité; dans je ne sais quelle naturelle législation, et quelle morale mondaine, toute bornée à des vertus d'instinct; dans je ne sais quelle science économique née du naufrage de tous nos principes; dans je ne sais quelle vaine philantropie qui, des débris de tous les cultes comme de tous les temples, ne voudroit faire qu'un seul culte et qu'un seul temple, celui de l'humanité, espèce de religion qui s'arrange fort bien avec tous les vices, et fort commode pour le méchant : paganisme nouveau, qui nous menace d'une dépravation universelle, et nous fait douter laquelle de ces deux idolâtries est la plus coupable et la plus insensée, ou de celle dont parle Bossuet, où tout étoit Dieu, excepté Dieu même; ou

de celle dont nous sommes les tristes témoins, où rien n'est Dieu, excepté l'homme?

Elevons-nous donc aujourd'hui contre un système d'autant plus funeste qu'il est plus séduisant. Faisons entendre, s'il se peut, à ce siècle, que son humanité n'est qu'imposture, ainsi que sa philosophie n'est qu'illusion; montrons que la divine charité est la vraie bienfaisance, qu'il n'y a de vrais amis des pauvres que les amis de Jésus-Christ, et que cette humanité tant vantée ne ressemble pas plus à la charité, que la vie ne ressemble à la mort, et les ténèbres à la lumière. Voici donc tout mon dessein, etc.

POUR L'OUVERTURE DE L'ÉGLISE DU SÉMINAIRE DE VERSAILLES,

Le 5 novembre 1807.

Si jamais la Providence s'est montrée à nous d'une manière aussi sensible que consolante, c'est sans doute dans la restauration miraculeuse de nos autels, et dans le rétablissement de ces saintes institutions, monumens vénérables de la piété de nos aïeux. Hélas! elles prospéroient parmi nous, elles s'élevoient avec gloire, ces écoles sacrées, heureux berceaux des ministres fidèles. Ordonnées à Trente, commencées en Italie par le grand Borromée, c'est en France surtout qu'elles étoient semées avec profusion, fondées avec solidité, dotées avec magnificence. C'est là que les jeunes lévites venoient puiser le goût des saintes lettres, dresser leurs mains encore foibles aux combats du Seigneur, et épurer leur vocation ainsi que

leurs talens. C'est là que des conducteurs éclairés les défendoient contre la contagion du siècle, la séduction des profanes doctrines, et l'entraînement des passions naissantes. C'est là que se formoient ces grands et vertueux pontifes, gloire et honneur du sanctuaire; ces docteurs si renommés par leur science et leur vertu; ces pasteurs, pères et modèles de leurs troupeaux; ces orateurs illustres, puissans en œuvres et en paroles; et enfin toute cette foule d'hommes apostoliques, destinés à porter jusqu'aux extrémités du monde et la gloire du nom chrétien et la gloire du nom français. Hélas! comment cet or si pur s'est-il obscurci? Quel vent brûlant a donc soufflé, et a desséché ces sources vives d'où couloient comme par torrens les eaux salutaires de la piété et de la doctrine? Quelle tempête et quelle intempérie a bouleversé jusqu'aux fondemens ces asiles précieux que le temps avoit cimentés, et dans quel déluge nouveau se sont engloutis tant de trésors, et de vertus, et d'instructions, et de sainteté, et de lumières? Chrétiens, pourquoi le demander? et pourquoi rappeler ici ce que peut-être il faudroit oublier? Qui ne connoît la source de nos maux? qui ne sait pas de quelles mains impies et barbares le Très-Haut s'est servi pour frapper ces grands coups qui réveillent le monde? Chantons plutôt le cantique de notre délivrance; cherchons plutôt quelle est la main victorieuse qui a mis fin à tant de maux, et qui s'applique à réparer tant de ruines. Bénissons les nouveaux encouragemens et les nouveaux bienfaits, heureux prélude de tant d'autres, qu'elle vient de verser sur les maisons du sacerdoce. Réjouissons-nous saintement à la vue de celle qui s'élève en ce moment au milieu de nous, et qui, tout étonnée, ce semble, de se trouver debout, à travers tante d'obstacles, atteste hautement la pieuse persévérance qui les a surmontés; et adorons cette divine Providence qui soulève et apaise

à son gré les flots de l'océan, qui plonge dans l'abîme et qui en retire, qui déracine les empires et les assied ensuite sur leurs fondemens, qui secoue la terre, la brise, et la guérit ensuite de toutes ses brisures, et qui enfin ne nous fait éprouver les coups terribles de sa justice, que pour nous rendre ensuite plus sensibles et plus doux tous les bienfaits de sa miséricorde.

Heureuse la France, éprouvée par de si grands revers, si elle sait les mettre à profit! Heureuse, si, revenue de ses folles erreurs et de ses vaines théories, elle parvient à se convaincre pleinement que la vraie gloire consiste non à conquérir, mais à établir; non à détruire, mais à conserver, mais à fonder, mais à créer; qu'il est mille fois plus grand et mille fois plus beau de protéger un hospice, une chaumière pour le pauvre, d'élever un temple au Seigneur ou une école pour ses ministres, que d'ôter et de distribuer à son gré les sceptres et les couronnes; et qu'une seule de ces œuvres saintes, de ces pieuses fondations, a mille fois plus de valeur aux yeux des véritables sages, que tous ces trophées brillans, et tous ces monumens de gloire qui éblouissent nos foibles yeux! Heureuse enfin si elle sait se pénétrer de plus en plus de cette grande vérité, qu'un des plus sûrs moyens de se régénérer et de reprendre une nouvelle vie, c'est de multiplier les maîtres de la science pour les opposer aux maîtres de l'erreur; c'est de rendre à l'éducation cléricale sa première splendeur et à la religion son antique influence: la religion, qui fait la vigueur des Etats; cette suprême loi sans laquelle il n'y a pas de loi, cette morale sans laquelle il n'y a pas de morale, cette source éternelle de tout ordre et de toute justice, que les peuples ne peuvent plus violer sans se punir eux-mêmes, et sans laquelle cet empire superbe, si fier de ses lauriers, si confiant en ses héros, si justement enorgueilli de ce rôle important qu'il va jouer dans

l'univers, tromperoit tristement sa belle destinée, s'affaisseroit sous sa propre grandeur, et s'enseveliroit dans ses propres triomphes !

Et vous, chrétiens, qui formez ce pieux concours, que vous dirai-je? et quels sentimens vous animent à la vue de ce temple nouveau, dont nous faisons en ce jour l'inauguration solennelle? Nous faudra-t-il donc beaucoup d'art pour vous faire sentir l'importance de l'œuvre sainte, au nom de laquelle nous sommes assemblés? faudra-t-il vous prouver que de toutes les institutions consacrées par l'humanité et par la religion, il n'en est pas de plus dignes d'intéresser votre piété, que ces augustes pépinières destinées à propager le culte saint, et à perpétuer la succession de la tribu sacerdotale? Aurons-nous besoin de vous dire qu'aujourd'hui, comme aux premiers temps de l'apostolat, le plus grand nombre de nos jeunes lévites n'ont guère que leurs barques et leurs filets à quitter pour se faire pêcheurs d'hommes, et qu'ainsi, pour assurer leur vocation, il faut que d'extrêmes secours répondent à leurs besoins extrêmes? Faudra-t-il vous montrer la nouvelle désolation qui menace le sanctuaire, si des mains généreuses ne se hâtent d'en recueillir les pierres dispersées, et d'en soutenir les colonnes prêtes à s'écrouler? Faudra-t-il ouvrir sous vos yeux ce vide effrayant que creuse chaque jour la mort de tant de prêtres vieillis avant le temps, et emportés par les malheurs, encore plus que par les années? vide immense, qui ne pourra plus se combler, si vous ne prévenez bientôt cette fatale époque où l'abîme sera sans fond et le mal sans remède. Faudra-t-il enfin vous montrer qu'appelés tous par la Providence à la restauration du tabernacle, nous devons tous la seconder de tout notre pouvoir dans un si beau dessein, et que si, par un effet de cette indifférence, vraie calamité de ce siècle, nos temples restent déserts, et nos chaires muettes;

si les ministres n'ont plus de successeurs, la morale plus de défenseurs, et la loi plus de propagateurs; si le camp d'Israël, faute de sentinelles, est envahi par l'impiété toujours croissante et toujours dévorante; si elle arrive cette famine de la parole, que nous annonce le prophète, où vos enfans demanderont le pain de l'instruction, et où il n'y aura plus d'instruction, où les pécheurs demanderont à être réconciliés, et où il n'y aura plus de réconciliation, où les mourans demanderont à être consolés, et où il n'y aura plus de consolation; si, dis-je, tous ces scandales et ces malheurs viennent fondre sur nous, et ces malheurs et ces scandales retomberont à jamais sur nos têtes, et nous seront éternellement imputables?

Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette auguste cérémonie, que de célébrer les merveilles de cette charité chrétienne, sous les auspices de laquelle s'ouvre aujourd'hui cette sainte maison. Ce sera rendre hommage au ministère sacerdotal, dont elle est le premier devoir, le plus bel apanage, et la plus douce récompense. Ce sera honorer la mémoire de votre glorieux patron(1), qui en fut le plus grand et le plus magnifique modèle; de ce pontife incomparable, un des plus nobles instrumens dont s'est servi la Providence pour renouveler la face de l'Eglise, et ressusciter la gloire et la beauté des anciens jours : ame sublime autant que simple, preuve immortelle que ce n'est ni dans les hauteurs de l'esprit, ni dans l'enflure de la sagesse humaine que réside le génie du bien, mais dans la charité qui édifie, dans l'héroïque abnégation et dans la droiture d'un cœur humble; et qui par un heureux accord d'un zèle qui surmonte tout, et d'une douceur qui attire tout, d'un courage que rien n'abat, et d'une charité que rien n'épuise, montra à l'univers tout ce que

(1) Saint Charles-Borromée.

peut, pour le bonheur de l'humanité, un seul ministre de la religion, quand il est animé de l'amour de son état, et de l'esprit de son ministère.

PÉRORAISON

PRONONCÉE

AU REFUGE DES JEUNES PRISONNIERS,

Le 27 décembre 1817.

Et quel moment plus propice, pour faire triompher la charité chrétienne? quelle institution plus digne d'exciter votre intérêt et votre zèle, que ce refuge d'un genre tout nouveau, où de déplorables enfans, dominés par l'instinct du vice, savans dans l'art d'une perversité précoce, et flétris par les lois dans un âge où les lois peuvent à peine les atteindre, sont ramenés, à force d'instructions et de soins, au travail et à la vertu, et disposés à servir un jour utilement peut-être cette même patrie dont ils auroient été les fléaux et l'opprobre? institution sublime, qui avoit échappé jusqu'ici à l'industrie du zèle, qui n'a pu être inspirée que par le génie du bien, et qui eût honoré Vincent de Paul lui-même. Louange donc, et mille fois honneur à ceux qui l'ont conçue, et à ceux qui la protègent! Bénis soient ces chefs de la magistrature, qui, impassibles comme la loi, mais bons et indulgens comme la vertu, et honorant le sacerdoce de la justice par celui de la charité, versent sur cette maison sainte les dons de leur munificence! Bénis soient ces pieux et modestes instituteurs,

qui, par un art divin qui n'appartient qu'à leurs écoles, sont parvenus à transformer en enfans de la sagesse ces apprentis infortunés de la corruption et du vice! Bénis soient ces jeunes associés, qui, dans l'âge même des passions, ne connoissant qu'une passion, celle des bonnes œuvres, ont fait de celle-ci l'objet privilégié de leur sollicitude! Providence éternelle, je vous rends grâces. Ainsi, tandis que d'une part nous voyons l'humanité se dégrader, et descendant au-dessous d'elle-même par des crimes sans nom, nous menacer d'un déluge nouveau, où la France s'engloutira peut-être une seconde fois; de l'autre, nous la voyons vengée et honorée par les plus éclatans exemples, et par ces nobles dévoûmens qui portent en nos cœurs la douce conviction que tout n'est pas désespéré pour nous, puisqu'il y a encore tant de belles ames sur la terre. Et vous, chrétiens, ne voudriez-vous donc point participer à une œuvre aussi sainte? Sera-t-il vrai que vous sortiez de ce temple sans avoir acquitté la dette sacrée de la religion, de l'humanité et de la justice? Quelle plus douce jouissance, quelle aumône plus méritoire, plus agréable aux yeux de Dieu, plus faite pour monter jusqu'à son trône, et obtenir de lui qu'après avoir été vous-mêmes les protecteurs de ces trop malheureux enfans, il devienne le père des vôtres; qu'il protège leur innocence, qu'il les couvre de son bouclier, et qu'élevés à l'ombre de ses ailes, ils fassent votre joie et votre consolation sur cette terre de misères, en attendant que vous soyez un jour couronnés à leur tête, dans le royaume des élus, des mains de la charité même?

PÉRORAISON D'UN ANCIEN SERMON SUR LA MORALE CHRÉTIENNE,

PRÊCHÉ AVANT LA RÉVOLUTION, ET AVANT QUE L'AUTEUR EUT REFONDU CE DISCOURS.

MAIS que fais-je? hommes profanes, vous n'entendez pas ce langage. Tandis que je vous peins, avec l'apôtre, les richesses de votre adoption en Jésus-Christ, et toutes les beautés de sa céleste loi, votre esprit se refuse à nos discours, parce qu'ils n'ont rien qui intéresse ou vos plaisirs, ou vos affaires. Cependant est-il rien de plus fait pour ravir notre admiration, que ce trésor de lumières et de vertus, de grâces et de consolations que nous présente l'Évangile? Quelle est donc l'ame assez peu élevée pour ne pas s'agrandir avec tous ces objets, et ne pas être transportée à la vue de cette sagesse ineffable qui porte l'homme au plus haut point de gloire et de félicité où il lui soit permis d'atteindre, et qui, si elle n'étoit vraiment de Dieu, n'auroit pu même entrer dans la pensée d'aucun homme? Quoi donc! quand Paul et Barnabé l'annoncèrent au monde pour la première fois, ils furent regardés par tout un peuple comme des dieux descendus sur la terre, tout ce peuple resta frappé de sa sublimité et de sa grandeur inouie; et nous, à peine daignons-nous la connoître; et nous, à peine daignons-nous l'écouter; et bien loin de tomber aux pieds de Jésus-Christ de reconnoissance et d'amour, nous rougissons d'être disciples d'un tel maître, ou si nous n'en rougissons pas, tout se borne à une rare et stérile admiration: semblables à ces Juifs aveugles, qui, après avoir reconnu que jamais homme

n'avoit parlé comme cet homme, n'en restoient pas moins endurcis, sans songer que si aucun homme n'a parlé comme lui, aucun homme n'a donc le droit d'être obéi comme lui. Quoi donc! croiriez-vous qu'étant forcés de l'admirer, vous soyez libres de ne pas le suivre? croiriez-vous que sa morale ne soit qu'un vain jeu de l'esprit, et que son Évangile ne soit qu'un objet de recherches curieuses ou de belles spéculations? croiriez-vous que ce livre divin ne soit, comme les autres livres, que l'amusement des oisifs ou la pâture des discoureurs? croiriez-vous qu'entre ce livre et les autres livres, il n'y ait de différence qu'une plus grande instruction, une plus grande pureté de maximes, et qu'enfin tant de beautés soient descendues du ciel sans conséquence pour nos mœurs et pour la réforme de notre vie? Non, Jésus-Christ n'est pas notre maître parce qu'il est plus grand que Platon, et qu'il a mieux dit que Socrate; il l'est, parce qu'il a parlé comme ayant la puissance, et que, pour lui, le droit de nous parler est le droit de se faire obéir; il l'est, parce qu'à ses préceptes il a joint ses exemples, et que s'il s'est montré *faisant* et *enseignant*, nous devons nous montrer croyant et pratiquant. Admirer sa morale sans la croire, ce seroit un malheur de plus. Croyons-la donc, admirons-la, pratiquons-la, et avec elle tous les biens nous arriveront; et nous éprouverons la vérité de cette parole du Sage, que si nous sommes fidèles à la loi, la loi, à son tour, nous sera fidèle (1); et qu'en ne manquant jamais nous-mêmes à ce qu'elle prescrit, elle ne manquera jamais à ce qu'elle promet, la paix de l'ame dans le temps, et un torrent de délices dans l'éternité.

(1) *Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis.* Eccli. XXXIII, 3.

EXORDES

POUR LE SERMON SUR LA MORALE CHRÉTIENNE.

(Voyez tom. III pag, 250.)

EXORDE POUR UNE CONFIRMATION,

Prononcé en 1797.

Et vos unctionem quam accepistis ab eo, maneat in vobis... Et nunc filioli, manete in eo. Ep. Joan. II, 27.

Vous avez reçu de lui l'onction sainte; et maintenant, mes chers enfans, que cette onction demeure en vous.

Tel est, mes Frères, l'auguste emblême sous lequel l'Esprit saint nous cache, ou plutôt nous découvre toute la profondeur de ses dons ineffables. Ainsi que l'onction des corps pénètre et s'insinue dans tous les membres, pour leur donner une vigueur nouvelle, ainsi la sainte onction qui a coulé sur votre front a pénétré jusqu'au fond de vos ames, pour y porter ce double esprit de force et de douceur, qui est la plénitude et la perfection du chrétien : douceur qui allège les peines, et prévient les dégoûts qu'on peut trouver dans la pratique de la vertu, et force pour en pratiquer les austères maximes; douceur qui fait aimer le joug précieux de l'Evangile, et force qui nous aide à porter la croix; douceur pour supporter tous les affronts, et force pour repousser tous les blasphèmes; douceur pour entendre la vérité, et force pour la dire et pour la défendre; enfin force et douceur, qui, se soutenant l'une par l'autre, vous donneront autant de goût pour prier que de patience pour souffrir, autant de foi pour croire que de confiance pour espérer.

Vous la conserverez donc, mes chers Frères, la grâce de cette onction sainte. Eh! quel seroit votre malheur, si, après avoir été marqués du sceau de l'Esprit saint, vous n'étiez ni plus ardens à défendre les droits de Dieu, ni plus zélés à soutenir l'honneur de l'Evangile; si la moindre censure ébranloit votre foi; si toute votre vie n'étoit qu'un système de ménagemens et de complaisances, qui vous fît oublier qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; si, loin d'être parfaits chrétiens, vous rougissiez de le paroître; si, loin de repousser par le mépris d'impies railleries, vous étiez les premiers à y applaudir; et si, au lieu de ce caractère d'indépendance et de liberté sainte, qui fait la vraie grandeur d'un disciple de Jésus-Christ, vous n'étiez plus que des lâches devant lesquels on pût impunément outrager la vertu, et insulter à votre foi!

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE,

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DU COUVENT DES CARMÉLITES, RUE DE VAUGIRARD,

Le 15 octobre 1806.

Lex Dei ejus in corde ipsius, et non supplantabuntur gressus ejus.
Ps. XXXVI, 31.

La loi de son Dieu est dans son cœur, et ses pas ne seront jamais incertains.

Si jamais on a pu appliquer avec vérité à une ame fidèle ces paroles du prophète, c'est sans doute à la vierge immortelle dont la solennité nous rassemble en

ce jour. Qui jamais, en effet, porta plus que Thérèse la loi de Jésus-Christ gravée dans son cœur? qui jamais approcha plus de cette loi d'amour et de dilection? elle qui, rivale des séraphins, aima Dieu sur la terre comme ces pures intelligences l'aiment dans le ciel; de cette loi de recueillement et de prière? elle dont la vie ne fut qu'une oraison perpétuelle et un gémissement continuel de l'ame; de cette loi de zèle et d'apostolat? elle qui, oubliant tout à la fois et la foiblesse de son âge, et la foiblesse de son sexe, brûle déjà du désir de conquérir à Jésus-Christ un monde d'idolâtres, et de répandre jusque dans les régions de l'infidélité la gloire de son nom; de cette loi de pureté et d'innocence? elle qui n'eut des sens que pour les immoler, et un corps que pour l'assujettir et le réduire en servitude; de cette loi de pauvreté et de dépouillement? elle qui se croyoit toujours du superflu alors qu'elle manquoit du nécessaire; de cette loi de force et de courage? elle qui sut montrer tant de constance dans les plus grandes entreprises, tant de fermeté dans les plus grandes persécutions, tant d'intrépidité dans les plus grands dangers; de cette loi de perfection? elle qui, par le vœu le plus noble et le plus hardi qui fut jamais, s'engagea à pratiquer tout ce qu'elle jugeroit être le plus parfait; enfin de cette loi de privations, de mortifications et de souffrances? elle qui, aussi passionnée pour les croix que les mondains le sont pour les joies et pour les plaisirs, ne voulut jamais, suivant ses propres expressions, que souffrir ou mourir : belles et divines paroles, qui seules suffiroient à son éloge, et dont le sens renferme en abrégé toute la science des saints, toute la doctrine de l'Homme-Dieu, tout l'esprit et le fondement de la morale chrétienne.

Aussi jamais sainte ne fut éclairée de plus de lumières, ni comblée de plus de célestes faveurs et de dons

extraordinaires. Qui nous racontera et ses inspirations soudaines, et ses visions miraculeuses, et ses extatiques transports? Tantôt c'est la Divinité elle-même qui découvre à ses yeux, comme dans un miroir, tous les mystères et les trésors de son essence; tantôt c'est l'Homme-Dieu qui récompense du titre auguste de son épouse, cet excès de l'amour divin dont surabonde son grand cœur. Comment se faisoient ce commerce ineffable et ces communications surnaturelles? Sont-ce des anges qui descendoient des montagnes éternelles, pour lui transmettre les paroles du Très-Haut? étoit-elle portée comme Élie, sur un char enflammé, pour contempler la Divinité de plus près? ou comme Paul, étoit-elle ravie jusqu'au troisième ciel? Est-ce en corps, est-ce en esprit que s'opéroient ces étranges merveilles? Mes frères, Dieu le sait, l'homme l'ignore, et Thérèse l'ignoroit elle-même: mais ce que nous savons tous, c'est que tant de faveurs insignes n'altérèrent jamais ni son humilité, ni son abnégation, ni son obéissance; c'est qu'elle sut justifier partout ce que les vertus ont de plus éminent, tout ce que de pareilles voies ont d'extraordinaire; c'est qu'elle sut marcher dans ces sentiers si difficiles et si hauts de la vie contemplative, sans jamais faire un faux pas, sans s'écarter jamais de la sobriété de la sagesse; c'est que jamais elle ne fut plus éloignée de toute singularité, qu'après avoir reçu tant de grâces singulières; c'est que l'heureux désordre de ses extases ne nuisit jamais à l'ordre admirable de ses actions, et qu'elle ne se perdoit en Dieu que pour mieux se retrouver elle-même; c'est que, patronne par excellence des femmes tendres et aimantes, elle est encore par excellence le docteur le plus exact et le plus sage législateur de la science mystique; c'est, enfin, que Thérèse a été visiblement choisie du ciel pour renouveler dans l'Eglise les hauts mystères de la spiritualité; et

que son nom a fait époque dans le christianisme, en donnant aux ames religieuses une nouvelle direction vers la vie intérieure, cette vie de l'ame, cette vie cachée en Dieu, que le siècle de l'incrédulité ne sauroit comprendre, mais qui n'en fait pas moins les délices des ames choisies, qui ne peut se trouver que dans la loi de Jésus-Christ, et qui ajouteroit encore, ce semble, à la sublimité de l'Evangile, si l'Evangile pouvoit connoître quelque chose de plus sublime que lui-même.

Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette solennité, que de célébrer l'excellence et la beauté de cette loi divine dont le cœur de Thérèse a été le plus beau commentaire et l'expression toute vivante. Ce sera seconder la piété de ces vierges chrétiennes, ses fidèles imitatrices; de ces filles heureuses du Carmel, qui embaument ce temple de l'encens de leurs prières; de ces anges du désert, qui, en dépit d'un siècle qui n'est plus digne d'elles, ont accru leurs vertus par leurs tribulations, et ennobli leurs tribulations par leurs vertus. Restes précieux d'Israël, échappés à la grande tempête, et que la Providence ne semble avoir miraculeusement conservés, que pour donner un nouveau lustre à la gloire de Thérèse, aux détracteurs de la vie religieuse un sujet de condamnation, au monde un sujet d'édification, à l'Eglise un sujet de consolation, et à la loi de Jésus-Christ un sujet de triomphe, d'apologie et de justification.

Célébrons-la donc aujourd'hui cette loi céleste, chef-d'œuvre de toutes les perfections de Dieu qui concoururent à la dicter; cette loi évangélique, etc.

POUR L'OUVERTURE DE L'ÉGLISE ET DE LA MAISON

DES RELIGIEUSES DU REFUGE,

DITES DE SAINT MICHEL,

Le 16 décembre 1806.

Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem,...... et proposuit mensam suam. Prov. IX, 1.

La sagesse s'est bâtie une maison à elle-même, elle a taillé sept colonnes pour la soutenir, et a disposé sa table pour nourrir ceux qu'elle instruit.

En entendant ces paroles de Salomon, quel est celui dont l'esprit ne se reporte naturellement vers cette maison sainte, objet de ce pieux concours, et qui n'aime à voir, dans cet ingénieux emblême dont se sert le plus sage des rois, cet établissement précieux dont nous faisons aujourd'hui l'inauguration solennelle? Quelle maison, en effet, mérite plus d'être appelée celle que la sagesse s'est bâtie à elle-même, que cette belle institution, toute fondée sur les fermes colonnes des vertus chrétiennes, où les divines instructions, véritable nourriture de l'ame, sont inculquées avec force, ou inspirées avec douceur; où des vierges sacrées, vouées glorieusement à la sanctification d'elles-mêmes par la sanctification des autres, cultivent d'une part ces jeunes plantes confiées à leurs soins, et les défendent avec autant d'habileté que de tendresse contre les séductions du monde et la contagion de l'exemple; et de l'autre, vont chercher les brebis égarées, à l'exemple du bon pasteur, et comme lui les portent sur leurs épaules, et accueillant leur repentir, mêlent heureusement à la prudence qui le dirige, et aux saintes rigueurs qui l'éprouvent, l'indulgence qui l'encourage et

la bonté qui le console? Admirable spectacle, où nous est retracée en abrégé la magnificence de la religion, qui, toute force pour préserver l'innocence, et toute grâce pour relever la foiblesse, ne connoît ni vertu au-dessus de sa sainteté, ni faute au-dessus de sa miséricorde! Chrétiens, fut-il jamais une œuvre plus faite pour exciter l'émulation de la charité publique, et plus digne d'intéresser les cœurs généreux et sensibles? Quel est l'homme de bien, quel est le père de famille, quel est le citoyen jaloux de la gloire, des mœurs et du bonheur de sa patrie, qui ne s'empresse de concourir à la restauration d'une maison où s'opèrent de si grands biens, et qui, sortie miraculeusement du milieu de ses propres ruines, atteste hautement et la sainte industrie qui l'a relevée, et l'incroyable activité qui la soutient, et la sagesse consommée qui la dirige et la gouverne?

Gloire donc et actions de grâces au héros réparateur et triomphateur, qui, au milieu des plus hauts faits dont l'histoire fasse mention, n'a pas dédaigné de porter un regard favorable sur ce pieux asile, et qui, par une loi nouvelle, vient de lui donner un nouveau gage de sa durée, et un garant de plus de sa prospérité : conquérant sans rival comme sans modèle, qui ne laisse rien échapper à sa vigilance ainsi qu'à sa valeur; qui descend à tout et qui s'élève à tout; qui ne trouve rien au-dessous de sa sollicitude, comme rien n'est au-dessus de son génie : génie unique qui suffit à tout, et auquel rien ne suffit; qui associe si merveilleusement toutes les idées utiles à toutes les idées vastes et grandes; qui, du palais des rois qu'il a vaincus, gouverne ses Etats, comme s'il étoit à la tête de son conseil et au sein de sa capitale, et qui, aussi habile dans la science des détails que dans ces vastes aperçus qui embrassent l'ensemble, tient jusqu'au dernier fil de l'administration, de cette même main qui

balance le sort des rois, et signe le destin du monde!

Gloire et actions de grâces à cette auguste protectrice (1), sous les auspices de laquelle s'ouvre aujourd'hui ce temple saint; qui vient, par cette démarche solennelle, prendre possession, pour ainsi dire, du glorieux protectorat que lui décernent ses vertus encore plus que son rang; qui sait si bien tempérer par la bonté l'éclat que réfléchit sur elle toute la gloire dont son fils est environné; et qui, aussi chrétienne que sensible, seroit bien peu jalouse d'être la mère des rois, si elle n'étoit en même temps la mère des malheureux et des pauvres!

Gloire et actions de grâces à ce pontife illustre (2) qui, secondant heureusement les généreuses intentions de son auguste sœur, vient aussi vivifier par sa présence un établissement qu'il soutient par son crédit; qui, au-dessus de la fortune par ses vertus, au-dessus de ses dignités par sa modestie; qui, appelé par la Providence au rang des souverains, s'en montre chaque jour plus digne par un heureux accord de lumières et de piété, de zèle et de capacité; et qui déjà, préludant à sa haute destinée, fait toute l'espérance de l'église de Germanie, comme il est le soutien et la consolation de l'église des Gaules!

Ainsi donc, tout renaît insensiblement, tout peu à peu rentre dans l'ordre, tout tend à la résurrection des choses utiles et grandes. De toutes parts s'élèvent ces associations religieuses, que le monde ne vouloit point et qu'il est forcé de vouloir, ces asiles de la vertu, ces maisons que la sagesse se bâtit à elle-même; et la protection éclatante accordée à celle-ci va devenir comme un signal de joie et d'encouragement pour toutes les autres. De toutes

(1) La mère de Buonaparte, déclarée, par un décret, protectrice de tous les hospices et établissemens de charité.

(2) Le cardinal Fesch, nommé coadjuteur de l'archevêque de Ratisbonne, primat d'Allemagne.

parts se fait sentir le besoin de la religion. On l'appelle à grands cris au secours des mœurs, au secours de l'éducation, au secours de l'humanité souffrante, au secours même de l'empire, qui sans elle, et privé de ce divin appui, s'affaisseroit sous sa propre grandeur, et s'enseveliroit dans ses propres triomphes. L'impiété s'en offense, la fausse sagesse en murmure; mais la nécessité, plus forte encore que l'impiété, et plus impérieuse que la fausse sagesse, nous ramène invinciblement vers cette loi suprême, source éternelle de tout ordre et de toute justice, qui fait la vigueur des Etats, et que les peuples ne peuvent point violer sans se trahir et se punir eux-mêmes; vers cette loi salutaire et vivifiante, qui nous apprend que la véritable gloire n'est pas de conquérir, mais d'établir; de détruire, mais de conserver; qui n'absout les victoires que quand on les expie par de nouveaux bienfaits, par d'utiles institutions et des monumens réparateurs; qui dépouille tous les objets de leur éclat emprunté et de leur écorce brillante, pour n'y voir que le lustre réel qu'ils reçoivent de la vertu; qui trouve mille fois plus beau de protéger un hospice, une pieuse fondation, d'élever un temple au Seigneur ou une école pour le pauvre, que d'ôter ou de distribuer des sceptres et des couronnes; qui ne compte pour rien ce qui s'écrit au temple de mémoire, s'il ne mérite d'être écrit au livre de vie; et aux yeux de laquelle un seul mouvement de charité, une seule étincelle de vertu, une seule pensée qui tende au bien, a mille fois plus de valeur, que tous ces monumens de gloire et tous ces trophées brillans qui éblouissent nos foibles yeux.

Ce sera donc entrer dans l'esprit de cette auguste cérémonie, que de célébrer la beauté et tout ensemble la force de cette morale céleste, hors de laquelle toute science est vaine, toute politique fausse, toute puissance chancelante, et toute gloire mensongère, etc.

EXORDE

PRONONCÉ A SAINT THOMAS-D'AQUIN,

DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ

EN FAVEUR

DES PRISONNIERS POUR DETTES (1),

Le 1er mars 1816.

Spiritus Domini super me, ut mederer contritis corde, ut prædicarem captivis indulgentiam, ut consolarer omnes lugentes. Isai. LXI, 1.

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la délivrance aux captifs, pour consoler tous ceux qui pleurent.

TELS sont les traits touchans sous lesquels le Sauveur du monde nous peint le caractère et le vrai but de sa mission divine. Que les superbes philosophes cherchent à éblouir par de brillans discours, que les conquérans ambitionnent d'accumuler les lauriers en même temps que les ruines; pour lui, sa gloire est de rompre les chaînes, son triomphe est de consoler. Peu content de s'être fait caution de toutes nos iniquités, son cœur immense lui inspire de se faire caution de toutes nos misères; et comme si ce n'étoit pas assez pour lui de délivrer le genre humain de l'éternelle captivité à laquelle il étoit condamné, il veut encore que l'on vienne au secours des malheureux captifs dans cette terre périssable. Voilà donc ce grand mystère

(1) M. de Boulogne prêcha dans cette circonstance, et dans plusieurs autres, son *Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que nous devons au Roi*, qu'il avoit arrangée en forme de discours. Voyez ci-dessus, pag. 102.

de piété digne d'être offert en spectacle et aux anges et aux hommes, où, par un de ces contrastes ineffables qui ravissent l'esprit en même temps qu'ils enflamment le cœur, on voit le Tout-Puissant, qui a placé, dit le prophète, son tabernacle dans le soleil, descendre jusqu'au fond des sombres cachots, en se faisant prisonnier dans la personne des prisonniers mêmes, et par cette seconde rédemption, qui perfectionne et qui achève la première, nous apprendre qu'en acquittant les dettes de ces infortunés, nous acquitterons les siennes propres, et qu'en les délivrant nous avons le bonheur de le délivrer lui-même.

Mais c'est peu pour ce divin libérateur et ce père des miséricordes, de vouloir que l'on brise les fers de ces hommes plus malheureux encore que coupables, et d'autant plus dignes de pitié qu'ils habitent le séjour du crime, sans en avoir commis aucun; il veut aussi que l'on n'oublie point les véritables criminels, et qu'on mêle à leur pain d'absinthe le pain de la consolation; et mille fois plus miséricordieux que le monde n'est impitoyable, il condamne toute rigueur qui seroit inutile à leur amendement, et qui, d'un lieu de sûreté, feroit un lieu de désespoir. Grand et magnifique triomphe de la religion! La justice humaine, hélas! ne sait que punir, et son bras de fer ne sait que frapper : la seule religion punit et console, punit et pardonne. Admirable contraste, qui ne se rencontre qu'en elle! divine et ineffable compensation qui concilie tout, qui réunit tout à la fois et tout ce que la morale a de plus austère, et tout ce que la charité a de plus touchant, et tout ce que l'ordre a de plus rigoureux, et tout ce que le cœur humain a de plus tendre; et qui tour à tour nourrissant la compassion par la justice, et adoucissant la justice par la compassion, prouve invinciblement que, s'il n'y a pas de vertu au-des-

sus de sa sainteté, il n'y a pas de crime au-dessus de sa miséricorde.

Ministre de ce Dieu de paix et d'indulgence, nous ne cesserons de prêcher comme lui l'année de rémission et le jubilé de la délivrance. Combien il est doux de nous acquitter en ce jour de ce noble et honorable emploi, et de nous associer ainsi aux vues généreuses et aux pieux efforts de ces nouvelles Paule, ces nouvelles Marcelle, ou de ces nouveaux anges députés par la Providence, comme celui qui fut envoyé à Pierre dans les liens, pour soulager l'humanité qui gémit dans les chaînes! Et vous, mes Frères, ne voudriez-vous donc pas imiter leurs exemples? ne voudriez-vous donc pas concourir à une œuvre aussi sainte et aussi méritoire, et compatir à des malheurs d'autant plus faits pour toucher votre cœur, qu'il n'est pas plus possible de les feindre, qu'il ne l'est à nous de les exagérer? Hélas! plus d'une fois il nous a été permis d'ouvrir les portes fatales : je les ai vues ces ombres pâles, ces fantômes errans, je les ai vus... O mon Dieu! c'étoient mes frères et mes semblables, c'étoient les membres de Jésus-Christ souffrant. Ah! leurs accens plaintifs retentissent encore jusqu'au fond de mon ame. Cœurs sensibles, si jamais la pitié a fait couler vos larmes, si à la vue d'une grande infortune vous avez éprouvé les angoisses d'une amertume douloureuse, ah! n'entrez jamais dans ces déplorables enceintes, ou plutôt ayez la force d'y pénétrer, descendez dans ces ténèbres extérieures, dans ces entrailles de la terre : les objets déchirans qui s'offriront à vous calmeront vos passions, affoibliront l'empire de vos sens; vous pleurerez sur les malheurs de l'humanité; un sentiment profond de nos mutuelles foiblesses vous rendra plus doux, plus patiens, plus enclins au pardon et à la miséricorde, et au séjour même du crime vous apprendrez la vertu.

Dans un autre temps, mes Frères, nous nous serions arrêtés à vous développer le sens de ces paroles de mon texte ; nous vous aurions montré, comme nous l'avons fait si souvent dans les chaires chrétiennes, toute la distance qui sépare la charité divine de la bienfaisance mondaine ; nous vous aurions prouvé que l'une donne ce que l'autre promet, que l'une agit quand l'autre se vante, que l'une enfin n'est pas moins sublime dans ses motifs que magnifique dans ses bienfaits, tandis que l'autre n'est riche qu'en projets, généreuse qu'en paroles, et libérale qu'en idées.

Mais dans les grandes et importantes circonstances où nous nous trouvons; dans un temps où, pour parler avec l'apôtre, toute créature gémit comme si elle éprouvoit les douleurs de l'enfantement, et où il s'agit en effet pour la France de passer du néant à l'existence, de la mort à la vie ; dans un temps où le déluge de la révolution, quoique écoulé, laisse encore néanmoins après lui tant d'eaux bourbeuses à dessécher, tant d'immondices à purifier, tant de ruines à réparer, et tant d'abîmes à combler : où la colombe sortie de l'arche et messagère de la paix trouve encore avec peine un endroit pour se reposer ; où l'arc-en-ciel, gage heureux de notre réconciliation, quoique levé sur l'horizon, nous montre encore ses couleurs obscurcies à travers tant de nuages; et où enfin l'arche elle-même, quoique sauvée du naufrage, est encore agitée par les flots soulevés des passions mugissantes, toujours ardentes à soutenir leur ouvrage, et toujours décidées à ne pas reculer devant l'expérience qui les confond et la vérité qui les accable : dans un temps où il s'agit plus que jamais de resserrer de plus en plus ce contrat éternel entre le Roi et la religion, entre le trône et l'autel, qui ne peuvent exister l'un sans l'autre ; dans un moment enfin si décisif, ou pour notre résurrection, ou

pour notre ruine, nous avons cru répondre à nos devoirs autant qu'à vos désirs, en reportant votre attention sur ces deux grands objets qui embrassent à la fois et les intérêts de la terre et les espérances du ciel; je veux dire le Roi et la religion : le Roi pour nous pénétrer des sentimens d'amour et de fidélité que nous lui devons, et la religion pour nous pénétrer du besoin que nous avons de sa prompte restauration; en deux mots, le Roi que toute la France veut, et la religion que toute la France réclame. Tel est le plan de ce discours, et le double aperçu que nous avons cru le plus propre à vous intéresser comme Français et comme chrétiens.

En traitant un pareil sujet, mes Frères, nous ne sortons point de l'esprit de cette pieuse assemblée, et du but de ce nombreux concours, où nos regards ne tombent que sur des amis du Roi et de la religion : du Roi, dont les vrais favoris sont les pauvres, et qui pour eux s'impose chaque jour les plus grands sacrifices; de sorte que le plus bel hommage que nous puissions lui rendre aujourd'hui, c'est de nous rendre secourables à ces hommes d'autant plus dignes de pitié, qu'ils n'ont d'autre crime que leur détresse.

J'y vois encore les amis de la religion, de cette religion toute miséricordieuse qui est le vrai génie du bien, et qui, non moins admirable dans ses mystères que dans sa morale, montre un Homme-Dieu devenu tout à la fois caution de nos crimes et caution de nos misères, nous tenant compte du plus petit bien, récompensant un verre d'eau froide donné en son nom, et ce que nous faisons au moindre de nos frères, le regardant comme fait à lui-même.

Que si ces prisonniers, en faveur desquels nous sollicitons aujourd'hui votre zèle et votre piété, avoient besoin d'un avocat plus éloquent que nous, nous vous mon-

trerions l'exemple de la fille de nos rois, de l'auguste prisonnière du Temple, de l'ange de la France, qui, semblable à celui qui brisa les liens de Pierre, a répandu sur les prisons la plus touchante munificence, et par la délivrance de tant d'infortunés, au jour funèbre du sacrifice expiatoire, semble nous inviter en ce moment au nom de ses malheurs, au nom des chaînes qu'elle a portées ellemême, à vous associer à ses bienfaits, à joindre vos aumônes aux siennes, comme le plus noble moyen d'honorer la mémoire du Roi-Martyr, et la plus digne expiation que nous puissions faire du plus grand des crimes, et de l'injure la plus mémorable que les hommes aient jamais faite au ciel.

Mais je reviens au sujet de mon discours : la France veut son Roi, la France veut sa religion. Tel est le double aperçu qui nous a paru le plus propre à vous intéresser à la fois et comme Français et comme chrétiens. *Ave Maria.*

Nous trouvons dans les manuscrits de M. de Boulogne l'ébauche de quelques discours que l'illustre orateur avoit projetés, et que nous ne pouvons mieux placer qu'à la suite de ces fragmens. Quelques-unes de ces ébauches étoient trop imparfaites pour être offertes au public; nous nous contenterons de lui présenter la suivante, où il sera aisé de reconnoître en quelques endroits le caractère du talent de l'illustre orateur.

PLAN ET FRAGMENS

D'UN DISCOURS

SUR LA VANITÉ DES POMPES MONDAINES.

Premier point. Vanité des pompes mondaines réprouvées également par la saine raison et par la religion.

Second point. Prétextes dont on se sert pour justifier cette mondanité, pris dans l'usage et la mode, dans l'âge, dans la nécessité d'état, dans la pureté d'intention; enfin excuse prise de leur vanité même, et du peu d'importance qu'elles méritent.

Mais comment parler de tant de superfluités, sans craindre d'être superficiel, et comment relever tant de ridicules, sans s'exposer à compromettre la dignité, la gravité de cette chaire? Chrétiens, nous connoissons l'écueil de ce discours, et en le méditant nous ne nous en sommes pas dissimulé les difficultés. Néanmoins tant de malheurs sont attachés à ces folies, tant de grandes leçons ressortent de ces vanités, tant de sérieuses réflexions naissent de ces ridicules, qu'il n'est peut-être

pas de sujet plus grave, de matière plus solide, de discours plus chrétien.

Ici l'orateur indique un assez grand nombre de passages des Pères, des orateurs chrétiens et même de quelques Protestans, où il trouve des pensées qu'il auroit ensuite revêtues de son coloris, comme il l'a fait dans le passage suivant :

Ne nous dites donc plus, s'écrie ici saint Chrysostôme traitant le même sujet, ne nous dites donc plus que ces frivoles ornemens, et toutes ces modes et si changeantes et si capricieuses contre lesquelles nous nous élevons aujourd'hui, sont des riens, de futiles objets, indignes même de fixer l'attention de nos auditeurs et le sérieux de cette chaire. Mes Frères, nous aimons sans doute à vous entendre appeler par leur nom ces misérables futilités, ouvrage puéril d'une imagination fantasque autant que dépravée. Mais voilà précisément ce qui nous étonne et nous confond : c'est que vous les jugiez indignes de notre attention, et qu'elles ne le soient pas d'occuper tous vos soins et toutes vos pensées ; c'est que vous affectiez pour elles tant de mépris dans le langage, et qu'elles soient l'objet de tout votre engouement, de tous vos soins dans la pratique ; c'est que vous les supposiez contraires au sérieux de cette chaire, et que vous ne les regardiez pas comme opposées à la dignité de votre nature, et au sérieux de votre destinée ; c'est que vous les jugiez des riens, et que vous y teniez comme à votre tout, et que non-seulement vous leur consacriez vos loisirs, mais encore tout votre temps et toutes vos journées. Mes Frères, ajoutoit ce grand homme, je m'aperçois que vous souriez ; et moi je pleure, et moi je suis saisi d'horreur et de pitié, quand je vois cet amas puéril d'orgueil et de

misère vous devenir si cher, et tenir, dans vos cœurs comme dans vos esprits, une si grande place; lorsque je considère ce front élevé que vous a donné la nature pour contempler le ciel où est votre origine, s'abaisser tristement vers la terre où est votre tombeau, et ces pieds, si délicatement ornés, fouler tranquillement l'abîme formidable où s'aiguisent tous les traits, où se préparent chaque jour toutes les foudres des vengeances divines; et moi j'entre en effroi, lorsque, prenant en main la croix de Jésus-Christ, je rapproche ce visage pâle et sanglant de vos couleurs artificielles, et cette nudité touchante et vénérable de ces profanes ornemens non moins funestes à l'insensé qui les étale, qu'à l'insensé qui les admire et les convoite! Que deviennent donc maintenant, poursuit toujours ce docteur admirable, et vos souris moqueurs et vos dérisions superbes? Voyez si la sagesse et la raison sont de votre côté, ou si c'est Jésus-Christ qui se trompe; voyez si vos mondanités sont des riens, ou si l'Evangile n'est qu'une fable; voyez enfin si ce sont vos dédains que nous avons à redouter, ou vos folies que nous avons à plaindre.

Tertullien n'étoit ni moins fort ni moins véhément en traitant la même matière: et que j'aime à m'entourer de si graves autorités, si propres à donner du poids à mon discours et de la force à mes paroles, et si capables de détruire vos frivoles difficultés et vos prétextes puérils! Que vois-je, disoit-il aux femmes mondaines de son temps? et quels sont ces ornemens profanes dont vous surchargez votre tête? Quoi! vous ne voyez donc pas que ces perles précieuses, qui ornent votre cou, n'y laissent plus de place pour recevoir le glaive du martyre?.. Admirable figure et mouvement sublime, où l'éloquence se réunit au sentiment, le sentiment à la piété, et la piété à l'héroïsme!..

Femmes chrétiennes, nous ne pouvons guère vous appliquer aujourd'hui cette magnifique leçon. Nous n'avons plus le glaive du martyre à redouter, mais nous avons toujours la croix de Jésus-Christ à porter. Nous sommes toujours destinés au sacrifice douloureux de nos sens et de nos passions, et au martyre de la pénitence. Et qu'est-ce donc que la vie d'un chrétien, qu'une mort continuelle, une perpétuelle abnégation de soi, et un oubli total de tout ce qui peut favoriser la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie?

Vous vous récriez sans cesse contre les rigueurs du christianisme, et vous ne voyez pas qu'il n'y a rien de si rigoureux et de si tyrannique que le monde, et que, pour plaire au monde, vous faites mille fois plus de sacrifices, vous supportez plus de violences et de contraintes que l'Evangile n'en exige. Qu'ont en effet de plus pénible les jeûnes et les mortifications, que les tourmens que se donne la vanité, et les tortures de la mode?

Mais quel est donc ici ce point déterminé et ce juste milieu qui fait que la parure n'est pas recherche, que la recherche n'est pas mondanité, ou que la mondanité n'est point criminelle? et quel est ce juste milieu entre ce que l'Evangile condamne, et ce que le monde prescrit; entre ce que la bienséance d'état exige, et ce que la simplicité chrétienne défend?

Nous avouons, chrétiens, que peut-être ce juste milieu n'est pas toujours facile à saisir : mais quand cette difficulté existeroit, en seroit-il moins vrai qu'il y a toujours plus à gagner pour vous à être simples et modestes; que, dans toutes les suppositions, c'est un mauvais calcul pour l'amour-propre que fait l'affectation dans les parures; que moins vous montrerez de goût et de penchant pour la vanité, et pour les folles dépenses qu'elle entraîne, plus on sera porté à vous estimer ; que moins

vous ferez assaut de modes et de mondanités, pour surprendre nos suffrages et notre admiration, et plus aisément vous les obtiendrez; qu'on est d'autant plus disposé à vous accorder un mérite réel, que vous êtes moins empressés à vous en donner un factice; et que l'on vous supposera toujours d'autant plus les qualités essentielles du cœur et de l'esprit, que vous songerez moins à relever celles du corps.

Vous qui regardez ces mondanités et ces pompes du siècle comme peu importantes, et peu faites pour occuper la censure des sages, expliquez-nous pourquoi, dans tous les temps, les plus grands hommes ont été simples et modestes dans leur extérieur; pourquoi vous exigez vous-mêmes cette simplicité de ceux dont l'état est grave, les fonctions saintes et le ministère imposant. Expliquez-nous surtout pourquoi, dans tous les temps et chez tous les peuples, le goût du luxe et le mépris de la simplicité ont été la mesure de la corruption publique; de sorte que, partout où l'on voit le luxe prévaloir, et l'ostentation des parures devenir le goût dominant, partout vous le verrez devenir le présage de la ruine des Etats, et l'avant-coureur de la barbarie. Expliquez-nous enfin comment ces lois somptuaires, qui ont occupé les plus grands politiques et les plus grands législateurs, etc.

Seriez-vous plus heureux en vous justifiant sur l'usage et l'empire de la mode? Mais l'usage a-t-il jamais servi de règle à un chrétien; mais l'usage, fondé sur la corruption du siècle, peut-il jamais justifier sa corruption; mais est-ce sur l'usage ou sur la loi que nous serons jugés?

Mais ces filles de Sion si parées, dont parle Isaïe, suivoient sans doute aussi l'usage de leur temps. Cependant voyez avec quelle indignation le Seigneur les menace d'enlever tous ces ornemens de leurs têtes, et de substituer à ces riches parures, à ces cheveux artificiels, la plus

humiliante et la plus triste nudité; *decalvabit Dominus verticem filiarum Sion* (1).

Cet usage et cet empire de la mode, de qui le tenez-vous? Insensés! vous vous méprenez; vous vous prévalez de la mode, et vous ne voyez pas que c'est vous qui la faites, que son empire est votre ouvrage; qu'en parlant d'elle, vous parlez, sans vous en apercevoir, de votre goût, de vos désirs, de vos penchans pour la mondanité, qui est encore plus dans votre cœur que dans l'usage, plus dans vos désirs que dans la mode; et qu'ainsi vous cherchez à justifier votre corruption par votre corruption même, et vos folies par vos folies.

Ah! c'est aux mondains à parler de la mode, à ces hommes frivoles qui n'ont rien d'arrêté, rien de fixe dans leurs principes, rien de grand dans leurs pensées, rien d'immortel dans leurs espérances, et bien dignes d'être les esclaves de cette bizarre divinité qui tourne à tout vent, et n'a rien de constant que sa propre mobilité. Mais le chrétien, mais l'enfant de la vérité, mais l'héritier des promesses, mais l'enfant de la foi et de la lumière, laisse la mode aux enfans des ténèbres, et, convaincu que la figure de ce monde passe, il ne veut s'attacher à rien de ce qui passe avec elle.

Filles, femmes chrétiennes, si toutefois vous êtes encore dignes de ce nom, ah! laissez donc tous ces visages empruntés, et prenez une bonne fois le vôtre. Un sûr moyen vous est offert pour être toujours contentes de vous-mêmes, c'est de bien comprendre que toute la beauté de la fille du roi est au dedans, ainsi que parle le prophète (2), c'est-à-dire, de travailler à devenir intérieurement bonnes, douces et compatissantes, sensibles pour les malheureux, douces dans votre domestique; et

(1) Isai. III, 17. — (2) Ps. XLIV, 14.

d'acquérir enfin toutes ces vertus modestes et touchantes pour lesquelles la nature vous a faites, et que la religion attend surtout de vous, et de prendre ainsi ces traits célestes, qui se réfléchissant au dehors, et se peignant sur votre front, embelliront jusqu'à vos vieux ans, braveront les ravages du temps, et vous feront éprouver la vérité de cet oracle : Les grâces sont trompeuses et la beauté est vaine, mais la femme qui craint Dieu est toujours aimable, sera toujours louée et toujours respectée (1).

(1) Proverb. XXXI, 30.

FIN.

